Matt Verdier

Corpus Propheta

OceanofPDF.com

À Tom, Neil et Élodie.
Ma Trinité…

OceanofPDF.com

Mon fils de quatre ans :

« Papa, c’est quoi les monstres qui te font le plus peur ?

— Ceux à qui je serre la main tous les jours.

— Quoi ?

— Rien, mon grand.

— D’accord.

OceanofPDF.com

Prologue

Angleterre, hiver 1727

Agrippant le crucifix oxydé entre ses petites serres noires, l'oiseau d'ombre se délectait du panorama. Le clocher de la cathédrale sonnait pour la dernière fois du jour, la vingt-troisième heure. Ultime ronde avant le grand plongeon vers un nouveau cycle. Comme pour lui rappeler sa vulnérabilité, son squelette tressaillait à chaque percussion. Si fragile.

Violente sensation de bien-être. Exister par la douleur, voilà ce qui le différenciait de ses congénères.

Il se tenait droit, poitrail gonflé, regard insondable rivé sur le monde en habit de nuit. En bas, il y avait la cour à la géométrie parfaite, avec ses rectangles de gravier trempés et ses portions de gazon soigneusement délimitées. Vus d'ici, les trois bâtiments principaux semblaient moins impressionnants. Des blocs gris que les hommes avaient posés là pour signifier leur toute puissance, leur insatiable besoin de conquérir de nouveaux territoires. Sur les façades, quelques fenêtres laissaient encore s'échapper une lumière fade découpée en carreaux que l'obscurité avalait tel un glouton frénétique.

Dans son petit cœur gorgé de sang, le corbeau ressentait la singularité de cette étrange soirée. Une vibration particulière flottait dans l'air. Impossible pour lui d'en préciser la combinaison. Seule certitude : elle charriait le parfum d'une subtile révolution.

Une bourrasque lui fit perdre l'équilibre et il se rattrapa d'un coup d'aile, se retrouvant à batailler contre le vent. Contre l'eau noire vomie par les cieux dans leur haleine glaciale. Balloté au-dessus de l'abîme de pierre, il décida malgré tout de se laisser conduire par la tempête. Il se posa d'abord sur le rebord d'une fenêtre qui jouxtait une longue cheminée. Seule une bougie éclairait l'intérieur. Une chambre étroite au mobilier réduit au strict nécessaire. Quelque chose, qui lui sembla être une jeune femme, se débattait en silence sous l'embonpoint d'un homme à demi nu. Un pourceau gras et violent. L'oiseau pencha la tête de coté avant de reprendre son envol, indifférent. Le vent le porta un peu plus bas, sur la balustrade d'un balcon. Un éclair illumina le monde, suivi de son lugubre écho.

Satan éructait depuis Pandémonium.

De l'autre coté de la vitre, l'obscurité était impénétrable. Le verre lui renvoyait une image diaphane de son apparence. Il bomba de nouveau le buste. S'il avait eu des lèvres il aurait souri. Il s'apprêtait à regagner son antre lorsqu'il remarqua une nouvelle fenêtre illuminée. Le clocher de Christ Church se remit à tonner les onze coups. En se posant sur le garde-fou, il comprit qu'il aurait du mal à garder l'équilibre. La place manquait, le vide l'aspirait. Il tenta de rester perché, rien qu'un instant. Les messages du soir semblaient prier pour qu'une âme les décrypte. Il prêtait volontiers la sienne. Ce qu'il voyait de l'autre coté de la fenêtre n'avait rien de fascinant : un vieil homme se tenait assis derrière un bureau râpé, regard perdu dans la flamme d'un candélabre en étain. Une larme roulait sur sa joue.

Euréka !

Le corbeau venait de saisir. Ou plutôt, de sentir. Si cette nuit devait amener le changement, c'était précisément de cette chambre qu'il viendrait.

Nouvelle inclinaison de la tête.

Le vent hurla de nouveau et l'oiseau fit une embardée, il était temps de rentrer. Il jeta un dernier coup d'œil en direction du carreau et déploya ses ailes.

Oui, ce soir l'Enfer avait ouvert ses portes sur le monde… Mieux valait retrouver le nid.

***

De l'autre coté de la vitre, l'homme songeait. Perdu dans le flot bouillonnant de sa conscience, chérissant en silence le peu d'espoir qui lui restait. Il y avait de la mort dans ses yeux. De la mort et de la tristesse. Il se sentait nu, floué. Un fruit trop mûr sur l'arbre de la société. Bientôt il tomberait. Bientôt, son nom et sa réputation pourriraient, comme le reste.

L'hérétique… Le sobriquet le plus affligeant que l'on n'ait jamais donné à Edward Markham, doyen du collège de Christ Church à l'université d'Oxford. Accessoirement, professeur reconnu d'anthropologie religieuse. À soixante-treize ans, Markham collectionnait les récompenses reçues pour la qualité de ses essais. Toujours le même thème, inflexible, inaltérable : l'histoire des personnages bibliques. La fable du royaume de Dieu. Markham était un possédé, un vrai, qui venait de passer les cinquante dernières années à traquer la vérité sur le héros le plus énigmatique de notre civilisation. Aux oubliettes, les plaisirs simples de l'existence.

— À force de traquer l'histoire vous avez brûlé la vôtre, professeur Markham, lui avait soufflé un étudiant à la fin d'un cours. N'oubliez jamais la chance que vous avez d'être en vie…

La vie, une notion qu'il avait rangée dans un recoin de sa conscience des années auparavant, se jurant qu'un jour il la sortirait de sa malle. Mais

l’excitation revenait, toujours plus dense. Et chaque voile levé sur le mystère générait une énième pulsion de connaissances à rassasier.

De ce savoir, il tirait une huile essentielle qu’il délayait sur des kilomètres d’ouvrages encensés par les autorités chrétiennes. Très tôt, le Vatican avait décelé en lui le « fin traducteur de la douleur christique », finançant aveuglément ses recherches, faisant de son œuvre la quintessence du savoir catholique. Au centre trônait le grand *Traité théorique du Christ charnel*, le volume des volumes. Son arme blanche.

La qualité de son travail était sa marque de fabrique, le sceau qui conduisait la majorité des étudiants de Christ Church à le tenir en respect. Non, plus que cela : à le citer dans leurs propres travaux comme une référence indiscutable. De toute évidence, Edward Markham avait été le pilier central de l’université d’Oxford et de tous ses collèges. Mais, lentement, la fresque de son dessein avait changé de teinte. Les couleurs avaient fondu. Le vif de la réussite s’était mué en nuances mornes, stigmate d’une longue descente aux Enfers.

Lisant et relisant la lettre que le père Caldwell venait de glisser sous la porte de son appartement, c’est à cela qu’il songeait. Aux couleurs passées. Assis à son secrétaire, face à la fenêtre donnant sur l’imposant corps de pierre du Meadow Building, l’anthropologue laissait flâner ses pupilles sur l’architecture gothique du bâtiment. Un lierre affamé dévorait l’ensemble. À travers les rideaux de velours pourpres et les carreaux fouettés par pluie, le halo fébrile d’une lune étouffée par le gros temps. Ses formes géométriques sur le parquet et les boiseries de la chambre. Le candélabre et sa lumière triste crachée au visage de Markham. Énième affront.

Une fois de plus, le doyen parcourra du regard la missive cornée. Un courrier succinct, écrit à la hâte par le vieil ecclésiastique de Christ Church :

Edward,

Je tiens à vous mettre en garde du danger qui vous guette. Les répercutions engendrées par votre forum ont été fort mal perçues par Son Excellence notre évêque au diocèse d'Oxford.

Il s'est d'abord promis de ne pas invoquer la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Mais comment laisser passer un tel affront pour notre Église ? Le consistoire en a décidé autrement.

Monseigneur Balsey est un homme indulgent. Je suis persuadé que s'il a pris contact avec la Congrégation, il l'a fait en minimisant les effets engendrés par votre manifestation sur nos étudiants.

Suite aux évènements qui ont eu lieu au soir du dernier Vendredi, plus rien n'est de mon ressort. C'est l'objet sous-entendu de cette lettre : désormais vous êtes seul.

Prenez ce qui vous appartient, Edward, et fuyiez cette nuit même. Trouvez un endroit sûr. Cet avertissement sera l'unique avant l'arrivée de notre inquisiteur.

Détruisez ce courrier par le feu.

Puisse notre Seigneur vous pardonner, mon ami. Puisse t-il vous guider à travers les ténèbres.

Père J. Caldwell

En déchiffrant les derniers mots à voix haute, Markham fut parcouru d'un frisson qui lui dévora la colonne vertébrale. Comme si l'inquiétude avait soudain le pouvoir d'engloutir l'enveloppe de sa proie.

Partir, s'enfuir comme un coupeur de gorges dans les ténèbres d'une nuit pluvieuse ; à la différence près que lui n'avait fait de mal à personne. On lui demandait de battre en retraite, de laisser derrière lui des décennies de

recherche sans se retourner. Pas même le temps de verser une larme. Quoi qu'il en soit, les regrets n'étaient pas faits pour lui. Il avait un cœur, une sensibilité, mais pas au point de s'apitoyer sur son propre sort. Il s'apprêtait à se lever de son fauteuil lorsqu'une lame de douleur lui vrilla la hanche.

Râle mortifère. Bestial.

Il ouvrit le tiroir de son secrétaire sans ménagement et y plongea une main tremblante. Un fatras fait de boutons de manchette, de pièces de monnaie, de choses inutiles. Rien de ce qu'il cherchait. Alors qu'il se résignait à laisser passer la douleur naturellement, Markham releva les yeux vers la fenêtre. Un éclair balafra le ciel.

Coup de faux étincelant dans un champ de fleurs noires.

Le reflet de la chambre explosa sur les carreaux. Une gravure dantesque qui lui glaça le sang. L'anthropologue se redressa plus rapidement qu'il ne l'aurait fait s'il avait eu vingt ans. La douleur osseuse était anesthésiée par l'adrénaline…

— Seigneur Dieu, qui êtes-vous ?

— Est-ce cela que tu cherches, Edward ?

L'homme paraissait plus grand encore que l'image dessinée par l'éclair. Debout devant le lit, le bras tendu vers Markham, l'intrus semblait tout à fait tranquille. Aucunement troublé par la situation. Un petit sachet de toile grossière pendait entre son pouce et son index : la préparation à base de tabac et d'opium et la pipe en écume que le professeur cherchait dans le tiroir. Il portait un costume aussi sombre que la nuit dehors. Une coupe stricte, intemporelle. Une allure sans égale. Mais ce n'est pas cela que le doyen retint en premier. Non, ce qui lui vint à l'esprit avant tout autre chose, c'est la beauté insolente de ce démon sans âge.

— Par où êtes-vous entrez ?

Le doyen replongea discrètement la main dans le tiroir, qui se trouvait à présent dans son dos.

— Et toi, Edward, par où comptes-tu sortir ?

Il en tira une dague à la lame gravée de ses initiales et la brandit brusquement en direction de son interlocuteur.

— Par tous les saints, ceci est un avertissement : quittez cette pièce sur-le-champ ou j'aurai tôt fait d'user du fer pour vous y contraindre !

Un sourire impertinent illumina le visage opalin de l'étranger.

— Belle formule, Professeur Markham ! Et si tu concentrais plutôt ton énergie sur ce qui se passe dans la cour ? fit-il en pointant la fenêtre d'un coup de menton.

Le doyen, dont le front et les tempes étaient pris d'assaut par une armée de petites gouttes salines, osa une seconde diriger son regard vers l'entrée du Meadow Building. Sous l'averse qui ne faiblissait pas, cinq silhouettes, dont une à cheval, se dessinaient sur le gravier. Il y avait le gardien du bâtiment principal, un petit homme trapu, à la chevelure grasse et à la barbe hirsute. Il parlait à trois toges aux capuches relevées et à un cavalier grimpé sur un destrier gris. Une bannière aux couleurs de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, fixée au cheval, flottait dans le vent.

— L'inquisition, souffla Markham.

Portant de nouveau ses prunelles en direction de la chambre, l'anthropologue eut une sueur froide. Brutale. Physique. L'intrus se trouvait désormais à moins d'un mètre de lui, lèvres taillées d'un large sourire. Un courant glacial s'échappait de ses entrailles, souffle mordoré, arômes d'éternité. Le parfum d'une sombre puissance.

— Alors, Eddy, que comptes-tu faire à présent ?

— De quoi parlez-vous ? Sortez, maintenant! cracha Markham en resserrant son étreinte sur le manche de la dague.

— Tu sais parfaitement de quoi je parle. Inutile de te présenter Evrard Saint Caplingston, Inquisiteur général au diocèse d'Oxford, envoyé cette nuit sur demande expresse de Monseigneur Balsey.

Markham ne pu résister à l'envie de regarder à nouveau par la fenêtre, ce qu'il vit acheva de consumer sa confiance. Le gardien tendait le bras en direction de son appartement, il semblait donner au cavalier le chemin à emprunter pour arriver à sa porte.

— Est-ce possible ? Le père Caldwell m'a prévenu que Balsey était sur le point d'invoquer la congrégation. Pas un instant il ne mentionne sa venue si rapidement !

La voix du professeur se trouait de meurtrières obscures à mesure que la terreur se distillait dans son sang. Il savait que l'inquisition ne se déplaçait pas sans raison.

— Caldwell est un enfant de putain, mon cher Edward ! Un vendu. Il t'a prévenu comme on avise un noyé de ne pas s'accouder au bastingage en pleine tempête !

La cour était déserte. Le silence retomba sur la chambre. Seul le roulement du torrent qui tombait des nues maintenait l'anthropologue en éveil. Un fil d'Ariane auquel il s'accrochait de toutes ses forces pour ne pas sombrer. La lourde porte d'entrée du bâtiment claqua dans le lointain.

Un bruit sourd.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Ces quelques mots inondèrent les yeux blancs de l'intrus d'une lumière intense, comparable aux buchers de Salem. Le flamboiement de la satisfaction.

Nouveau sourire.

— J'ai une proposition à te faire…

— Allez vous-en, je ne pactise pas avec le Malin !

— Qui te parle de pacte ? Il ne s’agit que de sauver ta peau flétrie. Je te tends la main.

Depuis le début de la conversation, le démon préparait la pipe en la bourrant du mélange de tabac et d’opium. Plus sereinement que ne l’aurait fait un gentleman après un copieux diner. Il la porta à ses lèvres et inspira jusqu’à l’embrasement du foyer. Il n’avait craqué aucune allumette.

— Je me fiche de votre marché, l’inquisition ne peut rien contre moi !

Il recracha la première bouffée de fumée au visage de Markham.

— Elle ne pouvait rien contre toi jusqu’à ce que neuf de tes étudiants ne soient surpris en train de torturer l’un des leurs dans la crypte de la Cathédrale Christ Church, mon pauvre Edward.

Les « répercussions » dont parlait Caldwell dans son courrier…

Le forum. Calvaire déclencheur qu’il avait naïvement nommée *Tribulis meus*. Symbole de l’unité du monde. Une seule et même tribu, celle des hommes. Foutaise. L’unité n’était rien d’autres qu’une abomination greffée sur un corps gangréné. Il avait espéré faire mûrir les esprits en négociant cette manifestation pour ses élèves. Il devait leur ouvrir les yeux. À eux et à personne d’autre. Rien ne sert de traiter un arbre mort, attaquez-vous au terreau, remuez et replantez.

— Seigneur ! Il ne s’agissait que de gamins s’essayant à des rituels pratiqués dans le Sud des Amériques et en Afrique, à une époque où le Christ ne figurait même pas sur la liste des projets de Dieu ! Je ne suis en rien responsable de leurs tourments !

Le professeur s’égosillait en silence. Les bottes de ses visiteurs grondaient dans les escaliers comme les tambours de l’Enfer. Il y avait aussi le tintement des chaînes métalliques, symphonie commune aux arrestations.

— Tu expliqueras cela à notre ami Evrard. Je dois avouer, la base de ton idée était bonne : piocher des ethnies aux quatre coins du monde, les

conduire à Londres pour une agora révolutionnaire… Waouh ! Bien vu, Eddy ! Mais tu as trois siècles d'avance ! Dommage…

De l'avance, il en avait. Le monde n'était pas prêt. Ces croyances exotiques, ces dieux venus du fonds des âges n'avaient rien en commun avec la Chrétienté. Rien de plus qu'une « poignée de religions bâtardes », « une palanquée d'hérétiques maquillés et plumés » susceptible de détourner les étudiants du chemin balisé par l'Église.

Aucun doute. Dès son retour de Londres, Markham avait senti un changement dans le regard des ses pairs. Il y avait d'abord eu leur silence et, plus tard, leur mépris sans concession. Se rendre à l'évidence avait été pour lui un fléau, une douleur presque physique. Mais là, maintenant, tout était clair : au regard de l'Église, la simple idée du projet avait eu le goût rance du blasphème. Ils l'avaient pourtant laissé faire. Ils savaient. L'Église savait ! Cette mère baignée de bienveillance à l'égard de ses ouailles passives et asservies. Gouffre de fourberie…

Combien étaient-ils, tous ces hommes que l'ont avaient écartés du professorat de peur qu'ils « contaminent » les esprits ? Combien étaient-ils à avoir croupi dans les geôles crasseuses de Londres ou d'ailleurs ? Il en avait, des exemples. Des caisses pleines, rangées dans le fond de sa mémoire de vieux briscard. Ceux que l'on avait fait passer pour d'infâmes violeurs de puceaux, ceux que l'alcool avait soi-disant conduit à la folie…

Évidemment, le « cas Markham » était différent. Tout était une question de limite. Inutile d'en venir au vice. Le chemin le plus court avait été de l'encourager dans son projet de forum. Attendre la suite et lui prononcer ses droits. C'était mesquin, cruel, mais tellement plus intelligent. Il avait été l'artisan de son propre couperet.

— Vous venez me proposer de vendre mon âme, n'est-ce pas ?

Cette phrase résonna dans l'esprit de l'anthropologue. Jamais il n'aurait songé être capable de prononcer une telle chose. Seuls les héros des sombres contes vendaient leur âme à Satan, Prince du Déclin.

— Tu connais le Christ mieux que personne. C'est pour cela que je suis ici.

— J'ai du mal à suivre votre raisonnement, s'agaça Markham qui n'avait pas l'esprit à converser.

— En rédigeant le *Traité théorique du Christ charnel*, n'y a-t-il rien qui te soit venu à l'esprit ? Quelque chose de si grossier qu'il en devient presque imperceptible.

— Rien…

— L'histoire de Jésus, Edward ! Son histoire est un ramassis de mensonges, un ouvrage de pacotille auquel le Monde prête foi sous prétexte qu'il serait le fruit de Dieu !

— Vous vous trompez ! J'ai collecté bien plus d'informations que vous ne l'imaginez, ma théorie est solide ! Elle se base sur…

— Des témoignages ! Rien de plus que des bruits rampant sur la pierre depuis dix-huit siècles ! Du vent et des ombres ! Une mise en scène, Edward, une gigantesque farce dont les hommes se gavent pour apaiser leurs douleurs et diluer leurs vices.

— Et en quoi pourrai-je vous être utile ?

Les pas dans le couloir se rapprochaient, à tel point que l'on entendait nettement la voix de l'inquisiteur général s'adressant au reste de sa petite troupe. Puis on frappa à la porte. Trois coups suivis d'un flottement chargé d'obscurité.

— Edward Markham ? Evrard Saint Caplingston, Inquisiteur général au diocèse d'Oxford, au service de Monseigneur notre évêque Joseph Balsey. Nous avons quelques questions à vous poser.

Un nouveau silence, taillé à même la roche du tourment.

Le vent souffla dehors, une rafale s'écrasa sur la façade et fit trembler la fenêtre. Le doyen se sentait faillir, une seconde il rêva d'une attaque cardiaque fatale, un mal imprévisible qui le libèrerait de ce cauchemar pour de bon. Instinctivement, il plongea son regard dans celui de son invité surprise, y cherchant une réponse, un exutoire. Il y avait tellement de détermination dans ses yeux, tellement de conviction. Après tout, cette chose était capable d'allumer une pipe sans toucher à une flamme, peut être serait-elle en mesure de le sortir de cette impasse. Markham céda finalement un peu de terrain aux affirmations du démon en costume. Du crédit pour un peu d'espoir, songea t-il en dirigeant son regard angoissé vers la porte. *Et s'il disait la vérité ? Si, sans qu'on sache comment, il savait pour le Christ…*

— Ouvre-leur, Edward.

— Je n'ai rien à leur dire !

Le cœur de l'anthropologue battait une cadence endiablée, un rythme insoutenable. Jamais il n'avait été confronté à la Police de la foi, mais il savait combien cette organisation haïssait les scandales de foire. Il regarda vers la fenêtre. Il était au troisième étage, à environ dix mètres du sol. Une mauvaise chute risquerait de le laisser définitivement sur le gravier, et même s'il se relevait sa hanche ne lui permettrait pas de fuir.

De l'autre coté de la porte, Caplingston commençait à s'impatienter. En levant la main il fit comprendre à un de ses hommes qu'il fallait passer à la vitesse supérieure. Le plus grand d'entre eux, un rustre aux mains épaisses et calleuses, fit rouler de son épaule la bandoulière qui permettait de transporter un petit bélier. Les autres se poussèrent pour le laisser se placer au milieu de l'encadrement.

— Edward Markham, pour la dernière fois je vous somme de nous laisser entrer ! Ne cherchez pas à fuir, cela aggraverait la présomption qui pèse sur vous.

Dans le couloir, une porte s'entrouvrit en grinçant. Dans l'entrebâillement, la petite tête ensommeillée d'un vieillard aux sourcils broussailleux apparut aussi soudainement qu'elle se retira. L'inquisiteur fit un signe au molosse pour l'autoriser à enfoncer le battant.

Premier coup…

Le démon mima une moue triste en regardant l'anthropologue, puis repris la conversation là où elle s'était arrêtée.

— Quelques années avant de monter sur la croix, le Christ a rédigé une lettre dans laquelle il explique les fondements de son projet. Il y parle également de ses peurs, de ses regrets et de sa véritable identité…

Deuxième coup. La porte se fissura dans toute sa longueur…

— Avec l'aide de deux fidèles, que l'on a par la suite associé au Groupe des Douze, il s'est rendu dans un endroit perdu dans les montagnes, au Nord de la Galilée…

Troisième coup. Le chambranle était en passe d'exploser, au moins aussi fort que le cœur de Markham qui buvait désormais les paroles du démon…

— Ce manuscrit est resté caché durant tous ces siècles de dérive, scellé par un mécanisme qui ne cèdera qu'entre les mains de la descendance du prophète. Le sang sacré d'une sainte lignée, Edward. Accepte de partir à la recherche de ce document pour mettre à nue cette mascarade, et je te libère sur-le-champ des chaînes qui blessent tes poignets. Songe à la douleur infligent aux hérétiques. Ils sont taillés pour cela et pour rien d'autre, la compassion ne fait pas partie de leur langage.

Alors que le doyen s'était détaché du monde qui l'entourait, le quatrième et dernier coup de bélier avait suffit à libérer la porte de ses gonds. Les

quatre visiteurs s'étaient alors engouffrés dans la chambre et n'avait eu aucun mal à maîtriser l'anthropologue, qui s'était à peine débattu. Juste de quoi garder le démon dans son champ de vision. L'étrange visiteur semblait inexistant aux yeux de l'inquisiteur et de ses hommes.

Le notaire apostolique marmonna une phrase à l'attention de Markham, alors que l'on ferrait ses articulations. Le doyen n'entendait plus rien, uniquement cette voix grave qui lui proposait ce marché infernal. Tandis qu'on le traînait vers la sortie, le professeur parvint à prononcer une dernière question en direction du démon :

— J'ai passé ma vie à enquêter sur son existence, comment voulez-vous que je parvienne à prouver son imposture avec le peu temps qu'il me reste ?

— Sur ce point je t'aiderai, Edward. Tu n'as qu'un mot à dire.

Le notaire et l'inquisiteur fermaient la marche derrière les deux rustres. Leurs mains agrippaient si fort le doyen qu'il lui sembla sentir ses os s'effriter. Le groupe se dirigeait vers les escaliers lorsque Markham se retourna d'un coup d'épaule pour regarder vers le fond du couloir. Devant ce qui restait de la porte, le démon ne perdait rien de la scène, appuyé au mur et pipe serrée entre les dents. Il souriait comme un enfant. Dans son regard, ce n'étaient plus les buchers de Salem qui brûlaient, mais simplement les flammes de l'Enfer.

— *Libera me, Domine, de morte æterna, in die illa tremenda!* J'accepte, démon! J'accepte ton marché!

En cette soirée du Lundi 19 janvier 1727, Edward Markham avait franchi l'étroite limite qui sépare notre monde du royaume de l'Enfer. La source des cieux ne tarissait pas et la pluie qui s'abattait sur Oxford et ses environ durerait plusieurs jours. Mais cela, le doyen n'en saurait rien, il avait sombré au plus profond de lui-même, au-delà de toute frontière. En-dessous

de toute chose. Désormais, s'ouvraient devant lui les portes d'un monde auquel il resterait lié durant… très longtemps.

À l'aube du 20 janvier, ce n'est pas le soleil qui réveilla le professeur Markham, ni les charognards qui lui picoraient le crâne, le croyant mort. Pas plus que le sable qu'il avait dans la bouche et le froid qui cinglait sa chair. Ce qui lui fit ouvrir les yeux ce matin là, alors qu'il était étendu sur le sol, c'est la voix de l'homme qui surplombait la scène à quelques mètres de là.

— Réveille-toi, Edward. Il est temps de te mettre au travail.

Dans un effort qui lui demanda toutes ses forces, le vieux doyen parvint à tourner la tête vers le ciel violet. La clarté incendiait ses iris. Était-ce une vision ? Un mirage à placer sur le compte de l'épuisement ? Peut-être, mais ce que Markham discerna à cet instant lui coupa le souffle.

Du haut de son imposante croix, dominant Jérusalem, le Christ le regardait fixement. Il n'y avait rien de dur dans ses yeux. Pas de colère ni de mépris. Seuls les linges imbibés de sang et ses plaies béantes exprimaient sa souffrance. Puis, dans une langue morte depuis des siècles, que Markham traduisit du bout des lèvres, il prononça ces dernières paroles avant de disparaître :

— À toi de savoir si tu as fait le bon choix, Edward. Ton âme ne t'appartient plus, mais sache que Dieu incarne la miséricorde. Il te laisse le choix. Arpente le chemin de la rédemption pour atteindre les cimes du salut, ou sers le dessein des ténèbres pour l'éternité…

L'anthropologue se redressa. Doucement. Il passa sa main sur la paille argenté qui naissait sur ses joues. Sensation d'avoir dormi mille ans. Le Christ et sa croix s'étaient évaporés. Du haut de cet endroit qu'il connaissait par cœur pour en avoir fait le point central de ses recherches, Markham ne

parvenait pas à poser son regard. Aussi volatile qu'une poussière au vent. En contrebas la cité s'éveillait lentement. L'odeur des premières heures du jour emplissait ses poumons. Jérusalem sortait de sa torpeur dans le bruissement de la vie. Le doyen entreprit de descendre le Golgotha désert, le rocher des crucifixions.

Il se sentait étrangement bien, il venait de renaître.

Il avait fait son choix…

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

OceanofPDF.com

1

« – Un esprit ? Enfin, soit, dit-il.
Mais il y a là-dedans quelque chose de pas clair pour moi. »
Robert Louis Stevenson (L'Île au trésor)

Sud-Est australien, Juin 2079

Vincent Montalescot s'apprêtait à sortir de chez lui lorsque quelqu'un frappa à sa porte. Trois petits coups discrets, presque inaudibles. Il agrafa les derniers boutons de sa chemise, jeta un œil dans le miroir de l'entrée en envoyant ses longues mèches châtaines vers l'arrière, et ouvrit… Il dû baisser les yeux pour comprendre qu'il ne venait pas de rêver. Un gamin attendait, bouille de poupon à demi dissimulée derrière une broussaille capillaire argentée. L'une de ses deux Converses noires battait nerveusement le béton.

— Qu'est-ce-que tu fais là ? T'as pas école, Teddy ? demanda Vincent, surpris de découvrir son petit voisin planté devant l'entrée.

Le môme, cinq ou six ans, leva la tête. Ses cheveux glissèrent sur le coté, dévoilant davantage ses traits tous neufs.

— Bah si, j'ai école, mais maman dit qu'aujourd'hui je peux rester à la maison pour jouer. Je crois qu'elle a pas le temps de m'emmener, en fait. De toute façon, moi j'aime…

— Teddy ! coupa sèchement Montalescot. Tu veux quoi, exactement ?

— C'est que j'ai envoyé mon ballon dans l'arbre devant chez moi, m'sieur Malescot. J'arrive pas à l'attraper, fit-il en désignant le platane en question.

Une moustache de chocolat bougeait en fonction des mouvements de sa lèvre supérieure.

Le quadra ignora l'amputation que son nom venait de subir et franchit le seuil de sa maison, obligeant le gamin à reculer. La porte se verrouilla automatiquement derrière lui.

— Je suis en retard, Bonhomme, fit-il en se mettant à sa hauteur, tout en dosant le niveau de compassion à injecter dans ce mini-drame. Je dois y aller, maintenant. Tu demanderas à ton papa quand il rentrera du travail, OK ?

Montalescot décoiffa gentiment la tignasse du gosse et s'engagea dans l'allée en direction de sa voiture.

— J'ai plus de papa.

Putain de merde… Quel con !

Vincent stoppa net son élan. La rupture d'anévrisme du paternel, l'année passée, lui revint comme une claque derrière le crâne. Depuis, la mère du petit vivotait dans les souvenirs, laissant le môme aller et venir avec son ballon de football. Il jeta un œil sur son horloge interne, se gratta la tête et examina l'arbre qui trônait devant la maison voisine.

Au premier coup d'œil, on pouvait passer à coté de l'essentiel. Tout était en place : la berline parquée devant le garage, l'herbe tondue rase, la façade entretenue, les poubelles rangées. Mais si on s'attardait une seconde sur l'ensemble, quelque chose d'impalpable marquait les limites de cette maison avec le reste du quartier. Une sorte de ruban magique qui signifiait : « si vous passez au-delà, vous sentirez la tristesse qui rôde dans les parages ».

— M'sieur Malescot ?

Vincent sortit de ses pensées. Il se rendit compte que c'était la première fois qu'il prenait le pouls de cet endroit. Il eut honte un instant. Comment

avait-il pu passer à coté de ça ? Nouveau coup d’œil sur l’heure.

— Teddy ?

— Humm ?

— Mon nom c’est Montalescot.

— Et moi c’est Terry.

En fait, il passait à coté de tout.

***

Le granit. Celui des tombeaux. Le granit rose des manoirs victoriens et le blanc des palais impériaux. Le noir de l'antre de Satan. De la pierre brute à la statue d'Héraclès, le granit conserve sa dignité de baron minéral. Même lorsqu’il s’étale en kilomètres de dalles sur les trottoirs d'une avenue bondée.

Cambra Avenue. La veine engorgée de Demville.

Vincent était assis au volant de son Audi V-Riser et filait à tombeau ouvert à travers les rues de la cité.

9h50. Une chaleur du Diable. Le ciel était gorgé d’ombre, donnant l’impression d’avoir avalé le fond d’un océan. Les arbres défilaient à toute vitesse derrière les vitres teintées de la berline. Tous balayés par l’haleine d’un orage qui tardait à crever.

Les trottoirs grouillaient. Des gens pressés, des gamins qui terminaient leur petit déjeuner en slalomant entre les mallettes et les mocassins cirés. L’influx pensant de la ville. La matière collante d’un cerveau en constante surchauffe. Tous se pressaient aux portes du Transtown, le tramway qui dévalait les artères en glissant silencieusement au-dessus du sol.

Montalescot traça devant l’échoppe rouge du gros Harvey. Toujours à sa place, comme un chêne séculaire qui vomirait des litres de café dans des

gobelets en papier kraft.

Tous des chasseurs de temps, des braconniers du chronomètre.

Sur les façades de verre et d'acier des buildings, les gros titres de l'*Australian Post* défilaient en hologrammes éclatants, coincés entre une promo sur le dentifrice chez Woolworth et un avis de recherche. Encore une manière de gagner de précieuses minutes. Gaver les esprits de l'info du jour en une fraction de seconde.

Sur dérogation administrative, Montalescot était autorisé à se servir de son véhicule en plein centre ville. Cela valait bien la pluie de regards incendiaire qui rebondissait sur les vitres de l'Audi. En temps normal, seuls les convois exceptionnels et les véhicules de services étaient en droit d'emprunter ces voies, mesure de protection de l'environnement. « Mon cul ! », avait répondu le biographe le jour où Karl Blake, le maire de Demville, avait tenté de lui expliquer les raisons d'un tel plan d'urbanisme. Pour lui, cette *éco-politique* avait un but bien gras, lucratif à souhait. Les habitants de la cité étaient désormais obligés d'emprunter des transports en commun hors de prix. « Vous avez raison, Blake, tous ces petits trouducs qui ont voté pour vous aux dernières élections ont de quoi casquer. Finalement, votre business fonctionne comme prévu. Vrai ou pas ? » Après cette remarque, Montalescot avait été prié par son hiérarchique d'aller s'excuser ou de mettre les voiles pour un autre continent, voire une autre planète. Blake avait le bras long, suffisamment pour faire sauter un biographe d'une légère pichenette.

Demville tournait grâce à deux carburants : la science et la politique. L'un sans l'autre, le schéma de *La ville parfaite* (comme avait titré le Times lors de son dernier reportage sur le concept) tombait à l'eau. Montalescot, pour sauver son poste, s'était alors mis à plat ventre, réussissant même à se dégotter une autorisation de circulation dans l'enceinte de la ville. À

n’utiliser qu’en cas d’urgence, évidemment. Requête qu’il venait une nouvelle fois de formuler, voyant qu’il n’arriverait jamais à l’heure à la conférence de presse la plus importante de sa carrière.

— Encore toi, Vincent ! avait râlé la vieille Patty du service voierie. Sa voix de Black, éraillée par les cigarettes qu’elle fumait en cachette et le gospel du Dimanche, faisait fondre le biographe. Tu vas finir par éveiller les soupçons sur notre relation…

— Laisse tomber, chérie, je suis trop vieux pour toi, avait-il répondu en éclatant de rire.

— J’te fais ça, mon poussin. Mais, s’il te plait, prends le train comme tout le monde, tu veux !

Il avait enclenché le pilotage manuel, optant pour cette option dès que la signalisation l’autorisait. Hormis la mélodie du moteur qui remontait depuis les entrailles de la bête, aucun son ne troublait la torpeur qui régnait dans l’habitacle. Jusqu’à ce que l’oreillette fixée dans le conduit auditif de Vincent ne lui signale un appel entrant. Gerbe de lumière synthétique. L’image de Paul Lans s’afficha aussitôt dans son esprit.

— Paul ? Un problème ?

La partie antérieure droite de son cerveau imprimait le visage du Directeur du World SPARC. La cinquantaine fatiguée, des cheveux poivre et sel. Une tête de fédéral éméché après une nuit de planque dans un pub. Le fumet d’un café chaud remontait depuis le bas de l’image.

— Bordel, Vincent, tout le monde t’attend ! Qu’est-ce que tu fous ?

— Je suis en chemin, je serai là d’ici cinq minutes. Commencez sans moi, proposa innocemment Montalescot, un léger sourire aux lèvres.

— Tu as perdu la tête ? Les chaînes du monde entier sont sur les starting-blocks, les gens veulent te voir, ils ont besoin de savoir qui tu es. Tu peux comprendre ça, merde !

— Je sais, Paul, ça fait trois semaines que tu me serines avec cette conférence. J’ai juste aidé un gosse à récupérer son ballon dans…

— Quoi ? Tu t’amuses avec un gamin pendant que *moi* je me fais chier à trouver des explications à ton absence ? Je suis dans la cage aux lions, Vincent !

— Certaines petites causes valent mieux que le vent brassé devant toutes les caméras du monde, Paul.

Silence. Lans se massa les yeux avec son pouce et son index, l’air de dire « Tu m’exaspères, mais je dois faire avec. »

— Ces enfoirés de journalistes vont tenter de te déstabiliser. Jure-moi que tu connais ton sujet, que tu sais quoi répondre s’ils démontent le projet en prétendant qu’il ne s’agit que d’un coup de pub pour la Dream.

Dream Area, la firme aux mille visages. Le socle de l’économie mondiale. Le biographe savait pertinemment qu’il serait dans la ligne de mire des médias. Le moindre écart, une réponse mal cadrée et la conférence tournerait au combat de coqs. Paul Lans pouvait garder ses conseils. La multinationale finançait le projet à hauteur de 90%, et Vincent n’avait besoin de personne pour comprendre l’enjeu de la démarche. Sur ce coup, le mastodonte avait l’intention d’asseoir sa suprématie sur un domaine qu’il ne maîtrisait pas : la science. Un essai à marquer à tout prix afin de distancer une bonne fois pour toutes Pearl, le challenger qui ramassait les miettes des marchés laissées par la Dream depuis près de vingt ans.

— Je sais parfaitement ce que j'ai à dire, Paul.

— OK, dans ce cas je t’attends dans le parking.

Sur ces paroles, Lans coupa la communication. Son portrait s’évapora de l'esprit du biographe.

Coup de paume sur la manette de direction.

— Sir, yes, sir!

Depuis que Paul Lans avait pris les rênes du World SPARC, Montalescot était perpétuellement sur la défensive. Rendre des comptes, enchaîner les courbettes, faire ses preuves et refaire ses preuves… tous ces trucs écœurants qu'il semait derrière lui, pour ne récolter en retour que des ordres et des conseils bons à coller dans la rubrique horoscope d'un mauvais canard. Il y avait aussi ce programme terrifiant pour lequel il avait été sélectionné huit mois plus tôt. Plus qu'un challenge, il jouait sur cette pioche le dessein de sa carrière. Deux possibilités : soit il revenait avec des éléments probants et passait du statut d'homme à celui de demi-dieu, soit il échouait. Dans le second cas, c'était l'exile assuré. Pourquoi avoir accepté, alors ? Réponse nébuleuse. Cela ressemblait à une pulsion ensevelie dans les méandres de son subconscient, un vieux démon qui se serait réveillé après des siècles de sommeil. Vincent, lui, traduisait cette décision par un irrépréhensible besoin de comprendre. Décoder les circonstances de la mort de son ami, Mark Allenster, laissé sur le carreau deux ans plus tôt au retour d'une biographie. Oui, c'était probablement ce qui le poussait à encaisser les coups, à suivre la trace de son ami, envers et contre tout.

Une nuée de souvenirs remonta aux yeux du biographe. Des volutes du passé, des flashs. Vincent revit sa rencontre avec Mark, quinze ans plus tôt. Une soirée chaude et pluvieuse, au comptoir du premier pub ouvert à Demville. Une époque morte et enterrée…

Flashback

— Lenny, remets-moi la même chose, s'il te plait, avait fait Mark en dessinant un cercle virtuel avec son index au dessus du zinc, et demande à notre ami ce qu'il veut boire.

Vincent était penché au-dessus d’une choppe, au fond de laquelle une flaque de Beamish suppliait qu’on l’avale d’un trait. En entendant la voix du jeune homme assis à coté de lui, il avait lentement tourné son visage pétri de fatigue. À cette époque, Montalescot arborait fièrement une chevelure digne des jeunes grunges de la fin du vingtième siècle et, à peu de chose près, la même désinvolture. Avec ce quelque chose en plus dans le regard, la petite flamme qui pétille dans les yeux de ceux qui croient encore que tout reste à gagner. Lorsqu’il s’était trouvé face à l’impeccable apparence de Mark, il avait réfléchi une fraction de seconde avant de comprendre que c’était de lui que parlait ce gaillard de vingt-deux ans, cheveux brun coupés raz et carrure de quaterback (sur ce dernier point, Vincent n’avait rien à lui envier).

— Je t’ai vu ce matin, tu errais dans les couloirs du SPARC, avait doucement glissé Mark sur le ton de la confidence. Tu cherchais ton chemin ou t’as l’intention d’intégrer le centre ?

La salle aux allures d’irish pub était quasiment vide, trois hommes assis autour d’une petite table, dans un coin reculé, conversaient en riant. Leurs voix étaient couvertes par le timbre mélancolique d’Aston Shephaird, une de ces coqueluches qui déversaient leur électro-pop déprimante dans tous les endroits branchés. Lenny, le gigantesque Noir qui tenait la maison, ne sortait de derrière son comptoir que par obligation. Ses cent-trente kilos le clouaient au bar du matin au soir. Il avait rempli la chope de Beamish avant d’en racler la mousse. Vincent l’avait remercié d’un signe de tête en essayant de dissimuler son étonnement. Étrange tableau : un afro-américain servait des bières dans un pub irlandais perdu au milieu du désert australien…

— Je sors tout juste de South Edge, un poste m’a été proposé au centre de recherche, avait avoué Vincent après s’être présenté. J’ai postulé.

Demain je saurai si c’est oui, ou si je repars pour Paris. J’ai une place garantie là-bas.

— Là d’où tu viens, pas vrai ?

Malgré les cinq années passées en Australie, Montalescot avait conservé un léger accent. Un atout dont il se servait parfois pour charmer.

— Pas exactement, mais peu importe. Et toi tu es…

— Mark Allenster, avait envoyé le quaterback en tendant la main, comme s’il attendait de pouvoir le dire depuis des heures.

Les effluves d’un parfum masculin s’étaient frayées un chemin jusqu’aux narines de Vincent. Le bois d’ambre et de cèdre, additionné à de douces notes de mandarine, s’était subitement invité au bal de la virilité.

— Ah ! Je sais, c’est toi qui as assisté Kartfield lors de la biographie du Comte de Rochester. Vincent avait soudain ouvert son visage, laissant s’y prélasser la lumière tamisée de l’endroit. Une réussite. En toute franchise, je m’en suis pas mal inspiré pour mes études.

— Merci, avait bredouillé Mark en mimant maladroitement la modestie. Et ce poste c’est pour…

— Assister les gars dans le genre de Kartfield, et comme toi d’ici quelques temps, j’imagine.

Allenster était sceptique. Comment ce gars pensait pouvoir convaincre Edgar Kain, le directeur du centre, de lui accorder un poste aussi stratégique et convoité que celui d’assistant aux biographies. Avec son blouson en cuir, son jean élimé et ses Docks Martens aussi épaisses que les chenilles d’un tank, le français semblait tout droit sorti d’une scène de *Mad Max*.

Naturellement, l’australien ignorait que cet étranger à la mise brutale allait devenir le biographe le plus reconnu de sa génération. Un style bien à lui, spontané, enflammé, décrié… mais tellement efficace. Rien à voir avec les gosses formatés qui sortaient de l’université comme des poulets

emballés d'une usine. Cette conversation avait d'abord étonné Mark, mais lorsque Vincent était revenu au pub le soir suivant, pensant fêter seul son admission au World SPARC, il l'avait accompagné en vidant quelques bières sur le zinc rutilant de Lenny. Le scepticisme et la surprise de l'Australien s'étaient lus sur son visage, Montalescot était passé outre. L'habitude. Dès lors, Allenster avait rapidement développé une addiction au bienfait protecteur qui auréolait son nouvel ami. En toute circonstance.

***

Sur une simple commande vocale, Montalescot alluma le lecteur de musique. L'air de *Cigarettes and coffee*, d'Otis Redding, se dilua délicatement dans le silence de l'habitacle. Mark adorait la puissance féline des monstres de la Soul du vingtième siècle. Redding était son préféré…

Deux ans après sa mort, les souvenirs de ce genre charriaient la même douleur dans le cœur de Vincent.

Il bifurqua à droite sur Penny Beth boulevard, l'axe qui abritait le mémorial de *Purple Arch* (un promontoire en bronze sur lequel trônaient les statues de William Demville et Edgar Kain, tout sourire aux cotés de la capsule revenue du premier voyage dans le temps). Il passa devant en poussant le moteur dans les régimes. Un peu plus loin, il rasa les grilles du zoo le plus célèbre de la planète : le Old Coleon et sa pléthore de spécimens ramenés tout droit du premier âge. Arrivé en bout de voie, il relâcha la pédale d'accélération et laissa le bolide glisser sur plusieurs mètres, puis s'arrêta au milieu d'un carrefour désert. Les feux tricolores changèrent de couleur. Quelques passants lui jetèrent des regards interdits, silencieux, avant de poursuivre leur chemin. C'était la représentation parfaite du monde tel que Montalescot le percevait : impie, égoïste.

Frisson. Soudaine envie de vomir.

Il avait peur. Peur de se perdre en chemin ou simplement d’être déjà perdu. Ce qu’il était ne correspondait plus à ce qu’il avait été. Son cynisme, ses manières désabusées. Toutes ces nouvelles saveurs dans son esprit prenaient le pas sur le reste, comme un cancer qui déploie discrètement ses métastases au travers d’un corps sain. Tout ce qu’il voyait ou respirait avait goût de cendre. Arôme corrompu, où la fin se mélange au néant dans un accouplement bestial. La foutue quête de l’Homme, sa recherche de connaissance. Un road-trip infernal qui le menait droit vers l’ignorance de ce qu’il était au départ : un être bon et innocent. Il construisait, creusait, flairait les terres fertiles et les exploitait jusqu’à les rendre stériles. Mortes. Demville en était l’exemple type. En seulement vingt ans cette ville était sortie de terre avec les prétentions d'une mégalopole américaine. Ses proportions s'étaient multipliées à une cadence titanesque, une expansion due en grande partie au succès qu'avait connu le SPARC dès ses débuts. Le concept utopique pour lequel Vincent travaillait aujourd’hui. La nouvelle folie de la science qui, cette fois, embarquait l’humanité vers de profondes réflexions. Aussi obscures que des gouffres.

Une sirène assourdissante fit sursauter Vincent, alors en pleine perdition, les yeux rivés dans le vide. Une déferlante d'adrénaline fit gonfler ses artères à l'instant où il aperçut le Transtown filer droit sur sa voiture, toujours à l’arrêt au milieu du carrefour.

Les rayons du soleil luttaient en vain contre l’épaisse couche de nuage qui entravait leur course à l'éclat, tandis qu’un vent tiède caressait la structure du V-Riser.

Troquer le coton du songe contre la violence de la réalité. La patte de l’écorcheur.

La sirène de la rame hurla un dernier avertissement.

***

Tout avait commencé vingt cinq ans plus tôt, lorsqu'un dénommé Edgar Kain, antiquaire et collectionneur renommé en Europe, s'était présenté sur la liste d'inscription de l'université scientifique de South Edge, à Melbourne. Une Silicon Valley australienne vouée aux Uto-technologies[1]. Jusqu'à cette époque, ce courant scientifique était resté marginal, le peu d'intérêt qu'il suscitait ne poussait ni les investisseurs, ni les États à injecter de quoi financer les projets dans le domaine. Le monde entier ne jurait que par les progrès faits en matière de préservation de l'écosystème. L'Homme cherchait à corriger ses erreurs, à se racheter une conscience. Exit, donc, les programmes spatiaux qui avaient fait briller les yeux des gamins durant près d'un siècle. Ce qui comptait vraiment ne se réduisait pas aux nébuleuses, aux exo-planètes ou à la téléportation. C'était plus grand, plus sain.

1 : Uto pour *Utopia*. Nouvelle forme de conscience vis-à-vis de l'existence et de l'instinct de survie, éclose au début des années 2040. À cette époque, des groupes de scientifiques se réunissent pour travailler sur une alternative au grand déclin du monde. Ils poursuivent discrètement les programmes scientifiques que les États ont arrêté de financer à compter de 2025. La plupart du temps, ces organisations sont financées par les scientifiques eux-mêmes, ou, comme dans le cas de l'université de South Edge, par une coopérative de riches investisseurs.

À lui seul, Edgar Kain faisait grimper en flèche la moyenne d'âge de sa promotion, essentiellement composée de jeunes rêveurs prétentieux. Progénitures vénérées par des pères prêts à s'amputer de quatre-vingt mille dollars par année d'étude. Des rêves, il fallait en avoir de sérieux pour oser se lancer dans ce genre d'apprentissage. South Edge formait les futurs savants fous, ces hommes qui parlaient de voyage temporel comme d'autres

discutaient des marchés financiers. Des êtres à la lisière de notre monde. Un pied dans le présent, l'autre à des années-lumière.
Parmi les pères fondateurs de cette université, figurait le nom de William Demville, un vieil illuminé qui brandissait l'étendard des possibilités qu'offraient ces technologies d'une nouvelle ère. Ce phénomène à l'intelligence hors du commun, émacié par une vie nourrie au rêve, dispensait les seuls cours que l'antiquaire suivait avec intérêt. Les mathématiques appliquées à l'espace-temps.
Les deux hommes s'étaient peu à peu trouvés. Au fil des mois, les liens qu'ils avaient tissés s'étaient modifiés, solidifiés, pour finalement prendre la forme d'une franche amitié. Kain et Demville, le Ying et le Yang. L'un sombre et taciturne, l'autre extraverti et impulsif. Comme deux amants qui se jaugent avant de s'engager, ils avaient appris à se comprendre, à se parler sans mot.
Les verres de pur malt qu'ils descendaient sous le porche de la maison du vieil universitaire ponctuaient souvent leurs longues conversations nocturnes. Perpétuellement le même sujet, invariablement la même problématique : le voyage temporel et les opportunités qu'il pourrait offrir à la science et à l'histoire. Demville avait travaillé sa vie durant sur la faisabilité d'un nombre incalculable de théories. À s'en rendre fou, il avait arpenté les terres vierges d'une science effrayante, ressortant des doctrines scientifiques vieilles de plusieurs siècles pour les confondre avec de nouvelles. Les nuits aussi blanches que sa barbe l'avaient usé, presque tué. Mais les discussions alimentées au whisky s'étaient un jour muées en souffle neuf, de nouvelles théories avaient fleuries sur la terre stérile de son inspiration. Pour le plus grand bonheur de Kain…

C'est à la suite de ces évènements que Demville, âgé de quatre-vingt-un ans, avait décidé de se retirer de l'enseignement. Sous l'impulsion de son

nouvel acolyte, il s’était bâti de prodigieuses lubies. Des pulsions créatrices à mettre en mouvement, impérativement. Nourrir les cerbères enragés qui hurlaient à la mort dans les tréfonds de son talent.

À cette époque, les deux hommes travaillaient depuis plusieurs mois sur un projet commun, une avancée unique. Ils étaient convaincus que le seul moyen d’y parvenir était de concentrer les recherches sur une seule et même plateforme scientifique : un centre exclusivement dédié à l’étude du voyage temporel. Dans leurs rêves secrets, les plus grands chercheurs de la planète plancheraient sur les nouvelles théories de Demville, disposant de tous les moyens nécessaires à la réalisation de leurs travaux.

Quelques années plus tôt, le théoricien avait hérité de la fortune de son père, un industriel australien, multimilliardaire de surcroit. L’argent n’était pas la passion de Demville. Ainsi, il en avait distribué une large part aux universités qui promettaient de se servir des fonds pour créer de nouvelles sections consacrées aux Uto-technologies. Passionné d’histoire et de mythologie, il avait également financé les fouilles archéologiques d’un site supposé être l’emplacement de l’Atlantide, au Sud du Cap de Bonne-Espérance. En vain. Le reste des fonds, de quoi nourrir les ambitions de vingt dynasties royales, dormait sur des placements financiers à travers le monde.

Après l’achèvement des plans du centre de recherche, conçus en collaboration avec les meilleurs architectes du continent, la région de Victoria avait délivré les autorisations nécessaires à l’ouverture du chantier. Le bâtiment principal, conçu comme un gratte-ciel enterré, avait alors suscité la polémique. Quelques associations de luttes pour la protection des zones environnant les réserves naturelles avaient tenté d’entraver les travaux de forage. Leur combat avait en partie porté ses fruits, le projet de mettre en place une station de pompage d’eau reliée à un lac souterrain, afin

d’alimenter le centre de recherche, avait dû être abandonné. Mais grâce au soutien de plusieurs élus locaux et à un renforcement de la sécurité, la suite de chantier avait pu se dérouler normalement.

Sous les regards brûlants de ses créateurs, le centre Terra Nova prenait vie. Des kilomètres de plaine dévorés par le béton et le métal, de roche creusée d’innombrables galeries pour donner forme aux salles d’expérimentation et aux amphithéâtres. Les héliports fleurissaient, eux aussi, comme les bâtiments de fonction et les champs de panneaux solaires qui s’étiraient à mesure que le chantier avançait. Coulée bourbeuse de verre et d’acier.

Après trois ans de travaux et plus de douze milliards de dollars investis, le centre de recherche le plus avancé jamais créé était prêt à recevoir des armées de cerveaux. Les prémices d’une ville à l’architecture aussi décalée que ses créateurs s’élevaient désormais au beau milieu des étendues désertiques du Sud-Est australien. Point de départ d’un nouveau monde, où le temps serait bientôt dompté.

Mais à la surprise générale, les équipes qui s’étaient précipitées sur le centre pour entamer l’exploration des théories de Demville, avaient rapidement été déconcertées par la stagnation de leurs études. L’écho médiatique généré par l’inauguration du centre avait poussé une coopérative d’investisseurs à injecter des fonds pour dynamiser les recherches. La pression exercée par cette organisation n’avait fait qu’aggraver la situation, plus rien ne sortait des salles d’étude. Le moindre espoir se métamorphosait en échec, se vautrait dans la honte. L’or redevenait plomb, et après trois ans d’existence, le centre Terra Nova n’avait toujours rien à livrer au monde. William Demville mourrait de tristesse, Edgar Kain enrageait en silence. La fatigue, la maladie et le refus catégorique de se faire soigner titraient lentement le visionnaire de l’autre coté du fleuve. Sa silhouette s’effilochait,

comme les cordes d’un galion fantôme, tandis que son cœur ne drainait plus qu’un sang noir et épais.

En 2061, peu avant de mourir, le vieillard avait informé Kain qu’il désirait lui transmettre l’entière direction du centre. C’était pour lui un gage de confiance, une manière de perpétrer sa quête de savoir absolu. Quelques semaines plus tard, il était enterré à Melbourne sous une pluie diluvienne. Une marée de scientifique s’était formée pour l’occasion, les hommages et les sanglots s’étaient mêlés aux vieux souvenirs dans une valse silencieuse et pleine de respect. À la suite de la cérémonie, le directeur de l’Institut Européen des Sciences Modernes avait pris contact avec le nouveau dirigeant du Terra Nova. Jouant carte sur table, Klaus Zimmersheim proposait à Kain une théorie matériellement viable contre une mise à disposition totale des équipements du centre… et un brevet à son propre nom.

Quelques temps auparavant, les équipes européennes avaient mentionné les prémices d’une découverte. L’information avait circulé de manière non officielle, avant de remonter aux oreilles de Kain. Le manque de moyens de l’I.E.S.M n’était pas une légende. Il comptait quelques-uns des meilleurs chercheurs du globe que le manque de moyens bridait. L’antiquaire avait vu venir la proposition et s’y était savamment préparé. Puis, sans artifice, presque secrètement, le marché avait été conclu entre les deux hommes.

Après plusieurs mois d’étude et de conception, les équipes du centre avaient mis au point la première génération de time travelers. Une vingtaine d’essais concluants plus tard, Edgar Kain s’offrait la conférence de presse la plus suivie de l’histoire des médias. « Le voyage temporel est une chose acquise », avait-il proclamé, le regard baigné d’ombre.

À la suite de cette déclaration, les gros titres n’avaient pas tardés à fuser, soulignant l’absence des équipes qui avaient travaillé avec acharnement sur

le projet. Mais en moins de temps qu'il avait fallut à la presse pour démonter la réputation de l’antiquaire, les financements d'un nombre incalculable de firmes étaient venus faire exploser les comptes du centre de recherche.

En 2065, l'institut avait emprunté une nouvelle direction. Kain l’avait d’abord rebaptisé. Selon lui, le complexe scientifique devait porter un nom à la hauteur de ses ambitions. C’est ainsi que *Terra Nova* était devenu *World SPARC*, SPARC pour Spatiotemporal Research Center (Centre de recherche spatio-temporelle). Après avoir lancé une série de voyages habités, afin d’améliorer la précision des dates d’arrivée des capsules, il avait réuni le comité de direction scientifique pour lui présenter la future fonction du centre : la biographie historique. L’idée avait d’abord partagé les membres du conseil. Les uns étaient restés abasourdis face à l’ampleur du programme et aux risques qu’il comportait, les autres avait simplement acquiescé. Mais l’enthousiasme et la pugnacité de l’antiquaire avait finalement fait plier les plus réticents. La quasi-totalité du budget alloué aux recherches allait être dédiée aux biographies. Kain exultait. La route avait été longue, sans pitié, mais le vent tournait bel et bien en sa faveur.

La fonction du programme était sans équivoque : un biographe était envoyé dans le passé pour suivre un personnage qui avait marqué l’Histoire. Les données collectées étaient ensuite analysées puis compulsées pour donner corps à une biographie, une sorte de reportage vidéo consultable par tous. Le voyage temporel devenait le principal allié du savoir, tout ce qui s’était dit par le passé, tout ce que les hommes pensaient connaître pourrait être vérifié. Les livres d’histoire seraient corrigés, ou deviendraient obsolètes.

Malgré l’aval de la communauté scientifique, l’envergure du projet n’avait pas manqué de donner des sueurs froides aux historiens. Les risques

d'interagir avec le passé étaient vertigineux, la face du monde pouvait changer sans que personne ne s'en aperçoive… sur une simple erreur humaine. Un caillou déplacé sur le fil du temps pouvait dégénérer en révolution. Le syndrome du battement d'ailes de papillon. Kain avait alors répondu à ces craintes en proposant d'établir un code du voyage temporel et de la causalité. L'idée avait été accueillie à bras ouvert et l'antiquaire s'était entouré d'une armée de scientifiques, de juges et de quelques hommes politiques pour, en quelques semaines, donner naissance au *Time travel Order*.

De ce germe explosif était né un concept révolutionnaire, qui faisait prendre à la science un virage sans précédent, entraînant dans le sillage de sa tornade les connaissances que l'on pensait acquises depuis des siècles.

Un programme qui, comme l'aurait dit William Demville de son vivant, avait bon dos.

***

Le Transtown arrivait sur le V-Riser à pleine vitesse. Une force phénoménale, inaltérable, prête à dévorer tout ce qui se trouvait sur sa route. Et durant les quelques secondes qui le séparaient de l'impact, Montalescot traversa trois phases…

Ce fut d'abord la surprise qui entra dans la ronde, anesthésiant ses membres et son esprit tel un violent poison. Une morsure de serpent implacable. Rapidement, la peur prit le dessus, figeant tout ce qui pouvait l'être, transperçant chairs et os, gelant son sang. Enfin, depuis les confins de son âme, l'instinct de survie reprit les rênes. État de semi-conscience. Ce réflexe salvateur que l'on n'attend plus lorsque la mort a décoiffé son chef…

Un coup de pied dans l'accélérateur suffit à propulser la voiture à quelques mètres des rails magnétiques. Grondement furieux d'une sirène et d'un souffle métallique. Le train flottant flirta avec le pare-choc arrière de l'Audi. Otis Redding se tut subitement et le système d'alerte collision du véhicule se déclencha.

— Monsieur Montalescot, un incident d'ordre physiologique vient d'être détecté, fit une voix féminine depuis le tableau de bord. Vos réflexes sont diminués. Nous vous conseillons de passer en pilotage automatique. Acceptez-vous ?

— Non.

Vincent mit plusieurs secondes avant de recouvrer ses esprits. Ses yeux étaient vides, comme deux globes secs recouverts d'un vernis à ongles bon marché.

— Pour des raisons d'ordre juridique, le constructeur Audi vous demande de bien vouloir accepter la décharge de responsabilité. Acceptez-vous ?

Une larme brûlante roula sur sa joue sitôt qu'il plissa les paupières.

— Oui.

— Bonne route, Monsieur Montalescot.

Depuis quelques temps, ce genre d'absences s'intensifiait. Cela s'emparait de lui, le traînait jusque dans les bas-fonds de son égo, là où vivaient des hordes de vieux démons. Durant ces périodes de flottement, il revoyait des fragments de sa vie passée. Des flashs douloureux générés par une odeur, une couleur, un sourire. Parfois il revoyait Mark, il lui parlait. Ça faisait mal, mais c'était la seule chose qui lui restait d'avant.

Avant…

Le plus souvent, c'était une autre personne qui venait lui rendre visite. Un petit être fragile, aussi vital que la rosée qui perle sur les feuilles d'un

arbre malade pour le soulager. L’autre part de lui-même. La part morte.

Il se redressa, frotta son visage entre ses mains tremblantes et fouilla dans la poche de son jean. Quelques contorsions plus tard il en tira une petite boîte plate, bleue turquoise. La boîte de Pandore. Une pression sur le capot et l’objet s’ouvrit délicatement. À l’intérieur, cinq pilules violettes tournicotaient au rythme de ses tremblements. Il en saisit une entre son pouce et son index et l’envoya se dissoudre sous sa langue.

Une seconde. Deux secondes. Trois…

Les frissons cessèrent. Sa nuque se détendit. Ses yeux s’humidifièrent.

Le Solacium 34, savant alliage d’agents de synthèse et d’endorphine. La pilule multifonctions des habitués du cauchemar et des parias du royaume de Morphée. Après ingestion d’un comprimé, une heure passé à dormir équivalait à cinq. Une pseudo-merveille de la médecine moderne. Une drogue sévère, en réalité. Agissant indirectement sur les tissus du cerveau, la formule avait été interdite à la vente dans une grande partie de l’Occident. Elle provoquait chez certains consommateurs des troubles psychiatriques irréversibles. Durant les trois dernières années, plusieurs cas d’homicides sous l’emprise du *34* avaient pigmenté les rubriques *Fait-divers* des journaux régionaux, jusqu’à ce que les différents pays touchés par le problème s’allient pour mette fin au fléau. Désormais, Vincent s'en procurait via un marché noir fleurissant, ne parvenant plus à dormir que par procuration. Le sommeil équivalait pour lui à pénétrer sur les terres de ses chimères. Le *34* était la flamme qui le maintenait en éveil jusqu’au lendemain, ou pansait momentanément les plaies qui saignaient son âme.

Dès qu’il recouvra l’équilibre, il reprit la route en direction du centre de recherche situé à environ trois kilomètres au Nord de la ville. L'heure tournait et il imaginait la moue nerveuse de Paul Lans. Sourcils sautillant par saccades, talonnettes claquant sur le sol brillant du parking souterrain.

Après tout, ce n'était pas de sa faute si les concepteurs de Demville avaient aussi mal conçu les accès aux SPARC. Pour s'y rendre, il fallait obligatoirement traverser la cité par l'intérieur, un parcours du combattant si on tenait compte de l'impraticabilité des rues, étudiées pour les piétons et ce maudit Transtown.

En s'apprêtant à rejoindre l'embranchement qui conduisait au centre, Vincent croisa des voitures garées en désordre sur le bas coté. Quelques groupes de badauds agités se dirigeaient également vers le Nord. Certains portaient de grandes banderoles roulées sur leurs épaules, d'autres avaient les mains pleines de bonbonnes fumigènes…

Son comité d'accueil.

Au même moment, une escadrille de fusers de la police balafra le ciel anthracite à une allure ahurissante. Ces petits avions en forme de delta étaient d'une agilité à couper le souffle. Ils pouvaient se faufiler entre les bâtiments dressés sur leur route aussi furtivement que des émerillons, ou s'engouffrer dans un tunnel pour en ressortir en un éclair. Montalescot jeta un coup d'œil sur les groupes de manifestants, dont le nombre augmentait à mesure qu'il approchait du centre. Il accéléra légèrement, poussé par une bouffée d'angoisse. Si ces furieux lui tombaient dessus c'était le lynchage assuré. Au bout de trois cents mètres il dût lever le pied et rouler au pas. La foule. Une marée humaine qui s'étirait le long du mur électromagnétique de l'enceinte.

Nouveau frisson le long de l'échine.

La rumeur du début se transforma en clameur saturée. Les plus furieux insultaient les dirigeants du SPARC dans un florilège de langues braillées, d'autres scandaient des slogans incompréhensibles, le reste était composé de porte-bannières ou de faux Christ montés sur des crucifix en carton. Le bleu électrique du rempart haut de cinq mètres éclaboussait les milliers de

faciès tordus d’excitation. Il y avait quelque chose d’apocalyptique dans ce tableau. Dans la foule, on pouvait distinguer quelques-uns des différents clans venus protester. Parmi les plus célèbres, les *Lambs of God*. Une organisation de catholiques fanatique, persuadée que la biographie sur le point d’être lancé ne ferait que ranimer des doutes poussiéreux et Illégitimes.

En plusieurs endroits des bagarres éclataient. Malgré les efforts soutenus des services d’ordre, l’embrasement de la plaine se profilait au loin, aussi sûrement que les nuages s’apprêtaient à crever d’être trop pleins d’eau. En apercevant la voiture avancer vers l’entrée principale, des policiers bardés de la tête aux pieds creusèrent dans la masse de corps agglutinée devant, donnant de-ci de-là quelques coups de matraques pour accélérer la manœuvre. Vincent parvint à se frayer un chemin, manquant d’écraser quelques-uns des furieux qui balançaient des coups de pieds dans la carrosserie. Sa glotte se serra lorsqu’il eut passé les grilles. Première épreuve de la journée franchie avec succès.

Désormais, une large allée goudronnée s’étirait devant lui, puis se scindait en plusieurs accès vers les différents points du centre. À l’instant où les portes se refermèrent sur les manifestants, les premières gouttes d’une pluie acide vinrent s’écraser sur le pare-brise dans un clapotis au rythme déstructuré. En levant le nez vers le ciel, Vincent s’assura que les deux statues qui accueillaient les visiteurs à l’entrée du SPARC n’avaient pas bougé. De chaque coté de l’accès principal se dressaient les deux figures emblématiques du centre : Kronos, dieu du temps, qui faisait face à son petit fils Hermès, dieu des voyageurs. Hauts de quatre mètres et aussi froids que le minéral blanc dont ils étaient faits, les deux hôtes drapés à la grecque ouvraient la voie en tendant un bras musclé vers le centre de l’enceinte. L’allée coupait à travers un jardin verdoyant où s’épanouissaient

toutes sortes d’espèces végétales. Certaines disparues depuis plusieurs siècles, d’autres sorties des serres de croisement de Demville. On pouvait y respirer le parfum capiteux d’un rosier noir, ou se plonger dans l’ombre pourpre d’une violette de Cry.

Le bolide aux lignes acérées fila silencieusement sur l’asphalte et s'engouffra dans le tunnel qui menait au parking souterrain. Le bâtiment était conçu de telle sorte que la totalité de sa structure plongeait à travers une infinité de couches sédimentaires. Les fondations s'enfonçaient dans la terre aussi profondément qu’un gratte-ciel construit à l’envers. En surface, seul un hémisphère de verre haut de vingt mètres indiquait la présence du complexe. L’ensemble était si discret que les murs d’enceinte et le gardiennage déployé en permanence paraissaient disproportionnés. En réalité, tout se déroulait sous la surface, à l'abri des regards. Un iceberg de béton au milieu d’un océan de roche rouge.

Montalescot se dirigea vers la zone de stationnement pratiquement déserte, les pneus couinèrent sur le sol laqué lorsqu’il gara le véhicule à proximité des portes d'accès aux étages. Une poignée de places étaient occupées par des camionnettes flanquées des logos de chaînes télévisées. Tous les véhicules étaient éloignés les uns des autres, comme si on avait voulu éviter la contagion d’une bactérie imaginaire. Lorsque le moteur se coupa, Vincent se laissa tomber dans le fond de son siège. Il inspira profondément, fouillant très loin dans son esprit pour trouver la force d'aller affronter le carnaval médiatique qui se préparait, tout proche.

Toc-toc-toc…

La tête de Lans, peau verte d'angoisse, était perchée à hauteur de la vitre côté conducteur. Yeux plissés, sourcils froncés, il tentait d’accrocher le regard du biographe malgré le verre miroir. Il prononça une phrase dont les aigus rebondirent sur le carreau, ne laissant passer qu’un bourdonnement

incompréhensible. Montalescot baissa la vitre et un relent d'aftershave s'engouffra dans l'habitacle.

— Le cercueil, tu le préfères teinté miel ou chêne-clair ?

De toute évidence, il était trop tard pour remettre le contact et partir en trombe. Sitôt qu'il fut sorti de la voiture, Vincent se précipita vers les ascenseurs. Surtout, faire abstraction de la litanie de reproches qui s'abattait sur lui aussi brutalement que le déluge qui cognait dehors :

— Bordel de merde... pourrais prévenir... arrêté boire un café... seul au monde… mets pas la pression... enfoirés de journalistes...

Les étages défilaient. Lans parlait seul.

— Bon, tu es OK ? fit-il en guise de point final.

Un silence. Montalescot le toisa, paré d'un demi-sourire.

— Ouais. Pourquoi ? Ce n'est pas l'impression que je donne ?

Les portes eurent à peine le temps de s'ouvrir que des dizaines de visages animés par la curiosité accueillirent les deux hommes. Des gardes du corps entourèrent la vedette du projet pour l'escorter à travers les couloirs marbrés. Le chemin sembla interminable jusqu'à l'entrée de l'amphithéâtre, la rumeur du public grandissait à mesure qu'ils approchaient.

Montalescot leva discrètement les yeux vers le ciel, puis murmura quelques mots. Sa prière resta suspendue dans les airs… jusqu'à ce que la petite chose à laquelle elle était destinée la cueille comme une fleur.

Le garde qui les précédait poussa les battants de la porte. Le biographe plaça un masque sur son visage.

Celui du héros que les gens voulaient voir…

OceanofPDF.com

2

« Nous sommes au bord du gouffre,
avançons donc avec résolution »
Sully Prudhomme

Rome, cité du Vatican, au même moment

Un geste sec de la main devant le détecteur sensoriel. Sa Sainteté le Pape Célice 1er mit en route un petit prisme de carbone noir posé au milieu d'un buffet en merisier. Après quelques secondes, le souffle d'une turbine miniature se fit entendre. Un jet de lumière vertical se déploya instantanément en un rectangle de deux mètres de diagonale. Une présentatrice de la TeleRoma News apparut en bas, à droite de l'écran. D'un air grave, souligné par un tailleur noir et un chignon parfait, elle livrait les premières informations sur le biographe du projet Yeshua. Montalescot, que les médias avaient déjà surnommé *le Français*, apparaissait en arrière-plan. Il s'installait à une longue table en aluminium dominée par des gradins pleins à craquer.

À travers les fenêtres habillées d'épais rideaux de velours rouge, on distinguait la place Saint Pierre, brûlant sous les spots lumineux installés pour l'occasion. Des milliers de romains s'étaient rassemblés dans la soirée, afin d'assister à la conférence de presse qui se tenait à seize mille kilomètres de là. L'énorme écran holographique, vers lequel tous les regards convergeaient, diffusait les mêmes images que dans les appartements du Pape. Un large halo de lumière s'étalait dans la nuit agitée. Une tâche de peinture blanche sur une toile bleu-marine.

— Votre Sainteté, avez-vous encore besoin de moi ? J'ai à faire.

Le cardinal Cornelius Giasparone était courbé dans sa soutane rouge. Sa voix était abîmée, éraillée par les années de messes données dans les cathédrales du monde entier. Avec ses vieux doigts cornus, dont l'un était annelé d'or et de saphir, le vieil homme pianotait sur l'accoudoir d'un fauteuil qui semblait l'avaler.

— À faire ? Que pouvez-vous avoir de mieux à faire ce soir, mon ami ? Un complot à déjouer ? ironisa le Pape.

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Éminence, vous n'êtes pas sans savoir le peu d'intérêt que je porte à cette… mission. J'ai du mal à comprendre la raison de ma présence ici. Je me suis déjà expliqué au sujet de mon refus de cautionner le projet durant le consistoire extraordinaire, j'imagine qu'il est inutile de réitérer.

Le pontife se tenait debout, le regard perdu dans la foule de fidèles qui buvait les paroles de la présentatrice au tailleur noir. La réponse du cardinal l'avait agacé. Il leva son verre à pied dans la lumière du plafonnier pour en examiner le contenu. Un vin français que son invité avait ramené pour l'occasion. Il but une gorgée, prenant le temps de laisser éclore les dizaines de saveurs qui explosèrent sur son palais.

— Bénit soit le créateur de ce nectar, Monsieur Moore. Les français sont des dangers pour notre santé, mais c'est ce qui fait leur charme !

— Château Angelus 2009, année de votre naissance, il me semble.

Sa Sainteté répondit par un sourire qui s'évapora aussitôt, puis contourna son imposant bureau pour aller s'y installer. Il prit soin de souligner les grincements du parquet, étouffés par la laine du tapis persan qui recouvrait une bonne partie de la pièce.

Preston Moore, le Directeur Général de la Dream Area, se sentait mal à l'aise. Une bouffée de chaleur l'incita à desserrer son nœud de cravate. Une chance pour lui : sa peau d'afro-américain rendait invisible le rouge qui lui

montait aux joues. Le Pape l’avait convié quelques jours auparavant, une manière de sceller leur accord au sujet du projet Yeshua. Biographier le Christ, le genre de programme difficile à faire avaler à une assemblée de soutanes rouges. Le World SPARC et la Dream Area avaient joué des coudes pour obtenir les autorisations de la part du Vatican. Les négociations avaient demandé des mois de patience et d’insistance, d’'interminables réunions durant lesquelles il avait fallut expliquer et réexpliquer le rôle du biographe durant la mission. Malgré tout, Moore comprenait cette frilosité. Deux ans auparavant, Edgar Kain avait mené un pourparler du même ordre, qui s'était soldé par un refus catégorique de la part du conseil clérical. Il était allé jusqu’à graisser la patte de quelques hauts dignitaires. On l’avait alors gentiment remercié, avec l'avertissement de voir dénoncées ses propositions douteuses à la justice. Mais, ce n’était pas tant ses manières déplacées qui avaient effrayé le Pape et les cardinaux réunis pour le consistoire, le véritable problème avait été bien moins flagrant. En réalité, leurs doutes s’étaient focalisés sur la fièvre avec laquelle Kain s’était battu pour obtenir l'autorisation de biographier le prophète. Et sur rien d’autre.

— Monsieur Moore, si vous le voulez bien, je vous prierai de tenter une dernière fois de rassurer Monseigneur Giasparone, concernant l’utilité de notre mission commune.

Moore marqua sa surprise par une moue particulièrement expressive. De grosses rides d’exaspération barrèrent son front.

— C’est donc pour cette raison que vous m’avez fait venir ? Pour tenter une énième fois de convaincre l’essence même du conservatisme ?

Moore ponctua son intervention par un silence, puis laissa s’échapper un rire insolent. On l’avait fait venir tout droit de Manhattan pour faire plier un vieillard aigri. L’Église n’avait décidemment pas les mêmes priorités que le

commun des mortels. Giasparone entreprit de se lever pour quitter la pièce, son regard était soudain passé du dédain au mépris.

— Je ne souhaite pas remettre le sujet sur la table, car ni vous ni moi n'en démordrions, fit le cardinal en s’adressant au directeur de la firme. Mais permettez-moi de vous dire une dernière fois que cette mission n'a pas lieu d'être à une époque où la foi n'a jamais été si mal en point ! Je ne suis peut-être qu’un vieil homme conservateur, Monsieur Moore, mais *moi* j'ai assez de respect envers le père de notre religion pour le laisser en paix !

Giasparone avait coutume de rythmer ses phrases en frappant le sol de sa canne. Il fit volte-face dans un froissement de tissus et rejoignit la porte d'entrée. Une soudaine quinte de toux grasse, certainement due à l’énervement, le fit s’arrêter quelques secondes. Alors qu'il avait la main posée sur la poignée recouverte de feuilles d'or, la voix au fort accent sicilien de Sa Sainteté résonna une dernière fois dans la pièce. Sans se retourner, comme figé dans la glace, le cardinal écouta ce que son vieil ami avait à lui dire, sans pour autant être surpris du ton employé. Il connaissait bien cette manière qu'avait le Pape de faire comprendre à son interlocuteur que la conversation prenait une nouvelle tournure. Celle de la confidence.

— Voyons, Cornelius, penses-tu sincèrement que je serai capable d'envoyer pareille mission sans poser la moindre condition ?

Giasparone ne releva pas. En passant la porte il salua les deux gardes suisses qui opinèrent en retour par une flexion de jambe à peine perceptible, puis s'évapora dans les couloirs du bâtiment. Contrairement à ce que pouvait croire le Pape, le vieux président de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi avait fort à faire…

OceanofPDF.com

3

« Le fait que tu sois paranoïaque
ne signifie pas qu'il ne sont pas après toi. »
Kurt Cobain

World SPARC, conférence de presse

Assis à une longue table disposée sur une estrade, Montalescot scrutait la salle à travers les mèches châtaines qui fendaient ses joues comme des balafres. Tranquillement, il ajusta le col rigide de sa chemise, puis balaya du regard les trois hommes assis à ses cotés.

À sa gauche, Eric Stern. Rondouillard, crâne luisant comme une balle de waterpolo. Le bonhomme tripotait nerveusement le présentoir en plastique sur lequel était gravé son nom. Chargé de la formation des biographes sur les époques de destination… qui pouvait imaginer que ce petit phénomène occupait le poste le plus important du SPARC ? De l'autre coté, le grand et taciturne Peter Sharpain. Historien, archéologue et fornicateur compulsif. Derrière ses airs de fossoyeur se cachait l'homme qui avait découvert le corps de Jésus Christ. Une sorte de légende vivante. Aussi sombre qu'un orage, il se contentait de relire ses notes. En bout de table, scrutant la salle d'un œil angoissé, Paul Lans. Lui, avait la sensation que le monde l'épiait. Il se tenait droit, figé, attendant les questions comme un soldat attend les balles.

En faisant de grands gestes aux pieds des gradins, un jeune homme étriqué dans un costume noir intima à la foule de journalistes de prendre place. Quelques instants plus tard, les bancs étaient comblés et silencieux. Depuis l'arrivée des premiers spectateurs, un écran holographique placé

derrière l’estrade diffusait un spot publicitaire réclamant les mérites du World SPARC. L’image se dissipa lentement. L’éclairage se tamisa. Paul Lans essuya une goutte de sueur qui s’était perdue dans le creux de son cou, tandis que Stern déplia son mètre soixante grassouillet. Son costume de lin beige laissait filtrer de larges auréoles au niveau des aisselles. Une invariable tâche sur son invariable cravate. Il se lissa la moustache, se racla la gorge et s’élança.

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, les équipes du World SPARC sont heureuses de vous accueillir dans l’antre du voyage temporel. Je suis Eric Stern, professeur en histoire des civilisations et… archéologue à mes heures perdues.

Il souriait nerveusement, essayant d’ignorer le rouge qui dévorait ses joues bien rondes. Ses mains étaient comme deux excroissances gênantes. Il détestait se donner en spectacle.

— Les équipes du centre et moi-même avons pensé qu’un petit rafraîchissement historique serait appréciable pour vos mémoires, notamment pour que le sens du projet Yeshua soit bien clair pour chacun d’entre vous. Vous aurez ensuite l’entier loisir de poser vos questions à Vincent Montalescot, notre courageux biographe, ainsi qu’au Professeur Sharpain et à Paul Lans, le directeur de notre établissement.

Stern fit un signe à l’attention du staff technique. L’écran se déploya de nouveau et, progressivement, l’amphithéâtre fut baigné d’une clarté immaculée. Les images d’un désert de glace survolé à pleine vitesse apparurent en fondu. Une étendue éblouissante et vertigineuse. Le professeur se lança d’une voix qui semblait emmagasiner de l’assurance à mesure que les secondes défilaient.

— En 2065, une équipe de scientifiques menée par Richard Wald s’envole pour procéder à des analyses géologiques sur les hauteurs du

massif Vinson, qui couvre la partie occidentale de l'Antarctique.

En bas à gauche de l'écran un encart fit apparaître une map-monde qui localisait le massif.

— Les conditions météorologiques sont si mauvaises que le petit groupe doit être déposé sur l'inlandsis et rejoindre le massif à pieds. Pour ceux d'entre vous qui souhaiteraient tenter l'expérience, je préfère vous avertir que chaque année le tracé qu'ont emprunté les hommes de Wald compte son lot de disparus. Dix jours de marche, donc, à travers un enfer blanc, sont nécessaires, mais Wald décide de poursuivre malgré tout. Alors que les scientifiques approchent du lieu visé de l'expédition, ils sont freinés par une tempête de glace qui durera trois jours. Hélas, sur les huit géologues que compte l'équipe, seuls deux survivent à la catastrophe : Richard Wald et Franck Abbott. Abbott, dont vous avez certainement entendu parler à la suite de cette affaire.

Stern faisait les cent pas en prenant soin de changer de sens à chaque fin de phrase.

— Leur matériel a disparu avec la tempête et les deux hommes se retrouvent livrés à eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils errent sur le massif durant plusieurs jours sous les assauts du froid polaire. Ne perdez pas de vue que les températures peuvent atteindre -90° dans cette région du globe, autant dire que la moindre rafale de vent peut vous transformer en statue de glace. Bref, les vivres et leurs forces s'amenuisent à mesure que les heures passent et, alors que tout semble désespéré, Wald et Abbott remarquent un édifice taillé dans la paroi du mont Vinson. Si habilement fondu sur le flanc rocheux qu'il en est presque invisible. Au premier abord, les géologues pensent qu'il s'agit d'un ancien refuge abandonné. Mais sa taille va rapidement les détromper. Non, fit Stern en agitant l'index, aussi grave et perplexe que s'il se trouvait face à la montagne. Ce qui se cache sous les

mètres de neige qui recouvrent la pierre n’a rien d’un refuge tenu par je ne sais quel furieux ermite. Des inscriptions gravées à proximité de l’entrée principale, à peine perceptibles sous le manteau neigeux, indiquent aux deux hommes qu’ils viennent de franchir l’enceinte une abbaye cistercienne du treizième siècle.

L’écran projetait les images du monastère perdu dans un paysage d’une effroyable pureté.

— Malgré l’épuisement et le rationnement, Wald et Abbott décident de fouiller l’endroit dont les proportions laissent sans voix. Un nombre incalculable de salles, une chapelle en tout point semblable à celle de Notre-Dame d’Acey située en France, dans le Jura. Une serre, plusieurs geôles sinistres et même un hémicycle jadis destiné à d’obscurs conciles. Sans oublier le réfectoire, les cellules, la morgue, les bureaux et j’en passe. Les deux hommes ont du mal à croire ce qu’ils ont sous les yeux. Un édifice purement inconnu au bataillon du patrimoine mondial. Ils ne sont pas historiens, mais leur culture est suffisamment vaste pour les amener à penser que cette découverte va leur valoir un paquet de médailles… et une sacrée publicité. Ils viennent de mettre la main sur un monument vierge de tout regard. Du moins, de tout regard profane. Mais pas seulement !

« À l’époque, lorsque le scandale éclate au sein de l’Église catholique, les plus hauts dignitaires disent ignorer l’existence de l’édifice. Alors, imaginez-vous à la place des deux géologues. Les vivres manquent, évidemment, mais l’excitation vous fait presque oublier la douleur et la faim ! »

L’historien prenait vie à mesure qu’il relatait l’extraordinaire découverte. Quatorze ans après, il émanait de lui le même enthousiasme qu’au premier jour. Une aura d’entrain le nimbait. Il marqua une pause et laissa les images

défiler en silence. Un instant presque religieux. Puis son visage se referma d'un coup, comme un tournesol contrarié par un soudain orage.

— Malheureusement, la découverte macabre qu'ils font peu après leur arrivée consume brusquement leur espoir. Dans la serre qui abritait autrefois les plantations le l'abbaye et un petit élevage de bétail, des dizaines de moines morts pendent au bout de cordes élimées. Ils se balancent au gré des courants d'air, comme de vulgaires sacs en toile de jute vidés de leur contenu. Wald est pris de démence et s'en prend à Abbott. Je vous passe les détails que l'on a trop longtemps exposés en premier plan dans cette affaire, l'affrontement se termine dans un bain de sang. Songez à la folie de Wald, la panique d'Abbott. Imaginez le jeune géologue dont le regard se fige dans celui de son directeur, lorsque celui-ci s'embroche sur son propre couteau de chasse. Nous sommes au beau milieu de l'antarctique. Ils étaient huit. Abbott se retrouve seul.

Les regards dans la salle se croisèrent, les questions muettes fusèrent. Un malaise tomba comme une pierre au fond d'un étang huileux. Stern venait de plomber l'ambiance.

— Oui, le pauvre garçon est bel et bien l'unique être vivant sur des dizaines de kilomètres à la ronde. Les vivres font désormais partie du passé. Pfutt… Plus aucun espoir de sortir un jour de cette prison de pierre et de glace. Alors, pour rassasier son instinct de survie il va faire ce que peu d'entre nous aurait le courage de faire : se nourrir de son prochain. C'est ainsi que les restes de Wald vont lui permettre de survivre et de hanter l'abbaye durant près d'une semaine. Il cherche, il fouille, il ne dort plus, car lorsque qu'il ferme les yeux d'épouvantables visions le dévorent. Comme si les fantômes du passé le taquinaient pour le pousser à percer leur secret. Cette lubie prend le pas sur sa raison et, une nuit, alors qu'une nouvelle

tempête s’abat sur le massif, il met à jour un passage secret qui mène à la bibliothèque de l’abbaye. La seule pièce qui manquait à l’appel.

« Le lieu est plongé dans l’obscurité, la lumière de la lampe torche vacille autant que les yeux d’Abbott lorsqu’il découvre des centaines de manuscrits qui pourrissent sur des étagères vermoulues. Tous sont relatifs aux sciences occultes, à la médecine *moderne* et à d’étranges techniques de croisements humains. L’un d’entre eux, même, enseigne l’art de créer un être parfait à partir d’une base dite « pauvre ». Un ouvrage du quatorzième siècle. Quatorzième, vous m’entendez ? 1384, pour être précis. Faites la relation entre cette date et les connaissances médicales de l’époque, et vous aurez compris que cet endroit avait de quoi rendre fou notre jeune géologue. Une salle gorgée d’hérésie en plein cœur d’une abbaye ! »

Montalescot écoutait Stern avec attention. Ou plutôt, il décortiquait chaque phrase du bonhomme avec une précision chirurgicale. Il s’immergeait dans le récit et la tension montait d’un cran. *Tout est prévu, mais rien n’est prévisible*, songeait-il. Il n’avait jamais parlé à Franck Abbott, le gars s’était retiré dans une hacienda sur les rives du golfe californien vingt ans plus tôt, mais il était certain que le géologue aurait pensé la même chose du projet Yeshua.

— Mais ce qui va déclencher, chez Abbott, une profonde excitation, au point de le décider à retrouver l’inlandsis, n’a rien de médical, poursuivît Stern. Je dirai que cela relève plutôt de la géographie. Si ce n’est du fantasme... Dans un coin de la pièce, un coffre en métal semble protéger quelque obscur trésor. Après des heures de fouille, Abbott à l’idée de chercher la clé du coté des cisterciens pendus. Bonne pioche, c’est sur le poitrail desséché de l’un des moines qu’il trouve l’objet. Le coffre cède et le géologue nous fait basculer dans une nouvelle ère de la connaissance. Aussi

simplement que cela, mes chers amis. La seconde d'avant nous étions ignorants. Outrageusement simplets.

L'historien s'arrêta de piétiner et fit face au public plongé dans les ténèbres. Le spot qui l'éclairait léchait son visage en y laissant de larges tâches d'ombre.

— Le nom de Piri Reis dit-il quelque chose à l'un d'entre vous ?

L'assemblée resta muette jusqu'à ce qu'un journaliste, invisible depuis l'estrade, ne fasse entendre une réponse empreinte d'incertitude :

— Il me semble qu'il s'agit d'un navigateur turc du seizième siècle…

— Ottoman, et non turc, pour être précis. Piri Ibn Haji Mehmed, de son vrai nom, est plus connu pour ses talents de cartographe, mais votre réponse est juste. Il fut grand amiral de la flotte ottomane à l'heure naissante de la piraterie telle que nous la connaissons. Cet homme est également l'auteur de la carte du monde la plus ancienne connu à ce jour. Un tracé flirtant avec la perfection, au demi-degré près, presque aussi précis qu'une photo satellite… réalisé en 1513. Chose étrange quand on sait qu'une telle précision ne fut envisageable qu'à compter de 1735. Tout cela pour en revenir à la découverte d'Abbott. Au fond du coffre, le géologue trouve une carte plus précise encore que celle de Reis. Cinq points y sont dessinés, chacun jouxtant ses coordonnées géographiques inscrites en chiffres arabes. Cinq endroits dans le monde. Aucune relation ne pouvant être établie en eux. Étrange énigme, non ? Pour la carte, elle est en tout point conforme à la première map-monde que vous trouverez en librairie en sortant de cette conférence. Le document ne fait apparaître aucune date, mais je peux vous garantir que les meilleurs chercheurs de la planète se sont arrachés les cheveux en essayant de comprendre *comment*. Comment une telle précision pouvait-elle être associée au résultat de datation du document livré par le carbone 14 ?

Un silence. Stern n’était plus le même. Le petit bonhomme s’était transformé en véritable conteur d’ères. Il était Abbott. Il était l’auteur de la carte. Il sentait l’histoire brûler dans ses veines comme un poison qui se répand.

— Autrement dit, la carte en question serait l’œuvre d’un cartographe ayant vécu aux alentours de l’Année Zéro. Cela paraît invraisemblable, évidemment, mais les tests réalisés à l’époque sont formels. Quoi qu’il en soit, sans même pouvoir dater le tracé, Abbott sait qu’il vient de mettre la main sur un document brûlant et décide, envers et contre tout, de rejoindre au plus vite le campement de départ. Il réunit tout ce dont il pourrait avoir besoin et prend la route dès le lendemain à l’aube, se guidant à l’instinct. La mort le frôle plusieurs fois en chemin mais, force est de constater que notre jeune géologue a de la ressource. Il atteint le campement onze jours plus tard. Lorsqu’il retrouve la civilisation, il est à l’agonie. Mais une fois rétabli il ne tarde pas à faire part du drame qu’il vient de vivre. Il relate la fin tragique de ses compagnons ainsi que la découverte de l’abbaye, mais pas un seul foutu instant le bougre ne livre d’information sur la carte. Ce n’est que quatre mois plus tard qu’il prend une décision capitale : il contacte un collectionneur d’antiquités européen, spécialisé dans l’histoire des religions. Il lui raconte son séjour sur le mont Vinson dans les moindres détails et lui vend la carte pour une coquette somme avant de s’évaporer dans la nature.

L’écran dans le dos de Stern diffusait des images de la carte entrecoupées de flashs survolant de lointaines contrées sauvages. Glace, étendues salines, forêts vierges…

— Abbott passe la main à cet homme. Il lui transmet de quoi faire chanter Rome, en quelque sorte. Rendez-vous compte ! Une abbaye cistercienne du treizième siècle sur les hauteurs du pôle Sud ! fit-il en s’éclaffant, théâtral. Aberration ! Église menteuse ! Cachotière ! Ou

simplement innocente ? Peu importe, l'option ne rentre pas dans les intentions de l'antiquaire. Il a d'autres projets pour la carte. Tout en conservant l'anonymat, il se rapproche du professeur Sharpain, ici présent, et lui assure qu'il financera sans compter les expéditions qui rejoindront chacun des cinq lieux désignés. Le professeur Sharpain pourra vous le garantir : lorsque que le collectionneur lui propose l'affaire, l'historien qui est en lui n'a plus d'yeux que pour ces mystères. Le besoin de savoir devient plus important que celui de respirer. Hélas, le tour du monde qu'il s'apprête à faire n'aura aucune pitié pour lui et ses équipes, aucune limite dans l'obscurantisme, pas la moindre intention de se livrer sans que le prix fort ne soit payé en échange. Des années de recherches, donc, et de bien sinistres découvertes. Cinq lieux, cinq parties du corps de Jésus Christ. Vous connaissez les faits. Voilà, entre autre, la base du projet Yeshua. L'essence même de notre enquête. Alors, loin de vouloir discréditer l'Église et son autorité, le projet a pour but d'éclaircir les fondamentaux de notre civilisation.

Nouveau silence. Point final du conte.

— Aujourd'hui, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le World SPARC et la Dream Area, sur autorisation expresse du Vatican, s'unissent pour vous livrer le seul et unique documentaire qui retracera les dernières semaines de Jésus Christ, avant qu'il ne monte sur la croix. Pour nous conduire à travers ces terres vierges de connaissance, la communauté scientifique a élu l'un des siens au terme d'un parcours semé de profondes interrogations. Que vous approuviez ou non le postulat de notre démarche, je vous demande de saluer le courage de Vincent Montalescot. Puisse le sort lui permettre d'aller au bout de sa mission.

Les lumières de la salle se rallumèrent lentement et, sous l'averse d'applaudissements qui lui était destinée, le biographe se leva pour

remercier les journalistes aux sourires factices, aux oreilles avides de réponses concrètes. C’était écrit, les prochaines minutes s’annonçaient houleuses pour lui et sa mission "purement lucrative".

La première question rassura Vincent sur sa connaissance du monde des affaires : la Dream ne laissait rien au hasard, allant jusqu'à payer l’un de ses propres employés pour usurper le déguisement du gentil journaliste, posant de gentilles questions. Une manière de détendre l’atmosphère.

— Aston Davis, du magazine Science & Progress, Irlande. Monsieur Montalescot, lorsque l'on vous a proposé de participer aux tests pour, peut-être, devenir celui qui réaliserait cette biographie, quelle a été votre réaction?

Vincent esquissa un sourire ravageur.

— À vrai dire, j'ai demandé à Paul Lans pourquoi il se fatiguait à nous faire passer une batterie d'épreuves, alors qu'il avait devant lui le meilleur biographe que la Terre ait porté !

La salle fut parcourue d’un feu de gloussements, mais le complément de réponse qu’apporta Lans, avant de fusiller Vincent du regard, étouffa aussitôt l’incident. Le cynisme du biographe l’irritait sérieusement.

— Ce que veut dire Monsieur Montalescot, c’est qu’il attendait depuis longtemps une mission à la hauteur de ses compétences. En lui proposant de participer aux tests, je n’ai fait qu’établir une formalité.

Le journaliste en plastique se rassit, tandis qu’une jeune femme installée à la deuxième rangée se leva pour prendre la parole. Son corset blanc lui donnait des allures de muse sculptée dans le marbre. Ses longs cheveux blond-vénitiens reposaient sur ses épaules, aussi scintillants que des pièces d’or sur un écueil. Le fabuleux trésor de Flint[1] était donc une femme ? Une beauté à faire pâlir les cieux. En attendant qu’on l’autorise à poser sa question, elle échangea quelques mots avec son équipier, un gringalet dont

les yeux ne cessaient de faire des allers-retours entre le visage de la journaliste et son décolleté assassin.

— Eloïse Pariset, du quotidien Le Monde, France. Monsieur Lans, cette dernière remarque nous amène à penser que votre choix était fait bien avant que les candidats ne passent les tests d'aptitude. Pourriez-vous préciser, je vous prie ?

L

1 : En référence au capitaine Flint, personnage du célèbre roman d'aventure L'Île au trésor

ans hurla intérieurement. *La pute !*

— Vincent Montalescot a passé les mêmes tests que les autres candidats, si c'est l'objet de votre intervention. Question suivante ? fit-il froidement.

Les yeux de Vincent s'arrondirent d'un coup. Il venait de la reconnaître, cette fouine de Pariset. Une véritable machine à scoops. Elle était l'auteur de l'ouvrage qui avait bousculé la réputation de Mark, trois ans plus tôt. En échange d'une partie de rodéo avec l'ingénieur en charge de traiter les données du programme Monarchia III, elle avait obtenu des extraits du rapport de mission. Un projet de biographie visant à établir un documentaire sur la fin du règne de Louis XIV. Constatation, restitution. Mais les évènements avaient pris une tournure dangereuse et contraint Allenster à enfreindre le code de causalité. Une erreur qui aurait pu passer inaperçue si la française n'avait pas fourré son nez dans le rapport de la puce 1310, le mouchard miniature que l'on implantait dans le cortex cérébral des biographes pour leur permettre d'enregistrer ce qu'ils voyaient, disaient ou entendaient.

Pariset avait alors consigné tous les dérapages du biographe dans un brûlot. Il n'avait pas fallut longtemps pour que le SPARC soit acculé, obligeant Kain et Allenster à donner une conférence de presse pour clarifier la situation. Malheureusement pour le biographe, le mal était fait et sa réputation avait été sévèrement écorchée. Kain avait alors profité de cette

tempête médiatique pour proposer à Mark une mission qui lui permettrait de remonter la pente. Un coup de pouce qu'Allenster n'avait pas pu refuser.

La fouine aux cheveux d'or ne se démonta pas face à l'attitude de Lans. Il pouvait y avoir des milliards de témoins, et même les anges du Jugement Dernier si ça pouvait leur faire plaisir, ce qu'elle voulait c'était le mettre à nu. Elle reprit la parole malgré le brouhaha. Stern, Sharpain et Montalescot regardaient Paul Lans se décomposer à mesure que les secondes filaient.

— Monsieur Lans, pourriez vous nous éclairer quand aux rumeurs qui mentionnent une semblable mission lancée il y a deux ans, alors que…

Le murmure des journalistes s'était mû en typhon d'exclamations, empêchant Pariset de terminer sa question. Elle savait que le principal était dit. Ses grands yeux verts pétillaient. Un sourire naissait aux commissures de ses lèvres pulpeuses, tandis qu'elle s'acharna à porter un dernier coup en insistant :

— Y-a-t-il une raison qui pourrait expliquer l'absence de Monsieur Moore à cette conférence ? Aurait-t-il peur de ce genre de…

Lans explosa. C'était un homme timide en public, mais lorsqu'il s'agissait d'attaques directes sa coquille volait en éclats. Il se leva et pointa du doigt la journaliste. Tandis qu'il s'égosillait pour couvrir le bruit, son visage prenait l'aspect d'un Picasso froissé. Une moue d'enragé.

— Je n'ai pas de précision à apporter à ce genre de tapage ! Vous êtes parfaitement placée pour savoir combien le SPARC est sujet aux manœuvres politiques ! N'est-ce pas, Mademoiselle Pariset ?

Vincent sentit qu'il devait intervenir, sans quoi la conférence tournerait rapidement au pugilat. Il se leva et, tout en posant ses deux poings sur la table, s'adressa à la française d'un ton sec, mais néanmoins posé. Ses yeux couleur d'orage étaient rivés dans ceux de Pariset. Indéfectibles. Étrangement, le silence retomba aussi brutalement qu'un ordre.

— Mademoiselle Pariset, fit-il en prenant plaisir à prononcer un nom français, le World SPARC lance un projet dont le sérieux semble vous échapper. Que voulez-vous savoir, au juste ? A-t-on versé d'importantes sommes d'argent au Vatican pour qu'il nous laisse étudier le Christ ? La réponse est non. Le projet Yeshua est-il uniquement un outil servant à générer des produits financiers pour le compte de la Dream Area ? Non plus. Pour ce qui est de Monsieur Moore, le Président de la firme qui finance en grande partie la biographie, j'imagine qu'il a mieux à faire que d'écouter les accusations improbables d'une journaliste qui traîne autant de casseroles qu'un multirécidiviste dans le couloir de la mort. Alors, si vous avez traversé la planète en diagonale pour venir poser ce genre de questions, dont le but principal est de nuire à la plus reconnue des institutions scientifiques, je vous prierai de bien vouloir quitter cette salle. Sinon, vous êtes la bienvenue. Question suivante.

Comme pour appuyer ce qu'il venait de dire, Montalescot laissa passer quelques secondes avant de se rassoir et de vider la petite bouteille d'Évian posée à coté de son nom. Il n'y avait pas une once de sincérité dans ce qu'il venait de dire. Il se sentait mal à l'aise, affligé. Au fond, il se posait les mêmes questions qu'elle. Mais le message avait atteint sa cible avec dextérité et c'était le plus important. En croisant le regard de Lans, il y décerna un fin mélange de colère et de gratitude.

Eloïse Pariset quitta l'amphithéâtre en fendant le nuage de chuchotements qui se densifiait sur ses talons. Son oreillette sonna. C'était le boss de la rédaction. Jules Caesar en personne. Elle décrocha… raccrocha.Terminé. Bye-bye Le Monde. Douze années de bons et loyaux services, un coup d'éclat planétaire et au revoir-merci. Tant pis, dans quelques minutes elle serait bombardée d'appels pour des propositions d'embauche.

***

Les questions qui suivirent offrir à Stern la possibilité d'expliquer le processus d'apprentissage accéléré de l'araméen, ou encore les mœurs de l'époque. Le professeur Peter Sharpain, quant à lui, n'était intervenu qu'une seul fois durant les deux heures de conférence. Lorsqu'il avait pris la parole, l'amphithéâtre s'était couvert d'une chape de plomb. Sa voix shakespearienne, couplée au sérieux de ses propos, avait suffit à captiver les esprits, à les embarquer dans la description de ce qu'allait certainement trouver Montalescot à son arrivée. Alors qu'il terminait son exposé, un reporter suédois l'interrompit sans ménagement.

— Professeur Sharpain, pourriez-vous nous expliquer pour quelle raison le corps du Christ aurait été démembré et semé aux quatre coins du globe ? Quel intérêt ? fit-il en soulignant son incrédulité par une moue railleuse, à la limite de l'insolence.

Sharpain fut surpris de la soudaineté de la question. Il n'avait pas l'habitude d'être coupé en plein élan, encore moins par un journaliste. Il recouvra rapidement ses esprits et répondit posément.

— Tout d'abord, Monsieur…

— Andersen. Olle Andersen.

— Tout d'abord, Monsieur Andersen, sachez qu'il ne s'agit pas du Christ mais de Jésus, l'homme. Ensuite, il me semble qu'un nombre incalculable de conférences a été donné sur le sujet. Peut-être bien qu'un seul petit pourcent de la population mondiale ignore ces faits et il faut en tenir compte, je vous l'accorde. Je laisse donc le soin à ces personnes, ainsi qu'à vous-même, Olle, de se connectez à Infinet pour obtenir…

— Mais, sans vouloir paraître insistant, fit le suédois en réajustant le micro qui permettait la traduction dans les oreilles de l'assistance, je pense que vous vous trompez. Beaucoup de gens n'ont pas compris. Dans mon entourage direct, plus d'une personne reste septique au sujet de cette découverte.

Un sourire agacé sur les lèvres de Sharpain.

— Parfait, dans ce cas...

L'historien se passa la main dans les cheveux, puis se lança, résigné à ne pas faire de vague.

— Comme vous venez de l'entendre durant le résumé du Professeur Stern, la carte trouvée dans l'abbaye indique cinq endroits de la planète, balisés par des monuments ou des lieux que nous connaissons tous plus ou moins. Le premier concerne l'une des pyramides de Pantiacolla, au cœur de la forêt amazonienne, au Sud du Pérou, à environ 150 kilomètres de Cuzco. Le deuxième, sur l'île d'Horn qui fait partie de l'archipel des îles Hermites, à l'extrême Sud de la Terre de Feu. Le troisième, sur la côte est du Groenland, à proximité du mont Forel. Le quatrième, le mieux caché des cinq, à mi-chemin du couloir Norton, sur la face Sud-Ouest de l'Everest. Enfin, le cinquième point, certainement le plus difficile d'accès, est localisé dans les profondeurs de la fosse des Mariannes, le niveau le plus bas de l'océan connu à ce jour, dans la partie Nord-Ouest du Pacifique.

Il se leva et demanda à la régie de projeter à nouveau la carte parcheminée, puis reprit son raisonnement en tenant son stylo argenté comme une baguette de chef d'orchestre.

— Les évangiles affirment d'un commun accord qu'après avoir subi d'horribles séances de torture, achevées par sa tristement célèbre crucifixion, Jésus serait mort sur la croix. Cette version semble corroborer les lésions trouvées sur les fameux *cinq membres* indiqués par la carte. Quoi

qu’il en soit, un tel supplice couplé au coup de lance qu’il aurait reçu dans le flanc droit, n’aurait laissé indemne aucun d’entre nous. Or, derrière le planisphère trouvé par Abbott, un message en araméen décrit en quatre lignes les derniers instants du prophète. Ceux dont nous n’avions jamais eu connaissance avant 2065.

Sharpain laissa passer un ange avant de poursuivre.

— Alors sur le point de mourir, notre charpentier aurait été arraché aux clous qui le maintenaient sur la croix, puis jeté en pâture à la foule par Saint Longinus en personne, le centurion chargé d’assurer la crucifixion. Je vous épargne le tableau, mais en quelques instants, son corps aurait été démembré et sa tête tranchée. Une onde de folie destructrice, animale. Quant au tronc, il serait parti en fumée dans un bucher improvisé par une poignée d’acharnés. Au soir de cette curieuse déferlante de haine, deux des fidèles amis du prophète auraient récupéré les membres et la tête pour les emmener loin du Golgotha. Inutile de projeter les photos des restes que nous avons retrouvés, vous les avez suffisamment admirés à l’époque de notre découverte.

Le journaliste suédois se releva et fit signe qu’il souhaitait à nouveau prendre la parole.

— Quel intérêt y a-t-il à disséminer le corps de son ami à travers le globe ? Un rituel ? Et comment expliquer que les cinq endroits choisis par ces… voyageurs sont tous des lieux censés avoir été découverts des siècles, voire plus de mille ans après l’évènement ?

— J’allais justement y venir, repris Sharpain, amer. Impossible pour le moment de déterminer la raison exacte d’une telle démarche, mais nombre d’historiens s’accordent sur un point : ces lieux correspondent aux étapes d’un chemin de prêche. On peut supposer que, poussés par une foi inébranlable envers leur guide, ses plus proches compagnons se seraient mis

en route afin de relayer une vision nouvelle de la spiritualité. Un voyage sur plusieurs années si l'on considère les moyens de locomotion de l'époque. Depuis les monts de la Galilée jusque dans les contrées reculées des territoires polaires, chacun aurait usé de sa conviction pour convertir les hommes qu'il croisait sur sa route. Durant leur périple, ils auraient semé les membres de Jésus dans le but qu'un jour, le plus tard possible si l'on admet l'inaccessibilité des cinq endroits précités, ils soient retrouvés et servent de preuve, ou quelque chose comme ça.

Avant de terminer, Sharpain laissa le temps à son auditoire de digérer ses paroles. Cet exposé, il l'avait servi un nombre incalculable de fois en conférence. Il savait quand et comment suspendre son débit de paroles. Même s'il fallait le contraindre au récit, il finissait toujours par succomber au mystère de cette découverte. La passion lui revenait comme un boomerang en pleine tempe.

— Quand au choix des lieux, les théories vont bon train, mais aucune n'est plus recevable que l'autre. Comment pouvaient-ils connaître ces territoires ? Ne serait-ce que posséder une telle carte ? Incompréhensible. Seul l'endroit où nous avons retrouvé la tête possède sa logique. Le climat du mont Forel est parfait pour la conservation d'un corps organique. Une chose est sûre en revanche, ces hommes faisait partie d'un clan, une sorte de caste qui savait ce que le reste du monde ignorait. Et, de toute évidence, ils voulaient que ça se sache plus tard. Bien plus tard.

***

C'est un jeune reporter envoyé par une chaîne d'information israélienne qui posa la dernière question. Un gamin fraîchement sortit de l'école, qui dégageait encore un parfum de fleur bleue.

— Jonathan Melki, pour T.M.I. News. Monsieur Montalescot, cela fait plusieurs années, maintenant, que vous voyagez dans le temps pour le compte de la science et de l'histoire. Alors, si vous aviez la possibilité de faire un voyage, un seul, pour votre propre histoire, et en admettant que vous ayez le droit d'interagir avec le passé : que changeriez-vous de votre vie ?

Une balle en pleine poitrine.

Dehors l’orage redoublait, et tandis que les manifestants s’éparpillaient peu à peu, les téléspectateurs du monde entier restaient pendus aux lèvres du biographe. Le temps semblait s’être arrêté au bord de la route pour souffler un peu. L’homme au charisme évident, à l’attitude impassible, était pris en flagrant délit de sensibilité. Il n’y avait pas de piège dans cette question. Elle était même très belle. Mais la réponse était indicible. Vincent se laissa aller sur le dossier de son siège, et après quelques secondes, il fixa le visage du gamin avec tendresse.

— Cette question, mon cher Jonathan, je me la pose chaque matin quand je me réveille et chaque soir lorsque je m'effondre sur mon lit. Mais puisque vous y venez...

OceanofPDF.com

4

« Guide ma main en ce jour de vengeance. »
Gangs of New-York

Pilotage automatique enclenché. Yeux rivés sur le mascara qui coulait en longues trainées noires sur ses joues.

Douze ans. Douze putains d'années passées à se saigner pour être remerciée de la sorte. Mais après tout, elle avait réussi son coup. Dans quelques mois, elle publierait l'ouvrage le plus scandaleux de la décennie. Cette belle bande de raclures réaliserait que se séparer d'elle revenait à se tirer une balle dans le pied. Son Jules Caesar de pacotille pouvait dire adieu à un bon paquet de billets juteux.

Un sourire noir de rage se dessina sur ses lèvres. Il l'avait usée, pliée, même sautée sur son bureau entre la photo de sa femme et un pot à crayons…

— Sale fils de pute !

Le panneau qui indiquait la sortie Sud de Demville passa comme un flash sur le coté. Personne devant, personne derrière. Tous ces dégénérés étaient scotchés devant leur télé et ingurgitaient les prodigieux délires d'une poignée de savants fous !

Frissons de dégoût.

Pariset se trouvait à environ sept kilomètres du World SPARC et venait de couper la communication avec son coéquipier. Le gringalet était resté sur place pour terminer la prise de la conférence. Son oreillette sonna de

nouveau et son cerveau imprima une sphère noire en rotation, flanquée de la mention « Appelant inconnu ». L'émetteur se voulait discret, mais c'était comme s'il dépliait un quatre-par-trois au milieu des Champs-Élysées.

— J'imagine que vous êtes satisfait, fit-elle en décrochant, avant même que son interlocuteur ne se manifeste.

— Satisfait de quoi, Mademoiselle Pariset ? De vos exploits télévisés ? De votre pathétique fougue ? répondit une vieille voix qui roulait les R avec insistance.

— On va s'en tenir au marché, Giasparone. Gardez vos remarques pour la suite. Je diffuse publiquement quelques informations que le SPARC tente de garder au chaud, et vous me livrez les éléments qui m'aideront dans mon enquête.

Elle jura en faisant tomber son tube de mascara à ses pieds.

— Malheureusement, vous êtes allée trop loin, trop vite et vous avez trébuché. J'aurai préféré…

— Quoi ? le coupa-t-elle. Que je prenne des gants ? Que je demande votre permission avant chaque question ? Parce que vous croyez vraiment qu'un vieux fanatique de votre espèce va m'apprendre mon boulot ? L'inquisition date d'une époque révolue, mon cher Cornelius. Les gens comme vous se confortent dans la vision d'un passé qu'ils n'ont jamais connu. Vivez avec votre temps, Giasparone. Autre chose ?

Silence à l'autre bout de la ligne.

— Allô ? Allô ?

La vieille Lincoln blanche filait sous les trombes d'eau. Le paysage était désolé, la sècheresse des derniers mois avait serré la terre, au point qu'elle ne puisse plus rien avaler. La pluie se contentait de former de grandes flaques marron, certaines avaient déjà la taille d'un étang. À une cinquantaine de mètres devant, un piéton qui errait sur le bas-côté fit de

larges signes en apercevant le halo des phares qui perçaient les trombes. Pariset le vit, mais n'y prêta aucune attention, le dépassant dans une généreuse gerbe de boue.

— Vous aurez ce que je vous ai promis. Malgré vos élans un tantinet présomptueux, vous avez fait le principal. Désormais, Paul Lans sait que certaines informations ont traversé les murs de son centre de recherche.

— OK, dans ce cas, j'attends de vos nouvelles. Pour info : si je n'ai pas le rapport du Vatican sur le premier projet Yeshua d'ici trois jours, je balance tout ce que je sais sur vos pratiques un peu… border line.

— C'est ce dont nous avions convenu ?

Le ton de Giasparone se faisait plus lointain, plus assassin. Un soupçon de sadisme poignardait les chevrotements de sa voix.

— Regardez derrière vous, Eloïse. Voyez-vous la voiture qui se rapproche ?

— Qu'est ce que c'est que ce plan, connard ?

— Regardez, mon enfant, et contemplez la grandeur de Dieu dans le regard de celui qui s'apprête à vous conduire à Lui.

Pariset jeta un œil terrifié vers le pare-brise arrière. Derrière le rideau de pluie qui barrait l'horizon, un véhicule se rapprochait à vive allure. À cette distance, elle ne distinguait qu'un filigrane sombre et silencieux.

Le vieux cardinal n'était décidément pas disposé à lui remettre les conclusions du premier projet Yeshua qu'il lui avait promises. *L'Affaire Kain*, comme la nommait les quelques prélats au courant de l'histoire. Pour que Giasparone veuille la liquider, c'est qu'il devait avoir trempé dans le dossier. Lui ou l'un des membres de sa congrégation. De son coté, Pariset ne savait pas grand-chose de cette histoire, son interlocuteur voulait simplement couvrir ses arrières. Mesure de précaution numéro un : exterminer la fouine pour conjurer la vague médiatique. Mais la Française n'était pas du genre à se démonter.

En moins de temps qu'il ne lui avait fallut pour comprendre l’urgence, elle se retourna et envoya un coup de paume dans le tableau de bord pour désactiver le pilotage automatique. Pied au plancher, mains crispées sur la manette de direction. Le moteur du vieux taco qu’elle avait loué dans un garage miteux dès son arrivée à Melbourne trois jours plus tôt, se mit à hurler. Malgré l’adrénaline qui labourait ses artères, elle garda un œil rivé sur le rétro-écran qui se découpait sur le pare-brise, devant elle.

Tout autour, le ciel se gonflait d’ombre, semblant prêt à exploser dans un fracas terrible de son et de lumière. Un éclair déchira les nues.

— Vous êtes toujours là, mon enfant ?

— Je vous emmerde. Comme j’emmerde vos petits camarades psychotiques et votre congrégation à la con.

Après quelques secondes de mutisme, le vieux prélat reprit la main pour conclure :

— Pardonnez-moi, mais j’ai à faire. Dieu vous pardonne, Eloïse. Dieu vous pardonne.

— Giasparone ! Giasparone ! Répondez bordel !

La tonalité de fin de communication tomba comme un couperet. La journaliste sentit les affres du vide la harponner d’un seul coup de mâchoire. Un courant d’air glacial contre lequel elle ne pouvait rien.

***

L’Ange de la mort. C’était ainsi qu’il aimait se faire appeler.

Agrippé au volant de son énorme 4 x 4 lie-de-vin, Gabriel, de son vrai nom, semblait ne pas avoir d’âge. Visage marqué de cicatrices rosées, trait saillants, yeux cataractés. Depuis que la Française avait quitté l’enceinte

World SPARC, il n’avait pas lâché son véhicule du regard. Même à travers le rideau de pluie, ses globes blanchâtres conservaient toute leur efficacité.

Une brebis au service du Très-Bas, un rejeton de Lucifer. Voilà ce qu’était la pauvre petite pute égarée qu’il devait corriger. Ça l’excitait tellement.

Elle en savait trop, lui avait-on dit. Trop de quoi ? Gabriel l’ignorait, mais cela n’avait aucune importance, il ne cherchait jamais à savoir de quoi étaient accusées ses proies. Il se contentait d’exécuter les ordres de celui qu’il considérait comme son maître, comme son père. L’unique, après Dieu et le Christ, à être autorisé à utiliser l’impératif avec lui.

Il exultait, laissait libre court au plaisir qui inondait les rives de son vice. Et puis, aucun effort de discrétion n’était nécessaire, personne ne prenait cette route sans avoir la ferme intention de rejoindre les villes de Wentworth ou Mildura. Les premières *vraies* traces de civilisation lorsque l’on descend vers la côte. Le prochain embranchement pour récupérer la route 79, probablement moins déserte, se trouvait à plus de soixante kilomètres au Sud. Gabriel avait le temps. Son bas-ventre pulsait crescendo. C’était bon.

Pour signaler sa présence et pimenter l’instant, il accéléra. Se rapprocher de la Lincoln, faire grimper la température. Il brûlait d’envie de se placer à sa hauteur pour dévoiler sa silhouette, mais mieux valait faire les choses proprement. La chaussée était gorgée d’eau, il risquait d’effrayer la brebis au point de lui faire perdre le contrôle de son véhicule.

Les roues avant du tacot blanc s’emballèrent dans une gerbe d’eau noire.

La pècheresse l’avait repéré.

Cette réaction le fit sourire, ses lèvres craquelées laissèrent un filet de sang s’écouler le long de son épais menton. Elle allait se débattre.

— Merci, Seigneur, chuchota l’Ange noir.

Gabriel effleura la pédale d’accélération pour envoyer une bonne dose de mélange d’huile végétale et d’éthanol dans les conduits du moteur. Aussitôt, la mécanique dopée de son monstre d’acier se mit à rugir, comme le ciel de tempête qui couvrait la région. En quelques secondes, il fut assez proche de sa proie pour actionner la commande du coupe-circuit, dont il caressait nerveusement la clenche de caoutchouc rouge. Ce dispositif était généralement réservé aux services de police. Un boîtier métallique, une pression sur la commande et les fonctions vitales du véhicule pris en chasse se trouvaient anesthésiées. Le tout sans préavis. Le maître de Gabriel lui avait offert quelques mois auparavant. En échange, il avait promis de ne s’en servir que dans le cadre de ses misions. Il avait menti. La clenche était devenue son passe-temps favori, une addiction nerveuse. Une route déserte, une avenue bondée, un chemin de campagne. Toutes les occasions étaient bonnes pour vibrer un peu, pour épurer le monde. Mais à chaque vice sa contrepartie. Lui se retrouvait souvent avec un ou deux corps sur les bras. Additionné à la culpabilité d’avoir enfreint la promesse, il mettait des jours à expier ses péchés. Pourtant, la pulsion revenait. Toujours plus forte, de moins en moins contrôlable. Tout bas, il se l’avouait parfois : c’était plus puissant que la voix de Dieu.

Immédiatement, le moteur du tacot blanc toussota, puis se coupa. Le rétro-écran s’évapora du pare-brise, les lumières bleutées de la console de bord s’éteignirent dans une suite de cliquetis feutrés. Sans comprendre ce qui lui arrivait, Eloïse glissa silencieusement sur plusieurs dizaines de mètres, jusqu’à l’arrêt complet de la Lincoln.

Au milieu de la route.

Au milieu de nulle part.

La pluie écrasait le monde.

Sortir eut été le premier réflexe à avoir en d'autres circonstances. Mais pour aller où ? La balise de détresse du véhicule ne s'était pas déclenchée car la coupure n'était pas due à une panne. En clair : elle pouvait hurler, personne ne viendrait à son secours. Seul le roulement ténébreux des nues lui rappelait que le temps s'écoulait encore. Un regard par-dessus son épaule... le pick-up qui la suivait depuis plusieurs kilomètres lui était bien destiné. Doucement, il vint se placer à sa hauteur. Pariset remarqua que la porte était flanquée d'un petit blason doré. Aux yeux du commun des mortels, cette représentation graphique n'avait rien d'alarmant. Pour Eloïse en revanche, le crucifix encadré d'un olivier et d'une épée à la lame indiquant la direction des cieux signifiait que le conducteur avait un lien direct avec la congrégation dont Giasparone était préfet.

Panique.

Elle voulu sortir, ne serait-ce que pour gagner du temps. Pour vivre encore un peu. Peut-être qu'une voiture passerait par là et qu'elle serait sauvée. Peut-être. Mais dans la hâte elle se condamna. En s'extirpant du véhicule, l'un de ses talons buta contre le bas de caisse et elle trébucha, se retrouvant joue contre sol dans une flaque d'eau marron. Son poignet venait de craquer. Son crâne aussi. Un voile vaporeux se diluait dans son champ de vision. D'où elle se trouvait, le panorama était imprenable. Implacable : le conducteur du 4 x 4 descendait de l'autre coté, offrant à la vue de la Française ses bottes grossières et son long habit pourpre, qui traînait derrière lui en ramassant toute la crasse. Cette position avait malgré tout un avantage, Pariset pouvait deviner de quelle manière elle terminerait.

***

Gabriel flairait le sang et la chair impurs. Il les savait si proches, si palpables. Avant de descendre, il avait attrapé un objet sur le siège passager. Son *Épurateur*. La connexion entre les enveloppes corrompues et malsaines de ses proies et le royaume des cieux.

Un lien d'argent entre l'Enfer et le Paradis.

Tout en contournant son 4 x 4, le serviteur laissa pendre à fleur de sol la lourde extrémité de son marteau de guerre. Une pièce de collection qui avait appartenu à Adhémar de Beynac, un seigneur qui s'était engagé pour servir les croisades à la fin du douzième siècle. Encore un présent du Maître.

Lorsqu'il aperçu la jeune femme dos à terre, il décela dans son regard la terreur qui le rappelait à sa condition de bourreau. C'était toujours la même chose avec les faibles, il fallait outrepasser la pitié.

Pariset plissa les yeux pour percer l'ombre de la capuche qui dévorait le visage de Gabriel. Là, au fond, tapie dans les ténèbres, une lueur noire étincelait. Un démon animait ce corps.

Un vent de folie hurlait dans le tissu de sa coule pourpre, faisant bouger les manches crasseuses sous les gifles de pluie tandis qu'elles élevaient le maillet dans les airs. Le moine figea son geste, comme pour le savourer, et se délecta du regard geignard de la jeune pute.

Curieusement, Éloïse ne se repassa le film de sa vie sous forme de flashs. Non, sa seule réaction fut d'établir la liste des choses compromettantes qu'elle savait, toutes celles qui lui valaient ce point de non retour : le premier projet Yeshua, mené secrètement par Edgar Kain, qui avait mystérieusement conduit Mark Allenster à sa perte. Le nom du cardinal, aussi, qui l'avait utilisée pour propager la rumeur sur les zones troubles du World SPARC. Mais malgré la rapidité d'exécution de son cerveau, le maigre laps de temps qui lui resta à vivre ne lui suffît pas à

trouver de justification aux quinze kilos qui lui défoncèrent le crâne dans un fracas sourd.

Pretium Doloris…

Son corps retomba brutalement sur l'asphalte, baignant dans un mélange d'eau souillée et de sang épais. Un dernier gémissement se perdit dans sa gorge vrillée, tandis que les nerfs envoyèrent une ultime impulsion vers ses membres. Un soubresaut plein de mort.

— Priez pour nous, Sainte Mère de Dieu, afin que nous devenions dignes des promesses du Christ, fit Gabriel en se signant.

Profondément, il se sentait mieux.

OceanofPDF.com

5

La parade du monde et de ses bonnes manières. « On se toise, d'accord, mais à travers les bulles d'un Champagne à mille dollars la bouteille. »

La conférence de presse fut clôturée par un copieux cocktail. Les discussions des convives et le tintement des flûtes résonnaient sous le dôme de verre du SPARC. Le bourdonnement des films publicitaires, qui passaient en boucle au dessus de l'espace d'accueil, venait s'ajouter au brouhaha. Les gens entraient, sortaient, agrémentant le vacarme des soupirs produits par le sas de verre. Dehors, la pluie avait cessé pour un court instant. Paul Lans avait profité de l'accalmie pour se faire interviewer devant les portes du complexe. Il jubilait. *Son* centre, *son* projet, *son* biographe, *ses* méthodes. Dieu aux portes d'Éden.

Surplombant la salle depuis son mètre quatre-vingt-dix, Montalescot captait des bribes de conversations qui émanaient du tissu de têtes, organisé par affinités. Son « caractère insaisissable », son « verbe tranchant », sa « dépendance aux neuroleptiques ». Armada de critiques qui ruisselait sur son impair émotionnel.

Qu'ils aillent tous se faire foutre.

Il posa sa coupe sur le buffet et se dirigea vers les ascenseurs. Il fallait fuir maintenant, Lans n'allait pas tarder à rappliquer pour lui demander de s'exprimer face caméras. Pas le cœur à mentir, encore moins devant un

banc de requins en alerte. Il n'avait qu'une envie : rejoindre Lydia et Sam, les serrer contre lui. C'était vital, comme les cachets qu'il avalait comme des Smarties. Une sorte de rituel qu'il avait initié juste après la mort de Mark. Avant de partir pour une biographie, il passait prendre sa dose d'affection. Un fix de douceur. Et cette fois-ci, il sentait l'addiction ronger sa conscience plus que jamais.

Dans la cabine qui filait vers les étages inférieurs, il repensa à Mark, à ses promesses…

Peu de temps avant sa dernière mission, son ami s'était confié. Comme ça, sans prévenir, faisant éclater l'abcès qui affectait sa sérénité depuis des semaines.

Le même irish pub, la même soirée pluvieuse. Treize ans plus tard. Un semblant d'étincelle vacillait dans les yeux de Mark, le feu de joie des débuts avait terni avec temps. En quelques mots il avait tout dit, comme s'il avait senti la mort rôder autour de lui, flairant la charogne à venir.

Flashback

— Tu l'aimes, pas vrai ?

Son regard était désarmant.

— Cet endroit ? Ouais, faut avouer que les câlins du vieux Lenny sont inégalables, avait répondu Vincent en envoyant un clin d'œil à l'intention du barman.

— Ne me prends pas pour un con, tu sais très bien de qui je parle.

— Toi, t'as décidé d'être…

— C'est mieux comme ça. J'veux dire, si je ne reviens pas. Si cette mission tourne au vinaigre, je serai rassuré de savoir que tu es là pour eux.

— Tu vas fermer ta gueule de croquemort ? Tu vas revenir ! avait répondu Montalescot en envoyant une claque sur l'épaule de Mark, comme un gamin qui chante dans le noir pour se rassurer. D'ailleurs, si tu ne reviens pas, c'est moi qui vais te…

— Tu veux bien être sérieux deux minutes ?

D'un revers de manche, Allenster avait essuyé la goutte de gin qui se lovait sur son menton, avant de river ses pupilles dans celles de son ami.

— Essaie encore une fois de me faire croire que Lydia ne t'a jamais tapé dans l'œil, et je te pète le nez sur ce comptoir.

Silence. Un antique morceau des Red Hot Chili Peppers tournait en fond. *Desecration Smile*.

— Arrête de ressasser toutes ses vieilles conversations, on en a déjà parlé des milliers de fois. Ouais, ta femme est magnifique ! J'avoue, si tu n'avais pas été mon meilleur ami je te l'aurai arraché des mains depuis des lustres, mais aujourd'hui vous êtes ma famille. Tu comprends ? Sam est comme mon fils, Lydia comme ma sœur. Alors oublie ça, tu veux. Je ne franchirai jamais la limite.

Mark s'était tut un instant, Vincent n'avait rien ajouté. Ses dernières paroles méritaient d'être digérées.

— Toi et tes putains de *principes-de-français-de-merde*…

Une lumière dans son regard. L'homme qui lui faisait face serait toujours là pour veiller sur la prunelle de ses yeux. C'était juste évident. Ça se passait de précisions.

— Au fait, pour ton fils, avait renchéri Montalescot.

— Ouais ?

— Faudrait penser à faire un test de paternité.

— T'es vraiment trop con.

***

Après la mort de son ami, Vincent avait sombré dans un mutisme absolu. Des mois passés à se terrer dans la culpabilité de ne pas avoir alerté Mark sur les risques de la mission. Il lui aurait suffit de prononcer quelques mots, Allenster lui-même doutait, la brèche était ouverte. Mais, rien. Il n'avait rien dit. Acquiesçant mollement depuis sa tour d'égoïsme.

Après cette période à vide, Montalescot s'était retrouvé face à son ancienne promesse : prendre soin de Lydia et de Sam. Les protéger quoi qu'il arrive. Mais il y avait cette fille, cette beauté du Diable qu'il avait aimé au premier regard. « Lydia est comme une sœur ! ». Ça, c'était ce qu'il avait dit à son ami pour étouffer l'affaire. La vérité était plus violente. En quinze ans de relation avec le couple, Vincent s'était mutilé le cœur pour ne pas tout faire exploser. Étrange sensation, se dire que la femme de sa vie en aime un autre, ne jamais la désirer autrement qu'en silence. Au fond, il connaissait les enjeux et savait mieux que personne la valeur de l'amitié qui les liait tous les trois. Alors, après la mort de Mark, il s'était juré de tenir sa ligne de conduite. Lydia resterait sa « sœur ». Sam, une sorte de fils par procuration.

C'est précisément à cette vieille résolution que songeait Montalescot en traversant les rues abandonnées de Demville, sous couvert de son V-Riser encore ruisselant de l'averse passée. En quelques minutes, il avait atteint la partie résidentielle de la cité. Un quartier à l'architecture calquée sur les hameaux Nord-américains de la fin du vingtième siècle. Le genre d'endroit où toutes les maisons sont identiques. Classieuses, spacieuses, lumineuses... mais désespérément identiques. Il parqua le véhicule au numéro 36 de la rue Doha Baxton. Un rayon de soleil perça l'épaisse masse grisâtre à quelques kilomètres de là, baignant de sa lumière la terre rouge du désert. Avant de

descendre, il jeta un œil dans le rétro-écran. La minuscule caméra incrustée dans le tableau de bord capturait l'image d'un homme aux traits tirés, au regard anxieux.

Un soldat sans âme. Un baron du désespoir.

La poche de son jean, sa boîte turquoise… nouveau comprimé de 34.

Clac ! La porte d'entrée de la maison claqua dans son chambranle et un garçonnet aux cheveux en bataille se mit à courir dans sa direction. Franchissant maladroitement l'enclos qui séparait le terrain du trottoir, Sam laissa tout juste le temps à Vincent de se hisser hors de l'Audi avant d'ouvrir grand ses bras. Le biographe lui rendit la pareille, tandis que la porte de la voiture se refermait derrière eux dans un glissement silencieux. Ils s'étreignirent plusieurs secondes sans rien dire. Le gamin n'était plus le même dès lors que Vincent débarquait dans son champ de vision. Si Montalescot en avait fait son fils, Sam, lui, en avait fait un héro mythologique.

La porte d'entrée se rouvrit et les yeux embués de Lydia se posèrent sur les deux garçons. Refouler les sentiments qu'elle éprouvait pour Vincent devenait trop douloureux, il fallait que ça change. D'une voix chargée de trémolos, elle interpella son ami :

— Comme d'habitude, tu viens parader avant de nous laisser, et comme d'habitude je n'arrive pas à t'en vouloir.

Le biographe se retourna au son cristallin de cette voix. Il n'avait rien à répondre. Rien qui puisse alléger la gravité de son départ. Il devait s'envoler dans la soirée pour la base de Jérusalem d'où partirait la capsule le lendemain matin, et il mourrait d'envie de repousser cette échéance. Il combla pour ne pas la blesser davantage :

— Tu sais pourquoi je pars, Lydia. Tu sais ce que je vais chercher là-bas. On a tous les trois besoin de comprendre. Si je ne fais rien aujourd'hui, tôt

ou tard Sam brûlera de découvrir ce que son père a vu là-bas. Ce jour-là tu me reprocheras de ne pas avoir pris les devants.

Un léger souffle balaya les cheveux de la jeune femme au moment où Montalescot arrivait à sa hauteur, la petite main de Sam blottie dans la sienne.

— Pardonne-moi, j'ai juste du mal à admettre que c'est peut-être la dernière fois que nous te voyons, lâcha Lydia en oubliant de peser ses mots.

Sans rien ajouter, ils étaient entrés dans la maison et s'étaient installés dans le salon. Tout avait un goût amer. Tout était froid et lointain. Pour la première fois, la jeune femme avait avoué à Vincent combien il comptait pour eux. Pour elle, plus possible de vivre en espérant qu'un jour il accepte de franchir le pas d'une liaison plus claire. Elle l'aimait et avait peur de cette relation en demi-teinte.

— Réveille-toi. Dépasse la culpabilité que tu entretiens vis-à-vis de Mark.

Une lueur dans les yeux de Vincent.

Il pensa à Nelma, sa fille. Il y pensa si fort qu'elle lui parla, elle le supplia de refaire sa vie, de renouer avec l'existence. Pour elle, pour eux.

Puis, une nouvelle promesse. Une vraie, aussi précieuse qu'un diamant. Dès son retour il prendrait les choses en main. Ils ne se quitteraient plus.

Un baiser long comme la mort.

Non, ils ne se quitteraient plus…

OceanofPDF.com

6

« Écrase et méprise, Seigneur, jusqu’au néant »
Léandro Névoria

Rome, dans le sous-sol de la foi

Les ténèbres. Les goulets de pierre. L’écho implacable du silence.
Un courant d’air frais faisait vaciller la flamme du cierge ivoire. Le cardinal Cornelius Giasparone était là, courbé sur un pupitre de bois bancal, placé au fond de l’ancien tribunal inquisitoire du Vatican. La torpeur sous-terraine de l’endroit avait quelque chose de grisant. Loin, très loin du monde, et pourtant si proche des hommes. Ses mains fripées étaient posées sur une feuille de pâte à papier, sur laquelle le prélat laissait glisser une plume d’oie trempée d’encre noire. Le parfum des siècles, la solitude et la discrétion. Un cocktail essentiel pour la confession que le vieillard déroulait en lignes serrées sur le rectangle jaunâtre.

Cette nuit, dans la clandestinité la plus totale, il s’était engouffré dans l’escalier en colimaçon dissimulé sous une dalle de la chapelle Sixtine. S’étirant sur toute la surface du mur dressé derrière l’autel, le Jugement Dernier de Michel-Ange donnait trois indications sur la position des leviers à actionner pour ouvrir une trappe dans le sol. La trompette de l’ange aux yeux blancs, la main droite du Christ et le couteau de Saint Barthélemy.

Les arcanes de l’ombre.

Le passage, défendu depuis la fin du XVème siècle par le seau du secret pontifical, était familier de Giasparone. Désormais, le vieil homme descellait la dalle les yeux fermés. Depuis combien d’années ne se servait-il

plus des indices cachées dans la fresque ? Il n’aurait su le dire. Son plus vieux souvenir sur le sujet remontait au jour où son prédécesseur lui avait transmis la fameuse *clé*, peu après sa prise de fonction. Seul le Pape et les dirigeants de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi avaient connaissance de l’endroit. La pièce jouxtait la crypte de la chapelle depuis toujours, mais, même sur les plans d'origine, elle était invisible.

On y recevait par le passé les tribunaux spéciaux, constitués pour juger les hauts faits d’ordre politique, ou lorsque le Pape considérait que l’affaire en question ne devait en aucun cas être traitée par de banals juges de campagne. Les archives parlaient d’elle-même. Au seizième siècle, on y avait jugé Léonore Gysan, une jeune paysanne française accusée d’avoir pactisé avec le Diable. Le marché, écrit noir sur blanc dans le rapport inquisitoire de l’époque, faisait froid dans le dos : décimer la population cléricale des villages français en échange d’un enfantement par Satan en personne. Après des dizaines de meurtres sordides, Gysan avait été arrêtée à Niort et traînée jusque dans les profondeurs de Rome, où le rejeton avait vu le jour avant d’être brûlé vif. Avec sa mère.

Les yeux fouillant le gouffre de pénombre qui l'entourait, Giasparone semblait chercher les restes du passé. Les bancs étaient vides, poussiéreux. Seuls quelques maillons métalliques encore rivées au sol témoignaient de l’histoire peu enthousiaste de l’endroit.

Baissant de nouveau la tête vers son parchemin, le cardinal poursuivit sa tâche, se libérant ainsi d'un poids devenu trop encombrant pour sa vieille conscience...

***

Seigneur, j’ai à te dire. À Toi et à Toi seul.

Je ne cherche pas ta clémence, car ce que j'ai commis est impardonnable. Peut-être accepteras-tu seulement d'admettre la noirceur de mon âme, au bout d'un long périple de réflexion. N'est-ce pas là ta force ? Comprendre ce que l'Homme ne peut envisager ?

Après quatre-vingt-sept ans passés sur Terre, je peux me targuer d'avoir découvert l'un des secrets de La Création, aussi impénétrable soit-elle. Seigneur Tout-Puissant, j'ai désormais la conviction que l'humanité ne naît pas pure pour être corrompue par la suite, mais qu'elle naît souillée, et que seuls les plus braves et les plus passionnés parviennent à se laver de leurs fardeaux.

J'ignore si mon devoir de purification est accompli, mais une chose me semble limpide aujourd'hui : je dois à nouveau goûter au fruit défendu, replonger les mains dans la litière du Diable pour le salut de tes fidèles et de l'humanité toute entière.

Dans quelques heures, le lancement du projet Yeshua sonnera le glas pour la Chrétienté. Quelle qu'en soit l'issue, cette mission engendrera l'explosion de la sphère protectrice que nous avons mis plus de deux mille ans à bâtir, afin d'aider l'Homme dans sa quête perpétuelle du bonheur.

Alors, je ne te demande pas l'absolution, mais seulement un peu de ta force. Nous devons venir à bout de cette science perfide et incertaine, cette matrice affamée qui absorbe la raison des hommes pour les asservir. En quinze ans d'existence, le World SPARC a modifié le cours de notre histoire, bafoué la mémoire de nos ancêtres pour la remplacer par des données strictes et matérielles. La science plus puissante que le Divin, plus précise aussi. Et voilà que l'Église, désormais corrompue jusqu'au sang, se range derrière cette chimère aveuglée par l'éclat de l'or.

Comment ne pas réagir ?

Il me faudra de ta force, c'est exact, mais une parcelle de pouvoir ne sera pas de trop pour être accrédité par mes pairs.

C'est pourquoi je romps ce jour le pontificat de celui qui a ouvert la porte aux armées du Grand Déclin : Sa Sainteté Célice 1er. L'homme aux obscures ambitions. À l'heure qu'il est, son âme est en chemin pour venir te rejoindre. Accueille-le, Seigneur, donne-lui les réponses aux questions qu'il sera en droit de te poser.

Lorsque le conclave aura lieu, je mettrai les cardinaux électeurs face à leurs responsabilités. Là, ils assimileront la vacance du trône de Saint Pierre à leur seule faute d'avoir voulu mettre un visage sur le nom de Jésus Christ, ton fils. À cet instant, ils sauront faire un choix pour notre Église.

La bête noire que je suis deviendra le chevalier de la lucidité. L'archange du renouveau.

Au lendemain de mon élection, à ce moment précis seulement, je ferai le nécessaire pour mettre fin à la quête malsaine du World SPARC.

Je sens d'ici le souffle de ta colère, mais accorde-moi ta confiance et je saurai te le rendre.

Laudamus te. Benedicimus te. Adoramus te. Amen.

Cornelius Giasparone

***

Le Pape ouvrit les yeux. De larges globes ronds et vitreux.

Allongé sur son lit dans la position habituellement prêtée aux défunts, il ne parvenait pas à balayer le voile opaque qui entravait sa vision. Quelle heure pouvait-il être ? Trois ? Quatre heures du matin?

Ses derniers souvenirs remontaient à tard dans la soirée, lorsqu'il était installé avec Preston Moore devant la conférence de presse du World SPARC, un verre de Château Angelus à la main. Après le visionnage de l'évènement, Moore était allé retrouver les quartiers spécialement mis à sa disposition pour sa visite. Ensuite ?

Ensuite…

Plus rien, un trou noir, un vortex psychologique assez effrayant pour entamer la confiance du septuagénaire.

D'un seul coup de rein, Célice 1er se redressa sur son lit. Trop vite peut-être, car son cerveau sous-irrigué lui ordonna de ne plus faire un geste. Le voile laiteux qui flottait devant ses yeux tourna brusquement au sang caillé. Ses pulsations cardiaques ralentirent, son humeur plongea vers un gouffre de noirceur inquiétant.

Il faisait chaud, trop chaud. Le matelas réfrigéré fonctionnait correctement, au même titre que les parois climatisées. Mais la canicule qui sévissait sur l'Europe occidentale valait bien l'alerte de niveau six lancée par Bruxelles. Il suait à grosses gouttes.

— Qui est là ?

Du fond de sa léthargie, Domenico Dominelli, de son vrai nom, conservait le sixième sens qui caractérise la race humaine. Celui qui permet de sentir une présence étrangère, même dans les ténèbres les plus complètes. Quelque part dans la pièce, une lueur projetait un éclat orangé sur les boiseries ambrées et les fresques bibliques clouées aux murs.

Une bougie.

Une flamme aux effluves d'oliban, de myrrhe, de benjoin et de storax. Le délicieux parfum de l'encens pontifical.

— Respire, Domenico. Inhale l'odeur de ta propre mort, lui murmura une voix masculine.

— Qui… qui êtes vous ?

Le Pape tendit mollement les bras pour palper la pénombre.

— Tu le sais. Tu l’as toujours su.

— Je n’ai laissé entrer personne ! C’est… c’est toi Cornélius ?

Il voulait crier à l’aide, mais rien ne sortait de sa gorge, elle était comme étranglée par un câble invisible. Celui de l’effroi.

— Qui…

— Je suis ta propre conscience, Domenico. Celle qui t’a supplié de ne pas allumer cette bougie avant que tu ne sombres dans le sommeil.

— Je…

— Demain matin, le camériste qui viendra te réveiller constatera ton décès. Il contactera ton médecin qui se pressera à ton chevet, avant d’émettre un avis incontestable sur la cause de ta mort. Rupture d’anévrisme. Tu n’es plus tout jeune, Domenico, cela peut t’arriver n’importe où, n’importe quand. Pas d’autopsie pour les papes, je ne t’apprends rien. Pas de trace non plus, si ce n’est le parfum de ta chambre. Le même qui embaume tes habits de cérémonie. Mais *ça*, ce n’est pas un indice, c’est un clin d’œil de la part de celui qui a commandité ton assassinat.

— Com… comment…

Le voile vaporeux épaississait. Ses yeux se mettaient à rouler, ses paupières à trembler. Il retomba sur son matelas comme un lingot de plomb. La voix s’approcha davantage, presque à lui lécher l’oreille.

— Cela fait des semaines que tu luttes contre les insomnies. Une aubaine pour ton cher docteur. Hier matin, il t’a donné ce cierge en te conseillant de l’allumer quelques minutes avant de te coucher, pour apaiser ton esprit. Tu as toujours eu des doutes sur ce genre de médecine. Alors, avant-hier soir tu l’as ignoré, mais les cauchemars t’ont rattrapés, déposant dans leurs sillages

l’amertume des nuits blanches. Dix-sept ans que ce fourbe de Joseph Ansel travaille à plein temps sur ton dossier médical, pas la moindre erreur depuis le premier jour. Ta confiance l’a emporté, et lorsque tu t’es couché, cette nuit, tu as eu peur de retrouver les horreurs qui t’épuisent. Tu as craqué une allumette, Domenico. Voilà où nous en sommes, toi et moi.

Doucement, devant les globes révulsés du pontife, le décor prenait l’aspect horrifique qui imprégnait ses cauchemars habituels. Il discerna d’abord des chants grégoriens, qui allaient crescendo.

Loin, très loin.

Délicatement, un froid polaire prit possession de sa chair et des ses os, cristallisant ses entrailles noires. Il avait fuit Rome et se retrouvait au cœur d’une forêt aussi dense que la nuit, grelotant et bleui. Inutile de courir en tout sens pour trouver la sortie, il n’y en avait pas. Cet endroit, Domenico l’avait arpenté de long en large durant des heures. Il le connaissait bien et, au fond de lui, la conviction de s’y trouver pour la dernière fois égrenait son espoir de survie. Le parfum divin flottait toujours dans l’air, porté par un courant nordique. Lentement, il se retourna. Il ne sentait plus battre son cœur. Sa cage thoracique était vide et soumise à la bise cinglante. Alors, il découvrit *la chose*, celle qui n’a pas de nom. Elle était là, droite et sombre comme un soldat de roche volcanique, le visage dissimulé sous une capuche aussi profonde qu’un abîme. Ses doigts décharnés étreignaient le muscle gorgé de sang du pontife.

Il avait compris…

Il était sur les terres de la Mort et, dans ce face-à-face silencieux, percevait les vibrations de plaisir qu’elle exhalait. Le voir ainsi perdu valait acompte sur son âme.

— Ce n’est pas tous les jours que je fauche un pape, chuchota une voix depuis l’ombre de la capuche.

Une charrette rouillée, tirée par un destrier rachitique, perça l’épais brouillard qui asphyxiait la végétation. L’étalon fantôme s’arrêta devant son maître et renâcla dans un nuage bleuté.

Loin de son enveloppe charnelle et de la foi qui l'avait guidé durant toute sa vie, loin de la cité vaticane et de ses couloirs déjà grouillants. Loin de Rome aussi, et de son petit matin violet, Domenico Dominelli embarquait pour un voyage dont il ne reviendrait jamais.

La bougie continua de brûler durant plusieurs heures dans la chambre du Pape, poursuivant la lente diffusion du mélange de psychotrope et de curare que contenait la cire noire.

***

En relevant la tête de son feuillet imbibé d’encre, le cardinal ressentit un léger vertige. L’émotion de la confession était si forte. Il se sentait tellement mieux d’avoir partagé sa honte. Plus léger. Il aurait presque entendu le chant des anges, lui soufflant à l’oreille des louanges de courage et de bravoure.

Après avoir récité une prière pour le salut de Sa Sainteté, Giasparone leva son précieux document au dessus de la flamme du cierge. La lumière qui perçait la fine épaisseur de papier mettait en évidence un réseau de nervures entrelacées, pareil à l’épiderme du vieillard. Fragile et terne. À la différence près, songea-t-il, que sa peau ne pouvait disparaître de la surface du monde en laissant derrière elle un parfum aussi doux que celui du papier brûlé.

L’image de ce secret partagé avec Dieu lui décrocha un sourire de satisfaction. Son visage fut irradié par le flamboiement de la feuille. Crépitement silencieux et fumet délectable.

Cornelius Giasparone avait commis un acte qui lui vaudrait peut-être l’Enfer, mais laisser fonctionner une machine aussi dangereuse que le World SPARC était autrement plus grave que la mort d’un pape.

OceanofPDF.com

7

Carpe Diem

Jérusalem

Dans le vol Melbourne-Jérusalem qui l'avait conduit en 2 heures 30 aux portes de Sion, Vincent n'avait cessé de repenser à Lydia et à leur conversation. Il devait changer pour de bon, cesser de vivre avec ses démons. Une épreuve de plus à graver sur son parcours chaotique, mais il était prêt à relever le défit. Pour elle, pour Sam et pour sa fille qui le regardait depuis l'Immensité. Nelma pourrait enfin être fière de lui. C'était *ça*, sa véritable hantise : que sa fille ne l'admire plus. Il l'avait conçue sans l'aide de personne, avait choisi jusqu'à la couleur de ses cheveux avant de l'élever seul, ou presque. Parfois, il s'en était voulu d'avoir poussé le concept de l'ex-utero aussi loin, mais le plus souvent, il la regardait avec des yeux gonflés d'orgueil. En toute logique, il revendiquait son droit à la réciprocité. Pourvu que cet amour se lise en retour dans son regard à elle.

Un sale égoïste, en fait.

Paul Lans claqua des doigts pour sortir Vincent de sa torpeur. Le biographe était absorbé par la formation des bulles de champagne sur le cristal de sa flûte, et pensait aux gens convaincus que la qualité d'un cru se mesurait à leur finesse.

— Quelque chose ne va pas ? s'agaça Lans.

Les deux hommes se faisaient face. Sur leur table, plusieurs plats attendaient d'être dégustés, stagnant comme de gros nénuphars multicolores

au milieu d’un étang. La pièce était agréable, une sorte de cocon feutré. Le sol était recouvert d’une épaisse moquette rouge, les murs gris-taupe supportaient plusieurs grandes esquisses au fusain de la première machine à voyager dans le temps. La lumière du couchant s’engouffrait par les larges baies vitrées du salon. Derrière Paul Lans, le relief des monts de Judée baignait dans une atmosphère orange, presque irréelle. En se penchant un peu, Vincent pouvait distinguer le cœur de la base. Un cercle de terre sèche d’environ cinquante mètres de diamètre, délimité par huit préfabriqués servant de postes de contrôle et de réserves d’appareillage. Au milieu, telle une perle reposant dans son écrin ouaté, brillait une sphère métallique à taille humaine. Des hommes en combinaisons noires s’y afféraient encore. Les techniciens paraissaient minuscules vus d’en-haut.

Depuis la route de terre qui menait au complexe, les dix étages de verre du bâtiment principal ressemblaient à un projet de centre d’affaires avorté, planté dans le désert comme une croix sur la tombe d’un cow-boy. La construction de la base avait commencé dès que les premiers accords entre le SPARC, la Dream et le Vatican s’étaient matérialisés. Deux mois de travaux pour un résultat qui en valait le quintuple.

— Dis-moi, Paul, fit Montalescot sans quitter les bulles du regard, pourquoi ne pas avoir avancé le jour de mon arrivée à Jérusalem ? Je veux dire, mon arrivée à l’époque de la biographie. Quarante-huit heures auraient suffit pour que Mark s’en sorte, pour que je puisse le ramener sain et sauf…

— J’ai peur de comprendre où tu veux en venir. Tu sais pertinemment *pourquoi*, Vincent.

— Tu vas me ressortir ta bible de la causalité ? Me dire que l’interaction avec le passé est passible d’une peine d’emprisonnement et me bourrer le crâne avec toutes ces conneries, pas vrai ?

Sourire cynique. Visage ouvert… visage fermé.

Il se pencha en avant et harponna le regard de Lans par-dessus le fumet des plats. S'il avait eu des couilles, il l'aurait choppé par le col.

Nausée de dégout. Frissons de colère.

— Sais-tu qui a écrit ce torchon, dont nous enfreignons quotidiennement les règles ? reprit-il. Edgard Kain, sans blague ! Celui qui a envoyé Mark au front dans le dos de tout le monde ! Alors garde tes convictions pour toi, tu veux.

Le visage du biographe se durcissait à chaque intonation. Il avait mal rien que d'en parler.

— Cette histoire a deux ans, nom de Dieu ! réagit Lans. Tu dois vivre au présent ! Oui, ton meilleur ami est mort, et j'imagine combien il doit être difficile pour toi de revenir sur ses traces, mais on ne peut rien y faire. RIEN ! Ce sont les risques du métier et Mark les connaissait aussi bien que toi.

— Peut-être, concéda Montalescot en regagnant le fond de son siège, loin d'être convaincu.

• Il n'y a pas que ça. Je me trompe ?

Pas faux. Autre chose le minait, mais Vincent savait que d'en parler à Lans revenait à aller droit au clash. Malgré tout, après quelques secondes d'hésitation, il admit volontiers ne plus être à une querelle près avec son hiérarchique.

— Disons que… Sharpain et sa découverte ne m'inspirent pas confiance.

Il sondait l'orage dans les yeux de Lans.

— Imagine, Paul… Imagine qu'il se soit trompé. Que toute son équipe se soit plantée il y a vingt ans.

— Je te savais instable, mais à ce point… Ça fait des mois que tu as signé pour ce projet et tu viens, la veille au soir, me faire part de tes doutes ! Tu te fous de ma gueule ?

— La tête qu'ils ont trouvée en 67, au Groenland, a été analysée dans les labos du Vatican sur demande directe du Pape, reprit Vincent, comme abruti par l'évidence de ce qu'il allait démontrer. Dans les narines du cadavre les chercheurs ont retrouvé des particules de bois, autrement dit…

— Cela confirme qu'il s'agirait d'un charpentier. Je sais cela, Vincent, comme je suis au courant des rougeurs découvertes sous lesdites particules, qui induisent la forte probabilité qu'une irritation des muqueuses serait passée par là il y a plus de deux mille ans. Et alors ?

— Le sulfure de sélénium, Paul ! Tu as oublié ? Il y a vingt-et-un siècles, on soignait ce type d'inflammation avec des onguents à base de plantes. Pas avec une formule chimique découverte il y a à peine trois cents ans !

Silence.

— Je ne sais même plus quoi te répondre ! Croire que tu as donné du crédit à ces rumeurs de bas étages, ça me fait froid dans le dos. Rome a démenti à l'époque. Un laborantin qui voulait donner du poids à ses recherches en trafiquant le dossier d'analyse. Ce gars n'avait rien d'un fou, finalement. La preuve : tu es tombé dans le panneau !

— Rome a démenti, soupira insolemment le biographe.

Il afficha un nouveau sourire, dévoilant une dentition blanche et bien rangée, en contraste avec sa gueule de pirate.

— Tu parles de ce même pape qui réfute un quelconque lien entre l'abbaye du Massif Vinson et l'Église catholique ? reprit-il de plus belle. Ou celui qui nie en bloc les cachoteries de Rome au sujet de ses connaissances précoces en matière de géographie ? Tout est tellement gros ! La carte, les reliques, l'abbaye…

Paul Lans jeta l'éponge en premier. En se tamponnant le contour des lèvres avec sa serviette, il leva des sourcils porteurs d'un message clair : *Vincent, tu deviens dingue et je doute de ton efficacité sur cette mission.*

— Tu es fatigué, ce repas n’était pas une bonne idée, tu aurais dû rester dans ta chambre pour te reposer. Demain sera une journée autrement plus fatigante, crois-moi.

Le flottement qui suivit menotta l’ambiance au piquet de l’incompréhension. Un serveur en smoking entra dans la pièce d’un pas feutré.

La rapidité de l'Airbus qui avait conduit Montalescot jusqu'ici, liée au décalage horaire entre les deux pays, lui avait permis de vivre une quasi-deuxième journée. Il en avait profité pour s'imprégner une dernière fois des environs. Maintenant, il se sentait vidé. Il rêva à une douche, au lit frais qui l’attendait quelques étages plus bas, mais s’y refusa. Il salua Paul, le laissa seul face au semblant de spécialités françaises que le cuisinier leur avait proposé et sortit.

— Où vas-tu ?

— J’ai besoin de m’aérer, lança-t-il sans se retourner.

***

Vincent traversa un long couloir aseptisé, emprunta un ascenseur, et fut rendu sur le toit du bâtiment en un battement de cil. Lorsqu’il sortit de la cabine, ses pupilles se précipitèrent dans les ténèbres violettes de leur iris. La lumière du dehors avait quelque chose de douloureux.

De là-haut, il dominait la base de lancement et ses alentours arides et accidentés. À quelques kilomètres au Sud, Jérusalem projetait de longues ombres sous le crépuscule caniculaire. Aussi lascive qu’une déesse écrasée sous quarante degrés, la face Nord de la ville se prélassait dans le couchant. Les vestiges de nombreux dômes et clochers détruits durant la guerre

irradiaient au loin. Vingt-cinq ans après, les cicatrices du conflit le plus violent de l'histoire du Moyen-Orient étaient encore béantes.

Dissimulé derrière les garde-fous qui entouraient la terrasse, Vincent percevait une rumeur sourde provenant du sol. En s'approchant du rebord, il découvrit les prémices d'un campement anarchique. Sortis de terre en quelques heures devant les portes de la base, des centaines de bivouacs s'étaient installés sous le regard écarlate des sentinelles déployées pour l'évènement.

Tous ces gens se battaient contre des moulins à vent.

Montalescot se surprit à sourire. Un sourire triste. Les dés étaient jetés depuis des lustres, rien ni personne ne pourrait entraver l'organisation d'un projet chapoté par la Dream Area. Cette firme avait les moyens de mener sa propre guerre contre le reste du monde, alors contre une poignée de rebelles…

De l'autre coté, le cercle de la base était survolé par cinq fusers de l'armée israélienne. Les engins flottaient, immobiles, contrôlant le cylindre d'espace qui s'élevait jusqu'aux cieux. Vincent se perdait dans cette agitation. Sentiment étrange de vulnérabilité. Il reconsidéra la manière dont le projet Yeshua avait ressurgi, presque un an plus tôt, lorsque Paul Lans était sorti de sa torpeur pour illuminer le SPARC de *son* idée. Curieusement, le Vatican avait validé le projet au bout de quelques semaines de discussion seulement. Ensuite, Montalescot avait été pris dans l'engrenage des tests qui devaient valider sa participation à la mission. Il n'avait pas cherché à comprendre le brusque retournement du Saint-Siège. Autre chose à penser. Autre chose à faire.

Rome était bel et bien au courant du premier projet lancé secrètement par Edgar Kain. Nul doute que le Vatican ait également influé sur sa démission, juste après son fiasco et la mort de Mark Allenster. Alors, d'où provenait

cette implication nerveuse dont faisait preuve Paul Lans ? Quel rôle jouait-il dans les coulisses du projet ?

Vincent passa une main sur sa barbe naissante, plongé dans l'abîme rouge du soir oriental. Ses questions arrivaient bien trop tard et la fatigue prenait le dessus. Même dans la lumière crépusculaire, les cernes qui creusaient son regard ne perdaient rien de leur intensité.

Il fit demi-tour et regagna les étages inférieurs, laissant flotter derrière lui l'humeur des questions sans réponse…

OceanofPDF.com

8

Monsieur Montalescot ? Monsieur ? Il est temps de vous préparer.
Vincent ouvrit les yeux sur le délicieux visage d'une jeune femme en blouse noire. Son insolente paire de seins était juchée à portée de bouche.

Appel à la débauche. Sourire béat.

Montalescot attendit que ses pupilles s'adaptent à la lumière de la chambre, puis remarqua le petit emblème du SPARC brodé sur la poche-poitrine qui le surplombait.

Merde…

Ce n'était pas un ange venu lui proposer de butiner son nectar, juste une assistante qui faisait son travail. Un émissaire du SPARC qui l'arrachait à ses rêves pour lui rappeler que le jour était arrivé d'aller rencontrer le Christ…

Rien que ça ?

Il se redressa et frictionna ses paupières, comme pour en dégager des kilos de sable.

La veille au soir, après son escale sur les terrasses de la base, il était rentré se coucher avec l'espoir de tomber comme une souche. Mais ce n'était pas Morphée qui lui avait rendu visite. Sans changer ses habitudes, il s'était laissé entraîner par ses mirages, ses fantômes et l'armada familière du royaume des cauchemars. Il avait remué et sué durant plus de deux heures avant de se décider à avaler un comprimé de 34.

Sans qu'il ait le temps d'émerger, une escadre de médecins en blouses blanches pénétra dans la chambre. Tous le même teint blafard, tous le même but : vérifier une batterie de taux et de variables dans son sang, dans ses muscles. Il connaissait le processus et se laissa faire, il n'y avait rien de douloureux, aucun prélèvement, pas d'aiguille. Il détestait les aiguilles. Tout était calculé par de petits scanners que les médecins passaient sur des parties précises de son anatomie. Après une série de bips et de cliquetis métronomiques, l'un d'eux se plaça dans le dos du biographe pour tâter l'arrière de son crâne avec les pouces. La blouse repéra une petite encoche large d'un demi-centimètre, située dans la partie inférieure de l'os occipital, et demanda qu'on lui apporte la puce. L'ange à la glorieuse poitrine sortit un écrin de métal noir du chariot d'appareillage qui accompagnait l'équipe, puis en extirpa un minuscule objet avant de le tendre au médecin. Ce dernier l'introduisit dans la fente jusqu'au clic d'enclenchement…

Montalescot était désormais sous l'emprise d'un mouchard qui enregistrait ses moindres faits et gestes. Tout ce qu'il voyait, disait et entendait était consigné dans cette mémoire additionnelle. Une fois l'opération terminée, il fut invité à presser le pas. On l'avertit qu'il avait un peu moins d'un quart d'heure pour rejoindre le hall d'entrée du bâtiment.

Tout se déroulait comme dans un film passé au ralenti. Les semaines de tests, les mois d'entraînement et d'apprentissage, les années perdues à douter de son utilité sur Terre : tout cet amalgame poussiéreux appartenait désormais au passé. Il avait atteint le point décisif de son existence. Après une douche brûlante, il alla jeter un bref coup d'œil à la fenêtre de sa chambre. Dehors régnait le chaos. Les débordements avaient commencé tout autour de la base, la pression grimpait à mesure que l'échéance approchait.

À l’ombre de sa conscience, une force grandissait. Une chose qui se nourrissait de ses émotions pour se faire de la place…

Le doute.

***

Le hall d’entrée était froid. De l’acier au sol, sur les murs et au plafond. Un grand coup de gel avant la chaleur qui écrasait le monde extérieur.

Les portes de l’ascenseur venaient à peine de s’ouvrirent, qu’une armée de journalistes avait déjà dégainé son artillerie pour immortaliser l’instant. Des flashs, des cris, des coups de coudes et de la sueur. Un cocktail à vomir. Dans le chahut, le biographe reconnut quelques visages, grimaçant d’inquiétude pour la plupart. Il tenta de suivre le tracé des barrières de sécurité sans sonder davantage le public mais, à son grand désarroi, la silhouette de Paul Lans se riva dans son champ de vision. Là, planté pile au milieu du sentier de métal, juste avant la sortie.

Faire comme s’il était invisible… Faire comme s’il était invisible… Faire comme…

Lans lui saisit le bras au passage.

Sans aucune attention envers son hiérarchique, Montalescot s’arrêta net. Dans sa combinaison noire il paraissait encore plus grand. Cheveux lissés, visage scellé au plomb, concentré au maximum. Une allure de machine de guerre. Du haut de ses talonnettes ferrées, le directeur du SPARC se sentait minuscule. Aussitôt, il compensa cette sensation en forçant son visage à s’éclairer, prenant une mine des plus encourageantes :

— Je crois en toi, Vincent, nous sommes tous derrière toi et surtout…

— Te fatigue pas, Paul. Contente-toi de faire ton boulot, trancha froidement Montalescot en lui tapotant l’épaule. Je m’occupe du reste.

Lans resta contrit, regard fixé sur le biographe qui sortait du bâtiment.

Un chemin délimité par des faisceaux lumineux rouge-sang menait jusqu'à la sphère métallique. Le time traveler était fouetté par un zéphyr sablonneux. Le soleil du matin dardait déjà ses rayons mortels, la nuit n'avait rien rafraichi. Au centre de la machine irradiante, un rectangle béant donnait lieu de portière. D'où il se tenait, Vincent apercevait le siège qui l'attendait, planté au centre d'un appareillage complexe.

Arrivé à mi-chemin, sous l'œil affamé des journalistes, des équipes scientifiques et des dizaines de téléobjectifs braqués sur la scène, Montalescot balaya du regard l'enceinte baignée d'une lumière sépia. Le chaos de la manifestation étaient couverts par le bourdonnement des fusers militaires qui quadrillaient l'espace aérien de la base.

Il prit place dans la sphère. Inspira. Expira.

Chasser le futile. Conserver l'essentiel. Concentre-toi Montalescot, oublie-les.

Il était prêt.

À une cinquantaine de mètres, sur le seuil du bâtiment principal, Paul Lans glissa quelques mots à l'oreille du médecin en chef qui scrutait le Français d'un air grave. Wilfried Graham, avec ses yeux globuleux et sa mise de savant fou, hocha la tête en signe d'assentiment.

***

Du fond de son canapé en cuir, Lydia ne parvenait pas à décrocher son regard de la télévision. Sam était blotti contre sa poitrine, sentant les battements de son cœur se caler sur ceux de sa mère. Cadence effrénée. Du revers de la manche, la jeune femme essuya les larmes qui roulaient sur ses

joues. Une poignée de nuits blanches, des litres de café et une bonne dose d'espoir, telle serait la recette des deux prochains mois.

Rien d'insurmontable…

À l'extérieur, les cellules photovoltaïques des tuiles qui recouvraient le toit de la maison ne captaient rien d'autre que la pluie, les nues s'effondraient sur la région. Ce milieu d'après-midi trempait dans une atmosphère malade.

Alors que Lydia se perdait entre le visage du biographe sur l'écran, et celui de Mark dans sa tête, un appel la sortit de ses pensées. Le nom de l'émetteur était caché, le cerveau de l'Australienne n'imprimait aucun visage… aucune image. La fameuse sphère noire de l'A*ppelant inconnu* effectuait ses tours en silence. Elle refusa pudiquement de répondre, pas maintenant. Un nouvel appel se présenta. On insistait.

— Allô.

Sam leva les yeux vers le visage embué de sa mère, puis les reposa sur le celui de Vincent. Au bas de l'écran un flash spécial se mit à défiler. On y apprenait le décès de Célice 1er, probablement dû à une rupture d'anévrisme. Le conclave se préparait déjà et les cardinaux électeurs s'apprêtaient à s'isoler dans la pension Saint Marthe, jusqu'à ce que le nouveau Pape soit élu. Le gamin n'arrivait pas à lire, la bande défilait trop vite.

— En voyant ces images, ne ressentez-vous pas une sensation étrange ? Une évidence, fit une voix éraillée qui roulait les R avec insistance.

Lydia se redressa et, avec la moue d'une brebis qui a flairé le loup, scruta les fenêtres qui laissaient timidement passer une lumière morte. Personne.

— Qui êtes-vous ?

— Vous avez déjà perdu votre mari dans cette mission invraisemblable, et vous n'avez rien fait pour empêcher monsieur Montalescot de suivre la

même voie.

La voix souriait :

— C’est triste.

— Qui…

— Je vous laisse le choix, Lydia : soit vous me dites où se trouve Edgar Kain, et inutile de me faire croire que vous n’avez aucun contact avec cet homme, soit Vincent Montalescot vous retrouvera dans un état tel, que cette seule vision suffira à le tuer.

La jeune femme sentait les veines de ses tempes se dilater sous l’effet de la peur. Flux sanguin sous pression. Debout, à coté de Sam qui n’entendait rien de la conversation, elle se saisit du boitier qui commandait les fonctions principales de la maison. Une pression. Les stores métalliques se baissèrent. Les entrées se verrouillèrent.

Elle voulut mettre fin à la communication pour fuir la voix glaciale. Quelque chose bloquait la manipulation.

Merde !

Elle avait beau redoubler d’effort, impossible de raccrocher.

Les volets s’abaissaient en grinçant, semblant fredonner leur dernière descente. Lydia attrapa le bras de son fils et l’entraîna derrière elle. Son souffle était court, ses sens aiguisés. Ils traversèrent le salon qui sombrait peu à peu dans l’obscurité et se précipitèrent vers la cuisine. Sam comprit que quelque chose de grave arrivait. Le garçonnet referma la porte derrière eux, donna un tour de clé et aida sa mère à atteindre le dessus des placards de rangement. L’Australienne, debout sur une chaise, n’avait même pas songé à retirer de son enclave l’oreillette qui la maintenait en communication avec le rouleur de R.

— Cela ne vous sera d’aucune utilité, Lydia. Faites-moi confiance et dites-moi où se trouve Edgar Kain.

Elle se figea, referma malgré tout son poing sur la crosse poussiéreuse du Beretta de Mark, et tourna lentement la tête pour embrasser la pièce du regard. Un détraqué les voyait, elle et son fils étaient épiés. Depuis quand ? Les caméras pouvaient être partout, incrustées dans les murs, collées derrière le verre d'une ampoule. Une cloque de peinture ? Non, un objectif.

— Alors ? Pas la moindre idée ? Je sais que vous l'avez vu récemment. Il vient vous rendre visite de temps à…

— Nous nous sommes vus pour la dernière fois il y a deux mois !

L'ancien directeur du SPARC était venu la voir en avril, comme il le faisait deux à trois fois par an. Elle n'en parlait à personne, surtout pas à Vincent. C'était *son* fardeau.

Costume sombre, droit sur le pas de la porte, avec son masque glacial et sa barbe blanche soigneusement taillée, Kain lui posait toujours la même question :

« — Ce secret est-il toujours le nôtre ?

Elle opinait du chef, dents serrées.

— Ce que tu sais sur la mort de Mark est très dur, j'en suis conscient, mais tu dois garder ça pour toi, Lydia. Tu sais que je n'ai plus rien à perdre, désormais, et si j'apprends que tu as parlé… »

Il laissait passer quelques secondes, puis il lui caressait la joue avant de s'évaporer, comme à une enfant que l'on tente de consoler après une dispute. Mais l'enfant en question voyait son persécuteur diminuer avec le temps. Kain craignait quelqu'un de plus fort que lui, elle en était convaincue. Plus les mois passaient, plus sa poigne s'effritait. Il était menacé.

Elle descendit de la chaise et, avant même d'avoir les deux pieds au sol, attrapa Sam pour le serrer contre elle. Ensemble, ils se dirigèrent vers l'écran tactile incrusté dans le réfrigérateur. En quelques coups d'index, elle

fit défiler les dix points de vue des caméras disséminées à l'intérieur et à l'extérieur de la maison…
Le porche… rien.
Le garage… rien.
La véranda… toujours rien.
L'arrière de la maison… personne.
Les chambres à l'étage… idem.
Le séjour…
Les chambres à l'étage ! Quelque chose venait de passer devant l'objectif de la chambre de Sam !
Une ombre impressionnante.

Le garçonnet l'avait vu, lui aussi. Sa bouche s'ouvrit pour crier, gorge écrasée par la peur. Une plainte sourde. Comment cette chose avait pu pénétrer dans leur maison sans que ni l'un ni l'autre ne s'en aperçoive ?

— Etonnée ? reprit la vieille voix. Ne soyez pas effrayée, Gabriel a des années d'expérience, il considère la douleur comme un art.

— Vous êtes malade ! s'emporta Lydia, prise de panique. Je ne sais rien sur Kain. Il fait pression sur moi depuis des mois, mais il ne m'a jamais parlé de lui.

Les négociations étaient closes. La discussion, un luxe qu'elle n'avait plus le temps de s'offrir.

Les bruits de pas dans l'escalier furent le coup de grâce. L'Australienne empoigna son fils presque aussi fort que le Beretta et se rua vers la porte qui menait au garage. À quelques mètres de là, la coule pourpre de l'Ange léchait les marches sur ses talons. Une coulée sombre et bourbeuse qui avalait la matière. Lydia poussa Sam en avant, il faillit trébucher mais se récupéra à l'établi fixé sur le mur de droite. La rangée d'outils classée à l'horizontale lui donna une idée. À son âge, il ne comptait déjà plus le

nombre de films de guerre qu'il avait ingurgités dans le dos de sa mère. Suffisamment pour se rappeler qu'au Moyen-âge, les soldats ne se battaient pas avec de la poudre à canon…

Il empoigna un tournevis long comme son bras et suivit Lydia.

Elle arrachait son oreillette.

***

Une nouvelle fois, le Seigneur mettait Gabriel à l'épreuve. Hier, il avait purifié le monde d'une innommable putain qui avait osé insulter son maître. Aujourd'hui, l'affaire était différente, il s'agissait d'une mère et de son enfant. Pour la mère, le problème ne se posait pas, elle devait avoir commis quelque chose de grave pour que Monseigneur Giasparone veuille la châtier. Mais le petit, lui, ne pouvait être qu'innocent. Il ne lui ferait aucun mal, lui-même avait trop souffert étant jeune. La violence l'avait forgée, il avait été battu comme le fer sur l'enclume, pétri dans la haine et la souffrance. Son sang avait coulé près de quinze ans avant que le Maître ne le ramasse. Agonisant.

En repensant à son histoire, l'Ange noir aurait pu sentir des larmes se former aux creux de ses yeux. Il aurait pu flancher et faire demi-tour. À la place de cela, il se gonfla de haine et d'amertume. Une vague de rage l'envahit, quelque chose de tellement sombre et pulsionnel. Ses narines se dilatèrent, ouvertes tels deux gouffres raflant l'air comme un butin.

Coup d'épaule ravageur. Le verrou de la porte qui séparait la cuisine du garage céda dans un fracas terrifiant. En découvrant la pièce, à peine éclairée par des carreaux de verre incrustés dans le mur du fond, Gabriel sentit une déferlante de plaisir s'abattre sur lui. Cette lumière tamisée le stimulait. Il avait conscience de la peur qu'il générait en plein soleil, ses

traits de démon, la chevelure noire de jais qui parsemait son poitrail de marbre, ses yeux blanc-banquise. Mais il savait combien l'effroi pouvait être décuplé dans la pénombre. Un atout, selon lui.

Derrière le gros 4 x 4 SsangYong noir aux vitres teintées se trouvait une trappe qui donnait accès à la cave de la maison. Le moine l'avait découverte en visitant l'endroit la nuit passée.

Ses deux agneaux s'y cachaient, le parfum de la peur se frayait un chemin jusqu'à lui. Tout en psalmodiant, l'Ange contourna le véhicule. Un bruit lui parvint depuis la plaque découpée dans le sol. Un souffle d'angoisse.

Décidément, l'histoire se répétait : un 4 x 4, une femme, son marteau de guerre…

La routine, pensa t-il en souriant. La routine s'installe.

Oui, Gabriel serait bon avec le garçon.

***

Au même instant, Vincent Montalescot était plongé dans le noir de sa bulle d'acier. La porte hermétique s'était refermée dans un souffle de compression, le coupant définitivement du matin caniculaire qui pesait sur Israël. La myriade de lueurs bleutées qui parsemait le tableau de bord accentuait davantage la pâleur son visage. Les cadrans en tout genre s'étalaient sur la surface de carbone. Une sorte d'équation indéchiffrable. Le biographe, lui, les lisait comme une partition, et l'un d'entre eux attirait particulièrement son attention. Sertie d'un contour chromé, une petite plaque de verre baignée d'une douce lumière cyan indiquait le nombre 2079.

Il le fixait, le redoutait.

Puis, une voix phonographique retentit dans la capsule. C'était le technicien chargé de donner le décompte avant le départ. Un de ces jeunes poulets sous cellophane fraichement sorti de South Edge.

— Vincent, vous m'entendez ?

— Oui, je t'entends, Isaac.

Le gamin sourit en entendant le timbre de Montalescot. Il l'admirait. En fait, il le plaçait dans la case *Héros* de son esprit. C'était un peu dans l'espoir de lui ressembler qu'il avait emprunté cette voie. Un peu, car sa principale motivation était toute autre.

— Je sors un peu du protocole, Monsieur Montalescot, mais peu importe…

Derrière Isaac, les responsables se regardèrent en silence. Les sentiments n'avaient pas leur place ici, mais le gamin n'était pas connu pour dépasser les bornes. Ils le laissèrent continuer.

— Je vous suis depuis votre premier voyage, je sais ce que vous valez.

Vincent l'imaginait avec une larme dans le coin de l'œil. Il n'avait franchement pas l'habitude de ce genre de scène.

— Vous êtes un exemple pour moi et je vous assure que je ne suis pas le seul. Alors, comme d'habitude, on compte sur vous pour décupler nos connaissances.

Un silence gêné. Le biographe eût peur de blesser le gamin. Il l'appréciait pour avoir échangé avec lui au détour d'une réunion, mais pas au point de tomber dans le mélodrame. Encore moins le jour de son départ. Il tenta malgré tout de capter les bonnes ondes du compliment.

- Merci, Isaac. Je suis prêt.

Nouveau sourire du poulet.

Quelques secondes plus tard, un léger ronronnement fit trembler la carlingue, puis s'arrêta net, laissant place à des vibrations de plus en plus

importantes. La voix phonographique d’Isaac passa en revue plusieurs points de contrôle et le décompte commença, rythmé par les secousses.

— 10, 9, 8…

La vision de Vincent se brouilla.

— 7, 6, 5…

Ses sens s’enchevêtrèrent dans un ballet brutal, nauséeux.

— 4, 3, 2…

Il se mit à suer. Sensation de chaos déconcertante. Il ne pensait plus, ses muscles étaient tirés à quatre mains, prêts à se rompre.

— 1, 0. Disruption.

Vincent sombra dans le coma, tandis que le petit cadran bleu-cyan faisait défiler les années à rebours à une allure impressionnante. Son cœur fut mis sur pause. Son cerveau n’enregistra plus rien.

Plus rien.

Sous les milliards de regards qui fixaient la scène à travers le monde, la sphère métallique se désintégra dans un brouillard d’ondes.

Dans un tourbillon de sable gris…

OceanofPDF.com

9

« Ah! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives!
Dans ta simplicité tu priais à genoux
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous. »
Charles Baudelaire (Les Fleurs du Mal)

Jérusalem, Vingt-et-un siècles plus tôt

Vincent ouvrit les yeux dans l'obscurité du time traveler. Seul le cadran qui indiquait la date du jour diffusait son halo bleuté. Le voyage s'était déroulé dans de bonnes conditions. Scientifiquement, c'était positif. Pas de perte, pas de dégât, il était vivant et arrivé à date. Physiquement, une légère nuance s'imposait : chaque partie de son corps hurlait de douleur, la réintégration de ses cellules lors la reconstruction de son anatomie provoquait une réaction violente du système nerveux. Certains biographes rapportaient avoir subi de longues séances de convulsions avant de pouvoir faire surface. Jusqu'à maintenant, Vincent avait été épargné, même si ses arrivées restaient de véritables épreuves d'endurance.

Après quelques minutes, il se décida à sortir. Le cadran de datation affichait 2H04. Bonne nouvelle : il ne serait pas écrasé par les rayons du zénith. Il coupa le tableau électrique et positionna le levier d'invisibilité du time traveler sur *ON*, puis attrapa sa sacoche en bandoulière. La besace avait été confectionnée selon les us de l'époque, un filet contenant des vêtements l'accompagnait. À peine la portière fut-elle ouverte qu'une vague d'air frais s'invita dans l'habitacle, inondant au passage les poumons du biographe. Un oxygène presque douloureux de pureté. Vincent en reprit une longue bouffée avant de s'extirper de la machine.

Dès qu'il fut dehors la nuit l'enserra. Un silence à rompre les tympans. Pas un bruit. Pas un souffle. Le bourdonnement incessant auquel notre civilisation est habituée n'était pas encore né. Les prémices du mouvement perpétuel n'étaient même pas en gestation.

La base de lancement et les préfabriqués s'étaient évaporés, évidemment. Le paysage n'était que roche et sable. Dans la nuit, les monts de Judée tranchaient l'horizon comme une lame de rasoir mal aiguisée. À cette distance de Jérusalem, il s'attendait à pouvoir distinguer quelques lueurs lointaines, aussi minces furent-elles.

Pas une.

Tout comme le silence, les ténèbres étaient envoûtantes. Seules la lune et les étoiles, semblant avoir été lustrées tant elles brillaient, lui permirent de se changer. Il troqua sa combinaison noire contre une tenue d'époque. Une toge de toile épaisse, un ceinturon de cuir et une large étole aux bords brodés. De quoi paraître le temps que la nature fignole son allure de voyageur. Sa barbe de deux jours et les petites volées de sable peaufineraient l'ensemble.

Une fois prêt, Vincent referma la porte de l'appareil et laissa passer quelques secondes. La procédure voulait qu'avant de quitter leur machine, les biographes s'assurent que les Méta-matériaux qui en composaient la coque entament leur action de réfraction négative avec la lumière. Rendre l'objet invisible jusqu'au jour du retour était l'une des règles les plus importantes du *Time travel Order*. Comme d'habitude, la machine répondit en se fondant lentement dans le décor, jusqu'à disparaître totalement. Montalescot se mit en marche, laissant le contenu de la besace battre contre sa hanche dans un bruissement rythmé. Une manière de s'assurer que son équipement était toujours là. Les techniciens y avaient soigneusement placé son micro appareillage, une trousse de secours et des substituts

alimentaires. De quoi tenir deux mois en autarcie. Vincent, lui, s'était contenté d'y ajouter une photo.

Il visualisa le cliché dans un coin de sa conscience. Sa fille, Nelma, rayonnante de bonheur dans l'éclat de ses cinq ans.

Envie de crever sur place…

Ici, il mourrait un peu plus de son absence.

***

13 juin 2079. Officiellement, sur autorisation du Saint Siège et sous l'égide du World SPARC, Vincent Montalescot venait d'être envoyé vingt-et-un siècles en arrière pour établir la biographie de Jésus Christ.

13 juin 2079. Officieusement, Vincent Montalescot venait de creuser sa propre tombe…

OceanofPDF.com

BRÈCHE
I

OceanofPDF.com

Et ton corps décharné fera face à la nef,
Ton amour sera mort dans le feu de l’étreinte
Sur tes lèvres meurtries se lira la complainte
« De ta chair je suis fils, de ton œuvre le chef »

OceanofPDF.com

L’Ordre du Corpus Propheta

Lorsqu’ils ouvrent les yeux sur le carnage, la rage les rend fou. La terre incandescente n’est pas assez chaude pour sécher leurs larmes, et il se passe du temps avant que le soleil de Judée ne fasse s’évaporer leur colère. Après la déferlante de tristesse, seule la détermination que leur a léguée Yeshua brûle encore dans leur sang. La détermination et l’amertume.

Trois jours après l’écartèlement du Christ sur le Golgotha, cinq de ses fidèles amis prennent le chemin du plateau de Golan, en Syrie, emmenant avec eux les restes du prophète. C’est là, loin du chaos de Jérusalem, sur les hauteurs qui dominent la traînée noire du fleuve Jourdain, que se met à germer la graine sulfureuse de notre civilisation.

Les compagnons se font une promesse, puis se séparent. Chacun entreprend alors l’expédition que les autres lui ont confiée, emportant avec lui un morceau du corps embaumé dans un petit sarcophage. Depuis le Moyen-Orient jusqu’au cœur de la forêt amazonienne, en passant par les territoires hostiles du Grand Nord et les hauteurs de l’Everest, ils traversent le Monde sous les humeurs d’un climat déchaîné. Ils ignorent la souffrance, n’écoutent plus que leur cœur. Dieu Lui-même leur ouvre la voie, ils en sont convaincus.

C’est à la force de cette foi qu’ils parviennent à destination. Des terres vierges à perte de vue, épargnées par les empires conquérants qu’ils ont quittés des mois plus tôt. Aussitôt, ils exécutent le premier acte de la promesse en se libérant de leur fardeau. Puis, comme ils sont venus ils repartent, mais cette fois, la destination se nomme Massalia et se situe dans le Sud de la France. Là-bas les attend *la veuve*.

Trois ans. C’est le temps qu’il leur aura fallut pour accomplir leur tâche. Trois années au bout desquelles ils se mettent à prier sans relâche pour le salut de leur œuvre. Ils n’ont aucun doute sur la suite : cela prendra des décennies, peut-être des siècles, mais le jour viendra où la gloire de Yeshua sera consacrée.

S’ouvre désormais le deuxième acte de la promesse.

Comme prévu, ils se retrouvent dans la cité phocéenne, heureux de constater qu’aucun d’entre eux ne manque à l’appel. Ne perdant pas un instant, ils agrémentent une carte du monde d’une étrange précision, y inscrivant le point de chute exact de chaque sarcophage. Mais alors qu’ils s’apprêtent à dissimuler le planisphère dans un endroit sûr, la veuve leur fait une révélation qui bouleverse leur plan. Cette confession s’appelle Yava et est âgée de deux ans.

Elle est la descendante directe du prophète…

Les cinq fidèles voient en elle le début d’une lignée qui mènera le sang de Yeshua à travers les siècles. Ils doivent la protéger à tout prix. Pour cela, ils établissent un registre généalogique qu’ils joignent à la carte et scellent les documents entre deux tables de cuir. Au début de l’hiver, trois d’entre eux prennent la route du Nord pour trouver un lieu où cacher les précieuses informations. En février seulement, ils regagnent le Sud où le reste du groupe les attend pour prononcer un pacte : quoi qu’il arrive, protéger le secret de la carte et du registre et ne les desceller qu’à la seule

condition d’une nouvelle naissance. Pour graver cet accord dans la chair des siècles, ils créent un ordre. Le *Corpus Propheta*.

C’est ainsi que plus de mille ans s’écoulent sans que la confidentialité de la société ne soit corrompue. Les membres se succèdent, tous élus selon un rituel strictement défini par les premiers initiés. Il peut s’agir d’un homme influent, d’un boulanger, d’un brigand repenti ou encore d’une putain, mais deux points communs les unissent : leur âme est pure et leurs lèvres scellées pour l’éternité.

La prédiction des fidèles de Jésus avait pris forme quelques années après leur mort, un culte avait été créé autour du prophète. Dès les prémices, des groupes d’hommes et de femmes s’étaient engagés sur les routes de la Galilée pour prêcher la nouvelle parole. Le simple rouage passionnel s’était mué en mythe et n’avait cessé de croître au cours des décennies suivantes, puis des premiers siècles, pour enfin structurer le squelette de L’Église. La quintessence de la passion, le pistil des croyances aux mille yeux, dont le Corpus dût rapidement se protéger. Trop tôt pour que le secret de l’Ordre soit percé à jour. À cette époque la foi est encore fragile, elle doit mûrir avant de découvrir l’existence de la Lignée, de la carte et de tout de qu’elle signifie. S’il vient à être découvert, le registre risque d’être proclamé possession de Rome. À tout prix, le mythe doit rester intact.

Lorsqu’en 1127, Hugues II de Payns, chevalier champenois et fils du seigneur de Montigny, en prend l’autorité, la société secrète amorce un nouveau tournant. Alors que la première croisade fait des milliers de morts sur les eaux de la méditerranée et les routes du Moyen-Orient, des rumeurs enflent au sujet de l’ordre. Le silence jusqu’alors si bien conservé est sur le point de céder. En Champagne, des villageois rapportent avoir vu d’étranges cérémonies présidées par Payns, en lieux et places d’anciennes

chapelles de campagne abandonnées suites aux épidémies de typhus qui ont touchées la région à la fin du onzième siècle.

Aussitôt, le nouveau maître du Corpus s'empresse de prendre les devants en se servant des ravages de la Guerre Sainte pour créer une légitimité à l'organisation, avant que ne soit découverte sa véritable vocation. Il lui conçoit une couverture en créant une milice liée à la quête contemporaine de l'Église romaine. Les *Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon* (que l'on appela plus tard l'*Ordre du Temple*) ont alors pour but d'escorter les pèlerins jusqu'à Jérusalem. Prise dans le tourbillon de ses nouvelles fonctions, la société doit considérablement élargir le nombre de ses recrues. Des soldats de tous bords rejoignent la milice et sont brutalement immergés dans le sang des batailles de la reconquête des royaumes musulmans de la péninsule ibérique.

Afin d'assurer le financement de son activité-écran, le Corpus Propheta crée un réseau de monastères à travers l'Europe chrétienne d'occident. Ces commanderies, rurales ou citadines, ont pour but de produire des ressources au nom de l'ordre et de recevoir les dons des seigneurs désireux de financer la Guerre Sainte. Ce que l'on nomma plus tard le *Trésor du Temple* prend alors des proportions dépassant la volonté de ses créateurs. Des commanderies sont nommées centres généraux de la trésorerie du Temple à Paris, Londres et Jérusalem, où est installé le siège du trésor. Plusieurs rois vont jusqu'à emprunter à l'organisation de quoi sauver l'économie de leur royaume, souvent rendue stérile à cause du financement trop empesé d'une guerre. Certains, même, leur confient aveuglément leur fortune. L'Ordre du Temple devient rapidement le centre du monde. Un œil omniscient dont la pupille dissimule un secret universel. Indicible.

Du fait de son importance, le recrutement des nouveaux templiers est délégué à certaines commanderies. Peu à peu, celles-ci sortent de leur rôle

de simples sources de revenus pour accéder au rang de quartiers généraux, où sont prises d'importantes décisions stratégiques. Malgré cet essor impressionnant, le Corpus parvient à conserver son noyau originel. Du moins jusqu'à la fin du treizième siècle.

À cette époque, le roi de France Philippe IV le Bel mène d'une main de fer les croisades, décuplant l'acharnement employé depuis de nombreuses décennies dans l'espoir de conserver la terre sainte de Jérusalem, qu'il perd finalement en 1291. Dans la fureur de la défaite et, peut-être aussi par jalousie, le monarque décide d'envoyer un inspecteur chargé de contrôler en profondeur les comptes de l'ordre, sous couvert d'une fausse identité. Pour cela, il réclame le concours d'un homme discret, à l'habileté suffisamment aiguisée pour sonder les fondations pécuniaires de l'ordre sans éveiller le moindre soupçon. Le Bel trouve cet homme en la personne d'Eugène de Gormont, huissier seigneurial exerçant dans la province de Troyes. C'est sous le titre de trésorier général que l'agent assermenté est placé à la tête de la commanderie de Paris.

En 1298, après sept années d'enquêtes minutieuses, Gormont rapporte au roi une certitude : l'Ordre du Temple dissimule une fonction originelle bien différente de celle qu'on lui prête. Mais avant de pouvoir approfondir sa découverte, le trésorier est assassiné au cours d'un voyage qui devait le conduire sur les traces des premiers maîtres de l'ordre, à Jérusalem. Faute de preuve, le roi est contraint de laisser les templiers poursuivre leurs actions. Il faut attendre le début du quatorzième siècle et l'arrivée de Guilhem de Nogaret, ancien enquêteur de Champagne, au conseil royal, pour connaître le nom d'un templier prêt à passer aux aveux au sujet de l'ordre. En 1305, en échange d'une amnistie offerte par Philippe le Bel, Esquieu de Floyran, membre du Corpus Propheta, lève le voile sur les obscures raisons d'être de l'Ordre du Temple. Il va même jusqu'à décrire

les rites initiatiques auxquels sont soumis les nouveaux membres. Jubilant de sa découverte, le roi décide d'en avertir le Pape Clément V, espérant une dissolution de la milice dans les semaines suivantes. Mais au bout de plusieurs mois sans réponse du pontife, le souverain prend l'initiative d'organiser lui-même l'arrestation des Templiers.

C'est chose faite le Vendredi 13 octobre 1307. À travers les multiples commanderies du royaume, des dizaines de templiers sont arrêtés tout au long de la journée. Le Corpus est démantelé et Philippe le Bel ne tarde pas à mettre la main sur le précieux registre et la carte. Les documents sont découverts dans la crypte d'une ancienne chapelle dont les ruines gisent en forêt de Chênaies, dans la Sarthe. En homme pieux, Le Bel ne peut se résoudre à croire au contenu de ces œuvres. Sans appel, il les juge comme étant le travail d'un hérétique et leur fait prendre la route de la Guyenne anglaise, alors siège de la papauté. La missive qui les accompagne, écrite de la main même du roi de France, précise qu'il revient au Pape et à lui seul de juger une telle calomnie. De toute évidence, si Satan a un visage c'est celui de Jacques de Molay, alors maître influent de l'Ordre du Temple.

Le Christ ne peut avoir été démembré.

Il ne peut y avoir de descendance…

Lorsque Clément V reçoit la dépêche jointe aux documents, il retourne à Philippe le Bel un courrier soulignant sa désapprobation quant aux décisions prises à la hâte, au sujet de l'arrestation du 13 octobre. Il y certifie, en revanche, qu'il fera son possible pour retrouver la source de ce crime abject commis envers l'Église. Enfin, il lui demande de ne rien divulguer de ce qu'il vient d'apprendre. « Le Mal a des oreilles ».

Sans perdre un instant, le Pape dépêche une mission en direction de la Toscane, où est supposée se trouver la dernière descendante notifiée sur le registre du Corpus. Une fois sur place, les soldats de la milice spécialement

crée pour l’occasion n’ont aucun mal à trouver la jeune Fedora Carnadel, fille d’un modeste pêcheur de la petite ville côtière de Livourne. Âgée de treize ans, l’enfant est conduite de force jusqu’au trône de Saint Pierre.

Quand le pontife la voit pour la première fois, il hésite avant de sonder son regard. La peur d’y entrevoir l’éclat de son ascendance. Mais lorsqu’il se retrouve seul avec elle, dans la pénombre de ses appartements, il ose enfin lire dans son âme. Le voluptueux nectar de la pureté s’y prélasse. Il le provoque. Cela lui suffit. Il ordonne alors aux caméristes du palais apostolique de la soigner comme nulle autre.

Elle est le Sang…

L’Abbaye de Soboles Sanctus

À la suite de ces évènements, le Pape effectue une retraite de plusieurs semaines dans un cloître égaré au milieu des Pyrénées. Il y lutte contre sa propre conscience des nuits durant et affronte ses démons, dans le limon de son orthodoxie. Il prie aussi, jusqu’à s’en user les paumes, dans l’espoir que le seigneur reconnaisse en lui le grand visionnaire de la Chrétienté. Doucement, de cette réflexion née une idée grandiose, qui mûrit dans son esprit comme un fruit sucré et gorgé de soleil. Mais rapidement, le fruit flétrit, il perd de ses intenses couleurs pour ne plus devenir qu’un abominable concept purulent. Un chancre spirituel.

Pourtant, au sortir de l’hiver 1309, il prend deux décisions. La première : installer son siège dans le Comtat de Venaissin, près d’Avignon, afin de prendre ses distances avec les tensions qui règnent à l’époque entre le roi de France et la Guyenne anglaise. La seconde : tenir malgré tout sa ligne de conduite quant à l’idée édictée par sa conscience, lors de son séjour dans les Pyrénées.

Une fois installé, il fait quérir une dizaine de bellâtres à travers le royaume, dix hommes dont les critères de constitution physique et mentale correspondent avec l'idée qu'il se fait du parfait procréateur. Dès que ceux-ci sont rendus au Saint Siège, il sélectionne celui qu'il trouve le plus à même de remplir sa tâche. Les neuf autres sont exécutés la nuit suivante. La jeune Cardanel et l'*étalon* sont alors enfermés dans une chambre gardée jour et nuit, jusqu'à ce que ce dernier parvienne à l'enfanter. Ce qui se produit le mois suivant…

Parallèlement à cette première étape, le pontife crée une cellule dédiée à la phase suivante de son plan. Il mandate son plus proche conseiller afin que celui-ci convainque quatre hommes à participer au projet. Pour accélérer le processus, il lui octroie un budget dédié à la corruption. Quatre corps de métiers indissociables du schéma pensé par le Pape. La liste mentionne :

- Un étudiant en architecture moderne,
- Un artisan maçon spécialisé dans l'édification de forteresses,
- Un armateur en faillite,
- Un médecin de campagne en mal de grands œuvres.

Sa mission accomplie, le conseiller reprend le chemin d'Avignon, avec en poche les noms et gages de ceux qu'il a convaincus. Mais à la sortie d'Aix en Provence, alors qu'il traverse un sous-bois, deux hommes encapuchonnés l'abattent d'un coup de dague, récupérant ainsi le résultat de sept mois de battue à travers les sentiers du pays. Ils ramènent aussitôt leur butin à un intermédiaire qui les récompense avant de transmettre le contenu du rapt au pontife. Pas de trace, pas de suspicion.

À compter de cette date, les mois s'enchaînent comme autant de perles au cou d'une marquise. Les quatre hommes recrutés par le conseiller sont installés au palais et traités au même titre que les ingénieurs du Pape.

L’étudiant architecte et le maçon travaillent sans relâche sur les plans d’une abbaye d’un nouveau genre. Une fois le travail avancé, ils embrigadent plus d’une centaine d’ouvriers. Des bagnards, pour la plupart, que le Pape a fait gracier en échange de caisses pleines de Besants d’or, discrètement glissées aux seigneurs des fiefs concernés.

L’armateur, lui, voit sa trésorerie enfler plus que de raison. Il peut ainsi acquérir une armada qu’il fait spécialement apprêter pour la traversée d’un océan supposé être « prisonnier des glaces ». Par la suite, il envoie ses navires bardés de métal mouiller sur les côtes atlantiques de l’Empire de Marrakech, pour plus de discrétion, et entame le recrutement de matelots volontaires. Après quelques semaines, le Pape lui donne accès à la carte confisquée au Corpus des mois plus tôt. Cette géographie mystérieuse, où de nouveaux continents semblent dévorer les mers, lui paraît plus improbable encore que les théories antiques au sujet des étoiles. Malgré tout, le vieux briscard se surprend à y croire et va jusqu’à planifier un itinéraire.

Le médecin, enfin, prend le temps d’étudier les médications extraordinaires et la chirurgie de base. Il prépare des solutions censées aider à luter contre les assauts du froid et, presque sans conviction, prie Dieu pour invoquer son soutien.

Le trésor de l’Ordre du Temple, récupéré par l’Église suite à l’arrestation des templiers, est largement mis à contribution dans cette quête. Mais Clément V, en fin trésorier, conserve une dernière fraction de sa caisse secrète pour la phase finale de son plan : le voyage et l’édification.

***

À l’été 1311, la flotte amarrée au large de l’Afrique entame sa longue traversée vers le grand Sud. Selon la carte du Corpus Propheta (conservée à Avignon et scellée par le sceau pontifical) et les prévisions de l’armateur, quatre mois sont nécessaires aux sept navires pour rejoindre les côtes du continent inconnu, sans compter les escales sur les rives africaines.

Mais ce n’est qu’au bout de sept mois que l’armada atteint les glaces de l’Antarctique. Seuls cinq navires subsistent, les ponts jonchés d’hommes mourants. La quête du Corpus renaît de ses cendres sous un jour nouveau. Elle se poursuit sous l’Égide de l’Église, à l’abri de la banquise et de son mystère immaculé.

Il faudra attendre un grand nombre d’allers-retours entre les deux continents, de navires lourds d’hommes happés par les profondeurs, d’ouvriers morts de froid ou de faim et, enfin, l’année 1348, avant que l’Abbaye de Soboles Sanctus n’expose son impressionnant corps de pierre sur le lit glaciale du massif Vinson.

Alors que le dernier pavé est posé, un Grand Chevalier de l’Ordre Chrétien est envoyé par Clément VI, héritier pontifical du projet, avec l’ordre de passer sous silence les quarante dernières années. Un matin, l’émissaire ordonne à ses adjoints de réunir la totalité des hommes présents sur le chantier à l’intérieur de l’édifice, prétextant que chacun doit recevoir sa solde avant de repartir pour l’Europe. Un message de la plus haute importance doit également leur être lu de la part du Pape.

Une fois tous rassemblés dans une salle creusée dans la montagne, au fond de l’abbaye, le Grand Chevalier fait refermer et sceller les deux portes de pierre qui ouvrent l’énorme niche rocheuse, sous le regard étonné des ouvriers. Après quelques prières silencieuses dans le crépitement des torches, les braséros initialement prévus pour réchauffer l’air sont brusquement renversés. L’alcool répandu au préalable sur le sol et les murs

s’embrase dans un souffle bleu. Dans les flammes et la douleur, et avec la force de Dieu, les émissaires du Saint-Siège luttent jusqu’à la fin devant les portes pour qu’aucun ne s’échappe. Un aller simple pour l’Enfer.

Plus tard, une stèle est érigée sur le seuil de l’abbaye. Un modeste mausolée fouetté par le blizzard, sur lequel est inscrite une prière au nom de ceux qui ont payé de leur vie l’édification de Soboles Sanctus.

Amen.

***

Deux ans plus tard, la descendance de Jésus Christ, qui avait jusqu’alors été conservée dans le couvent de Sainte Marthe, situé dans le massif des Aravis, à quelques lieues du Mont-Blanc, est conduite dans le Sud de la France. Alors que les foyers de la grande Peste Noire ravagent l’Occident, une petite flotte apprêtée pour un long voyage quitte les eaux de la Méditerranée. Répartis sur trois caravelles, les dix individus que compte la lignée, accompagnés d’une cohorte de moines cisterciens, entament la traversée. À l’abri du soleil, de l’iode et de l’équipage, un petit coffre métallique tangue durant plus de quatre mois dans la cale du vaisseau principal, protégeant le registre et l’inestimable carte soustraits au Corpus près de cinquante ans plus tôt. Lorsque la flotte atteint le Nord du pôle, les porteurs du gène comprennent que leur route s’achève là, sur une terre dont ils resteront captifs pour l’éternité. Au-delà de la glace, du temps et de l’abbaye, qu’ils atteignent au bout de plusieurs semaines de marche, c’est de leur propre condition qu’ils sont faits prisonniers. Le monde de la Chrétienté s’ouvre alors sur un univers parallèle, dans lequel la terrible vérité s’enracine au fil des siècles. Tout au fond, la lignée s’y perpétue dans le plus parfait secret.

Tous les six ans, un convoi de moines prend la route pour l’abbaye afin de relayer les plus éprouvés et de remplacer les morts parmi les cisterciens. Il arrive plusieurs fois que l’expédition échoue, laissant les résidents de Soboles sans nouvelle du monde pendant près de vingt ans. Envers et contre tout, la confidentialité est observée dans son plus bel appareil de mensonge et d’obscurantisme.

Durant les sept siècles qui suivent le bocal reste hermétique…

Edgar Kain sur la route du repos

Sept siècles. C'est ce qu'il faudra attendre pour voir le secret se fendre…

En avril 2039, la salle des ventes londonienne Christie’s organise la liquidation des biens du plus célèbre antiquaire de la place européenne : Kennett Benaard. Un historien passionné par la religion chrétienne qui, au fil de sa carrière, avait acquit suffisamment d’objets pour ouvrir deux musées privés. L’un en plein cœur de Londres, l’autre à Paris. Parmi les antiquités mises à prix lors de cette vente figure une importante collection de registres et manuscrits, dont le spectre s’étire du début du Moyen-âge à la fin de la Renaissance. Mis à part quelques ouvrages reconnus, tels qu’un exemplaire original du *Malleus Maleficarum*, ou encore la première partie du *Manuel des Inquisiteurs* de Nicolas Eymerich, ces anciens cahiers n’enflamment pas l’engouement des acheteurs. Edgar Kain, en revanche, qui depuis des années se voue à la recherche d'indices sur une possible lignée christique, est certain d’y trouver son compte. Il n'hésite d’ailleurs pas à proposer une somme démesurée pour l’acquisition de tous les registres que compte la collection de Benaard. Le commissaire priseur lui

cède ainsi les cent-trente-trois ouvrages du lot. L’antiquaire exulte, il va enfin pouvoir poursuivre son œuvre…

Une fois en possession des registres, il s’enferme dans son appartement de South Kensington, à Londres, et entame une lecture qui va durer près d’un mois. Il trouve de tout. Des registres d’hôpitaux français et allemands, des carnets relatant en détails de très vieilles enquêtes policières, pour la plupart non résolues, ou encore les cahiers d’expériences d’un inquiétant médecin du quatorzième siècle, confisqués par l’Église. Mais ce qui attire davantage son attention se trouve être un document d’une effroyable banalité : le journal d’un moine de l’abbaye Sainte-Marie-d'Aulps, en Haute-Savoie. Sur les sept volumes reliés et signés de la main d’un certain Frère Barnard, Kain relève plusieurs indices pour le moins étranges.

Le carnet relate les journées du religieux entre les années 1453 et 1470, toutes rythmées par le long et laborieux ballet de prière et de travail, de repas réduits au strict minimum et de frustration charnelle. Mais au printemps 1458, Frère Barnard introduit un nouvel élément à son désespérant quotidien. Il décrit l’arrivée d’une cohorte de cisterciens, qu’il reconnait rapidement grâce à leurs coules flanqué d’un blason bleu encadré par deux sceptres pontificaux. Selon Barnard, chaque moine porte un menu bagage en bandoulière et aucun effet visible ne donne d’indication sur la raison du déplacement. En revanche, une charrette les accompagne, une carriole usée, pleine d’épais manteaux de fourrure et de bocaux de graisse, que tire péniblement un puissant cheval de trait. Sans que jamais Barnard ne sache pourquoi, les douze hommes venus du Nord séjournent trois jours à Sainte-Marie-d’Aulps, avant de repartir aussi silencieusement qu’ils étaient arrivés, par la route du Sud. La vie reprend alors sa lente et fastidieuse constance, puisant son carburant dans l’abnégation.

Cet évènement n’aurait jamais attiré l’attention d’Edgar Kain si une deuxième vague de cisterciens ne s’était invitée six ans plus tard, à la même saison, par la même route du Nord. Douze moines, le schéma identique : trois jours d’isolement dans l’aile Ouest de l’abbaye, aucun contact avec le reste des hommes et un départ au levé du soleil, à travers les sentiers forestiers plongeant vers le Sud. Dans son journal, Barnard fait la relation entre les deux évènements mais n’approfondit pas la question, jusqu’à ce que l’étrange défilé ne refasse surface… six ans plus tard.

Kain en déduit que s’il s’agit d’un déplacement à intervalle régulier, en admettant que ce mouvement ait toujours cours six-cents ans après, le prochain passage des moines à travers les Alpes se fera au printemps 2040. Mais rapidement, il se rend à l’évidence : l’abbaye de Sainte-Marie-d’Aulps a été classée en 1902 et n’est plus fréquentée que par des touristes. De plus, traverser un pays à la force de ses jambes tient désormais du conte de fée. Il n’y a aucune suite à donner à cette découverte.

Jusqu’à ce qu’il comprenne…

Les fourrures, les bocaux de graisse. Ces hommes allaient en direction d’une terre où un grand froid sévissait. Mais, paradoxalement, ils empruntaient une route menant vers le Sud, et en plein mois de mai nul n’avait besoin de s’équiper ainsi, même pour traverser les Alpes…

Le Sud…

Plus bas il y avait Grenoble, la Provence….

Plus bas il y avait Marseille… et la Méditerranée.

Désormais il sait, c’est évident ! Ces moines se rendaient dans la ville portuaire ou l’une de ses voisines. Kain n’a plus qu’une chose en tête : retrouver la trace du passage des cisterciens dans cette région. Il se met alors à traquer le moindre registre de capitainerie qui pourrait trahir cette mystérieuse mise en seine, écumant les musées, les salles d’archives des

mairies potentiellement concernées par cette histoire et les bibliothèques. Puis une nuit, alors que son espoir se consume à chaque seconde qui passe, il lit une page dans le journal de bord d'un capitaine de la marine royale, venu prendre sa retraite dans le Sud de la France au début du dix-septième siècle. Kain a acquit le carnet dans une brocante le matin même, pour une bouchée de pain. Il sent que cette pioche va payer pour de bon, et il n'a pas tort.

Le vieux briscard qui avait écrit ces lignes plus de quatre siècles auparavant, assis derrière les carreaux d'une chambre louée dans une auberge, avait une vue imprenable sur le port et ses allers et venues. Lorsque les cisterciens étaient passés par là, il avait pris soin de tout détailler. Les armes de l'ordre, la charrette pleine de fourrure, le nombre d'hommes, la durée de leur séjour à Marseille et même le nom de la petite embarcation qui les avait conduits jusqu'au navire qui mouillait au large. Une nef décrite par l'ancien capitaine comme étrangement équipée. Au bas de la page, il avait esquissé le vaisseau, mettant en évidence les grandes plaques de métal qui en recouvraient la coque pour se rejoindre en lame sous le beaupré.

La suite du récit laissait penser qu'au moment des faits, le marin avait mené son enquête au sujet du bardage. De toute évidence, ce qu'il en avait déduit semblait ne pas le convaincre. À cette époque, l'existence du continent austral n'était pas encore résolue et divisait les grands esprits de la navigation. L'auteur du journal appartenait formellement au clan des sceptiques. Pour autant, il n'avait pas omis pas de restituer les résultats de son investigation : les cisterciens prenaient la mer pour rejoindre la terre la plus au Sud du globe.

Le capitaine en était resté là.

À cet instant précis, le visage de Kain, pourtant opaque à la lumière de l’âme, s’embrase d’un flamboiement sinistre.
Il est sur la bonne voie. Celle de la rédemption…

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

OceanofPDF.com

11

« Vous connaîtrez la vérité, et la vérité fera de vous des hommes libres ! »

Jean (8:32)

Demville, Samedi 19 Août 2079. 7h00

La chaleur était écrasante, dessinant des mirages sur les highways, faisant reluire le sol là où la pluie n'était pas tombée depuis des semaines. La végétation haletait, seuls les spécimens protégés des jardins du SPARC étaient habillés de printemps, pétales grand ouverts, feuilles grasses.

Malgré son calme apparent, Demville était en ébullition. Huit jours plus tôt, un avion aux couleurs de la Dream Area s'était posé sur la piste de San Lorenzo, l'aérodrome situé à trois kilomètres au Nord de la ville, avec à son bord le corps inanimé de Montalescot.

Comme une carcasse en décomposition assaillie par une armée de mouches, le biographe avait fait l'objet d'un véritable chahut médiatique. Le monde s'était soudainement éveillé, reprenant son souffle après une période d'apnée, entre autre nourrie par l'élection du nouveau Pape à la sortie de cinq jours de conclave. Cornelius Giasparone d'ailleurs, du haut de son palais, avait promis que l'Église allait enfin réapparaître sous sa face originelle, invitant ses plus fidèles agneaux à se joindre à cette *Nouvelle ère de conquête*.

Inanimé, c'est le terme qu'avaient employé les présentateurs télé et les unes du monde entier pour parler du corps retrouvé dans le time traveler, au centre de la base de lancement de Jérusalem. Mais sous son enveloppe

placide, Vincent était bien vivant. On l'avait aussitôt transporté au Spring-H Hospital, et après huit jours passés dans les limbes du coma, il avait lentement refait surface, jusqu'à ce matin.

***

Une lumière rougeoyante. Un champ d'oliviers qui s'étirait à l'infini, balayé par un vent chaud. Une odeur particulière aussi. Si âpre qu'une de ses narines saignait. L'arôme étouffant des chairs en putréfaction.

Le goût du sang se promenait sur ses lèvres, c'était presque bon. Vincent avançait d'un pas serein, faisant craquer sous ses pieds nus des tiges d'herbes sèches. Par à-coup, des mèches de cheveux fouettaient son visage masqué par une barbe châtaine. Depuis le haut de son crâne, de multiples filets de sang s'écoulaient, lascifs, vers les pentes ombragés de sa nuque.

À chaque pas qu'il faisait, son corps laissait apparaître de nouvelles plaies. Des entailles fines et proprement découpées, mais aussi de petits bouquets de chair ensanglantés sur les flancs et les cuisses, comme des coups de fouet infligés par un bourreau fantôme. Curieusement, il ne ressentait aucune douleur, il était un martyr de l'esprit et non du corps. Seulement la tristesse de découvrir à quel point l'homme était abject et déloyal.

Abject et déloyal…

Vincent pensait à cela, il était sous l'emprise d'un accès de lucidité. La perfidie qui animait le monde, la pitié qui avait déserté le navire, tout cela lui paraissait plus clair à présent. Il avançait toujours, le suaire qui l'habillait ne faisait plus apparaître que de minces parcelles de coton épargnées par l'envahisseur vermillon.

Puis il y eut ce tertre de cendre, en-haut duquel deux croix en bois semblaient flotter dans l'air lourd, à demi réelles, à demi vaporeuses. Sur chaque crucifix, une silhouette au visage incertain agonisait. Vincent, lui, savait qui il était, qui le possédait, il savait aussi qui souffrait là-haut, mais il ne pouvait pas lutter. Il n'y avait pas d'issue possible car tout était joué.

En posant le regard sur ses mains, un mot percuta son esprit comme gifle humiliante : Assassin.

Dans la gauche, il tenait un maillet usé. Dans la droite, un long clou à charpente plus rouge que les cieux.

***

De l'air !

La première chose à laquelle songea Montalescot en s'arrachant de son cauchemar. Il se redressa sur son lit comme un noyé s'extirpe des profondeurs, et dégrafa dans l'élan les deux petits boitiers scotchés sur sa poitrine, au niveau du cœur. Les défibrillateurs automatiques.

À coté de lui, une machine émettait des bips à intervalles réguliers. Sa vision était floue, un temps de retard s'était glissé entre lui et la réalité. En balayant la pièce du regard, il reconnut l'environnement glacial du Spring-H, il s'y était rendu plusieurs fois pour des contrôles de routine. Onze mètres carré de métal froid et de plastique transparent, de parois grises et de carrelage blanc. En se redressant davantage, il jeta un œil sur le morceau de ciel azur qui se découpait dans le mur. Le soleil rasait l'horizon, mais embrasait déjà le monde. Le désert flambait.

Petit à petit, son esprit émergea de la brume, laissant pénétrer la rumeur de la vie qui grouillait derrière sa porte. Bruits de pas, chariots métalliques, échos de voix. Il se leva, sa blouse en papier l'irritait, le contact avec le sol

froid lui déplaisait. Tous ses muscles étaient en souffrance. D'une main fébrile, il rabattit ses cheveux vers l'arrière. Une seconde, il rêva d'une douche. La lumière lui faisait mal aux yeux, et ce n'est qu'au bout d'un long moment que ses pupilles l'acceptèrent, se rétractant comme des tournesols à la nuit tombée. En quelques pas, il fut rendu dans la petite pièce qui accueillait les toilettes et aperçut son reflet dans un miroir aux coins élimés, fixé au-dessus d'un lavabo en inox.

Apparition abyssale…

Impossible, ce visage gris et creusé ne pouvait être le sien. Pourtant, il dû s'y résoudre, son état de fatigue lui donnait bel et bien des allures d'ectoplasme. Une barbe de plusieurs semaines lui dévorait la figure en une sorte de jungle carnivore. Il s'examina, s'inspecta, passa ses doigts tremblants sur les quelques petites plaies qui parsemaient son front et ses joues. D'où venait-il ? Qu'avec t-il vécu ces derniers jours pour être si différent ? Si… nouveau ?

Rien. Il ne se rappela de rien. Pas un souvenir, pas une once de mémoire. Le vide absolu. Il fît un effort. Encore. Des images lui revinrent par flashs brumeux et désordonnés : son au revoir à Lydia et Sam, la conférence de presse, l'orage, l'objet de sa mission, le soleil sur le time traveler…

Et après…

Le néant.

Certains biographes étaient sujets à ce genre de traumatisme, mais chez eux subsistaient au moins des bribes de vécu, des atomes du passé. Rien à voir avec le cas de Vincent, dont les lésions étaient plus profondes. Quelque chose de moins psychologique. De plus médical et efficace.

Une bouffée brûlante l'envahit et, sans attendre, il se passa la tête sous l'eau, espérant que la fraîcheur joue un rôle d'électrochoc. Mais, lorsqu'il se redressa face au miroir, quelque chose attira son attention. Dépassant de

sous sa blouse en papier, plusieurs scarifications tâchées de Bétadine grimpaient et se rabattaient en lignes brisées sur le haut de son torse. Aussitôt, il tira sur le col qui se déchira en produisant une fine poussière blanche.

Coup de marteau dans l'abdomen. Suffocation.

Les bouffées de chaleurs se muèrent en vagues bouillonnantes. Une série de chiffres et de lettres était gravée dans sa chair. L'ensemble formait un message illisible à l'envers. Dans le reflet, la ligne partiellement cicatrisée paraissait plus horrible encore.

Il fut prit de vertiges, d'angoisse. Plus aucun souvenir de son voyage et ces plaies qui le narguaient. Une voix, tout prêt. Sur le seuil de sa chambre. Le Docteur Graham discutait avec une infirmière et s'apprêtait à entrer.
Réflexe.
Vincent se plaqua derrière la porte des toilettes, souffle court. Son instinct lui dictait de se méfier. Fermement.
— Très bien, j'arrive dans un instant, fit la voix étouffée de Graham, le temps de contrôler l'évolution de la 213.

Les gons grincèrent. Les pas du neurochirurgien qui avait pris en charge le trauma du biographe résonnèrent, avant de suspendre leurs échos, comme pour sonder le silence. Le médecin fouilla la pièce du regard. Personne.

Il était étriqué dans sa blouse trop courte, cela faisait des semaines qu'il avait demandé à ce qu'on lui en commande une paire à sa taille. Le petit personnel se foutait bien de son confort. Il devrait *encore* se débrouiller seul, comme lorsqu'il engraissait ce cabinet de libéraux foireux, dans les quartiers Ouest de Melbourne.

Le lit était vide. C'était pour le moins curieux dans un service de réanimation. Montalescot n'était pas censé pouvoir se lever, encore moins se déplacer seul. Il l'avait examiné la veille au soir et son précédant

diagnostique, encore inscrit sur l'écran de suivi fixé au-dessus du lit, attestait d'un coma profond. À moins que…

Le médecin se tourna lentement vers les toilettes.

— Monsieur Montalescot ?

Il fit plusieurs pas dans cette direction, jusqu'à se trouver face à la porte entrouverte.

Vincent ne répondit pas, un plan était déjà en échafaudé dans son esprit. Un mécanisme bancal qui le poussait à agir sans réfléchir. Graham poussa doucement le battant et passa la tête dans l'entrebâillement…

Le biographe sortit de l'ombre, comme un démon de son antre, et tira le médecin vers lui avant qu'il n'ait le temps de réagir. D'un geste ferme, il enserra son cou en se plaçant derrière lui. Sa barbe encore ruisselante collait à la tempe de Graham, qui n'osait plus bouger. Un mouvement sec et ses pauvres vertèbres cèderaient.

— Maintenant vous allez tout m'expliquer, OK ? chuchota Montalescot. Ce que je fais ici et pourquoi je ne me rappelle de rien.

La blouse blanche tenta de s'exprimer, mais la pression exercée sur sa gorge étranglait les mots.

— Lorsque les techniciens… de la base de Jérusalem ont ouvert la capsule ils… ils vous ont trouvé inanimé. Vous avez été transféré d'urgence à Spring H… Le scanner nous a indiqué la présence d'une lésion au niveau du cortex. Votre trouble mé… mémoriel y est lié, c'est certain. Nous attendions votre réveil…

— Ne vous foutez pas de ma gueule, cracha Montalescot en resserrant son étreinte, ce genre de trouble ne porte jamais sur la totalité du voyage…

— Les am… amnésies post-traumatiques sont fréquentes chez les biographes, vous devriez retrouver la mémoire sous quelques jours…

— Et la puce ? Je veux voir la puce ?

— Elle est à l’étu…

Un craquement. Le premier et dernier avant la rupture fatale. Vincent se contenait. Il devait rester derrière la ligne jaune de sa patience.

— Vous allez me faire sortir. Trouvez un moyen, mais faites-moi sortir sur-le-champ ou je vous brise.

— D’acc… D’accord. Mais lâchez-moi !

Montalescot relâcha son emprise en poussant Graham de sorte qu’ils se retrouvent face à face. Dans la rapidité du geste, il avait attrapé un des stylos épinglés à la poche-poitrine de la blouse. Il en plaqua la mine au niveau de la jugulaire. Acculé, le médecin fit signe qu’il devait passer un appel. Tout en fixant son *patient*, il prit une voix de circonstance lorsque l’infirmière en chef répondit.

— Sarah, s’il vous plait, j’aurai besoin de trois bandes Velpeau et d’un fauteuil roulant pour la 213.

Quelques secondes plus tard, une jeune stagiaire se présenta à l’entrée de la chambre avec le matériel. Graham la remercia, puis Montalescot sortit des toilettes dans sa mise d’homme des bois. Ayant saisit les intentions du médecin, il attrapa des rouleaux-compresses et entreprit de se bander le visage en intégralité, ne laissant que deux maigres interstices au niveau des yeux. Il récupéra ensuite les deux petits boitiers estampillés de la marque *Oxybox* qu’il avait arrachés de son torse quelques minutes plus tôt, et les régla sur la position de débit maximum, sans toutefois les allumer.

— Ouvrez votre chemise, fit-il sèchement.

— Que faites-vous ?

— Juste une mesure de précaution…

Vincent plaça les deux appareils sur la poitrine de son otage, et agita sous son nez la minuscule télécommande qui servait à les déclencher à distance.

— Inutile de préciser ce que je pourrai infliger à votre cœur, si vous tentiez quoi que ce soit. N’est-ce pas, Docteur ?

Graham hocha la tête, il n’osa plus faire un mouvement jusqu’à ce que le biographe lui en donne l’ordre. Il regarda Montalescot récupérer une blouse neuve sous le fauteuil, la passer et s’installer sur le siège avec un naturel étonnant. Puis ils sortirent de la chambre.

Le médecin s’efforça de reprendre sa mine habituelle, tout en poussant le siège. Un homme secret et distant. Sans ciller, il mena Vincent jusqu’au parking souterrain en prenant soin d’éviter les regards étonnés de ses subalternes. Arrivés au sous-sol, Graham se dirigea vers son propre véhicule, les échos de ses pas se perdaient dans la profondeur de l’endroit.

— J’ai du mal à vous suivre, Docteur, lança Vincent à travers son masque de tissu.

Ils venaient de s’arrêter devant une moto au fuselage élancé. Le biographe ne s’attendait à pas devoir décamper au guidon d’un pareil engin.

— Vous voulez fuir ? Je vous en donne la possibilité. Prenez-la et disparaissez. Quoi que vous fassiez, je ne donne pas cher de votre peau une fois dehors.

Vincent nota cette dernière réflexion dans un coin de son esprit. Sans le vouloir, le médecin venait de dévoiler la mise à prix de sa tête. Nouvel élément à ajouter au puzzle…

Ils étaient seuls à cet étage, écrasés sous la clarté d’un plafond recouvert de cellules photoélectriques qui n’arrangeaient rien à leur teint blafard. Il y avait peu de véhicules stationnés. Quelques fusers, une voiture et cette moto au style tranchant, en opposition totale avec le personnage censé la conduire. Montalescot se leva et défit son bandage, tandis que le médecin mettait le bolide en route.

— Vos vêtements.

— Pardon ?

— Wilfried, ne m’obligez pas…

Graham s’exécuta sans renchérir. Ses habits n’étaient pas du goût de Vincent, ni même de la bonne taille, mais le pantalon en toile beige et la chemise écrue lui plaisaient davantage que la blouse en papier qu’il proposa au médecin. Graham déclina et renfila sa blouse blanche.

— Montez derrière moi, ordonna le biographe.

— Je n’irai nulle part, rétorqua Graham qui tournait déjà les talons.

— Très bien, dans ce cas, dites à Saint Pierre que mon séjour là-haut n’a été que trop court.

La blouse en chaussettes freina aussi sec et, sans se retourner, proposa :

— Je vous fais sortir et vous me déposez dehors, c’est compris ?

— C’est tout ce que je vous demande.

Ils grimpèrent ensemble sur l’engin. La mécanique hurla sous le coup de poignet du biographe et le médecin dut se rattraper pour ne pas basculer en arrière.

Vincent s’arrêta à trois-cents mètres du bâtiment, le ronronnement du moteur était à peine audible. Graham descendit et, sans rien ajouter, s’éloigna en direction de l’hôpital. Sa blouse virevoltait au gré du vent. En le regardant partir, Montalescot sentit poindre une contrariété. Peut-être n’aurait-il pas dû le laisser filer aussi facilement, cet homme devait en savoir plus qu’il ne le prétendait. Puis il repensa au rêve qu’il venait de faire, à sa symbolique. Un frisson parcourt son échine. Le poids de la responsabilité lui tombait brutalement sur les épaules. C’était limpide, mais tellement douloureux. Il n’avait pas le temps de remonter les pistes pour comprendre ce qui lui arrivait. D’abord s’assurer que Lydia et Sam ne couraient aucun danger. Trouver une explication à sa perte de mémoire pouvait encore attendre quelques heures.

Une fois qu’il les saurait sains et saufs, à cet instant seulement, il irait rendre visite à une personne qui avait sûrement beaucoup de choses à lui raconter…

OceanofPDF.com

12

Rome, cité du Vatican, au même moment

Alfonso Rocca était tendu. Terriblement tendu. Il préparait cet entretien depuis plus de trois semaines et l'heure était enfin arrivée. Terrifiante.

Vingt-et-un ans passés à présenter le journal télévisé le plus suivi d'Italie, le troisième en Europe. Jamais un seul dérapage, pas un loupé. Un sourire à quarante-mille euros, un sang froid éprouvé à maintes reprises et une répartie à faire pâlir les plus grandes stars du Hip-hop US. Pourtant ce soir, il sentait que quelque chose s'était glissé dans le rouage habituellement si bien huilé de ses interviews. Était-ce le décor qui l'impressionnait ? Non, il en avait vu d'autres. L'étonnant charisme du vieil homme assis en face de lui, dans un trône serti d'or ? Non plus, pas plus que son statut de doyen de la chrétienté et de guide spirituel de quatre milliards d'individus à travers le monde. Ce quelque chose était plus sournois. Moins perceptible.

Échanges de regards.

Sourires courtois.

Une poignée de secondes avant de prendre la parole, Alfonso eut un accès de lucidité. Évidemment ! Ce qui le déstabilisait à ce point se trouvait dans les yeux du pontife. Derrière sa soutane rouge bordée d'hermine, son visage taillé à même la sagesse et ses doigts annelés de joyaux, se dissimulait une lueur sinistre. La flamme séculaire du conservatisme et de la radicalité.

Rocca épongea une goute de sueur qui roulait le long de son oreille, regarda ses chaussures pour ne pas sombrer dans l'abîme noir des iris du Pape et inspira. L'occident tout entier avait les yeux braqués sur ce qui allait se passer. Le régisseur studio entama le décompte.

— Antenne dans 5, 4, 3…

Giasparone plaça un masque de bonté sur son visage, puis contempla le présentateur qui s'élançait, générique à l'appui.

— Madame, Monsieur, bonsoir. Vous l'attendiez depuis plusieurs semaines, en exclusivité pour vous, *Notte Bianca* se rend ce soir de l'autre coté des portes de la Cité vaticane pour un évènement exceptionnel. Pour la première fois dans l'histoire de la télévision, un pape accepte de nous laisser pénétrer dans l'univers défendu de l'Église catholique. Sa Sainteté répondra également à *vos* questions et nous livrera ses premières impressions sur le projet Yeshua, qui s'est achevé il y a seulement huit jours.

— Votre Sainteté, Innocent XIV, bonsoir.

Giasparone lui rendit son sourire sans ouvrir la bouche.

— Tout d'abord, merci de nous recevoir, ici même, dans vos appartements. Votre pontificat vient de commencer, après un conclave qui a tenu le monde en haleine durant cinq jours. Nous connaissons désormais votre orientation, qui tranche, et ce n'est plus un secret pour personne, radicalement avec celle de votre prédécesseur. Alors, si vous me le permettez, Votre Sainteté, j'ai une toute première question : selon vous, pour quelles raisons les cardinaux électeurs ont décidé de vous offrir la majorité ?

Le pontife digéra ces dernières phrases avec concentration. Il ne voulait pas se tromper, pas ce soir. Il avait un but, celui de faire comprendre aux

hommes qu’ils avaient atteint un point de non-retour. Il se lança calmement et, de sa voix éraillée, offrit des mots bien pesés.

— Voyez-vous, je pense qu'à l'heure où nous parlons l'Église vit les heures les plus sombres de son histoire, et ce malgré les apparences. La Chrétienté n’a plus de prise sur les grandes décisions contemporaines, elle est évincée des moments clés de notre histoire et une grande majorité de gens s’intéresse plus aux pseudos secrets du clergé qu’à sa véritable finalité. Ainsi vont les hommes, mon cher Alfonso, et je ne vous mentirai pas en affirmant qu’il y a fort à faire pour un pape conscient du mal-être ambiant. La qualité d’un pontificat ne se calcule plus sur sa longévité, mais bien sur son efficacité à réconcilier l'Homme avec la foi, quelles que soient les méthodes utilisées. Les cardinaux électeurs l'ont semble t-il compris et, malgré toutes les rumeurs qui ont été semées pour m'éloigner du trône de Saint Pierre, ils ont su voir en moi le renouveau de la foi. Je suis vieux, vous savez, le temps qui me reste est la chose la plus précieuse que je possède, alors je compte bien le mettre au service de Dieu.

Le vieillard laissa planer ses dernières paroles dans la torpeur de son bureau, autorisant les fontaines de Maderno et du Bernin à faire entendre leur immuable clapotis. Les personnages des tapisseries religieuses accrochées aux murs avaient laissé leurs baptêmes et autres sacrements, afin d’écouter avec attention leur nouveau légat. Rocca leur céda une poignée de secondes, puis enchaîna…

Ainsi s’égrainèrent de longues minutes de questions-réponses, durant lesquelles la politesse et la réserve eurent plus de poids que le sens profond du dialogue. Rien ne dépassa. Une nouvelle fois, Alfonso eut l’impression de franchir un énième palier dans la hiérarchie des divinités politico-médiatiques. Lorsqu’une pause fut marquée, il reprit les couleurs qu’il avait

laissées sur le seuil du palais, humant discrètement le parfum de son énième victoire.

Il était accoudé au garde-fou du balcon, donnant sur le bureau du Pape, lorsque celui-ci le rejoignit, appuyé sur sa canne à tête d'ange bronze et or. Un léger souffle rafraîchissait l'air. Les lampadaires de la place Saint Pierre scintillaient comme des lampions en papier crépon. Hormis quelques passants qui arpentaient la nuit en silence, les rues étaient désertes, les pavés respiraient. En tendant l'oreille, on pouvait discerner le chant lointain de deux hommes ivres. C'était étrange pour un lieu comme celui-ci, habituellement parcouru de long en large par les noctambules et les touristes. Le temps était comme suspendu. Peut-être en raison de la diffusion de l'interview sur les petits écrans.

Peut-être aussi parce que Rome sentait que quelque chose ourdissait dans son sous-sol.

— C'est peu commun, n'est-ce pas ? fit le Pape à l'attention d'Alfonso qui se pensait encore seul.

— Vous voulez parler du silence ? Je n'avais jamais vu le lieu sous cet angle. Il est plus impressionnant encore.

— Ce qui est vraiment surprenant, ce n'est pas l'endroit, mais les gens qui s'y trouvent.

Les yeux de Rocca lâchèrent les lampions et se posèrent dans ceux du pontife, qui aussitôt les emmura dans les tréfonds de son âme.

— On pourrait croire qu'il s'agit d'un lieu bâti par Dieu Lui-même. En réalité, ces monuments ne sont rien de plus que le fruit de l'Enfer. Luxure et gourmandise…

Le présentateur retrouva la lueur sinistre qui l'avait asphyxié dès sa rencontre avec Giasparone.

— On l’oublie trop souvent, mais ce qui les rend si beaux à nos yeux réside dans la force qu’ils ont demandée pour être édifiés. La foi, Alfonso. La foi nous permettait jadis d’être à la hauteur des espérances de notre Seigneur. Mais aujourd’hui, pfft… envolée, fit-il en agitant la main, comme pour répandre une poudre invisible.

« L’Homme est désormais plus fasciné par la lumière du soleil que par la chaleur qu’il procure. C’est la raison pour laquelle nous partons à la dérive. Nous sommes aveugles du cœur, et le remède n’existe pas. »

Il paraissait profondément concerné par ce qu’il disait. Comme à son habitude, chaque phrase était ponctuée d’un coup de canne sur le sol. Une nuée de corbeaux s’évapora dans le ciel bleu-marine dans un bruissement lugubre. Rocca en profita pour détourner le regard, puis, sans conviction :

— Vous avez probablement raison, Votre Sainteté.

— Antenne dans une minute ! cria quelqu’un à l’intérieur.

Le bureau était en pleine effervescence.

— Accorderiez-vous une faveur à un vieil homme, Monsieur Rocca ? chuchota le Pape en éclairant son visage chiffonné d’un semi rictus.

— Bien entendu, Votre Sainteté, répondit Alfonso, perplexe. Je vous écoute.

— Je souhaiterai intervenir lorsque nous reprendrons l’antenne, j’ai un message à faire passer.

— Très bien, dans ce cas je vais de suite en faire part au producteur de l’émission. Faites-moi signe lorsque vous voudrez prendre la parole. Et, entre nous, fit Rocca en se rapprochant légèrement du pontife, vous êtes ici chez vous.

Cornelius Giasparone laissa son rictus s’élargir sensiblement avant de le refermer d’un coup.

— Ne vous donnez pas la peine de le prévenir, au Diable les procédures…

***

De retour sur le plateau, Alfonso Rocca eut du mal à dissimuler son inquiétude. Une maquilleuse lui sauta dessus avec un gros pinceau et une palette de blush. Il avait besoin de se concentrer, de réfléchir, et songea un instant à l'envoyer valser. Il se ravisa. Décidément, cette soirée n'avait rien d'habituel. Il s'attendait à tout avec ce déséquilibré qu'une poignée de grabataires avait placé à la tête de l'Église. À son âge, il pouvait bien dérailler à tout moment. Rocca avait vécu de grands moments de solitude au cours de sa carrière, mais cette fois, c'était différent. *Giasparone* était différent.

Il annonça le retour de l'émission sur les ondes avec le même entrain qu'au début. Mais, alors que le producteur attendait une nouvelle question, Alfonso se lança :

— Votre Sainteté, Innocent XIV, vous avez un message à faire passer à tous les gens qui nous regardent, et Dieu sait s'ils sont nombreux. Je vous laisse donc la parole…

Giasparone était callé au fond de son fauteuil, une main légèrement tremblante sur sa tête d'ange, l'autre sur l'accoudoir en velours, paisible. Une nouvelle fois, il instaura un climat tendu, sans lumière, sans sourire, juste pour le plaisir. Puis, omettant ostensiblement de remercier Rocca, il commença :

— Ne vous êtes-vous jamais posé la question du temps qui passe, cette chose immuable et fatale ? Je le compare souvent à un bulldozer sans frein, dont le réservoir à carburant serait intarissable. Il avance, réduisant à néant

le plus infime germe d’existence, afin de lui faire franchir la limite entre le tangible de la matière et la vapeur du souvenir. Il accompli sa besogne sans jamais siller.

Il s’arrêta une seconde pour que chacun digère ses paroles, puis se renfonça dans son siège au prix d’un véritable effort.

— Malgré tout, il arrive parfois qu'une seconde chance soit accordée à ce qui a été. Prenons l'exemple de la foi, puisque c’est d’elle dont il est question ce soir. Descendez dans la rue et demandez à un jeune garçon de vous en donner la définition. Les mots qui ressortiront le plus souvent seront *religion*, *croyance* ou encore *tradition*, à peu de chose près. Mais je suis prêt à parier que, pas une seule fois, vous n'entendrez de termes tels que *sentiment*, *émotion*, *force*. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'aucun de ces enfants n'a jamais été caressé par l'idée que sa vie pouvait être due à autre chose qu'à une succession de faits. La foi est morte Alfonso, et Dieu agonise dans le bleu de l'immensité pour avoir commis une erreur stratégique.

Sur le plateau, personne ne comprenait où Giasparone conduisait son auditoire. Le camerlingue lui-même, qui assistait à l’entretien depuis le début en retrait derrière l’essaim de journalistes, semblait ne pas saisir le sens de ces propos.

— Voulez-vous dire que vous avez l'intention de sauver Dieu ? osa Alfonso en tentant de dissimuler un sourire en coin.

Le vieux Giasparone réprima à son tour une moue méprisante, avec quarante ans de moins il aurait volontiers tordu le cou de cet insolent. Cette larve qui se complaisait dans son fumier d’opulence. Il serra les doigts sur la paume de sa canne et se mordit la langue.

— Je pense qu'il s'est mué dans la peau de son pire ennemi dans le but de reconquérir l'Homme. Mais, malheureusement, le sort se retourne contre

Lui aujourd’hui, c’est donc à notre tour de Lui tendre la main. Nous devons battre cette chose comme s'il s'agissait du Diable en personne, donner cette fameuse « Seconde chance » à la foi avant de ne plus être en mesure de le faire, voyez-vous ?

— Pouvez-vous nous éclairer sur l'identité de cette... chimère à combattre ? poursuivit le présentateur.

— La science, Alfonso. La science !

Ses yeux brûlaient d’excitation, ils avaient soif de voir la suite.

— On aurait presque l’impression, Votre Sainteté, que vous avez l’intention de partir en croisade, pardonnez-moi le terme, contre un danger planétaire.

— C’est un peu plus qu’une intention, Monsieur Rocca, répliqua le pontife avec le même enthousiasme. Et le terme *croisade* n’est pas plus compromettant que *guerre sainte*.

Le malaise était palpable sur le plateau. Le présentateur sentait que le moment redouté pouvait frapper à sa porte d’une seconde à l’autre. Il chercha malgré tout à pousser le Pape dans ses retranchements. Si cela devait déraper, autant qu’il ait la situation bien en main.

— Si je comprends bien, tout comme certains de vos prédécesseurs qui ont mené, l’un une conquête pour l’expansion du christianisme au onzième siècle, l’autre une guerre effrénée contre Internet et Infinet entre les années 2015 et 2020, vous comptez conduire une véritable bataille de front. Pour éclairer le monde sur vos intentions, Votre Sainteté, pourriez-vous nous dire lequel de ces deux exemples se rapproche le plus votre combat ?

— Tout d’abord, Alfonso, Urbain II, qui est à l’origine de la première croisade, et Benoît XVI, ne sont qu’un maigre échantillon de ce qu’a compté l’Église en terme de mercenaires de la spiritualité. Ce qui les différencie des autres n’est pas lié à la taille de leurs combats, mais à la

force de leur ennemi respectif. Pour répondre à votre question, à la différence du second je ne compte pas me limiter à la création d'une société secrète de hackers, destinée à répandre quantité de virus quasi inoffensifs au travers de la toile, non. Sa quête fut noble, certes, mais vaine. Il faut être plus ferme, voire plus radical. Rien ne sert de s'attaquer à l'embryon, mieux vaut directement traiter avec la mère, ne croyez-vous pas ? termina-t-il sur un accent cynique.

Le vertige se répandait désormais dans les foyers, au travers des écrans. Les enfants que l'on avait laissé veiller pour l'occasion étaient priés d'aller rejoindre leur lit. Les vieilles femmes pieuses fronçaient les sourcils, priant le Seigneur pour que de banales interférences soient à l'origine de ce qu'elles venaient d'entendre. Mais, lorsque le pontife se pencha sur le coté pour attraper une sacoche en cuir, sous le regard circonspect de Rocca, elles comprirent que même les interférences les plus coriaces ne pouvaient affubler leur pape du regard incendiaire qu'il afficha en se redressant. Où était passée l'éclat divin qui l'habitait depuis son élection ? Aujourd'hui, cela ressemblait davantage à une détermination féroce.

Il posa le sac sur ses genoux et en déboucla les lanières usées, comme un écolier l'aurait fait avec son cartable. Le silence asphyxia le lieu et Jésus Christ, qui surplombait la scène depuis le mur du fond, arrêta de souffrir sur sa croix d'argent pour ne rien manquer de la suite. Giasparone plongea la main dans la besace et en ressortit une pendule dorée, qui semblait tout droit tirée d'un stock d'antiquités. Il la dressa sur sa soutane et reprit :

— Cet objet est étonnant n'est-ce pas ? Il affiche l'heure depuis le quinzième siècle avec la même splendeur. Je le tiens de mon père qui le tenait du sien, et ainsi de suite. Le jour où j'en ai hérité, j'ai su que tôt ou tard il m'aiderait dans ma quête. Et je n'avais pas tort, fit-il en posant une main sur la coupole lustrée.

Rocca avait peur de lâcher prise. Il sentait le sol se dérober sous ses pieds, mais au lieu de demander directement au Pape ce qu'il avait l'intention de démontrer par cette curieuse mise en scène, il attendit la suite. Comme tout le monde.

— Le temps, reprit-il, aussi destructeur soit-il, sert parfois nos causes. Aujourd'hui c'est de la mienne dont il s'agit. Auriez-vous l'heure, s'il vous plait, Monsieur Rocca.

Était-il en train de perdre la tête ? Déconcerté, Alfonso regarda sa montre, une Cartier incrustée de lapis-lazulis en lieux et places des chiffres conventionnels. Au moins une raison de décrocher son regard de celui du vieillard.

— Il est précisément minuit.

Tout est prémédité, songea le présentateur. *Il théâtralise*.

— Bien, dans ce cas, fit Innocent XIV, tout en remontant l'engrenage de la pendule sur l'heure exacte, avec ses vieux doigts fripés, je prédis qu'à l'instant où la petite aiguille achèvera son tour, autrement dit dans douze heures, le World SPARC et sa cité scientifique ne seront plus qu'un souvenir. Une vapeur absoute du mal qu'elle a engendré trop longtemps…

Un silence.

Un scandale muet.

Le visage de Giasparone se referma. Il n'ajouta rien et prit le temps de se délecter discrètement. Personne ne voulait admettre qu'il avait compris ce qu'il se passerait dans douze heures, mais tout le monde avait reçu le message : Demville venait de recevoir un ultimatum de la part d'un homme au-dessus de tout soupçon.

Tous ces visages, soudain pétris dans une sorte de paralysie faciale collective, sur le plateau et bien au-delà de Rome, procurèrent au vieux Cornelius un plaisir malsain. Il chassa ces pensées de son esprit, tandis que

le présentateur tentait de garder la face, sortant maladroitement la première phrase qui lui vint à l'esprit.

— Je… Je crois que les téléspectateurs n'ont pas bien saisi le sens de vos propos, Votre Sainteté. Pourriez-vous préciser, s'il vous plait ? fit-il en tripotant son nœud de cravate devenu brusquement étouffant.

— Enfin, Alfonso ! exagéra Giasparone, bien sûr que les gens ont compris, ils ne sont pas aussi stupides que vous et les malheureux vampires qui vous assistent ! C'est simple, je l'ai dit peu après mon élection : Dieu reprend sa place. L'Église aussi !

Cette fois, il montra au Monde que lui aussi, malgré son masque de vieillesse et d'austérité, savait sourire béatement.

OceanofPDF.com

13

« Dis-moi, petit, as-tu jamais dansé avec le Diable au clair de lune ? »
Jack Nicholson dans Batman (1989)

Demville, 36, rue Doha Baxton

Il s'attendait à tout…
Bref coup d’œil sur le tableau de bord du Suzuki : 8h37.

Montalescot coupa le moteur et laissa l'engin parcourir les derniers mètres en silence. Contrairement au centre-ville qu'il venait de traverser à tombeau ouvert, ce quartier résidentiel de Demville ressemblait à une fourmilière. Devant chaque maison, les habitants s'affairaient à remplir leur véhicule en une sorte de déménagement précipité. Chacun allait et venait, bras chargés, le dos courbé. Des panières en plastiques improvisées en valises, des bibelots, des choses de la vie.

Vincent se sentit vaciller. Toutes ces résidences rectilignes, vidées de leurs entrailles, ces gens qui le dévisageaient, cachés derrière le voile lugubre qui caractérise le regard des fuyards. Le parfum saumâtre qui empoisonnait l’air, aussi… Le malaise lui tordait les tripes. Deux mois s'étaient écoulés depuis son départ de Jérusalem, un laps de temps assez long pour modifier la face du monde. Rendre la Terre aux bêtes.

Une nuée d’hélicoptères creva le voile du ciel à une vitesse folle. Le convoi militaire se dirigeait vers le Nord.

Décidément, il était temps que tu te réveilles, mon vieux, songea Montalescot qui achevait sa glissade à l’angle du lotissement, à l’endroit où

aurait dû se trouver Lydia et Sam, remplissant leur 4 x 4 avec le même empressement que les autres. Mais le contraste était saisissant, leur maison paraissait immobile au milieu du chahut ambiant. Comme… morte.

Dans la rue, un gamin qui venait de le reconnaître cria son nom, sans pour autant oser l'approcher. Vincent l'entendit à peine.

Il s'attendait à tout, mais pas à cela…

Trois mètre plus loin, lorsqu'il fut face à la bâtisse, ses yeux s'écarquillèrent. Son sang prit de la vitesse, son pouls se mit à battre avec violence. Des bandeaux jaunes et noirs de la police judiciaire ceignaient les pourtours de la maison, et une scellée adhésive entravait la porte d'entrée. Tous les stores étaient baissés.

Un courant d'air funèbre balaya la rue, faisant valser les cheveux du biographe. Il se leva d'un coup et enjamba la selle sans prendre la peine de mettre la moto sur sa béquille. Le système antichute s'en chargea pour lui, rétablissant in extremis le véhicule sur deux vérins chromés. De l'autre coté de la chaussée, un homme qui chargeait sa voiture avec l'aide de son fils le regarda imploser en silence, devant la petite allée de dalles qui conduisait à l'entrée. Il savait quelque chose que Vincent ignorait. Il eut envie d'aller à sa rencontre, mais se ravisa. Dans ces moments là, la meilleure conduite à tenir passait parfois par le mutisme.

Le biographe ne parvenait pas à y croire. C'était juste inconcevable, mais de toute évidence un drame s'était produit ici. Pour preuve, la maison avait été rendue hermétique par les services de police. Aucun moyen de pénétrer à l'intérieur sans que le commissariat le plus proche ne soit averti. S'il forçait le barrage, la cavalerie serait là en moins de cinq minutes. À demi tremblant, il décida de faire le tour du bâtiment en contournant le pignon qui donnait sur l'angle de la rue. D'où il se tenait à présent, une épaisse haie de thuyas lui servait de couverture. Il balaya la façade du

regard. Là aussi, les stores et la porte qui donnait sur le garage avaient été obstrués par la juridiction du comté.

Merde…

Il devait savoir, et pour cela certaines limites méritaient d'être piétinées. Peut-être que Lydia et Sam étaient sains et saufs et attendaient son réveil dans un endroit sûr.

Peut-être pas…

Inutile de se rendre au poste de police, on lui passerait les menottes dès qu'il en franchirait le seuil. Après son braquage, Graham avait certainement prévenu le service de sécurité de Spring H. Oui, les flics étaient vraisemblablement déjà à ses trousses.

Il brûlait de savoir, de respirer leur parfum. Impossible de s'abandonner à la résignation, il devait se lancer. La pression grimpa d'un cran. Une sirène de police hurla dans la rue et s'évapora presque aussitôt dans le lointain. Une deuxième passa, puis une troisième. Le monde semblait plus occupé que jamais, et c'était peut-être le bon moment, finalement.

Vincent s'approcha de la porte-fenêtre qui donnait accès au salon. Une seconde plus tard, il ramassait une chaise en fer forgé sur la terrasse. Il tenta de se servir de l'un des pieds comme d'un levier pour soulever le mécanisme du store et, après quelques tentatives nerveusement menées, il réussit à remonter le volet aux deux tiers. Ayant dégagé suffisamment d'espace pour passer, il jeta le siège dans l'herbe avant de se coller au carreau pour voir au travers. Il transpirait à grosses gouttes, sa chemise était trempée. Il hésita un instant à s'en débarrasser.

Pas le temps…

À première vue, rien n'avait bougé depuis la dernière fois. Le tableau qu'offrait la pièce plongée dans la pénombre était troublant. Chaque objet était à sa place, mais c'était comme si le chaos lui-même était passé par là

pour mettre de l'ordre. La mort planait encore. Vincent réprima cette idée et se concentra sur ce qu'il s'apprêtait à faire. La scellée orange fluo placée sur la vitre ressemblait à une simple feuille de papier adhésif, mais en y regardant de plus près, on pouvait apercevoir deux minuscules détecteurs de vibrations. Le seul fait de s'être collé à la vitre avait probablement déjà déclenché le système d'alerte intrusion. Montalescot ne s'attarda pas et empoigna aussitôt la petite table ronde qui gisait à coté de lui, sur la terrasse, renversant les trois chaises qui restaient autour dans un vacarme métallique. L'objet était lourd mais la rage plus forte que tout. Il prit un peu de recul et, en agrippant le pied central, se servit du plateau comme d'une masse pour frapper l'épais vitrage. Il lui fallut quatre coups pour qu'enfin la première fissure apparaisse dans la longueur du carreau. Au bout de trois autres le verre céda pour se fracasser en une multitude de petits morceaux cristallins. Il s'imagina avoir alerté tout le quartier avec le bruit… mais rien. Personne ne prit la peine de s'inquiéter du raffut. Le monde restait sourd et concentré sur sa fuite.

Il reposa la table et ouvrit la porte-fenêtre de l'intérieur. Les derniers fragments de verre encore accrochés tombèrent successivement puis, doucement, il pénétra dans le salon. Les débris craquèrent sous les chaussures en cuir qu'il avait *empruntées* au médecin, dérangeant le silence impérieux de l'endroit. Un sentiment inattendu le prit à la gorge, plus brutal qu'il ne s'y attendait : la désolation. Le peu de clarté qui filtrait à travers la baie projetait des tâches éclatantes sur le mobilier. Tout était là. Une photo de Sam brandissant fièrement sa première étoile sur fond de poudreuse immaculée, le châle rose de Lydia jeté sur le dossier d'une chaise, la bonbonnière fêlée qui trônait sur le buffet laqué, attendant une prochaine petite main gourmande qui ne viendrait jamais…

Après un bref coup d'œil sur cette partie de la maison, le biographe s'aventura vers la cuisine. La pénombre régnait malgré quelques rais de lumière qui parvenaient à se frayer un chemin, éclairant de maigres morceaux de meubles ou de carrelage. En passant devant l'escalier qui menait aux chambres, il distingua un petit présentoir triangulaire en plastique blanc flanqué d'un gros 5, soigneusement posé sur la deuxième marche. Un marqueur à indices laissé par les enquêteurs. En s'approchant davantage, il discerna également la forme d'une emprunte de pied dessinée juste à coté, sur le bois beige. Impressionnante par sa taille. D'autres, aussi puissantes, mouchetaient le sol en provenance de la cuisine et marquaient l'ascension du géant vers l'étage.

Un craquement…

Quelque part, là, dans l'ombre, quelque chose ou quelqu'un venait de déplacer un bris de verre. Vincent se releva d'un bond et se retourna face au salon, toujours baigné dans une onde fade. Son premier réflexe fut de chercher un objet contondant à porté de main, mais il ne trouva qu'une statuette de Ganesh en bois de santal. Trop lourde. Son souffle était court, saccadé. Il n'avait pas rêvé, pourtant rien de plus ne se produisit dans les secondes qui suivirent. Progressivement, les yeux toujours rivés sur la porte-fenêtre, il retrouva son calme, haletant et suant plus que jamais. Le rideau de la baie vitrée flirtait délicatement avec le sol et les éclats transparents.

Un courant d'air…

En se retournant vers les traces sombres qui jonchaient le sol, il prit comme une claque l'accumulation de faits qui se déroulait sous ses yeux. Quelqu'un s'en était pris aux vestiges de son existence. Tout ce qui lui restait lui avait été arraché, comme ça. Et voilà qu'il se retrouvait à nouveau dans la gueule du Diable. Mais il ne devait pas flancher, pas avant d'avoir

une preuve irréfutable de leur mort à tous les deux. C'était une question de bon sens. D'équilibre.

Il laissa les empruntes derrière lui pour se diriger vers la cuisine. Désormais, la lumière était quasi inexistante, il se déplaçait à tâtons dans l'obscurité, à la recherche d'un interrupteur. En vain, même si les stores et les tuiles de la maison continuaient d'absorber l'énergie solaire, le courant avait été coupé. À chaque pas qu'il faisait, la peur de tomber sur un élément qui confirmerait la tragédie redoublait.

Mais alors qu'il empruntait le chemin balisé par les traces du géant, bras tendus et pupilles dilatées au maximum, il eut soudain l'étrange sensation qu'une énorme bête glaciale venait de se poser sur sa nuque, pour le piquer de son cruel dard. Un quart de seconde plus tard, son cerveau admit, à mi-chemin entre confusion et terreur, qu'il venait de se tromper.

Ce n'était pas une bête. Juste le canon d'un révolver prêt à hurler…

***

Klaus Zimmersheim venait de stationner sa vieille berline grise à quelques mètres du numéro 36. La fumée de son cigare emplissait l'habitacle légèrement rafraîchi par la climatisation. Depuis le fond de son siège en moleskine râpée, il harponnait du regard la maison des Allenster, patientant en silence. Suivre Vincent Montalescot jusqu'ici n'avait pas été une mince affaire, il le connaissait au travers de ce qu'il avait lu ou entendu. Pour résumer ce qu'il en savait : le biographe était plutôt du genre cavalier solitaire, tête brûlée, sarcastique. En bref, l'ordre n'était pour lui qu'un lointain concept dépassé. Il avait à faire à un homme tenace qu'il faudrait convaincre avec du concret.

Le physicien allemand passa une main grisâtre sur son visage, s’efforçant à rester éveillé. Il était fatigué, trop vieux pour ce genre de cavalcades. Mais la vie était ainsi faite, il n’avait pas le choix. Depuis le début, il suivait le projet Yeshua avec une attention toute particulière, et dès que Montalescot avait été transféré à Spring H, il était resté posté jour et nuit devant l’hôpital. Cette fois, il n’avait pas le droit de louper le coche. C’était sa seule chance. Son va-tout.

Dans son oreillette, un animateur radio de la région de Victoria délayait avec platitude les informations du jour. En première ligne : les réactions sur l’entretien fraîchement terminé entre le Pape et Alfonso Rocca. Zimmersheim sourit amèrement. Ce vieux bougre de Giasparone était plus fou qu’on ne le pensait. L’Australie toute entière venait de sombrer dans la panique, le reste du monde l’avait suivi. Était-il réellement capable de réduire Demville à néant ? Possible… Quoi qu’il en soit, cela ne changeait rien à son propre plan. En attendant, les autorités Italiennes avaient laissé filer le vieillard en invoquant l’immunité réservée aux chefs d’États, il fallait donc s’attendre à tout.

Il baissa sa vitre et jeta le mégot de son barreau de chaise dans la rue. Le biographe pouvait sortir d’une minute à l’autre, dépité par sa découverte, détruit même, mais certainement disposé à comprendre. Alors, il le cueillerait, tout doucement.

***

Vincent crut d'abord que son cœur lâchait. L'obscurité, l'inquiétude pour Lydia et Sam et la fatigue venaient composer une partition explosive.

— Mettez-vous à genoux, mains sur la tête, et dites-moi où se trouve la puce.

Une voix de femme. Jeune, anglais parfait teinté d'une touche orientale. Hébraïque peut-être, mais aussi raffinée que sensuelle. Le biographe s'exécuta sans un mot. Le froid du carrelage traversa son pantalon de toile.

— La puce, où est cette putain de puce ? questionna nerveusement la fille.

— Je ne l'ai pas, avoua Vincent en s’apprêtant au pire.

Coup de crosse sur le haut du crâne.

Bruit mécanique d'un révolver que l'on arme.

Plié en deux et sonné, Montalescot massa son cuir chevelu déjà imprégné de sang. Quelques gouttes ruisselaient déjà derrière son oreille gauche.

— Pour la dernière fois…

— Qu’avez-vous fait de Lydia et Sam Allenster ?

Elle ne répondit rien, comme surprise par la question.

— S’il vous plait, dites-moi au moins s’ils sont vivants.

— Vous êtes aveugle ? Ils sont morts, fit-elle d’une voix entamée par un soupçon de compassion, maladroitement dissimulé.

Vincent aurait voulu pleurer, hurler, se retourner et arracher le revolver des mains de cette salope, mais il opta pour une réaction plus prudente. Risquer de perdre une chance de les retrouver aurait été fou, même avec ce qu’il venait d’entendre.

— Avant de se faire descendre, votre amie a rédigé une lettre à votre attention.

Il tourna le visage au dessus de son épaule en entendant un froissement de papier dans son dos. L’obscurité était trop dense et ne lui permit de distinguer qu’un vague rectangle blanc. C’était plus fort que lui, il tenta de se retourner.

— Donnez-moi ça !

Nouveau coup de crosse, plus ferme que le premier. La douleur lui vrilla les tripes.

— La puce d'abord, on discutera du reste après.

— Je vous l'ai dit, je ne l'ai pas !

Il sentit des doigts palper l'arrière de son crâne et s'arrêter au niveau de la fente prévue pour la puce. À en croire le paradoxe de ses phalanges, fermes et délicates à la fois, Montalescot sentit que quelque chose la poussait au-delà d'elle-même, dans les sentiers perdus de son âme. Elle agissait par obligation.

— Levez-vous doucement. Gardez vos mains au dessus de la tête et tournez-vous vers moi.

Vincent obéit en titubant légèrement, puis tenta d'apercevoir ses traits dans l'ombre. Trop flous. Mais une silhouette svelte se détachait malgré tout du néant. Elle le fit revenir vers le salon, là où la lumière tâchait les murs. Plus il avançait, plus le flou se dissipait, pour laisser place à une fresque de beauté impertinente en contre-jour. Une éclipse presque enivrante. Des épaules à la fois fines et musclées, sur lesquelles reposaient des cheveux châtains en mèches désordonnées, un buste taillé dans l'albâtre et des jambes de guépard. Son visage, lui, était aussi beau que le reste. De l'Orient, elle n'avait semble-t-il que l'accent. Ses yeux noirs sondaient l'espace à la recherche d'une réponse. Son nez aquilin flairait discrètement le danger, tandis que l'insolence de ses lèvres pulpeuses trahissait l'angoisse de voir le piège se refermer sur elle.

Le 357 Magnum qui effleurait la chemise de Vincent ne bougeait pas d'un millimètre. Droit et glacial.

— Je ne vous mens pas, lança t-il, espérant qu'elle lui accorde sa confiance.

Elle le jaugea un instant avant d'embrayer :

— Qu'avez-vous vu là-bas, lors de votre… voyage ?

— Je n’ai plus aucun souvenir, plus rien. C’est la vérité.

Elle recula de quelques pas et bougea le bras devant le prisme en carbone Samsung posé sur le meuble face au canapé. L’écran holographique se déploya dans une gerbe de lumière bleutée. En découvrant l’image, Montalescot pesta contre lui-même. Il aurait dû y penser plutôt, la télévision fonctionnait indépendamment du circuit électrique de la maison. Utilisé comme une torche, le prisme lui aurait peut-être permis d’éviter cette situation.

Sur l’écran, un jeune journaliste commentait les images qui défilaient en arrière plan. On y voyait un décor gorgé de soleil, des maisons rougeâtres et des gens au teint halé. Une ville d’Orient à des siècles de là. La prise de vue était la même que celle utilisée par les biographes lors de leurs voyages temporels. Vincent plissa les yeux pour dégager le voile laiteux qui engourdissait encore sa vue, la douleur dans son crâne était lancinante. Il n’eut plus aucun doute lorsqu’en haut du rectangle lumineux, un encart apparut pour préciser qu’il s’agissait des premières images tirées du projet Yeshua…

Il n’y croyait pas. Ils avaient déjà récupéré la puce. Huit jours s’étaient écoulés depuis son retour, et ces enfoirés n’avaient même pas attendu son réveil pour valider le contenu du disque dur avec lui. Le règlement était pourtant clair sur ce point : le biographe était propriétaire des droits de son travail à hauteur de 51%.

Le plan coupa et on vit un homme aux longs cheveux noirs, à la barbe brune, l’air soucieux. Il regardait droit dans l’objectif, droit dans les yeux de celui qui enregistrait la scène.

Yeshua de Nazareth. Beau. Charismatique.

— Vous avez votre réponse, dit-il à la jeune femme, dont le regard s’était égaré dans les deux émeraudes du messie. Alors donnez-moi cette lettre, je

vous en prie !

— Quelle réponse ? Vous pensez que je suis prête à avaler cette mise en scène ?

Ses traits étaient tirés, anxieux. Elle s'essuya le front d'un revers de main. L'espace d'un instant, Vincent crut reconnaître les affaires qu'elle portait, celles de Lydia. Un Lévis moulant et un débardeur blanc, flanqué d'une rose noire délavée. Il n'y comprenait plus rien. Elle avait les images qui défilaient sur l'écran, comme tout le monde. Il n'avait rien de plus à lui livrer.

— Ce n'est pas Yeshua.

Cette réflexion le cloua au sol. Qui était-elle pour prétendre connaître le visage du Christ ? À sa connaissance, il était encore le seul à s'être rendu à cette époque.

— Qu'en savez-vous ?

Silence.

— Je vous retourne la question, rétorqua-t-elle. Je croyais que vous aviez perdu tout souvenir de ce voyage ?

En effet, il n'avait rien à répondre à cela. Rien ne lui prouvait que ces images soient les siennes, hormis sa propre voix que l'on entendait commenter certains passages. Il ne releva pas, se refusant à décrocher ses yeux des amandes noires de son assaillante. Elle semblait réfléchir à toute vitesse. Puis, comme si elle se parlait à elle-même, elle énuméra :

— Ce film est un faux, la puce vous a été volée et vous avez perdu la mémoire… levez votre chemise.

Déconcerté. Vincent était juste déconcerté.

— Qui êtes-vous ? s'inquiéta-t-il, le regard perdu.

— Aucune importance. Votre chemise.

Le canon du Magnum se chargea de lever le tissu jusqu'au nombril de sa cible. L'abdomen du biographe était trempé de sueur. Les yeux de la jeune femme parcoururent le relief avec délicatesse avant de se poser sur quelque chose, juste au dessus du ceinturon métallique.

— Cette cicatrice, fit-elle en désignant l'endroit d'un mouvement de 357, vous la connaissez ?

Montalescot baissa la tête et remarqua une fine entaille, fraîchement cicatrisée. Non, il ne l'avait jamais vu. Peut-être une blessure, ou une opération faite à Spring H après son retour.

Après son retour…

— C'est assez clair, affirma la silhouette en contre-jour. Alors que vous étiez encore là-bas, vous avez estimé que tout ce que vous aviez vu et entendu durant ces deux mois devait être passé sous silence. Vous avez avalé la puce.

• Vous êtes folle ! Vous êtes complètement folle.

Elle ne l'écoutait pas.

— Il y a deux raisons pour qu'un biographe fasse une chose pareille : la première, c'est qu'il veut garder pour lui le privilège de la découverte. C'est stupide, vous subissez tous un scanner dès votre retour, le moindre corps étranger saute aux yeux du premier interne venu. La seconde, c'est qu'il doit avoir une sérieuse raison d'avoir peur à l'idée de revenir avec des informations aussi compromettantes. Dans votre cas, je pense qu'il y a un peu des deux. Sauf que si vous souhaitiez dissimuler le contenu de la puce, l'option la plus radicale était la destruction. Visiblement, vous avez fait le mauvais choix.

— C'est quoi ce cirque, hein ? C'est un putain de cauchemar ! C'est ça ? Je vais…

Le revolver s’enfonça davantage dans le ventre du biographe, l’obligeant à contracter les abdominaux pour freiner l’objet. « Déterminée » était un faible mot pour désigner cette fille. Vincent recula pour alléger la pression, mais elle le saisit par l’encolure de sa chemise et un bouton de la poitrine sauta, mettant à nu une partie de son torse scarifié. Cette fois, ce fut elle qui recula, resserrant son étreinte sur la crosse de l’arme.

— Qu’est ce que… Ouvrez ! Ouvrez votre chemise !

Il dégrafa les trois boutons qui restaient. Les écorchures rectilignes apparurent plus saignantes que dans le miroir de sa chambre d’hôpital. Plus fournies aussi. D’autres caractères s’étiraient sous la longue série de chiffres.

Dehors, une énorme masse grisâtre aspira le bleu du ciel, comme un fumeur qui rattrape une volute fugitive. Une odeur d’orage leur parvint aux narines.

Lorsqu’elle fut en mesure d’embrasser du regard l’ensemble des inscriptions, la jeune femme laissa transparaître un véritable malaise.

— Qui vous a fait ça ?

— Je vous le répète, les dernières choses dont je me souvienne sont antérieures au voyage. Le reste a disparu.

La réponse était claire. Insuffisante, mais claire. À coté d’eux, la chaîne d’information diffusait désormais des images de Demville, juxtaposées au visage sombre du Pape. Le commentateur bourdonnait en fond. L’esprit de Montalescot était sur le point de dérailler, tout se mélangeait pour ne plus former qu’un enchevêtrement de données trop complexes. Il perdait son temps, tenu en joug par une inconnue qui lui réclamait des informations qu’il avait perdues. Sa tête était comprimée par la douleur, sa patience fondait à vue d’œil. La fille était plongée dans la lecture des cicatrices.

Trop.

C’était trop…

Un bref regard. Un silence. Elle comprit son erreur.

Il envoya brusquement un coup de manchette sur le poignet qui tenait l’arme. En tombant sur le carrelage, le 357 laissa partir une détonation. Le projectile vint se ficher dans le mur derrière l’écran de télévision, tandis que le biographe se glissa derrière la jeune femme prise de court. La balle venait de changer de camp. Il la tenait fermement, employant la même rage qu’avec le Docteur Graham, quelques minutes plus tôt.

— À présent c’est moi qui pose les questions, c’est compris ?

Elle hocha la tête en signe d’assentiment.

— Que savez-vous sur la disparition de Lydia et Sam Allenster ?

Ses cheveux étaient mêlés à ceux de Vincent, tout comme leur sueur. Elle tenta de desserrer l’étreinte qu’il exerçait en tirant sur l’avant-bras, mais celui-ci ne bougeait pas d’un iota.

— C’est moi qu… qui ai découvert les corps. Je venais parler à votre amie, mais… en voyant les stores baissés et la porte entrouverte je suis entrée.

Elle s’arrêta pour reprendre son souffle. Montalescot en profita pour ajuster la position de son bras, afin de rendre l’échange plus fluide.

— Un malade venait juste de les massacrer à coups de masse ou quelque chose comme ça. Il y avait du sang partout, mais aucune trace des corps en bas. Je suis montée à l’étage. C’est là que je les ai vus… allongés chacun sur leur lit…

« Il avait même orchestré une sorte de sacrement avec leur sang. Deux gros cierges brûlaient encore à leurs pieds. »

C’était plus qu’il ne pouvait en supporter. Il ne lâcha pas pour autant, la gorge serrée, le cœur prêt à éclater. Il poursuivit :

— Comment êtes-vous revenue après le passage de la police ? Toutes les issues étaient scellées.

— Je ne suis jamais partie. Je me suis installée dans les combles et j'ai prévenu les flics de manière anonyme. Vous alliez obligatoirement repasser par ici.

C'était une réponse plutôt curieuse, bien que plausible. Elle avait dû tenir grâce aux boîtes de substituts alimentaires que Lydia avait reléguées dans une malle avec l'équipement de Mark. Cette fille venait de passer deux mois dans l'ombre à attendre quelqu'un qui ne viendrait peut-être jamais. Soit elle était folle, soit son mobile était plus important que sa propre existence. Dans ce cas, elle devrait s'expliquer :

— Vous voulez dire que les flics n'ont pas pris la peine de fouiller la maison ? C'est un peu gros, non ?

— Si. Ils l'ont flashée pour vérifier si des traces d'ADN autres que celles des victimes n'avaient pas été laissées par le bourreau. Je ne vous apprends rien sur les méthodes de la police scientifique…

— Hormis une poignée de tribus aborigènes, embraya-t-il, toute la population mondiale est répertoriée dans l'IN.D.I. Le moindre Pékin est fiché, ils vous auraient forcément détectée. Leurs appareils sont capables de flasher une poussière de séquence ADN à travers un mur de pierre... alors qui êtes-vous et pourquoi cette puce vous intéresse autant ?

Il insista sur la première question, découpant chaque syllabe dans le creux de l'oreille que ses lèvres effleuraient.

— Qui je suis ? Plus personne ! envoya-t-elle, comme si cette réponse était recevable. Quant à la puce, c'est une histoire trop longue, mais si vous me lâchez je vous aiderai à remettre la main dessus.

— Pour ensuite braquer sur moi le canon d'un Magnum ? Ne m'en voulez pas mais je préfère qu'on en reste là.

Vincent et l’intruse restèrent muets, dans un corps-à-corps bouillant et douloureux. L’un priant pour son salut, l’autre pour ceux qu’il venait de perdre.

Sur le toit du monde, les nuages se gonflaient à vue d’œil, le soleil avait cédé toutes ses terres au prix d’un combat acharné. Il repartait vaincu, bannière déchirée dans le vent du chaos.

***

Klaus Zimmersheim s’apprêtait à sortir de sa voiture à l’instant où les premières gouttes de pluie vinrent s’écraser sur Demville. Le coup de feu qu’il venait d’entendre, en provenance de la maison, ne présageait rien de bon. Il avait hésité un moment, ballotté entre la peur de se faire tuer et celle de devoir abandonner sa mission. À bien y réfléchir, s’assurer que son protégé ne courait aucun risque valait bien une balle dans l’abdomen. De toute façon, il s’en ficherait une dans la tête si tout ratait.

Il ouvrit la boîte à gants pour en sortir un antique Smith & Wesson calibre 38 qu’il avait acheté pour une misère dans un surplus militaire, deux ans auparavant. Avant de déplier son mètre quatre-vingt-dix à l’extérieur, il envoya quelques mots à l’attention du ciel. Il cherchait du courage. De chaque coté de la rue, les habitants poursuivaient leur exode avec une détermination robotisée, ne prêtant aucune attention au vieil homme qui venait de pénétrer dans le périmètre tracée par la police du comté. Zimmersheim se faufila rapidement jusqu’à l’angle qui donnait sur la terrasse. Il contourna les chaises et la table jetées à la hâte par Montalescot, pour enfin se plaquer à coté de la porte-fenêtre. D’ici, il entendait la respiration hachée de la jeune femme, les chuchotements du biographe et le craquement des bris de verre sous leurs pieds. Arme au poing, il leva la tête

vers les ronflements ténébreux de l’orage qui vomissait maintenant une pluie chaude et acide.

Une longue bouffée d’air saturé.

Nouvel appel au courage, puis il se lança vers l’embrasure de la baie pour se placer face aux deux visiteurs silencieux qui le découvrirent, interdits.

— Klaus Zimmersheim ? lâcha Montalescot en dévisageant le physicien déjà trempé jusqu’aux os.

Le biographe se rappelait de ce visage ombrageux. Malgré les ravages combinés du temps et de l’alcool, ses traits étaient restés les mêmes. L’étincelle qui anime le regard des grands découvreurs n’avait pas failli. Tout le monde le croyait mort, au mieux en train de se débattre dans une marre de whisky premier prix. Pourtant…

— Lâchez-la, Vincent ! Ne gâchez pas tout, je peux encore vous aider ! fit l’allemand qui, de toute évidence, n’avait jamais dirigé une arme vers l’un de ses semblables.

— Qu’avez-vous à voir avec cette histoire ? interrogea le biographe, aussi stupéfait que s’il s’était trouvé face à un fantôme.

— Je sais ce qu’il vous arrive. Votre mémoire est victime de la folie d’Edgar Kain, tout comme moi ! Laissez-la et suivez-moi, je peux vous rendre vos souvenirs.

— Comment savez-vous pour l’amnésie ? Et par pitié qu’est-ce que Kain vient faire là-dedans ? Il est mort et enterré depuis des lustres !

La jeune femme voulu réagir mais Montalescot ne lui en laissa pas la possibilité, resserrant l’emprise qu’il exerçait sur son cou.

— Kain ? Mort ? ironisa le physicien. C’est ce que vous pensiez de moi, n’est-ce-pas ?

Le biographe resta muet un instant, le tonnerre gronda, la pluie redoubla.

— Vous nagez en plein rêve, Professeur ! En admettant que votre miracle soit réalisable, retrouver la mémoire ne me rendra jamais Lydia et Sam…

— Rien ni personne ne vous les rendra, Vincent ! En revanche, vous pourrez comprendre ce qui vous arrive, savoir ce qui a pu pousser ces hommes à s'en prendre à ceux que vous aimez. Des gens veulent votre peau parce que vous en avez trop vu là-bas, mais sans votre mémoire vous êtes inoffensif pour eux. Faites-moi confiance, laissez-moi vous offrir la possibilité de vous venger.

— Et pour quelle raison feriez-vous ça ?

L'allemand fut pris de court.

— Je... je suis à l'origine de la formule mathématique qui a permis au World SPARC de devenir ce qu'il est aujourd'hui. Kain m'a volé ce que j'avais de plus cher pour s'attirer la confiance des investisseurs. J'ai perdu ma dignité dans ce combat, Vincent. J'ai perdu mon âme. Vous aider pourrait me permettre de faire tomber celui qui m'a tout pris. Vous comprenez ? Acceptez cette offre, je vous en supplie ! Le temps nous est compté désormais.

Zimmersheim avait des allures de chien battu sous les trombes qui tombaient. Son calibre 38, imbibé d'eau, ne lui serait plus d'aucune utilité. Pour autant il ne desserra pas ses doigts de la crosse. Il attendait la réponse du biographe, persuadé de l'avoir convaincu. À bien y regarder, il pouvait difficilement en être autrement. La peine consumait Montalescot à grand coups de flammes, c'était évident, mais l'envie de comprendre était toute aussi puissante. Ses yeux étaient plus limpides qu'un livre ouvert.

— Donnez-moi la lettre, fit Vincent à l'attention de la fille.

Elle leva la feuille à hauteur de sa poitrine à peine couverte par le débardeur blanc. Vincent s'en saisit, effleurant sa peau ambrée par mégarde avant de la pousser si fort qu'elle trébucha, évitant de peu le coin saillant

d’un meuble. Il la dévisagea une fraction de seconde, un peu pour profiter de la douceur de ses traits, un peu pour la toiser. Puis il ramassa le 357 et sortit de la pièce par la fenêtre béante. Le physicien regarda Montalescot passer devant lui comme on contourne un rocher, vexé.

— Où allez-vous ? lança l’allemand.

— Provoquer le destin, répondit Vincent qui rejoignait l’avant de la maison à petites foulées.

— Route 24, cria Zimmersheim à son attention, pour couvrir le roulement de la pluie. Après la sortie numéro trois il y a une station service abandonnée, je vous y attendrai dans deux heures ! Votre dernière chance, Vincent !

« Après il sera trop tard, soupira t-il comme pour lui-même. »

***

12 juin 2079

Vincent,

Si tu lis cette lettre, c’est que je suis partie. Partie pour toujours.

Tu viens de nous quitter et ton parfum flotte encore dans la maison. J'en inspire de longues bouffées car j’ai l’étrange sensation que ce sont les dernières que tu laisses ici. Je voudrais que tu sois là, avec nous.

C'est la peur qui me pousse à t'écrire, loin de l'angoisse et de la peine qui me rongent depuis la mort de Mark. Comme si ton départ sonnait la fin de tout.

Je te demande pardon. Pardon de t'avoir menti, de t’avoir caché la vérité jusqu'au bout, dans l'espoir que Sam et moi trouvions la paix. Alors,

avant que tout s’arrête, je voudrais te livrer la vérité sur ton ami, tu es en droit de savoir. La réalité est différente des réponses que tu pars chercher deux mille ans en arrière. Plus obscure peut-être. Plus dure.

Comme tu le sais, la mission commandée par Edgar Kain en 77 s'est déroulée à quelques kilomètres au Nord-Est de Jérusalem. Selon le planning qui avait été établi par l’équipe d’ingénieurs et d’historiens réquisitionnés pour l’occasion, Mark devait être de retour au plus tard le 12 mai. Début juin, nous étions toujours sans nouvelle de lui. À l'époque, j'étais tellement effrayée à l'idée de le perdre que je m'étais réfugiée dans une sorte de résignation précoce. Une manière de me protéger, j'imagine. Mais à l’aube du 10 juin, à 2h04, la capsule de Mark est réapparue. Je ne l'attendais plus, j'étais épuisée et Sam, que j’avais confié à ma mère, me manquait terriblement. Kain et moi résidions dans un hôtel en périphérie de la ville. Lorsque le technicien chargé de surveiller la base nous a prévenus, nous nous sommes précipités sur les lieux. Le temps que nous arrivions, ton ami avait déjà été pris en charge par une ambulance. Je me suis battue quelques instants pour le voir mais, rien à faire, j’ai été bousculée, écartée. Tout a été si vite. Malgré tout, Kain a pu l'apercevoir. Selon lui Mark était inconscient, mais il respirait. J’espère qu’il a entendu ma voix.

L’ambulance a aussitôt démarré dans un nuage de poussière. La nuit était dense, on n’y voyait rien. J’ai sondé les ténèbres quelques instants, attendant un signe, quelque chose pour me rassurer. C’est à ce moment là que le véhicule a explosé…

Mark est mort dans un attentat, Vincent, rien à voir avec les lésions causées par son retour, comme l’a notifié le rapport de police de l’époque.

Après ces évènements je suis rentrée à Demville, je voulais tout quitter. J’ai hésité à te parler, mais Kain a toujours su me rappeler à l’ordre.

Cela aussi fait partie de mes secrets : il exerce une pression sur moi, en silence. Il s'assure régulièrement que je n'ai rien dévoilé de ce qui s'est passé cette nuit-là. Si j'osais il s'en prendrait à Sam. Tout a été pensé pour que cette histoire s'évapore avec le temps.

Pour ce qui est de l'attentat, le mystère reste complet. Évidemment, je me suis construit une logique au fil du temps, et la seule déduction que j'ai pu en tirer me pousse à croire que l'Église avait de bonnes raisons d'en vouloir à Kain. Il avait franchi la limite. Cela peut paraître énorme, blasphématoire, mais c'est une piste à ne pas négliger.

J'espère que tu pourras comprendre, je voulais protéger Sam. Tellement de fois j'ai brûlé d'envie de te retenir, je ne voulais pas que tu acceptes cette mission, j'ai peur qu'il se produise la même chose. Mais je n'ai rien fait de peur que tu t'en prennes à Kain, et qu'ensuite il se venge sur nous.

Demain, dans la soirée, je prendrai la route. J'irai mettre Sam à l'abri chez ma mère, à Shepparton. Tu connais l'adresse. S'il te plait, prends soin de lui comme tu l'as fait avec ta fille, tu es comme un père pour lui.

Une dernière chose, Vincent : je t'aime profondément et je regrette que nous n'ayons pas écouté nos cœurs. Ils avaient raisons, eux.

Ne te sens pas responsable, tout est de ma faute.

Ne cherche jamais à te venger.

Occupe-toi de Sam. Il est la suite de ton histoire.

Lydia

***

La pluie avait détrempé le papier et l'encre s'étalait en flaques brunes, dessinant d'étranges formes parmi les lettres rondes de Lydia. Vincent

ruisselait, ses cheveux pendaient dans le vide, comme son âme, et servaient un goutte-à-goutte régulier sur le bitume. Il s'était arrêté le long de Short Time Avenue, sur une place habituellement occupée par de petits débitants de boissons et des kiosques à journaux. Il n'avait pas pu aller plus loin, ses forces l'avaient subitement quitté. Comme ça.

Les rues désertes étaient partiellement inondées. Les arbres frissonnaient sous les assauts du vent et les larges verrières des bâtiments, d'une opacité violette, n'avaient rien d'engageant. À plusieurs reprises des escadres de fusers fendirent le ciel prune en direction du Nord…

Le SPARC.

Vincent était écrasé sous le poids de ce qu'il venait d'apprendre. D'abord la mort de Lydia et de Sam, puis cette lettre désarmante. Ces derniers mois, il avait cru apercevoir le bout du tunnel qu'il traversait depuis la disparition de Nelma, sa fille de cinq ans morte dans le crash du vol Melbourne-Paris, en 75. Après une thérapie de quatre ans, qu'il avait suivi selon ses humeurs, il s'apprêtait à reprendre les rênes de son existence. Le projet Yeshua l'avait aidé en ce sens, l'engagement qu'il signifiait l'avait poussé à se vouer corps et âme à sa préparation. Parfois, même, il avait secrètement esquissé ce que pourrait être sa vie après cette mission. Il avait espéré. Vraiment. Mais désormais, seuls les méandres noirs d'un nouveau gouffre se dressaient sur sa route. Et, comme pour le narguer, la vie lui offrait encore la possibilité de faire un choix, peut-être le plus difficile qu'il ait jamais eu à prendre : autodestruction ou reconstruction ?

« *Ne te sens pas responsable, tout est de ma faute*. »

La phrase résonnait dans son esprit, comme le glas d'une église de campagne par une nuit d'averse. Cette foutue lettre était une douleur palpable, mais ce n'était pas un adieu. C'était un peu la promesse d'une prochaine fois, quelque part. Peu importerait l'endroit, peu importerait le

temps qu'il faudrait patienter avant de les revoir. Il les reverrait un jour. Il devait se battre. Il devait essayer.

Il se força à recouvrer ses esprits. Un boxer qui encaisse une droite, du genre coup coriace mais pas fatal. Le moteur du Suzuki tournait en silence, attendant que son cavalier le fasse rugir. Vincent enfourcha l'engin, son torse à moitié nu derrière la boutonnière explosée se refléta dans l'un des rétroviseurs. Il y prêta attention et tenta de lire la seconde ligne de scarification qui apparaissait sous la série de chiffres. Après un moment de concentration, il parvint à déchiffrer la suite de lettres gravée dans sa peau. Un mot s'extirpa alors d'entre ses lèvres à la manière d'un murmure…

IJAYA

Un nom, probablement, car aussi loin qu'il se souvenait ce mot ne signifiait rien en araméen. Puis il repensa à l'expression terrifiée sur le visage de la jeune femme qui l'avait surpris chez Lydia, lorsqu'elle avait découvert le message en cicatrices. Une moue qui pouvait dire beaucoup de chose, mais qui ne trompait pas sur un point : elle avait compris.

Ijaya…

Il démarra en trombe, plus déterminé que jamais.

14

« I'm lost, but I'm not Stranded yet. »
Bertrand Cantat

Vincent atteignit l'enceinte du World SPARC vers 10h40. L'endroit était saturé de véhicules militaires. Les pales des hélicoptères stationnés devant les grilles tournaient lentement, prêtes à redémarrer à tout instant. Des escadres de fusers noirs et blancs quadrillaient la zone. En dessous de ce va-et-vient étourdissant, des sentinelles gardaient l'entrée principale sous le regard des colosses opalins. Kronos et Hermès, les véritables gardiens du lieu.

Quatre soldats se ruèrent sur Montalescot, fusil au poing, en le sommant de couper le moteur de sa moto et de décliner son identité. Il s'exécuta docilement. À l'énoncé de son nom, les militaires en treillis gris échangèrent des regards embarrassés. Ses cheveux longs, sa barbe hirsute et son torse en lambeaux… Il semblait tout juste évadé du quartier psychiatrique de Spring H, mais s'appeler Vincent Montalescot offrait un sursis. Du type « petit passe-droit qui pousse l'interlocuteur à réfléchir au crédit qu'il peut vous accorder. »

— Monsieur Montalescot ? fit le jeune soldat qui avait entamé le dialogue depuis l'autre coté de sa visière-scan.

Dans son oreillette, une voix robotisée lui confirma l'identité de l'individu, dont l'empreinte génétique venait d'être digitalisée.

— C'est bien moi, répondit Vincent.

— Z'avez un souci, M'sieur ? fit le gamin tout en fixant le torse recouvert de cicatrices.

— Aucun problème. J'ai juste besoin de passer cette grille, je viens rendre visite à quelqu'un.

Les troufions se regardèrent et réprimèrent de peu une franche rigolade. Ce mec était cinglé ou quoi ?

— M'sieur Montalescot, reprit le soldat, peut-être n'avez-vous pas remarqué, mais le périmètre est bouclé. *Personne* n'entre dans le centre, les

démineurs sont en train de sécuriser la zone. Il a été conseillé à tous les habitants de Demville de quitter le secteur au plus vite. Ne restez pas là, M'sieur.

— Paul Lans est ici ? Le directeur du SPARC, précisa t-il au cas où, sans accorder plus d'attention au remue-ménage qui secouait la ville.

Vincent était ailleurs. Sur *son* champ de bataille. Le leur n'avait plus aucune importance.

— Il ne reste plus pers…

Le militaire stoppa sa phrase en plein élan pour écouter un ordre dans son casque. Il afficha une moue étonnée puis hocha la tête.

— Contre-ordre : Monsieur Lans vous attend. En revanche, vous devez nous laisser le révolver que vous avez à la ceinture ? fit-il en pointant l'objet supposé se trouver dans le dos du motard.

Montalescot fut surpris par cet accès de lucidité. Il lui remit le 357 en tentant de cacher son regret, puis les gars s'écartèrent. L'un d'eux beugla l'ordre d'ouvrir les grilles. Le biographe les salua d'un signe de tête et s'engagea dans l'ouverture. Les deux statues blanches l'accueillirent, aussi froide que d'habitude, puis il alla parquer son engin sur le parvis, juste devant l'entrée de l'énorme hémisphère de verre. Il jeta un œil sur le jardin qui ceignait la bulle. Certains spécimens de fleurs tropicales s'étaient gorgés de soleil durant les dernières semaines ; sous cet orage, leurs couleurs éclatantes avaient quelque chose d'artificiel, d'indécent. Un peu comme un clown au milieu d'un cimetière.

Le sas d'entrée l'avala dans un bruit de succion. Le hall d'accueil, habituellement parcouru par une myriade de scientifiques pressés, était aussi désert que les rues du centre-ville. Les lumières étaient éteintes, les écrans coupés. Seul un petit groupe de militaires, dont les voix résonnaient loin sous la verrière, marquait une présence humaine. Vincent emprunta un

ascenseur parmi la batterie d'appareils qui reliaient les quarante-cinq niveaux du gigantesque cylindre souterrain. Il indiqua oralement « -20 » et fut aussitôt happé vers les profondeurs. L'arrivée de la cage fut marquée par une petite note musicale qui bouscula ses songes, puis les portes s'ouvrirent sur le territoire de la Direction.

Il ignorait de quelle manière s'y prendre avec Lans. Aucun plan échafaudé, pas d'arme pour l'appuyer et la douleur dans son crâne était toujours aussi lancinante. C'était plutôt mal parti, mais jusqu'ici ses méthodes d'improvisation avaient fonctionné, alors…

Le hall du -20 avait été pensé dans la démesure. William Demville l'avait voulu aussi extraordinaire que l'exploration temporelle. Le sol en marbre gris reflétait la profondeur astrale du plafond-écran, sur lequel était projeté un panorama en temps réel de l'espace galactique. Le SPARC avait son propre satellite en orbite autour de Mars, d'où l'angle de vue tout à fait spectaculaire présentant à cet instant la Terre sous sa face la plus sombre. Le biographe n'y prêta aucune attention et traversa en silence le couloir qui menait aux bureaux. Celui de Paul Lans était le plus au fond, le plus grand de tous, occupant à lui seul une large tranche de l'étage circulaire. Une double-porte noire, avec de chaque coté les bustes en granit de William Demville et Gengis Khan, posés sur une colonne. Un face-à-face improbable, sculpté en hommage au fondateur du centre et au premier homme biographié par le SPARC. Vincent s'arrêta devant la porte entrouverte. Il se sentait épié.

Il *était* épié.

Une odeur mêlant le cuir et le bois ciré s'échappait de la pièce par l'entrebâillement. Un parfum qui imposait le respect.

— Entre, Vincent, ne reste pas sur le seuil.

Montalescot poussa le battant. Paul Lans était assis derrière son imposant bureau en mimosa noir, l'archétype du *parfait-petit-empereur*. Derrière lui, une baie holographique de six mètres de long diffusait un surplomb de la Cordillère australienne écrasée sous un crépuscule rouge-sang. On pouvait s'y croire, mais le visage de Lans qui tentait de masquer son stress, au beau milieu de ce panorama à couper le souffle, ramenait vite à la réalité. Le reste de l'espace était occupé par des meubles résolument cossus. La disposition mathématique des objets qui y trônaient soulignait la maniaquerie du résident.

Les poings de Vincent étaient serrés, semblables à deux blocs d'acier trempé, son ventre était dur et sa mâchoire fermée à double tour. Sa chemise écrue était maculée d'un mélange de sang et de Bétadine, son torse rougeoyait aussi fort que le crépuscule sur l'écran. Il attendait sur le pas de la porte, ne sachant combien de temps il pourrait se retenir de sauter à la gorge de son hiérarchique. Un forcené.

Le faciès de Lans se froissa en une moue horrifiée lorsqu'il aperçut le biographe dans son entier.

— Seigneur, Vincent ! fit-il en s'apprêtant à se lever.

— Reste assis, espèce d'enfoiré. Ne fais pas l'étonné, tu m'as vu sur tes écrans de surveillance.

— Mais enfin, je…

— Tu fermes ta gueule, coupa Montalescot en s'approchant.

Il rêvait de lui briser le nez sur son bureau à douze mille dollars, c'était à cause de lui que sa vie venait de partir en éclats. Lui, qui l'avait poussé à participer au projet, qui avait placé son dossier sur le haut de la pile du comité décisionnaire. Lui, qui l'avait porté à bout de bras jusqu'à la porte du time traveller, qui n'avait jamais cherché à le rassurer à chaque fois qu'il avait douté, changeant habilement de sujet en espérant que la pilule

passerait… et elle était passée. Vincent était lucide désormais, il savait. Mais laisser exploser ses nerfs n'arrangerait rien. Qui plus est, Lans lui devait une montagne d'explications… ainsi qu'une sérieuse faveur.

Le directeur resta fiché dans son fauteuil au cuir grinçant. Il songea à effleurer le bouton d'alerte-agression placé à proximité de sa main droite mais…

— N'y pense même pas, fit froidement le biographe qui le toisait désormais de son regard gris-violet.

— Tu as perdu la tête, Vincent ?

— Je n'ai pas perdu que la tête, si tu veux tout savoir. J'ai également perdu les deux personnes qui comptaient le plus pour moi. Accessoirement, ma mémoire a elle aussi disparue. Tu aurais peut-être une idée de l'endroit où je peux la trouver ?

Le sarcasme, sa marque de fabrique.

— J'ai appris pour Lydia et Sam, s'attrista Lans en jouant nerveusement avec un stylo.

— Tu peux aller te faire foutre avec ta compassion. Tout ça est arrivé à cause de toi. Tu étais au courant pour l'intervention chirurgicale pratiquée sur ma mémoire ! Allez, dis-moi, c'est un accord passé avec la Dream Area ? Le Vatican ?

— De quoi parles-tu ?

Paul Lans semblait fondre à vue d'œil. Il y avait de la rage dans les yeux du biographe, cette fougue propre à ceux qui n'ont plus rien à perdre. Après son altercation avec Montalescot, Wilfried Graham l'avait averti de son évasion. Lans savait que Vincent viendrait lui rendre visite, qu'il aurait des questions auxquelles il devrait répondre sans hésitation, c'était pour cette raison qu'il n'avait pas quitté le centre. Les gars de la police avaient insisté pour qu'il parte comme le reste du personnel, mais il s'était empressé de

contacter le gouverneur pour qu'on le laisse tranquille. Ainsi, il avait été quasiment sûr de retrouver Montalescot. Il n'avait pas fuit, finalement. Culpabilité ?

Maintenant, il s'en mordait les doigts. Il s'était attendu à trouver un individu énervé, en mal de vérité. Un ours qu'il aurait peu de mal à calmer avec des formules préfabriquées. La prise d'otage de Graham ne l'avait qu'à peine étonné, il pensait connaître Vincent, *son* poulain. À présent il découvrait combien il s'était trompé. Les réponses toutes faites n'étaient plus de circonstance. Les mots, plus d'aucune utilité. Ce sentiment fut confirmé par la seule phrase qui suivit :

— Donne-moi accès au time traveler.

— Quoi ? s'esclaffa Lans avant de lever les yeux au ciel. Premièrement, je te rappelle que les machines ne sont pas accessibles à ta bonne guise, et encore moins maintenant. Deuxièmement, tu es ouvertement en train de m'avouer ton intention de jouer avec le temps pour modifier ton histoire ! Vincent, voyons, tu as besoin de repos, pas d'un time traveller !

— Je n'ai besoin de rien d'autre que de cette putain machine, Paul. Laisse-moi y accéder et je garde pour moi l'énormité de la mise en scène que toi et tes amis servez au monde entier. Je parle du projet Yeshua, bien sûr.

— Je crains de ne pas te suivre, réagit Lans qui faisait preuve de moins en moins de sérénité.

Son visage pâlissait à vue d'œil, prenant peu à peu la teinte de son trois-pièces gris clair qui faisait maintenant office d'étuve. Des auréoles de transpiration apparurent par endroits.

— Les images que diffusent les médias sont fabriquées. Ce ne sont pas les miennes, et par le plus grand des hasards je ne me rappelle de rien. Quel est ton intérêt dans cette mascarade, Paul ? Réponds franchement.

— De quoi parles-tu ? Ces images sont celles que tu as ramenées ! Sur quoi te bases-tu pour bâtir une telle déduction, Vincent ?

Le biographe repensa à la jeune femme, chez Lydia. Lorsqu'elle avait vu le visage du Christ sur l'écran, sa réaction avait été spontanée. Mais après tout, ça ne tenait pas debout. Qui pouvait prétendre connaitre les traits d'un homme mort depuis vingt-et-un siècles. Les représentations bibliques de Jésus Christ étaient bien ultérieures à son existence. À cette époque, personne n'avait eu intérêt à croquer à la mine noire le faciès d'un charpentier, aussi doué fut-il dans son art de travailler le bois. De plus, une esquisse datant de cette période de l'Histoire ne pouvait être très précise ; les techniques de dessin, bien que développées dans le domaine architectural, étaient encore rudimentaires lorsqu'il s'agissait de reproduire un portrait. Alors, même un dessin qui aurait traversé les siècles ne saurait suffire à avancer une telle affirmation…. mais Montalescot avait une étrange intuition, un ultrason qui l'implorait de ne rien lâcher. En toute circonstance.

— Vincent, tu m'entends ? Cesse de ruminer, reprit Lans en brisant le silence. Tu te perds, tout ce chagrin te monte à la tête. Je t'en prie, mets-toi au vert quelques temps et nous reparlerons de tout ça…

— Vincent ?

Montalescot venait de laisser son hiérarchique en plein élan de bonté, pour se diriger vers l'annexe du bureau. Une sorte de salon privé dans lequel le directeur recevait ses rendez-vous très spéciaux, ou dormait lorsque la charge de travail (ou une prostituée) le lui imposait. Le biographe n'avait jamais mis les pieds dans cette bulle d'intimité, située dans l'angle gauche de l'arc de cercle. Une porte taillée dans le même bois noir que le reste séparait les deux espaces. Lans se raidit dès que le biographe en fut trop près.

— Que fais-tu ? Il n’y a rien d’intéressant par ici, bafouilla t-il. Nous pouvons parler si tu le souhaites.

Sa mine déconfite tranchait désormais radicalement avec la Cordillère, dont le crépuscule se consumait lentement en arrière-plan. Il comprit qu’il était trop tard lorsque Vincent entrouvrit le battant pour jeter un œil. Les deux tubes luminescents fixés au plafond se réveillèrent pour diffuser une ambiance vert-astral.

— Referme immédiatement cette porte !

Montalescot se retourna vers lui, regard aiguisé. Lans ne tenait plus en place, la situation lui échappait.

— J’appelle la sécurité, décida-t-il en faisant mine de tourner les talons, faussement déterminé.

— Tu veux parler de l’armée qui attend dehors ? rétorqua Vincent en pénétrant dans le carré privé. Je t’aurai brisé la nuque avant qu’un seul de ces hommes ne frappe à ta porte. Alors tu la fermes et tu restes tranquille.

Un nouveau parfum venait d’envahir ses narines, celui d’un pur malt aux accents écossais. Mélangé à l’odeur omniprésente du cuir, le résultat était particulièrement alléchant. Cependant, loin derrière toutes les autres, une combinaison un peu plus formelle ternissait l’ensemble : l’odeur typique des salles d’archive. Vincent entra plus avant dans les quinze mètres carré au décor classieux. Deux canapés Chesterfield bruns ceignaient une table basse en verre sombre, dont le plateau était en état de veille. Suffisait qu’une main l’effleure pour que les informations du jour pigmentent à nouveau la surface. Sur le dessus d’un mini bar placé juste à coté de l’entrée, deux verres humides et une bouteille de Bourbon bien entamée gisaient inertes, justifiant les relents d’alcool qui embaumaient l’endroit. Au fond, à peine dissimulé par un meuble-aquarium dans lequel évoluait une méduse phosphorescente, un coffre-fort ignifugé d’un-mètre-cinquante de

haut se présentait de profil. Plutôt curieux de trouver ce genre d'objet à une époque où les impalpables données numériques avaient éradiqué le « document papier ». Vincent percuta : peut-être une technique plus sécurisante pour la conservation des fichiers importants. Un seul code à retenir, aucun piratage possible. Seul inconvénient : ce qui ne se pirate pas se vole à l'arrachée…

— Le mot de passe, s'il te plait, demanda le biographe, se tenant face au rectangle blindé.

— Rien d'important là-dedans, de la paperasse…

Montalescot, caché derrière l'aquarium, laissa échapper un soupir de profonde lassitude. Il perdait patience.

— Le code.

— 29SEP2077

Vincent sourit pour la première fois de la journée en pianotant sur les touches lumineuses du clavier. Cette suite de caractères n'était autre que la date à laquelle Lans avait pris ses fonctions au sein du SPARC.

En plus d'être égocentrique il est stupide.

Un bip suivi d'un cliquetis mécanique retentit pour signifier l'ouverture de la porte en alliage. À l'intérieur, rien de surprenant : une succession de dossiers-suspendus alignés sur trois étages, précieusement classés par ordre alphabétique, à raison d'un dossier par projet. Le nombre restreint de classeurs laissait penser que toutes les missions n'étaient pas répertoriées ici. *Seulement les compromettantes ?* Il trouva rapidement le dossier qu'il cherchait et l'extirpa du coffre, sous le regard de Lans qui aurait pu s'enfuir dix fois. Vincent posa le document sur la table et l'ouvrit.

— Je te hais déjà pour ce que je vais trouver là-dedans, lança-t-il en levant dans la lumière verte une puce de stockage de données.

Paul Lans le regarda faire sans bouger. Pourquoi restait-il là, immobile ? Lui-même n’aurait su le dire, mais le remord y était certainement pour beaucoup. Que Montalescot lui envoi un crochet dans la mâchoire lui aurait peut-être permis de se sentir mieux… au moins plus léger. Au lieu de cela, le biographe était presque calme, accroupi au bord de la table, visage recouvert de sa broussaille châtaine, yeux égarés entre peine et détermination. Rien de mauvais.

Vincent se releva et inséra le petit objet dans le lecteur de la table basse, situé de l’autre coté du meuble. Une poignée de secondes, et les premières images apparurent sur l’écran horizontal.

Lans ferma les yeux.

Montalescot les écarquilla.

— Paul…

***

Il faisait noir. Totalement noir.

Le courant de chaque étage était progressivement coupé au fur et à mesure qu’ils s’enfonçaient vers les niveaux inférieurs du bâtiment. Il faisait noir, mais le capitaine Allan McBee et le lieutenant Philip Heagans voyaient comme en plein jour. Un jour pâle et effroyablement triste, comme la lumière de cendre qui régnait dehors.

En vingt-trois ans de service à la brigade de déminage de l'État de Vitoria, McBee n'avait jamais vu ça. Durant sa carrière, il avait plongé dans les limbes du terrorisme, s'était frotté aux ultimatums de fanatiques prêts à tout, de meurtriers sanguinaires dont le seul mobile tenait au plaisir de faire sauter de la chair humaine. Plus d'une fois, il s'était retrouvé dans le giron de la Grande Faucheuse, l’étreignant dangereusement tandis que plusieurs

de ses coéquipiers y avaient laissé leur peau. Pour le goût du risque, du grand frisson. Sentir l'adrénaline éclabousser ses artères, entendre son cœur battre à tout rompre dans son poitrail gonflé de muscles. Voilà ce qui le faisait vibrer. Mais aujourd'hui il s'avouait un peu dépassé par les évènements, par la difficulté du *dossier*. Que le Pape lance un compte à rebours avait quelque chose d'irréaliste, mais qu'il le fasse sans poser la moindre condition sous-entendait que, quoi qu'il arrive, le bâtiment serait rayé de la carte. Il ne demandait rien, n'attendait pas de rançon, même en nature. Il patientait sereinement que l'heure des adieux sonne pour le World SPARC et Demville.

Ils se trouvaient au -27. Aucune trace d'explosif. D'autres équipes se partageaient le reste des étages inférieurs. Pas de nouvelles. Ça sentait plutôt mauvais pour la suite. Par déduction, quelqu'un qui avait l'intention de faire sauter un bâtiment souterrain avait tout intérêt à charger plusieurs niveaux pour obtenir un résultat concret. Là : rien. Placer une bombe dans les sous-sols ne provoquerait qu'un effondrement partiel, rien de spectaculaire. Non, Giasparone avait été clair là-dessus, il était certain d'éliminer définitivement le centre de recherche. Il se rappelait d'ailleurs les paroles du pontife, pour le moins métaphoriques : "Un souvenir, une vapeur absoute du mal qu'elle a engendré"… Alors où pouvait bien se trouver ce foutu *doigt de Dieu* ?

— Capitaine ? fit Heagans sur un ton des plus sérieux, à travers la visière de son casque couleur béton.

McBee se précipita en direction de son subalterne. Ils se trouvaient au niveau des laboratoires d'expérimentation. Deux énormes hémi-cercles séparés par un mur de verre. Les murs carrelés de blanc et le sol gris donnaient l'impression de déambuler dans un hôpital désert, abandonné aux ombres par des médecins déments. Tout un tas d'étranges machines

d’entraînement se côtoyaient parmi les tables recouvertes de feuilles de notes, de prismes-écrans éteints et de miettes de sandwichs. Comme les cailloux du Petit Poucet, des paper-boards aux feuilles pleines d’équations avaient été semés au milieu de ce chaos immobile, un territoire où l’effervescence était en arrêt sur image. Après avoir passé au peigne fin ce niveau, les deux démineurs s’apprêtaient à poursuivre leur descente. Mais Heagans, depuis son hémicycle attitré, avait semble-t-il des nouvelles fraîches. Posté devant une porte qui donnait sur une petite pièce, il faisait signe au capitaine de le rejoindre.

McBee pressa le pas. Il rêvait d’en finir avec ces recherches, tous ces étages finissaient par lui donner le tournis. Il traversa la trentaine de mètres qui les séparaient au pas de course, peinant à se mouvoir dans sa combinaison capitonnée. Il passa l’épaisse porte vitrée et pénétra dans le second quartier. Ici l’ordre régnait. Il s’en était rendu compte à travers la baie transparente, mais à présent l’impression de discipline lui sautait aux yeux. Pas de machine, aucun tableau ni de feuille volante, juste une longue table de réunion sur laquelle se tordait une sorte de frise chronologique aussi longue qu’indéchiffrable. Un mur-écran en verre, quelques bureaux soigneusement rangés, ainsi qu’une armada de cartes représentant le monde à différentes époques épinglée sur la courbe du mur.

De la matière pour un siècle de réflexion.

Deux mondes. D’un coté les machines, les scientifiques fiévreux et les équations sans fin. De l’autre, la planification minutieuse de chaque projet. La pièce devant laquelle Heagans venait de prendre contact avec les autres équipes de recherche s’ouvrait sur un rectangle d’ombre. Le lieutenant parlait dans son casque à l’attention de tous les démineurs de la brigade lorsque McBee arriva à sa hauteur. Ils n’échangèrent qu’un bref regard mais se comprirent sans mal : *mauvaise pioche sur ce dossier, on n’est pas sortis*.

Le capitaine se plaça face à l'ouverture de la salle. D'extraordinaires machines jouxtaient une multitude de vestiges de l'exploration temporelle. La plupart d'entre eux avaient plus sa place dans le musée de Demville que dans cette pièce obscure. Une odeur de terre fraîche se fraya un chemin jusqu'aux narines de McBee. Son regard s'arrêta d'abord sur la scène figée qui se tenait au fond du local, comme prisonnière d'un gros glaçon invisible. Un corps était étalé sur le sol parmi des monticules de terre et des débris de béton. Une marionnette jetée au fond d'un coffre à jouets. Puis, lentement, ses yeux remontèrent le long de la paroi qui dominait la dépouille pour se poser sur une cavité circulaire fraîchement creusée au milieu du mur. Il laissa Heagans converser avec le reste de l'équipe par oreillettes interposées, et s'avança précautionneusement vers la scène. La voix de son coéquipier bourdonnait dans le lointain. La visière de son casque ajustait la clarté de la pièce à mesure qu'il s'y enfonçait, il voyait désormais les détails du trou ouvert dans le mur. Environ vingt centimètres de diamètre pour une profondeur inappréciable sans une lampe torche. À ses pieds gisait le corps, face contre terre. Un homme jeune, à première vues. Des cheveux blonds, une nuque lisse malgré les maigres plis dus à la torsion du coup. Mort, de toute évidence. Sa cage thoracique était immobile et une marre de sang formait une auréole autour de son crâne, un peu comme les anges représentés sur les vitraux des églises. Le jeune homme tenait une arme dans la main droite. Un petit calibre. Juste ce qu'il fallait pour s'inviter au royaume des cieux. À coté de son pantalon recouvert de terre, l'imposante machine qui avait servi à perforer le béton refroidissait lentement. Elle avait tourné peu de temps avant qu'ils n'arrivent.

— Capitaine, fit Heagans d'une voix suffisamment claire pour percer la chape de silence qui embrumait l'esprit de McBee, Peter a prévenu un des

détachements d’agents de police présents à l’extérieur. Ils ne devraient pas tarder. Il a précisé qu’il ne fallait toucher à rien en les attendant…

— Capitaine ? Qu’est-ce que…

Après avoir inspiré profondément, le démineur se baissa et entreprit de retourner le cadavre sur le dos. Il dû réprimer un léger haut-le-cœur en voyant le faciès contracté aux yeux encore injectés de sang. Le petit cratère gluant, aussi, qui trouait le front du gamin. Oui, un gamin. Peut-être vingt-cinq ans, à peine.

— Capitaine, nous devons laisser la scène telle que nous l’avons trouvée !

— J’en prends la responsabilité. Je préciserai que vous avez refusé de m’aider. Vous aurez une médaille et votre nom sera inscrit sur une plaque dorée à l’entrée du paradis, ironisa McBee.

« Donnez-moi votre torche, lieutenant. »

Heagans s’avança à contre-cœur, puis tendit la lampe à son supérieur.

— C’est un gars du SPARC, fit le capitaine en pointant le badge épinglé à la chemise du mort.

— Isaac Van Dasht… lut tout bas Heagans en inclinant la tête.

McBee s’accroupit, intrigué par un éclat furtif qui venait d’étinceler au niveau du col tacheté de sang. Il écarta le tissu blanc de son gros index et dégagea une chainette en or, au bout de laquelle pendait un crucifix.

— Il a dû commencer à percer après que le centre ait été évacué. Si c’est notre poseur de bombe, ça signifie que le Pape a fait son annonce avant que l’explosif ne soit placé. La mèche est encore chaude mais le sang a eu le temps de coaguler, il devait terminer de percer alors que nous fouillions les étages supérieurs.

McBee resta songeur un instant puis se redressa pour inspecter le fond de la cavité. Heagans lui jetait un regard empreint d’étonnement, contrer un

ordre de la hiérarchie n'était pas son genre, quant à piétiner une scène de crime avec ses grosses Rangers… il devait avoir une idée derrière la tête. Ou, peut-être, avait-il juste peur d'échouer sur ce coup.

Le jet de lumière de la lampe irradia le fond du trou. Trois mètres de profondeur à vue d'œil. Tout au fond, comme un bijou dans son écrin, un flacon de liquide blanchâtre reposait délicatement sur la terre argileuse. Un second le succédait cinq centimètres plus loin. Entre eux, un explosif miniature que McBee reconnut aussitôt. Un mécanisme simpliste avec retardateur.

Pourquoi placer un tel jeu d'enfant au fond d'un trou horizontal à portée d'un manche à balai ? Le premier gamin venu aurait tôt fait de récupérer le détonateur et l'affaire serait close. Quelque chose sonnait faux dans cette partition… d'après ce qu'il avait vu jusqu'à maintenant, Giasparone était un véritable calculateur. Même le suicide du poseur avait été orchestré. Il fixait les flacons à s'en faire mal aux yeux lorsqu'il repéra une minuscule bille noire posée à proximité du détonateur. Avec sa visière il zooma sur l'objet, pas plus gros qu'une tête d'épingle, et tout le schéma dessiné par ces terroristes en soutane fut baigné d'une lumière opaline dans son esprit. Un des plus petits modèles de cellules de capture vidéo. Quelqu'un, quelque part, le regardait attentivement, attendant le mouvement de trop pour déclencher la mise à feu à distance. Le procédé était simple, mais une nouvelle zone d'ombre ternissait toujours le dossier : qu'espéraient ces gens en enfouissant un explosif à trois mètres de profondeur, dans un mur situé à des dizaines de pieds sous terre ?

— Lieutenant, à quelle altitude sommes-nous ?

Heagans jeta un œil au petit appareil attaché à son cou par un lacet noir. Il pressa plusieurs boutons avant de répondre.

— Moins quatre-vingt-douze mètres, capitaine.

Là résidait tout le mystère à disséquer. McBee pensa aux flics qui ne tarderaient pas à arriver et leur demanderaient de sortir quelques minutes, le temps de *faire leur boulot*. Il devait faire vite s'il voulait y voir plus clair. Il essaya de projeter tous les éléments du dossier dans son esprit, comme lorsqu'il était enfant, quand son père mettait en route un des derniers modèle de vidéo-projeteurs. Les murs blancs de leur maison se couvraient d'images colorées. C'était comme cela qu'il travaillait sur les affaires sensibles depuis qu'il avait pris ses fonctions : en projetant chaque élément du dossier sur son mur blanc à lui, celui que personne ne pouvait voir.

En résumé, songea McBee, cet ultimatum avait été lancé sans détour par le Vatican, presque deux heures plutôt, durant une interview retransmise en direct depuis Rome. Giasparone avait l'intention de réduire à néant un bâtiment souterrain avec seulement deux fioles d'explosif. Aussi loin qu'il se souvenait, il n'avait jamais vu une quelconque substance capable de faire sauter un édifice avec si peu de quantité… non, le pontife voulait frapper un point précis du SPARC, l'endroit le plus faible de la chimère.

Un silence.

Des bruits de pas lourds, une poignée de flics arrivait par l'ascenseur.

Une étincelle de lucidité.

Un souffleur invisible lui glissa quelques mots à l'oreille : "*Un souvenir, une vapeur absoute du mal qu'elle a engendré*". Évidemment ! Giasparone voulait purifier cet endroit, l'absoudre… le bénir !

— Lieutenant, savez-vous de quelle manière le centre est alimenté en eau ?

Heagans, qui s'apprêtait à aller à la rencontre du petit groupe de policiers, prit la peine de réfléchir une seconde, considérant la question avec surprise.

— Il me semble qu'à l'époque de la construction, l'une des raisons du lieu d'implantation du SPARC avait été la proximité d'un lac souterrain. Ça évitait la pose d'un pipe-line. Mais ça reste à vérifier.

Inutile, McBee s'en souvenait désormais, une polémique rapidement étouffée avait éclaté à ce sujet, des associations de défense de l'environnement avaient manifesté contre ce projet d'installation d'un bâtiment souterrain à proximité d'un réservoir d'eau aussi important que celui-ci. Les cavités souterraines découvertes peu de temps avant la construction du centre contentaient des espèces d'amphibiens inédites. Ces organisations avaient eu gain de cause, le SPARC avait renoncé à pomper l'eau du lac. Malgré tout, les travaux avaient débuté et le lieu d'implantation était resté inchangé. Un pipe-line devait raccorder le centre à la source d'eau externe la plus proche, mais le lac était bien là…

De l'autre coté de ce mur.

Comme le phare d'Alexandrie, le World SPARC ferait bientôt partie des légendes sous-marines. Un beau gâchis.

Le capitaine se retourna et se trouva face à quatre gaillards de la police, chacun flanqué d'un air qui fermait d'emblé la négociation. Heagans se tenait devant, un soupçon de gêne lisible à travers la visière de son casque.

— C'est moi qui ai bougé le corps, lança McBee avant que le plus petit des quatre, un shérif à l'insigne fièrement portée, n'ait le temps de se présenter.

D'ailleurs, il ne se présenta pas.

— Humm… j'vois ça, fit l'étoilé en mâchonnant un mégot de cigarillo baveux, pendant que ses agents commençaient à inspecter la scène.

— Qu'est-ce qu'on a ?

McBee enleva son casque et jaugea son interlocuteur avant de répondre. Il en avait plus qu'assez de ces cavaliers qui se prenaient pour des

intouchables. Certains d'entre eux l'irritaient clairement et il savait leur faire comprendre. Il fit un signe de tête au lieutenant Heagans pour l'inviter à le suivre en direction de la sortie et, en enjambant le cadavre, répondit à la question du mâcheur de mégots :

— Des millions de mètres cube d'eau, un mur de calcaire, deux flacons d'explosifs et une caméra braquée sur vos moustaches à l'instant où je vous parle… Vous savez nager, Shérif ?

***

Vincent était pris de nausées, de sueurs froides. Il aurait voulu se réveiller. Comment pouvait-il croire ce qu'il avait devant lui ? Toutes ces preuves projetaient une nouvelle lumière noire sur les ficelles qui le tenaient depuis le début. Une marionnette de chair et d'os, un pantin aveugle et naïf qui se retrouvait seul, lâché dans l'arène.

Sans rien. Sans personne.

Des clichés défilaient sur la table-écran, des plans et tout un tas de notes qui présentaient de manière limpide le décor monté pour le tournage du projet Yeshua, le faux. Celui que l'on venait de jeter en pâture aux hommes aussi naïfs que lui. Une charogne pour des milliards de carnassiers.

Tourné au beau milieu du Nord-Ouest australien, le tableau était d'une précision à faire pâlir les plus pointus des géographes et historiens. La reproduction de l'ancienne ville de Jérusalem était parfaite, du moins, c'était l'image qu'en avait le biographe grâce aux heures de formation qu'il avait suivies avant de partir, car aujourd'hui il n'avait aucun souvenir du véritable paysage. Debout, devant ce projet de synthèse, il sentait ses viscères se tordre, sa gorge se serrer, ses tempes pulser sous l'influx nerveux.

— Vincent…

Lans cherchait ses mots, toujours posté sur le seuil de son salon privé, le regard rivé sur ses mocassins noirs.

— Qu’est ce qui t’a poussé à faire ça, Paul ? L’argent ? La peur de l’échec ?

— Crois-moi, je n’y suis pour rien, je n’ai fait qu’exécuter les ordres que je recevais.

— Qui ?

— Bon sang, c’est pourtant clair ! rugit Lans, peut-être de rage contre lui-même. La Dream Area a financé le projet à quatre-vingt-dix pourcent, Vincent ! D’après toi, qui tient les rênes dans cette affaire ?

Montalescot sombrait à une vitesse folle. Pour quelle raison l’avait-on envoyé faire cette biographie si un faux avait été tourné ? Quelqu’un devait avoir besoin de ce qu’il avait vu là-bas, la vérité dans son plus simple appareil, le Christ dans son propre rôle, nu et fragile, et sincère surtout. Mais de toute évidence, cette personne ne voulait laisser aucune trace de cette vérité, d’où l’ablation de sa mémoire sur une période aussi précise. Pas de preuve, pas de risque. Mais si la puce numérique qui contenait tout ce qu’il avait enregistré suffisait à elle seule, pourquoi était-il encore en vie ? L’éliminer aurait été tellement plus facile, plus juste aussi. On voulait le laisser vivre. Quelqu’un lui offrait une chance ? Une chance très mince mais une chance malgré tout. Il repensa à ce que Klaus Zimmersheim, le physicien déchu, lui avait dit au sujet de l’ancien directeur du SPARC : "Votre mémoire est victime de la folie d’Edgar Kain !"

— Non, contesta Montalescot, la Dream Area t’a peut-être manipulé, mais elle n’est qu’un intermédiaire, Paul. Une couverture.

— Je suis désolé, Vincent, crois-moi.

— Si tu étais vraiment désolé tu me laisserais emprunter une machine. Tu m’offrirais cette chance. Je n’ai aucune pitié pour toi et tes remords.

J’éprouve juste… du dégout.

Lans n’avait pas la force de regarder Vincent dans les yeux, il était blême, transparent. Il n’opposa aucune résistance à ce qu’il venait d’entendre et laissa le biographe patauger dans sa marmite de colère. Son travail était terminé. C’était un demi-succès, à la hauteur du demi-homme qu’il était.

Montalescot le heurta d’un coup d’épaule en se frayant un chemin jusqu’à la porte. Il allait sortir mais une pulsion dévorante le rappela vers son ex-supérieur. Il se retourna subitement, fit trois pas vers Lans et lui décocha un coup de poing en pleine mâchoire. Une goutte de sang ruissela aussitôt de la bouche de Lans qui gémissait déjà, plié en deux, en se massant le bas du visage. Sur l’instant Vincent eut la sensation de s’être brisé la main. Un feu épidermique atténué par le soulagement vaporeux que le coup lui avait procuré. Il retourna rapidement à sa désarmante réalité et fit de nouveau demi-tour pour, cette fois, s’enfuir de cet endroit baigné de trahison. Il devait revoir le physicien allemand. Aussi utopique que soit sa proposition de lui rendre la mémoire, cet homme savait des choses qui pourraient l’aider à comprendre. Plus honnêtement, s’avouait silencieusement Vincent, cet homme était surtout sa dernière option.

***

Les pas feutrés du biographe s’éloignèrent dans la pénombre bleutée du plafond galactique. Paul Lans se laissa tomber dans le canapé du salon privé, attendit de ne plus rien entendre et passa un appel. Le visage d’un homme noir aux traits détendus fut projeté dans son esprit.

— Paul ! How low, buddy ? Un souci ?

À quelques mètres de là, dans le vaste bureau au décor épuré, la Cordillère australienne avait troqué ses teintes crépusculaires contre le violet profond d’une nuit cristalline. Vingt étages plus haut, en revanche, le matin brillait par son opacité abyssale, balayé par une pluie torrentielle.

OceanofPDF.com

15

Sydney, Siège de la filiale Océanie de la Dream Area.
Au même moment

Edgar Kain bouillait, se balançant nerveusement dans le fauteuil blanc que Preston Moore réservait à ses convives. Du cent-vingt-et-unième étage de la tour construite pour abriter les services de la firme, la vue était époustouflante. Plus encore sous les assauts de la pluie qui frappait les carreaux avec acharnement. Situé en plein cœur du centre d'affaires et orienté plein Ouest, le bureau donnait sur la Johnstons Bay et son flux incessant de cargos pleins à craquer. Plus loin, lorsqu'il faisait beau, on pouvait caresser du regard les profils moins gris de King George Park et Iron Cove Bay. Mais ce matin là, les nuages barraient l'horizon.

Moore se tenait debout, putter à la main, Montecristo fumant coincé entre les molaires. Un PDG, un vrai. Au dessus de lui, un plafonnier en acier projetait une lumière laiteuse. Dans son polo rose-pâle et son pantalon aussi éclatant que le reste de la décoration, le président de la Dream rappelait un célèbre golfeur afro-américain du début du siècle. Il prit une communication. Kain s'en rendit compte lorsque son hôte stoppa son club à quelques centimètres de la balle flanquée des initiales *D.A.*

— Paul ! How low, buddy ? Un souci ?

Il reprit son jeu, comme un personnage de film libéré de la fonction *pause*.

Kain fit un rapide calcul : Paul Lans + coup de fil + Preston Moore = sérieuses emmerdes.

Quelque chose de grave venait d'arriver.

Ses muscles se raidirent et il cessa de se balancer, attendant la suite. La communication fut courte. Moore vint reprendre place de l'autre coté de son bureau, se laissant nonchalamment tomber dans son trône de cuir immaculé.

— Que ce passe t-il ? hasarda Kain, anxieux.

— Paul Lans vient d'avoir de la visite.

De « sérieuses emmerdes » il passa à « alerte rouge » :

— Vincent Montalescot s'est réveillé ?

— Mieux, il s'est réveillé du mauvais pied ! Il a braqué Wilfried Graham avant de venir s'en prendre à Lans. Il est au courant pour les images tournées dans le désert. C'est moche.

Kain se décomposa. Sa peau prit une teinte ton sur ton avec ses cheveux.

— Détendez-vous, Edgar, Montalescot n'a aucun moyen de remonter jusqu'à vous. Pour moi, c'est moins sûr, mais il est inoffensif. Tout ce dont il a besoin c'est de passer ses nerfs, et je crois que c'est chose faite. Vous désirez un autre Scotch ?

Kain balaya la proposition d'un geste de la main. Rester sobre. Il aurait besoin d'avoir les idées claires dans les prochaines heures.

— Si vous le voulez bien, j'aimerai que l'on termine cette entrevue, pria t-il. J'ai à faire.

— Très bien… lâcha le clone de Tiger Woods.

— Vous avez la puce et le reste ?

La bouche de Moore s'étira en un large sourire, faisant apparaître une dentition aveuglante. Il tira une nouvelle bouffée sur son cigare.

— Vous croyez peut-être que la firme a injecté trente-deux millions de dollars dans le projet pour les beaux yeux du Christ ? Bien-sûr que j'ai la puce. Et vous, Edgar, *vous* : avez-vous rempli votre partie du contrat?

Kain plongea une main dans la poche de sa veste en tweed et en ressortit une enveloppe kraft pliée en deux, qu'il posa sur le bureau couvert de reflets de ciel gris.

— Banque Delubac, au 152, boulevard Haussmann, à Paris. Le coffre porte le numéro 2486. Pas de code, il s'ouvrira sous l'influence de votre seule présence. À l'intérieur vous trouverez une clé, les coordonnées GPS du hangar et le numéro de téléphone de l'ingénieur qui se chargera de vous. Vous passerez par une phase d'entraînement obligatoire de deux semaines, à l'issue de laquelle vous pourrez faire vos adieux à notre époque.

Kain s'arrêta une seconde, sonda le regard de son interlocuteur voilé par un épais nuage de fumée, puis reprit :

— Vos ancêtres ont pour origine le Congo, pays auquel les esclavagistes les ont arrachés durant le dix-huitième siècle, afin de les conduire vers les colonies de Caroline du Sud. En 1910, ils retraversent l'Atlantique dans les calles d'un navire anglais. Ils serviront ensuite une riche famille du Kent, jusqu'à l'extinction de la dynastie durant la seconde guerre mondiale. Pour le reste, vous connaissez l'histoire de vos grands-parents.

Moore avait les sourcils levés lorsque Kain s'arrêta. Il cherchait la raison d'être d'un tel exposé, mais son convive ne le laissa pas réfléchir :

— Ainsi, si vous avez l'intention de partir pour l'une de ces époques, vous saurez quels endroits ne pas fréquenter. Vous avez l'interdiction formelle d'interagir avec votre propre histoire, donc celle de vos ancêtres. Si cela ne mettait en péril que votre seule existence, pensez bien que je me serai passé d'une telle mise en garde. Mais au-delà du fait que vous risquer de disparaître sur-le-champ, ne serait-ce qu'en parlant avec l'un de vos ascendants, ce sont des dizaines de familles qui pourraient s'évaporer de l'histoire. Pour résumer : ne cherchez jamais à changer quoi que ce soit de la destinée des gens qui vous ont donné la vie sans le savoir.

Un silence. Homélie muette en hommage à la science.

— Je suis ébloui par vos connaissances, Edgar. Je me demande simplement où vous êtes allé chercher tout cela… je veux parler de ma généalogie.

— Vous oubliez qu'avant de diriger le SPARC et d'en être banni, j'étais l'un des plus grands antiquaires de la place européenne. Mais, en effet, tout cela fait partie du passé…

Preston Moore opina du chef.

— Et l'enveloppe ? fit-il en pointant le papier kraft d'un coup de menton.

— Un chronomètre positionné sur la fonction compte à rebours. Il vous reste environ une cinquantaine d'heures pour vous rendre en France, après quoi le contenu du coffre vous sera inaccessible.

— Une manière de m'envoyer à l'autre bout du monde pendant que vous… terminerez vos petites affaires, fit Moore en souriant à nouveau.

— On peut voir la chose sous cet angle, en effet.

Sans rien ajouter, le président de la firme se leva et alla se placer face à un pan de mur, à proximité de la baie vitrée.

La corne triste d'un cargo résonna au loin, derrière le rideau de pluie.

Il effleura la paroi et un tiroir, à l'origine totalement invisible, se découpa sur le mur dans un souffle de décompression. Moore en extirpa une petite boite noire et deux poches de plastique blanc qui contenaient du liquide. Il les posa devant Kain.

— Nous sommes d'accord, fit l'ancien antiquaire, la scellée électronique de la puce est intacte ?

— Ce document est strictement vierge de tout regard, Edgar, soyez rassurez.

Kain ramassa l’objet de leur marché et se releva. Il allait prendre congé lorsque Moore l’interrompit.

— Qui me garantit votre bonne foi, Monsieur Kain ?

— Qui me garantit que ce boîtier ne contient pas uniquement une poignée de clichés présentant vos ébats avec votre assistante ? railla le vieil homme en retour. Il ne s’agit que d’une question de confiance. C’est elle qui fait tourner le monde, pas l’argent. Bon voyage, Preston.

Pour seule salutation les deux hommes échangèrent un regard empreint de respect. Kain tourna les talons et se dirigea vers la porte capitonnée.

— Edgar, héla le PDG depuis son fauteuil, dos à la Johnstons Bay chahutée par les nues. Que contient cette puce pour que vous y consacriez autant d’énergie ?

Kain s’arrêta sur le seuil du bureau et se retourna, l’air profondément triste. Le vert de ses iris était assiégé par une ombre dure comme le roc.

— Rien qui vaille la peine de vendre son âme au Diable, Preston, croyez-moi.

OceanofPDF.com

16

« On ne peut absoudre celui qui ne se repent pas. »
Dante (la Divine Comédie)

13h00

Seule une éclipse totale aurait pu rendre cette portion de désert plus sinistre. Le soleil semblait avoir fui le monde depuis des siècles. Des fleuves fantômes étaient sur le point de renaître tant la pluie s'acharnait à reprendre ses droits, exultant après des semaines entières de frustration azure. La chaleur tropicale, accentuée par un parfum omniprésent de terre mouillée, ne faisait que souligner cette impression d'étouffement. Une autre planète, un air chargé de plomb et de sulfure.

Une route abandonnée…

La station service Shell qui affleurait le bitume craquelé n'était plus qu'une ruine des temps modernes. Le coquillage jaunâtre de l'enseigne se balançait dangereusement dans le vide, ne tenant plus à son poteau que par un maigre câble de cuivre oxydé. La façade du préfabriqué n'était pas plus engageante, toutes les vitres avaient explosé, les panneaux lumineux partaient en loques tranchantes. Devant l'entrée, quelques morceaux d'étales rouillaient à coté d'un distributeur de boissons éventré.

Ce lieu de rendez-vous surprenait Montalescot, cette partie de la route 24 n'était plus empruntée depuis des lustres. Treize ans, pour être précis. Date à laquelle l'État de Victoria avait fait démolir la ville morte de Casus Lane, une bourgade construite dans les années Vingt suite à la découverte d'une carrière d'opale, une dizaine de kilomètres au Sud. Aujourd'hui, il n'en

restait que des vestiges poussiéreux, qui marquaient la limite de l'expansion furieuse de l'humanité. Au-delà mourrait le monde rationnel, l'abysse du modernisme…

Le biographe avait stationné le Suzuki orange sous le préau à peine étanche et patientait, à cheval sur le bolide. Prêt à déguerpir. Il guettait le moindre mouvement suspect. Après ce qu'il venait d'apprendre, la méfiance n'était plus un réflexe de survie, c'était juste naturel, instinctif. Et lorsqu'un chien dégoulinant de pluie sortit de derrière un pilier fissuré pour se poster face à lui, il balança un coup de poignet sur l'embrayage de la moto et fit ronronner le moteur. Main crispée sur l'accélérateur, il balaya le panorama du regard, puis fixa de nouveau la bête errante. Son regard était aussi gris et terne que son poil ras. Elle ne bougeait pas, comme si elle attendait un ordre.

— Finalement, vous ne faites que suivre l'évidente logique du besoin de comprendre, Vincent. C'est humain !

La voix de Klaus Zimmersheim, légèrement voilée par le tambourinement de la pluie, avait quelque chose d'inquiétant. En fouillant le rectangle d'ombre qui faisait office d'entrée de la station, Montalescot aperçut la longue silhouette du physicien. Il avançait dans les décombres, son vieux Smith & Wesson pendant au bout de son bras.

• Doline, aux pieds !

Le chien tourna le museau vers son maître et alla le rejoindre en trottinant. Vincent n'en finissait pas de jauger la situation, cherchant à savoir s'il devait lever le camp ou rester. Il n'était plus armé, contrairement au physicien.

— Vous êtes venu seul ?

Pour seule réponse, Montalescot regarda autour de lui puis riva de nouveau ses billons violets sur l'entrée. La question était hors sujet.

— Il ne nous reste que quelques heures pour sauver le peu qu'il vous reste, suivez-moi.

Le biographe ne releva pas et parqua son engin à proximité du distributeur éventré, avant de s'engager dans le bâtiment.

Quelle créature pouvait vivre dans ce capharnaüm ? Les débris faisaient office de sol, craquant sous leurs pas dans la lumière noire du jour. Difficile de se repérer. Vincent buta dans un corps mou, quelque chose d'assez lourd pour le déséquilibrer. Peut-être une bête morte à en croire l'odeur qui planait. Ils traversèrent la pièce principale et arrivèrent dans un local exigu, l'odeur en question se fit plus étouffante. De toute évidence, c'était celle du chien. Ils descendirent un escalier en colimaçon. Ténèbres complètes. Le tintement d'un trousseau de clé… une porte métallique… un autre monde.

Ainsi vivait le scientifique à qui le monde devait la découverte du voyage temporel. Un fiévreux mathématicien qui, à première vue, ne prêtait aucune importance au confort, ni même à la simple aisance.

Les murs de la salle étaient restés bruts, des lignes de parpaings suintants, cachées par endroits par des cartes jaunies et griffonnées. Des schémas venus d'une autre époque. Quatre lampes de chevet, indifféremment jetées sur des coins de tables ou une bibliothèque grise de poussière, éclairaient timidement l'endroit. Le plafond était à peine assez haut pour se tenir debout. Ça et là, des coupures de journaux s'entassaient en piles bancales à coté d'ouvrages moisis. À la grande surprise de Vincent, un canapé gisait au beau milieu de ces quarante mètres carré de chaos.

— Désolé pour le désordre, osa le physicien sans se retourner.

Le chien alla retrouver sa couche faite de coussins sales et posa la tête sur ses pattes. Dans le fond, un écran comme on en faisait plus depuis une quarantaine d'années diffusait en silence les images brouillées d'une chaîne d'information.

— Je comprends maintenant pourquoi les gens vous pensent morts : vous vivez enterré dans un caveau, remarqua le biographe trempé jusqu'aux os, sans peser un instant la dureté de ses propos.

— Si vous le voulez bien, nous parlerons de mes mœurs une fois prochaine, il est déjà onze heures passé et je doute que nous parvenions à nos fins en discutant de choses aussi insignifiantes que ma vie, rétorqua le scientifique.

— Où est la jeune femme qui se trouvait chez Lydia ?

— Elle est en lieu sûr, rassurez-vous.

— Je dois la voir.

— Je doute que ce soit une bonne idée et, quoi qu'il en soit, nous n'avons pas le temps…

— Bon sang ! réagit Vincent. Pouvez-vous m'expliquer ce qui vous pousse à compter les minutes. Nous devons faire vite, c'est évident, mais j'ai besoin de voir cette fille !

— Si je vous parle d'ultimatum, de Vatican et de croisade… vous ne faites pas le rapprochement ?

Le vieil homme se tenait courbé sous le plafond gondolé. Il s'était arrêté au milieu d'un tapis persan usé jusqu'à la trame et sondait le regard de son invité, n'y décelant que l'orage et l'amertume. Aucune trace d'empressement : force était de constater qu'il ignorait ce que le Pape avait lancé une poignée d'heures plus tôt, dans les vapeurs de la nuit romaine.

— Cornelius Giasparone, le nouveau Pape, a déclaré ce matin à la télévision italienne qu'il était sur le point de réduire à néant Demville et son World SPARC. Il nous laisse jusqu'à vingt heures pour évacuer les environs…

Montalescot, qui rabattait ses cheveux ruisselants vers l'arrière, s'arrêta net. Venait-il d'entendre un songe ? Non, il était fatigué mais pas au point

de sombrer dans la démence. Zimmersheim, de son coté, semblait tout à fait sérieux. Puis il repensa au centre de recherche cerné par l'armée, aux habitants de la rue Doha Baxton et à leur étrange exode… Décidemment, les éléments s'acharnaient à barbouiller son esprit d'informations confuses.

— Maintenant vous comprenez pourquoi je semble si pressé. Le temps nous est compté, Vincent.

À la grande surprise du scientifique, le biographe ne lâcha pas prise…

— Au contraire, cela n'explique en rien votre empressement, qu'avez-vous de si précieux à Demville ? Le SPARC ne nous est plus d'aucune utilité, il me semble.

— Vous avez tort, c'est le seul centre disposant de time travelers prêts à l'usage et…

— Et quoi ? Vous allez me dire que vous avez les codes d'accès, que vous êtes en mesure de passer au travers du barrage de trouffions et de flics qui quadrillent le secteur ? Vous savez autant que moi que tout est foutu, Klaus. Maintenant, j'aimerais juste comprendre comment on a pu en arriver là. Pourquoi je me retrouve ici, à six pieds sous terre, à bavasser avec un ermite dépressif qui s'obstine à vouloir fouiller mon esprit, alors que ma seule famille vient d'être assassinée par un détraqué encore en liberté ? s'égosilla Vincent, à deux doigts de la rupture.

« Pour être franc, j'ignore comment je tiens encore debout. »

Doline releva le museau, intriguée par le ton de l'intrus. Le scientifique semblait s'être perdu dans ses propres propos, il avait lâché une information qu'il voulait conserver encore un peu, le temps d'être sûr d'avoir restauré la mémoire du biographe.

Dommage…

— J'ai… j'ai peut-être une solution pour vous, Vincent, répondit Zimmersheim, le regard fuyant.

— Mais ceci n’est qu’une probabilité, ajouta-t-il en devançant la réaction de Montalescot, poing serré sur la crosse de son arme.
— Vous êtes en train de me dire que vous avez accès à un time traveler ?
Les yeux brillants de Vincent cherchaient un point d’encrage. En vain. Il reprit :
— Pourquoi ne pas m’en avoir parlé lorsque vous êtes intervenu tout à l’heure ?
— Je vous l’ai dit, ce n’est qu’une option, rien n’est sûr à ce sujet. Faites-moi confiance, par pitié !

— À moins que… votre prétendue vengeance à l’encontre de Kain ne soit qu’un prétexte. Vous m’utilisez, comme les autres. C’est ça ?

Zimmersheim était à court d’arguments. Il ne pouvait nier l’intérêt que représentait le biographe dans l’histoire de toute sa vie. Il avait attendu si longtemps, près d’un demi-siècle à user ses neurones sur des équations mathématiques sans fin. Une existence réduite à l’état de chrysalide infectée par la fièvre du savoir, privée d’affection, de sexe et de tout ce dont un homme équilibré à besoin pour survivre. Vincent Montalescot était sa dernière chance de voir se réaliser son si précieux fantasme. Il ne pouvait pas le laisser s’évaporer comme ça. Impossible…

D’une main tremblante, il braqua son révolver sur Vincent qui recula aussitôt de quelques pas.

— Que voulez-vous exactement ? s’inquiéta Montalescot.

— Je n’hésiterai plus désormais, j’ai trop souffert pour que vous m’empêchiez d’aller plus loin. Vous allez faire ce que je vous demande, et lorsque nous aurons terminé je vous donnerai les informations que j’ai en ma possession concernant l’accès au time traveller. Mais pas avant.

— J’avais raison. Après Kain, Lans et Graham, c’est vous qui jouez avez moi, s’entêta le biographe, ignorant le canon grelottant du 38 dirigé vers sa

poitrine écorchée. Vous êtes tous liés par un contrat, pas vrai ?

— Je n'ai rien à voir avec ces bandits ! cracha le vieil homme, offusqué. Ma cause est bien différente. Pour le moins, davantage légitime.

Un silence. L'odeur de mort et de crasse toujours aussi forte. Le physicien baissa son arme après un moment d'hésitation. Il devait admettre la détermination (au moins égale à la sienne) de son interlocuteur. Montalescot pensait ne plus rien avoir à perdre. Il se trompait, mais son ignorance sur le sujet l'auréolait d'une lumière qui appelait la compassion.

— Il est peut-être déjà trop tard, mais puisque vous insistez, voici un semblant d'explication…

Zimmersheim s'assit sur l'accoudoir élimé du canapé et inspira profondément. Vincent ne bougea que pour essuyer une goutte d'eau qui perlait sur son front.

— Lorsque j'ai découvert la célèbre formule du voyage temporel, je travaillais pour le compte du Terra Incognita. Kain et moi avions passé un accord lors des obsèques de William Demville. Il mettait à ma disposition les moyens du centre et moi je fournissais la matière grise. La nuit où j'ai compris l'erreur que je commettais depuis des années sur la formule mathématique, je me suis senti pousser des ailes. J'ai repris mes calculs et la solution m'a sauté aux yeux, si évidente. Le contrat qui m'unissait à Kain était on ne peut plus clair : si je venais à résoudre l'équation et à la mettre en pratique, la formule deviendrait l'entière propriété du laboratoire. Mais cette condition m'est brusquement apparue comme une grossière ineptie. J'avais passé toute mon existence sur ce problème, la seule idée de devoir l'offrir à la gloire d'autrui m'était insoutenable.

« Peut-être aussi parce que je me sentais épié depuis plusieurs semaines, j'ai décidé de déposer le brevet sous couvert d'une fausse identité. Ensuite, j'ai pris contact avec un faussaire de Melbourne. Le genre de gentleman pas

fréquentable, mais je n'avais plus que cette idée en tête. En trois jours mes papiers étaient établis et je n'ai pas attendu plus longtemps pour me rendre à l'Office National de la Propriété Intellectuelle, toujours à Melbourne. À mi-chemin, sur la route 79, une voiture qui roulait à contresens a percuté mon véhicule de plein fouet. J'ai encore cette foutue image à l'esprit, je m'endors avec chaque soir, fit Zimmersheim, le regard un peu ici, un peu ailleurs. »

« Bref… s'en sont suivies quatre semaines de coma au bout desquelles on m'annonçait que certaines fonctions de mon cerveau avaient été atteintes de manière irréversible. Notamment des troubles qui sous-entendaient une amnésie lacunaire. Autrement dit : des morceaux de ma vie pouvaient très bien avoir disparu de ma mémoire pour de bon. »

Doline se leva de sa couche putride et vint s'asseoir aux pieds de son maître, sentant qu'il avait besoin d'affection. Ce dernier marqua une pause en caressant l'encolure de sa chienne et reprit.

— Mais cette explication ne me contenta pas plus de quelques jours, juste le temps qu'il me fallut pour me rappeler que j'allais à Melbourne au moment de l'accident. Par un étrange hasard, il m'était impossible de me souvenir l'objet de mon déplacement, si ce n'est qu'il était d'une importance quasi vitale. J'avais tout oublié, depuis la nuit de ma découverte scientifique jusqu'au moment où j'étais monté dans ma voiture pour prendre la route. J'ai alors entrepris des recherches au sujet de ce type de troubles et, au fil du temps, je me suis rendu à l'évidence : mon amnésie avait été soigneusement découpée dans le tissu de mes souvenirs, de façon trop parfaite pour être liée de manière naturelle au choc. Une ablation chirurgicale.

Montalescot écoutait attentivement, se demandant si cet homme avait inventé cette histoire en ruminant le passé dans son bunker humide. Mais

quelque chose de sincère s’en dégageait.

— Durant cette période, reprit l’Allemand, le partenariat que j’avais signé avec Kain avait officiellement été suspendu. Mais, comme un ange tombant du ciel, ce vieux fou était venu me rendre visite un soir, accompagné d’une « nouvelle extraordinaire » et d’une bouteille de Glenlivet. Il était très nerveux, mais plaçait cela sur le compte de l’excitation. Selon ses paroles, l’équation venait d’être résolue, le voyage temporel allait voir le jour et les premiers essais seraient réalisés au printemps suivant. L’accident m’avait traumatisé et j’avais littéralement laissé de coté mes recherches scientifiques. Impossible donc, de vérifier le cheminement emprunté par les chercheurs du centre. Je restai alors cloîtré chez moi, ressassant toute cette histoire pour tenter de trouver un coupable… en vain.

Un coup de tonnerre explosa quelque part dans le désert, comme pour ponctuer le récit du vieil homme.

— De nombreuses fois je me suis persuadé que Kain était l’instigateur de l’accident, qu’il avait minutieusement orchestré ma chute, poursuivit-il en sortant un paquet de cigarettes cabossé de la poche de sa chemise.

« Mais au fil du temps, je constatai qu’il ne tirait aucune gloire de cette découverte, il restait même très évasif lorsque la presse lui demandait davantage de détails au sujet de ses équipes de chercheurs. Étrange, me disais-je, de la part d’un homme qui aurait tout fait pour évincer le véritable auteur de l’équation, allant jusqu’à lui retirer une partie de sa mémoire. Objectivement, j’étais perdu… »

— Puis un jour, intervint le biographe, vous avez compris que Kain n’avait pas cherché à vous écarter par souci de notoriété, mais uniquement pour placer le concept à l’abri de son géniteur, de peur que celui-ci n’entrave ses plans en imposant son point de vue.

Zimmersheim hocha la tête en signe d’assentiment, caché derrière les volutes de tabac. Montalescot venait de mettre le doigt sur une plaie encore béante.

— C’est en comprenant cela que je me suis attelé à retrouver la mémoire. Je ne me suis pas manifesté auprès de Kain, il continuait à me verser un copieux salaire comme si rien n’avait changé, probablement par remord. Il pensait peut-être qu’ainsi je n’oserai pas m’opposer à lui. C’était bien vu, cet argent allait me servir, hors de question de monter au créneau. J’ai alors consacré toute mon énergie à décortiquer un procédé créé par les plus grands neurologues de la planète, eux qui avaient mis au point la démémorisation sans en dévoiler le remède. Un véritable secret d’état.

— Comment y êtes-vous parvenu seul ?

— Seul ? Pas tout à fait, en réalité. Pour étudier le problème je me suis rapproché d’anciens criminels, qui avaient également subi l’opération sur décision de justice. Je les payais en échange des expériences qu’ils me permettaient de faire sur eux. Après trois mois d’étude, j’ai compris que cette amnésie de synthèse n’était pas une ablation de la mémoire, mais plutôt une sorte de correcteur qui bloquait la circulation de certains neurones dans une infime partie du cerveau. Un peu comme un coup de crayon sur le chapitre d’un roman. Il me suffisait de déterminer la zone précise et de la stimuler à nouveau à l’aide de légers électrochocs, pour rendre au patient ce qu’on lui avait volé. J’avais mis au point une sorte de gomme, fit le physicien en mimant un sourire sans grand enthousiasme.

— Ce n’était pas la thérapie mise au point par les neurologues, mais ça a fonctionné, enchaîna le biographe. Après plusieurs essais concluants, vous avez appliqué l’exercice à votre propre cas… et vous voila décidé à m’en faire profiter. Sympa.

— Êtes-vous disposé à me laisser faire à présent, Monsieur Montalescot ?

Dehors, l'orage poursuivait son grand nettoyage. On entendait en fond le grincement de la tôle qui pliait sous les bourrasques. Vincent n'était pas décidé à aider le scientifique, mais l'embarras du choix n'était pas d'une évidence foudroyante. Il devait prendre les évènements comme ils venaient et jongler avec. Cette intervention sur sa mémoire lui permettrait peut-être de comprendre pourquoi ils en avaient tous après lui. Et puis, objectivement, la seule manière qu'il avait d'atteindre un time traveler passait par ce vieillard aux intentions opaques. Alors…

— Combien de temps cela prendra t-il ?

— Votre voyage a duré deux mois, c'est bien ça ?

Le biographe opina du chef.

— Dans ce cas, je dirai approximativement six heures.

— Nous n'aurons jamais assez de temps pour rejoindre le SPARC avant qu'il n'explose ? s'inquiéta Vincent.

— Ne soyez pas constamment sur la défensive. Vous êtes déjà fragile et l'opération risque de louper si vous ne vous détendez pas.

Montalescot serra davantage les dents en entendant cette remarque.

— On y va ? proposa Zimmersheim en indiquant une porte située dans le fond du salon.

Sitôt qu'ils bougèrent, Doline, accompagnée de son fidèle parfum, se releva et vint se coller au physicien.

— Au fait, comment s'appelle-t-elle ? hasarda le biographe.

Les deux hommes venaient de pénétrer dans une pièce exigüe, sans autre lumière qu'une ampoule rouillée pendant au bout d'une douille aux grésillements lugubres. La première impression de Montalescot le ramena à

un roman qu'il avait lu vingt ans plus tôt. Une histoire d'hôpital désaffecté, avec ses salles d'opérations hantées par les fantômes d'anciens déments.
Un flash…
Les spectres de Lydia et Sam errant dans les parages, visages défoncés par Dieu sait quelle arme…
— De qui parlez-vous ?
Un silence douloureux…
Retour à la réalité…
— De la fille.

— Vous devriez le savoir, Vincent, fit Zimmersheim qui allumait une batterie d'appareils artisanaux encadrant un fauteuil au rembourrage décharné. Son prénom est gravé dans votre chair !

Montalescot baissa les yeux sur les caractères de sang qui recouvraient son torse. Des gouttes de lymphe cristalline perlaient par endroits.

Ce message chiffré était pour elle…

IJAYA.

OceanofPDF.com

BRÈCHE
II

OceanofPDF.com

Car les liens qui nous tiennent transcendent les bêtes
Menottant ces soumises aux barreaux des songes
Dans le fond de l’abîme à mesure qu’ils plongent
Les apôtres en conviennent : vaine est leur quête

OceanofPDF.com

La Route du Sang

Antarctique, Janvier 2042

Edgar Kain avance, courbé sous les violents assauts de la glace qui fouettent son visage. Le ciel est opaque. Blanc, gris, strictement insondable. Les rafales de vents et l'épaisse couverture de neige fraiche ralentissent la progression vers le sommet. Perdu au milieu de l'étendue immaculée, l'antiquaire ne décroche pas son regard des guides qui le précèdent. Deux jeunes suédois qui ont fui une civilisation occidentale dévoreuse d'idéaux, pour venir s'installer sur cette terre où le temps n'a pas de prise. Leurs cheveux longs et leur barbe pigmentée de cristaux blancs leur donnent des allures de yétis.

Cela fait douze jours que le trio a quitté le campement situé à l'Ouest du massif Vinson, sur l'inlandsis. Étant données les conditions climatiques, l'arrivée à l'abbaye de Soboles Sanctus ne se fera pas avant le lendemain matin. Rien de tel pour exciter l'antiquaire.

Patienter, encore et toujours…

Des mois qu'il prépare cette expédition, allant même jusqu'à retarder son départ afin d'accueillir l'été austral. À cette période de l'année, lui a-t-on dit, l'ascension du massif est plus aisée… Foutaise, il essuie une

nouvelle tempête de neige. Les dérèglements climatiques sont décidément omniprésents, mais le Pôle Sud semble avoir ingurgité un échantillon de chaque dysfonctionnement pour en servir un effroyable condensé.

Il attend cet instant depuis trop longtemps, les derniers mètres qui le séparent de l'édifice le rendent plus irritable que jamais. Depuis la découverte de l'abbaye, il a franchi un cap dans la démence qui le ronge quotidiennement. Plus personne ne peut l'aborder sans craindre sa véhémence. La face sombre de ses débuts.

Les guides s'arrêtent sur le fil poudreux d'une congère. Le plus jeune, Elias, se rapproche de l'antiquaire qui arrive avec quelques pas de retard. Il hausse le ton pour couvrir le vrombissement du vent. Avec sa moufle, il dégage une mèche blonde qui frappe ses joues au rythme des rafales.

— Monsieur Kain, c'est ici que les routes divergent. Nous devons quitter le tracé balisé pour continuer notre ascension vers l'est. Nous allons redescendre de quelques pieds afin de trouver un endroit couvert pour passer la nuit. Nous atteindrons le point GPS que vous nous avez transmis après environ cinq heures de marche.

Effectivement, la route que le petit groupe doit prendre continue sur une longue portion non balisée par l'organisation chargée de protéger le territoire. En préparant l'expédition, il avait d'abord tenté de convaincre un pilote d'hélicoptère de le déposer à quelques heures de marche de l'abbaye. Introuvable, le climat était trop incertain, le risque trop sérieux. Il s'était alors mis en quête de guides afin de s'y rendre à pieds, mais une nouvelle fois, le mur de refus avait été catégorique. Après quelques semaines, les deux suédois s'étaient finalement proposés, profitant de la situation pour faire monter les enchères. Un acompte versé au départ du campement, le reste à l'arrivée. Le marché était simple, mais le défi loin d'être gagné. Ce genre de massif était truffé de pièges. Chaque année, on ne dénombrait pas

moins d’une vingtaine de morts parmi les alpinistes qui s’aventuraient hors des sentiers battus. Malgré tout, Elias et Liam n’étaient pas du genre à se dégonfler face à de simples constats chiffrés.

L’antiquaire fait un tour sur lui-même, cherchant à savoir s’il est épié. Il ne trouve que le néant. Laiteux, impénétrable.

— C’est vrai, j’ai bien l’impression que les routes divergent, répond-il sur un ton glacial.

Le jeune guide acquiesce d’un signe de tête, puis se tourne vers son ami qui, cinq mètres devant, ouvre la marche. Lorsqu’à nouveau il fait face à Kain, celui-ci le tient en joug. La gueule béante d’un Colt noir semble vouloir l’avaler. Elias fait aussitôt deux pas en arrière, présentant instinctivement ses mains à hauteur d’épaule. Liam l’imite sans réfléchir.

— Si c’est une question de pognon, mec, fait le suédois qui se liquéfie au fil des secondes, on t’réclamera rien. On peut même te rendre l’acompte.

Malgré le froid qui raidit les muscles de son visage, Edgar Kain réussit à sourire. Un signe que les deux guides prennent d’abord pour un assentiment. Rapidement, ils se ravisent.

— Vous êtes si jeunes, si fragiles. Je me moque de l’argent.

Ces paroles lui brûlent les lèvres. Sainte rage.

— Mon corps et mon esprit sont en souffrance depuis si longtemps ! Vous n’avez pas idée de ce que je vais chercher là-haut, fait-il en agitant le poignet au bout duquel les reflets du Colt dardent leur lumière noire. Inutile de vous dire que cela dépasse vos petites consciences ! Allez au Diable !

Bras tendu, visage figé dans le vent, Edgar Kain sent une langue de froid lui lécher la nuque. Il respire profondément, son poitrail le brûle.

— Seul le Diable nous veut…

Le Prix du Sang

Il fait feu. Trois fois.

Deux balles viennent perforer le thorax d'Elias, faisant jaillir des gerbes de sang, dont la couleur tranche avec la pâleur du décor. Une seule suffit pour stopper Liam qui s'élance dans sa direction en hurlant.

Silence asphyxiant.

Kain pose un genou sur le sol meuble, près du visage du jeune guide. Du plat de la main il lui caresse le front. Le ciel est toujours aussi colérique, seul témoin des prémices du Grand Déclin.

L'antiquaire tente de se ressaisir, d'oublier les regards des deux gamins juste avant que les balles ne leur percent la peau. Il a envie de vomir ses trippes. Envie de se vider le chargeur dans la gueule. Quelques minutes passent sans qu'il puisse tenir debout. Poursuivre, poursuivre à tout prix. Alors il se relève, tremblant, fait un bref inventaire de son équipement, se sert dans les sacs des suédois et prend soin d'ensevelir les corps déjà froids. Enfin, sans perdre un seconde de plus, il s'éloigne du seul chemin balisé qui s'étire devant lui pour amorcer une marche tortueuse. Mortelle.

La nuit tombe très vite et bientôt, seul son instinct le tire dans l'effort. Ses jambes le font souffrir, ses pieds sont devenus insensibles au froid et son souffle déverse dans l'air une brume qui se cristallise instantanément. Ses lunettes de visions nocturnes lui permettent de progresser dans les ténèbres, mais les cinq heures supposées pour atteindre l'abbaye se transforment en une nuit entière. Cette route ne figure sur aucune carte. Pourtant, au fil des mètres parcourus, l'antiquaire ressent les vestiges d'anciennes présences. Les relents du passé ressurgissent. Il pense à tous les moines morts sur cette route au cours des siècles, tous ceux que le froid et le vide n'ont pas épargnés.

Aux aurores, dans l’incandescence de l’horizon, il aperçoit une grande tâche brune sur le flanc immaculé du mont. À bien y regarder, cela ne ressemble pas à une simple roche. Il s’agit de quelque chose de plus structuré, plus symétrique. Il comprend qu’il a atteint Soboles Sanctus lorsqu’un petit bip feutré vient rompre le silence des lieux depuis la poche de sa parka. Le GPS indique les coordonnées géographiques que Kain a entrées avant de partir du campement, treize jours plus tôt. Il décide de rester posté à cet endroit un moment, espérant apercevoir une once d’existence entre les rares morceaux de murs qu'il distingue. Dissimulé derrière un rocher sur lequel il remarque la présence d'estampes, Kain manque de sombrer dans l’angoisse. Les petites gravures attestent que cette route a été empruntée par de nombreux convois. Les armes cisterciennes apparaissent en reliefs, accompagnées de l’année de passage des moines. La dernière en date est 2040, celle d’avant est 2034. Il ne s’était donc pas trompé lorsqu’il avait découvert le mécanisme dans le journal du frère Barnard, trois ans plus tôt. Mais si aujourd'hui tout était vide ? S’il avait fait tout ce chemin en vain ? Si la Sainte Lignée n’était finalement qu’une…

Il se ravise rapidement, laissant les questions en suspens à l’instant même où la lumière d’une torche embrase l’obscurité d’une meurtrière. En une fraction de seconde, ses doutes se dissipent, son cœur s’enflamme. Il se redresse et réajuste son paquetage dorsal, avant de se lancer pour les derniers mètres. Le climat semble faire preuve de clémence, la tempête de la veille s’est calmée dans la nuit, mais la quantité de neige qu’elle a laissée derrière elle rend la progression très physique. Un peu plus loin, l’alpiniste remarque que le reste du chemin s’aplanit, le sol a été travaillé pour créer une sorte de sentier mal taillé jusqu’à l’entrée de l’édifice.

L’entrée... Le gouffre béant qui se présente de profil n’a rien d’accueillant. Une sorte d’excroissance de pierre vomie par la montagne.

Une forteresse tranchée de biais, épousant à merveille la découpe du flanc enneigé. La partie visible de l'iceberg est trouée de meurtrières, comme autant de plaies sur le corps du Christ. Kain se demande comment une structure si imposante a pu rester cachée durant tant de siècles, comment les satellites les plus performants ont pu balayer son environnement sans jamais détecter sa présence. Emmitouflée dans son manteau rocheux, l'abbaye se fond parfaitement dans la masse grise lorsque l'été austral met le mont à découvert. Dès que la neige prend d'assaut la région, la construction tire sa part de couverture blanche. Un caméléon qui aura réussi à tromper le monde jusqu'à ce jour.

Alors que l'antiquaire parcourt les dernières enjambées, une voix rauque et impérative brise la torpeur de l'instant, envoyant son écho percuter le roc.

— Restez où vous êtes !

L'injonction provient de l'une des meurtrières. Kain lève instinctivement les mains et balaye la façade du regard. Les gestes des deux suédois qu'il a abattus la veille lui reviennent comme une gifle.

— Avancez lentement jusqu'à la porte. Si vous tentez quoi que ce soit nous vous tuerons.

Kain obtempère, il sait que le simple fait d'avoir trouvé l'endroit justifie qu'on le brûle vif, mais dans son esprit un plan de sauvegarde est armé depuis des mois. Arrivé devant l'énorme porte métallique qui renvoie la lumière rouge du ciel, il attend une poignée de secondes, puis discerne des bruits de pas de l'autre coté. Un judas découpé dans le vantail droit laisse filtrer la pénombre qui règne à l'intérieur. Glaciale.

— Votre nom.

L'antiquaire sursaute. Le visage gris-violet d'un vieillard au crâne tonsuré vient de surgir des ténèbres, accompagné d'un nuage de buée nauséabond.

— Christian Saw, fait Kain sans laissé transparaître le moindre scrupule. Laissez-moi entrer, je vous en prie. Je suis perdu. Je participais à une expédition scientifique et nous avons a été surpris par la tempête d'hier soir. Tous les autres ont disparu, je n'ai plus de carte et mes vivres vont rapidement s'épuiser…

Les traits du moine se tordent. Une moue qui ressemble à de la compassion.

— Malheureusement, mon fils, je ne peux rien pour vous. Que le seigneur vous guide.

Sa main calleuse referme aussitôt le petit volet du judas. Kain avait prévu une telle réaction. Aussitôt, il décide de passer à la vitesse supérieure :

— Soboles Sanctus, vieil homme. Cela te dit quelque chose ? La Sainte Lignée que toi et tes amis conservez depuis le quatorzième siècle dans cette abbaye…

Les bruits de pas qui s'éloignaient déjà freinent subitement leur course. Le judas se rouvre doucement et le visage du cistercien réapparait sous de nouveaux traits : ceux de la crainte et de l'incompréhension.

— De… de qui tenez-vous ces informations ?

— Je n'ai pas envie de répondre. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Tu vas me laisser entrer, me conduire à la descendance et surtout, tu vas te taire.

— Le Diable vous envoie ! Lui seul peut avilir un esprit de la sorte ! La Sainte Lignée est protégée par le sceau de Dieu Lui-même, personne ne peut pénétrer en ces lieux… surtout pas le Malin !

Kain fait glisser son paquetage de ses épaules et y plonge la main. Tandis que le vieillard psalmodie d'inaudibles prières, il en ressort un chargeur

plein qu’il engage dans la crosse de son Colt, avant de reprendre posément...

— Si je ne pénètre pas dans cette abbaye, ou si tu essaies quoi que ce soit, le secret que l’Église s’évertue à garder depuis sept-cents ans se répandra comme une traînée de poudre à travers le monde. La fin de Soboles Sanctus, le déclin de la chrétienté, la mort de Dieu… Tu as le choix.

• Pourquoi devrai-je vous croire ?

Le moine essuie une goutte qui perle sur le bout de son nez d’un revers de coule souillée.

— Vois-tu, durant les trois dernières années j’ai mené des recherches, collecté un nombre incalculable d’informations que j’ai compulsées dans un dossier aussi lourd que toi et tes amis réunis sur la balance du Jugement Dernier. On y retrouve l’histoire de l’abbaye, la fréquence des convois de cisterciens et bien d’autres choses encore. J’ai programmé l’envoi de ce dossier vers les plus grandes chaînes télévisées du monde sous trois semaines. Dix-huit jours, pour être précis. Si je ne rentre pas en Europe pour le désactiver ou si, tout simplement, je ne souhaite pas le faire, les médias prendront d’assaut le massif pour couvrir l’évènement. Est-ce suffisamment clair ?

Le vieillard reste contrit. Il n’a pas tout compris, mais l’homme qui lui fait face semble sérieux. Il est armé, certes, mais un vagabond sans foi qui entre dans l’abbaye a peu de chance d’en sortir. Sans foi et… sans le lourd trousseau de clés qui lui permet de se déplacer d’une pièce à l’autre. Reste à prier pour que son avertissement soit un mensonge.

De toute façon, Soboles Sanctus l’avalera d’un trait.

Ne relevant pas les dernières paroles du visiteur, le moine actionne l’ouverture mécanique de la porte.

Aux yeux de Kain, l’édifice prend un nouveau sens. À peine en a-t-il franchi le seuil que les ténèbres le happent.

L’Antre du Sang

La profondeur du bâtiment n’a rien à envier à la plus grande cathédrale du monde. Les murs s’étirent vers les cieux pour se perdre dans l’ombre, les dalles qui constituent le sol hèlent celui qui les foule et invitent à s’enfoncer toujours plus loin. Tous les cinq mètres, une torche crépite dans son applique grossière. Cette impressionnante salle ne sert pas seulement de hall d’entrée, c’est aussi une église. De chaque coté, des rangées de bancs attendent que des processions de postérieurs crasseux viennent prier le Seigneur. Les murs sont couverts de fresques religieuses, dont la plupart représente le Christ en souffrance. Peut-être une manière de souffrir avec lui, songe l’antiquaire. En hauteur, un chemin de ronde percé de fines ouvertures ceint l’intérieur de l’édifice. C’est depuis cet endroit que le moine avait repéré Kain. Il avait d’abord pensé qu’il s’agissait d’un égaré. Depuis cinquante ans qu’il était ici, ce n’était pas la première fois qu’il apercevait une âme en peine errant dans la neige. Mais lorsque celle-ci s’était approchée davantage, il avait compris qu’elle ne venait pas par hasard. Pas comme cela, avait pensé le cistercien. Pas aussi bien équipée et animée d’un regard à ce point déterminé.

Le visiteur est frappé par le silence qui règne. Même ses pas semblent vouloir étouffer leurs échos. L’espace d’un instant, il a la sensation d’avoir été propulsé au Moyen-âge. La mise piteuse du cistercien qu’il suit et le décor sont à s’y méprendre. Ils arrivent à hauteur de l’autel, un bloc de granit recouvert d’inscriptions en latin et de gravures, puis une porte à taille humaine se découpe dans la pénombre des torches.

— C’est par là, fait le vieillard. Je vais vous conduire au père Ancelin, le maître des lieux. Il saura vous écouter.

La porte s’ouvre sur un bain de lumière orangée. Un large carré taillé dans la roche fait office de patio. Le sol est pavé de marbre et les murs grimpent comme un œsophage jusqu’à une énorme rosace de vitraux multicolores, ouvrant le lieu sur l’aube. Jusque là, les deux hommes n’ont croisé personne. C’est maintenant ou jamais. Il y a quatre issues possibles : celle de droite mène certainement au réfectoire, des tintements d’écuelles métalliques parviennent à se frayer un chemin jusqu’aux oreilles de Kain. En face, un couloir s’étire dans le noir. À gauche…

Il doit brûler les étapes lorsqu’il entend des bruits de pas approcher. Quelqu’un va sortir du réfectoire. Il empoigne sans ménagement le cistercien en lui couvrant la bouche et le tire vers la porte de gauche. Une petite plaque de cuivre oxydée indique que derrière se trouve le jardin de l’abbaye. Sans chercher à comprendre il s’y engouffre avec son fardeau puant et referme doucement derrière lui. Une fois dans la pénombre, il pose délicatement le canon de son arme sur le haut du crâne lustré de l’otage. Le moine se débat mollement, puis sent un corps étranger se tailler une brèche de son cerveau à sa gorge dans un flop visqueux. Il s’affaisse comme un sac de blé sur le sol humide.

Kain essuie le silencieux du Colt dans la bure graisseuse, avant de réprimer un nouveau haut-le-cœur. La noirceur de ses actes le brise, il le sait, mais il ne peut décidément pas laisser les crocs acérés de l’Enfer se refermer sur lui. Il inspire profondément en fermant les paupières, puis se retourne vers la salle. Ou plutôt, la serre.

Ainsi, ces gens avaient parcourus les siècles en protégeant cet extraordinaire jardin. L’antiquaire est soufflé par ce qu’il voit, la salle est gigantesque. Également creusée dans la montagne, cette nouvelle partie de

l’abbaye renferme de nombreux arbres, des potagers, des poulaillers et même un bassin piscicole. De gros braséros à pétrole font bouillir des cuves d’eau en plusieurs endroits. La température est ainsi adoucie et le climat plus propice à la culture. Lorsque les plateformes pétrolières et les stations de pompage du continent avaient été abandonnées par l’Occident, après des années d’extraction intensives au profit d’un nouveau carburant, l’Église s’était débrouillée pour racheter discrètement une partie du stock, permettant ainsi à Soboles Sanctus d’améliorer ses rustres conditions. Du moins, c’était l’information qu’avait recueillie Kain durant son enquête.

Au fond, une verrière recouvrant une grande partie de la paroi plonge abruptement dans le vide. L’horizon bascule lentement dans le bleu du jour. Le soleil va bientôt frapper les plantations de ses rayons tentaculaires.

Malgré la crasse et les odeurs qui embaument l’habit du cistercien, Kain doit se résoudre à le passer. C’est le seul moyen qu’il a de se fondre dans la masse. Il enfile rapidement la coule souillée de sang et accroche à sa ceinture le lourd trousseau de clés que le vieillard agrippe encore précieusement. Alors qu’il dissimule le corps et son paquetage dans un recoin de la pièce, il entend des pas de course à l’extérieur. Une porte s’ouvre en face, celle du réfectoire. Une voix empressée, avec des restes d’accent allemand, interpelle ses confrères en une phrase que Kain met un temps à digérer :

— Le registre, mes frères ! Sortez le registre et rassemblez-vous à Soboles Sanctus !

Une nouvelle naissance. La Lignée s’apprête à accoucher d’un nouveau descendant. Le cœur de Kain s’embrase. Comme un seul homme, la cohorte de moines se précipite en silence vers les entrailles rocheuses. L’antiquaire attend que la vague se retire avant de passer la tête dans l’entrebâillement de la porte.

Pas un bruit.

L’accès au réfectoire est béant. Sous sa capuche, tout en traversant le long boyau qui vient du patio, Kain commence à se demander de quelle manière il parviendra à s’en sortir. La Sainte Lignée doit être proche, toute proche. Mais gardée par une telle escadre de moines fanatiques, elle restera probablement inaccessible. Discrètement, il passe devant plusieurs loges. Des bureaux, des réserves et une morgue. Plus il avance, plus la température monte, comme si les quelques mètres qu’il parcoure mènent droit en Enfer. Il arrive enfin devant une porte haute de deux fois sa taille, sur laquelle est peinte une grande coupe dorée. Un calice sans autre artifice qu’un crucifix en guise de pied. De chaque coté flambe une torche.

Toujours personne…

Après quelques essais infructueux sur la serrure, il trouve la bonne clé. À peine a-t-il entrouvert que la rumeur d’un chœur très grave s’immisce jusqu’à ses tympans. Une sorte de messe d’un autre temps. Il pénétre dans une petite pièce au milieu de laquelle un escalier en colimaçon s’enfonce dans les profondeurs. En face, une autre porte propose un accès de plus. En tendant l’oreille, il comprend que les voix proviennent d’en bas, du fond de cet antre du gigantisme. Armant son révolver d’un geste sec, il entreprend de descendre. La chaleur grimpe encore. Kain a du mal à supporter l’épaisse coule, mais il poursuit son chemin, prenant soin de ne pas glisser sur les marches lissées par le temps. Lorsqu’il arrive en bas, il est accueilli par un épais rideau noir.

Au-delà, le chœur est presque palpable. Les halètements d’une femme font leur entrée au bal de la terreur. Probablement la *porteuse*, déduit l’antiquaire qui ose aventurer un œil de l’autre coté.

Seigneur…

Là, face à lui, un hémicycle dont les sièges sont taillés dans la roche ceint une haute estrade. La salle se trouve précisément en dessous du hall-cathédrale par lequel il est entré. Du moins, la large baie de vitraux bleuis au sel de cobalt donne sur le même versant ombragé. Le mur de verre embrasse le spectacle, plongeant les dizaines de spectres encapuchonnés dans une ambiance irréelle. Sur l'estrade, une vulgaire table de bois et un établi, sur lequel luisent toutes sortes de lames glaciales, font office de bloc opératoire. Durant ses recherches, Kain avait appris que les méthodes d'accouchement étaient restées inchangées depuis la création de l'abbaye. Le taux de mortalité des nouveau-nés et des mères était ahurissant, mais cela ne troublait en aucun cas le conservatisme du lieu.

Allongée sur la table, une jeune femme à la peau exsangue, aux yeux bandés, a le bas du corps dissimulé sous un linge blanc. Sa voix brisée émet de petits gémissements de douleur. Son ventre parait prêt à exploser, et seul le morceau de grosse corde qu’elle serre entre ses dents lui permet d’amoindrir la souffrance. Dans le creux de ses cuisses un moine s’affère, plié en deux, triturant son vagin avec des spatules métalliques au préalable trempées dans l’eau bouillante. Le chant lancinant des cisterciens vient couvrir le tout, une sorte de voile litanique asphyxiant l’hémicycle dans une langue que l’antiquaire ne parvient à comprendre. Il garde les yeux rivés sur la scène, jusqu’à ce que l’accoucheur annonce la naissance. La quarantaine de moines alors debout s’agenouille dans un froissement d’étoffes. Un vieillard tremblant se détache du groupe et s’avance lentement, courbé sur une canne antédiluvienne.

Le père Ancelin prend place aux cotés du religieux qui tient à bout de bras l’enfant ruisselant, pour le présenter à l’assemblée. La jeune femme ne bouge plus. Seuls les mouvements réguliers de sa poitrine témoignent de sa survie. Le descendant est rapidement baigné et enveloppé dans un linge

propre, tandis que le vieillard pose un grand livre parcheminé à même le corps de la mère. L'ouvrage meut au rythme des inspirations. Le visage plongé dans l'ombre de sa capuche, le père entame la lecture d'une prière. Un bras grelotant tendu vers l'avant.

— Pange lingua gloriosi corporis mysterium, sanguinisque pretiosi, quem in mundi pretium fructus ventris generosi, rex effudit gentium…

Sa voix caverneuse prend possession des esprits. Il redresse sensiblement la tête, laissant filtrer la lumière du contre-jour bleuté jusqu'à son regard aveugle.

— *Nobis datus, nobis natus ex intacta Virgine et in mundo conversatus…*

Derrière la scène, la baie de vitraux azurée se mue doucement en un panorama plus sombre. Le ciel se couvre à une vitesse étonnante, pris d'assaut par une armée de cumulo-nimbus qui semblent se rejoindre pour professer l'Apocalypse. L'antiquaire sent une boule se former dans son estomac. Quelque chose qui brûle son être de l'intérieur.

— *Sparso verbi semine, sui moras incolatus miro clausit ordine…*

Le père Ancelin s'arrête, stoppé dans son élan. Il sonde la salle de son regard blanc-cataracte.

Un chien flairant le gibier.

Silence entremêlé de coups de tonnerre.

L'enfant se met à pleurer. D'une voix posée, le vieux moine retrouve sa langue maternelle :

- Cachez l'enfant. Nous ne sommes plus seuls.

L'assemblée se relève. Un feu de chuchotements se propage parmi les rangs. L'antiquaire se retire de derrière le rideau noir et se plaque contre le mur, cloué par l'angoisse. Sans réfléchir davantage, il se jette sur l'escalier et grimpe les marches quatre à quatre. Son vieux squelette commence à fatiguer, mais la douleur n'a pas son mot à dire. Pas maintenant.

Alors en pleine ascension, il perçoit le chahut qui monte depuis l'amphithéâtre. Ils l'ont entendu. À leur tour, les moines se ruent vers l'escalier. Kain halète, en haut des marches il retrouve la grande porte au calice doré et celle qui lui fait face : un battant métallique aux gons rouillés. Il attrape le trousseau de clés. Il va tomber entre leurs mains. C'est la fin. Il enfile le premier passe en tremblant… rien.

Le second ne tourne pas non plus.

Les moines se rapprochent, certains font déjà entendre leur respiration par écho.

Le troisième… toujours rien.

Ils sont là, à quelques mètres plus bas. La flamme de la seule torche accrochée au mur semble effrayée, elle aussi, battue par les courants d'air.

Le quatrième passe reste coincé dans la serrure l'espace d'un instant.

Le cinquième…

Un flottement... Un interlude endiablé… Clic.

Le barillet n'émet aucune objection à recevoir cette clé. L'antiquaire pousse brutalement la porte et pénètre dans un couloir obscur avant de refermer prestement derrière lui. La clenche se verrouille de nouveau, entravant momentanément le passage. Il entend les cisterciens arriver en haut des marches. De lourds coups de poings sur le battant résonnent, des voix éclatent. L'une d'entre elles appelle le frère Merry. Personne ne répond. Kain pense au corps caché dans le jardin. Puis, comme un sort jeté sur le troupeau, le silence retombe.

Brut.

Sourd.

Plus un mouvement. Plus un souffle. Il fait noir, mais Kain peut ressentir la profondeur de ce gouffre horizontal. Toujours collé contre la porte il cherche sa petite lampe torche à tâtons. La pierre est partout, froide et

presque vivante. Il y a également du métal dans le parfum de cet endroit. Beaucoup de métal. Il vient de trouver sa lampe, une torche électrique en porte-clé, pas plus grande que la dernière phalange d'un auriculaire, mais d'une puissance remarquable. Il va l'allumer lorsqu'il entend une voix. Un murmure étrange venu du fond des âges, au latin si correct. Enfantin, féminin, ignoble.

— Par pitié, n'allume pas la lumière. Viens nous voir, nous t'attendions depuis si longtemps.

— Qui… qui êtes vous ?

— Approche. Je t'ai vu en rêve. C'est pour nous que tu es ici, n'est-ce pas ?

— Je ne bougerai pas d'ici sans lumière ! Dites…

— N'aies pas peur, nous ne sommes pas des monstres. Il nous arrive parfois de manger de la chair humaine, mais ce n'est que par dépit !

Un rire guttural enflamme le couloir de son écho sanglant, suivi par d'autres plus retenus, mais tout aussi sinistres. Combien sont-ils ? Kain ressort son révolver de dessous sa coule et le braque vers l'avant, prêt à faire feu et à illuminer le lieu. Lentement, le cœur au bord des lèvres, les tempes gonflées d'hémoglobine, il s'avance.

— Tu vas nous libérer, hein ? Tu vas nous sauver de cet enfer, Edgar ?

La voix se rapproche, elle aussi.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

L'endroit résonne comme une caverne.

— Je ne le connais pas… je le devine à ton odeur, fait la voix en souriant.

— Ne comptez pas sur moi pour vous laisser sortir !

Il a l'impression que seules ses jambes veulent encore progresser. Son esprit freine de toutes ses forces.

— Oh, nous ne comptons pas sur toi, Edgar, mais sur l'unique raison de ta venue. Tu n'as plus le choix. Regarde les choses en face… D'un coté,

l’abysse de Satan te présente ses crocs, de l’autre, nous te tendons la main.

L’odeur de métal encombre désormais ses narines, rejointe par celle de la crasse, des excréments et du sang séché.

— Taisez-vous ! Je sais ce que j’ai à faire ! Et si je ne vois pas dans le noir, croyez bien que je n’hésiterai pas à vider mon chargeur sur tout ce que j’entends !

— Ton quoi ? Le rire reprend de plus belle. D’après toi, pourquoi les moines ne viennent pas te chercher ?

— Ils savent que c’est un met de choix pour nos panses, enchérit une nouvelle voix enjouée. Celle d’un homme.

Kain nage en plein cauchemar. Il connait l’Enfer pour y avoir séjourné plus d’une fois, durant ses nuits d’insomnie. Mais ici tout parait plus sombre encore. Plus réel. Il s’arrête. Il n’en peut plus. Il se saisit de sa petite torche et exerce une pression sur sa surface caoutchoutée, libérant la lumière de sa cage. Une projection divine en guerre contre les ténèbres saisissantes.

C’est le coup de grâce. À la vue de cet effroyable spectacle l’antiquaire rend le peu qu’il a dans le ventre…

Le Sang

Ils hurlent, acculés par le jet éblouissant qui leur brûle les yeux. La lumière est pour eux plus douloureuse qu’une balle dans la poitrine. Des bêtes, des créatures inhumaines que l’on parque là depuis des siècles. Elles sont une douzaine, peut-être quinze. Leur peau diaphane témoigne d’un isolement pour le moins drastique. Leurs cheveux, lorsqu’ils en ont, sont pareils à ceux d’une goule.

Au fond du couloir qui à première vue se termine en cul-de-sac, une geôle leur sert de lieu de vie. D'énormes barreaux rouillés, pas de flamme pour réchauffer l'air glacial, aucun endroit où faire leurs besoins, ni même l'ombre d'une couche… L'Église a toutes les raisons de conserver l'endroit aussi secrètement. Mais quel est l'intérêt de traiter ainsi une lignée entière ? Les fils du Christ, la Sainte Descendance…

À bien y réfléchir, cet enfermement limite les possibilités de mutineries, ne serait-ce que l'évasion d'un seul individu. La lumière est le meilleur des remparts. Malgré tout, cela ne tient pas debout, songe Kain. C'est catégoriquement contraire aux commandements édictés par Dieu Lui-même, aux dogmes chrétiens ! Cette pratique peut-elle dépasser tout cela ? Sa finalité est-elle de se placer au-dessus du Seigneur tout puissant?

Alors qu'il reprend ses esprits, dévisageant malgré lui les créatures, une lueur fulgurante percute sa conscience. Il revoit le calice sur la précédente porte, l'objet qui a reçu le sang de Jésus au soir de sa mort. Cette coupe sans artifice, sans autre prix que celui de son contenu : le Sang ! C'est évident, horrible, sans concession mais tellement clair : ces choses enclavées dans la pierre au milieu de l'Antarctique sont des calices vivants ! De véritables jarres pleines d'un liquide sacré ! Peu importe aux cisterciens de soigner ces êtres, le seul fait de conserver leur lignée est sanctifié.

Il doit faire vite désormais, réussir à sortir au moins un individu de cette cage, un spécimen qui lui permettrait d'aller au bout de sa quête. Une *fiole* de sang. Mais comment sortir de là, seul contre tous ? Il fait un tour sur lui-même, scrutant la salle comme si la réponse se trouvait entre ses murs humides, ses grilles étouffées sous la rouille. Les descendants refont surface, eux aussi, Kain a pris soin de diriger la lumière vers le bas. Leurs corps sales apparaissent par lambeaux sous des guenilles grisâtres. Leurs yeux sont opalins, comme ceux du père Ancelin, avec quelque chose de

plus… une lueur qui sent la mort. De-ci, de-là, des restes d'animaux parsèment le sol couvert de limon. Le tableau est grotesque.

La jeune femme qui a lancé le dialogue se tient debout, juste derrière les barreaux, cadavérique. Elle lève sur l'antiquaire un regard noir, caché par un rideau de cheveux filasseux.

— C'est par le feu que tu comptes nous faire sortir. Là, dans le creux de ton ventre, il y a le feu, le souffle du Diable, fait-elle en pointant la poche-ceinture de Kain.

Comment peut-elle savoir ce qu'il cache là ? Kain baisse les yeux vers son ventre. Sa bure fait une bosse à l'endroit où se trouve la sacoche qui ne l'a pas quitté depuis son départ du campement. Un nécessaire de survie : quelques substituts alimentaires, une trousse de secours et un kit de petits explosifs, dans l'éventualité d'un éboulement. Lorsqu'il relève la tête vers la descendante, il note un détail qui se fond dans la pénombre : elle est enceinte. Mieux : elle est enceinte à un stade très avancé. Son abdomen proéminent tend la toile de son habit au maximum.

Soudain, Kain a une idée sinistre. Malgré tout plus viable que toutes les possibilités qui s'offrent désormais à lui. Il change de ton, l'oscillation vocale due à la peur se mue en ligne d'acier tranchant. Il enlève sa coule crasseuse et la jette de l'autre coté des barreaux. Son poing se resserre sur la crosse du révolver et il se met à l'œuvre :

— Vous, fait-il en s'adressant à la jeune mère, allez vous placer près de la porte et couvrez-vous avec ça.

— Ton œil brille, Edgar. Le Seigneur t'a foudroyé de Sa lumière. Mais tu te trompes, personne ne peut sortir d'ici. Pas même Dieu ! crache-t-elle dans une gerbe de salive brune.

— Taisez-vous, Dieu n'a rien à voir dans cette histoire ! Il est mort et vous en êtes la preuve !

Elle se baisse pour ramasser la toile grise qui l'attend par terre, puis se rend dans l'angle opposé au groupe sans se préoccuper du sort qui lui est réservé. Pas même un regard. Les descendants l'observent sans réagir. Ils paraissent tétanisés, entassés dans le fond de la geôle comme des rats infectés. Ils attendent la suite. L'un d'eux, un jeune homme assis à coté d'un vieillard plié en deux, ose la contradiction :

— Tu ne nous considères pas mieux que les moines.

Il se relève.

— Pour toi nous ne sommes rien de plus que des bocaux de viscères sacrées. Que feras-tu de nous, après ?

— Restez où vous êtes, répond Kain, bras tendu, prêt à faire feu.

— Tu penses nous revendre ? Faire commerce de nos chairs ? Oublies ces lubies car c'est ici que ta route s'achève. Avec nous.

Il avance en souriant. Un démon blanc à la démarche de plus en plus sûre.

— Ne faites plus un pas ou je vous expédie au royaume des ombres ! explose l'antiquaire en s'approchant à son tour, présentant le canon du Colt à la lisière des barreaux.

— Et notre sang, il te plait ? Je t'offre le mien si tu veux. Je n'ai que ça à offrir… mon sang.

Le jeune opalin et Kain se tiennent désormais face à face. La gorge collée sur le goulet glacial du révolver, le descendant écarte les bras et ferme les yeux.

— Ça suffit ! Tais-toi ! vocifère l'antiquaire.

L'écho de sa voix percute la roche et s'éloigne dans les ténèbres.

— Nazarh a rêvé de toi, elle t'a vu rédempteur et n'avait pas tort. Libère-nous, Seigneur. Libère-nous de l'errance et montre-nous la voie. Que ton acte soit porteur de lumière…

Le chien de l’arme se lève lentement, comme un cobra prêt à frapper.

— Et que l’immensité reconnaisse ta bravoure lors du Jugement Dernier, poursuit-il. Que ton âme soit plus légère que…

La gâchette est pressée d’un geste sec. Le percuteur à glissière fait une embardée rectiligne et le culot de la balle est frappé en son centre. Le projectile se fraye un chemin dans le goulot du silencieux. Il se chauffe, il vrille, puis dévore l’air froid pour aller traverser la trachée de sa proie dans une explosion de fluide sombre. L’antiquaire regarde le corps du jeune démon s’affaler face contre terre. Les autres créatures restent interdites.

Un flottement…

Les premiers cris résonnent dans le gosier rocheux. Les descendants se dispersent. Respiration hachée, sans aucun signe de pitié, Kain met la main dans sa poche ventrale et en ressort une boule noire de la taille d’une bille. Il la présente aux damnés, laisse passer un ange et la fait rouler jusque dans le fond de la geôle. L’explosif s’arrête sous le vieillard assis, qui n’avait pas bougé depuis le coup de feu.

— Je n’ai pas l’intention de vous tuer, mais si l’un d’entre vous bouge je n’hésiterai pas une seconde. Est-ce bien clair ?

Aucune réponse, seulement des regards qui suffisent à l’antiquaire pour comprendre qu’il peut se lancer. Il dirige sa petite torche vers le gros trousseau de clés et cherche celle qui correspond à la serrure de la grille. Le jeu dure quelques secondes, un temps interminable durant lequel il songe à la fragilité de ces pauvres choses. Il n’a pas prévu de les tuer, il n’a d’ailleurs pas actionné la goupille qui permet de déclencher l’explosion de la grenade qu’il vient d’envoyer dans la geôle. Personne ici ne peut savoir.

Personne…

La serrure cède. Kain avale sa salive en sondant la pénombre. Une multitude de billons réfléchissants l’épie, le transperce. Tous ces regards

bestiaux braqués sur lui l'angoissent un instant. La porte grince et racle le sol, il doit forcer pour l'entrouvrir. De toute évidence, les moines n'ouvrent la cage que lorsque cela s'impose : une naissance, un décès, un malade contagieux… Il doit y avoir une autre ouverture que l'antiquaire n'a pas vue dans le noir, un endroit par où la *nourriture* leur est jetée. Les restes bourbeux et la chair daubée.

— Venez ! ordonne-t-il à la jeune femme qui patiente, hagarde, à proximité de la porte.

Elle se relève en fixant le cadavre aux nuances spectrales, mais ne prête aucune attention au reste de la lignée. Son ventre tendu la contraint à forcer encore sur la grille pour sortir, puis l'antiquaire referme derrière elle. En se frottant par mégarde à ses oripeaux, il est brièvement pris de nausées, les effluves de crasse qu'elle dégage sont irrespirables. Alors qu'il se dirige vers la porte d'entrée la créature diaphane l'arrête en tirant sur sa parka, plantant ses ongles noirs dans le goretex.

— Quoi que tu fasses nous resterons prisonniers. Toutes les issues sont condamnées, Edgar. Les cisterciens se sont tus pour aller mourir, comme le veux le testament du Fondateur. Mais avant, ils ont scellé le secret dans la pierre. Ce qui entre à Soboles Sanctus, reste à Soboles Sanctus.

Un large sourire barre son visage flétri avant l'âge, dégageant une rangée de dents digne du paléolithique. Derrière ce masque froissé, Kain peut discerner un vestige de beauté. Quelque chose de discret, mais bel et bien réel.

— Vous mentez ! Pourquoi me suivez-vous s'il n'y a pas d'issue ? répond-il avec véhémence.

Comme les sons étouffés d'un rêve, ils perçoivent dans le lointain les bruits caverneux d'énormes blocs de roche glissant les uns contre les autres.

Le sol tremble légèrement, des particules de poussières se détachent du plafond.

— Parce qu'il existe malgré tout une dernière possibilité.

Un vent de courroux souffle sur les autres créatures, cette remarque semble les irriter au plus haut point. Une voix rauque se détache des chuchotis.

— Tu ne peux pas traverser les tombeaux, Nazarh ! Tu n'as pas le droit, damnée !

Kain, sonde le regard de la femme, tandis que le silence retombe doucement.

— Les tombeaux ? interroge l'antiquaire.

L'homme qui vient d'intervenir s'approche de la grille, dans la pénombre son visage ressemble à celui d'un mort fraîchement déterré. Nazarh le dévisage, attendant qu'il s'explique.

— Les hommes débordent d'immoralité, ils transpirent le vice. Ils tuent, ils pillent et crachent sur ce qu'il y a de meilleur en eux. Comme Dieu, nous vous voyons, et comme Lui nous cherchons à comprendre pourquoi vous ne puisiez plus votre force que dans le la litière de Satan ? À travers nous Il cherche à se rassurer. C'est pour cela que notre sang coule, pour cela que nous souffrons dans ces limbes… pour montrer à Dieu qu'Il n'a pas échoué. Nous survivons ici pour le simple fait de perpétrer sa descendance. Nous avons mal pour le reste du monde. Les éponges de l'humanité ! Jésus Christ notre Père a souffert pour elle, et comme lui nous souffrons désormais...

Ces seuls mots suffisent à tordre son visage en une moue abjecte, un spasme douloureux et insupportable. Il laisse flotter les derniers mots avant de reprendre. Kain boit ses paroles, il comprend enfin ce qui l'a conduit jusqu'ici.

— Voilà pourquoi ces moines s’acharnent sur notre lignée depuis sept siècles. Ils lacèrent nos chairs mais sanctifient nos âmes. De notre vivant nous sommes morts, mais dans la mort nous existons enfin et sommes libres. Les seigneurs des cieux. Et un jour le Christ reviendra parmi nous. Il saura nous prouver sa grandeur avant le Grand Déclin… bientôt.

Il a la tête penchée en arrière, ses yeux de démon semblent percer la roche pour atteindre l’immensité enragée qui tonne dehors.

— C’est par là qu’elle compte vous faire sortir, reprend-il en désignant le couloir qui s’enfonce dans l’ombre, sur la gauche de la geôle. Par les orifices creusés dans la montagne pour aider les âmes à regagner le ciel. Elle vous fera traverser les tombes de nos aïeux ! Vous serez peut-être libres, mais vos esprits seront à jamais maudits !

Kain est stupéfait, bouleversé. Doit-il croire les allégations d’un reclus à moitié mort, ou peut-il suivre Nazarh sans craindre pour son propre salut ? La jeune femme ne le laisse pas réfléchir à la question et, ignorant l’intervention du descendant, s’adresse à l’antiquaire d’une voix doucereuse :

— Tu vas me suivre, mais à une condition…

Elle tourne son visage vers le goulot noir qui attend de les aspirer, ne laissant à Kain que le spectacle de son crâne en partie dégarni et couvert de croûtes.

— Tu éteints cette lumière et tu poses ton arme à terre, les morts ont besoin de calme, achève-t-elle avec malignité.

L’antiquaire ne répond rien. Résigné, il éteint sa torche, s’agenouille pour déposer son précieux Colt après en avoir retiré le chargeur, et se laisse tirer par la manche vers l’obscurité du couloir.

Les calices vivants sont laissés à leur effroi. Sans dire un mot, ils se regroupent autour du corps du jeune mâle baigné de sang. Le vieillard ne

bouge pas de son banc. D’un air totalement détaché, il se penche avec peine sur la petite boule noire qui a roulé jusque sous ses cuisses en rebondissant sur les aspérités du sol. Étrange chose, songe t-il après l’avoir ramassée. Il la manipule dans le noir, il fait glisser son pouce sur sa surface lisse. C’est agréable. Une partie de la sphère accroche plus que les autres. Une matière plus molle, plus confortable. Il se rend compte à quel point la forme de son pouce s’accommode à l’ergonomie de l’objet, plus précisément à cet endroit moins rigide. Devant lui, les autres s’affairent à relever le corps. Succession de petits bruits gras et humides. Il les interrompt un instant pour faire une remarque enjouée :

— On peut…

Ils se retournent brusquement vers cette voix qu’ils n’ont pas entendue depuis des années.

— On peut même y enfoncer le doigt ! fait le vieil homme tout en levant la bille noire au dessus de sa tête.

Clic…

La fuite

Kain est plongé dans l’œil du néant. Pas la moindre lueur ne parvient à fendre l’obscurité aussi solide que la montagne. Nazarh le guide d’un pas assuré. Il sent la peau de sa main contre la sienne, une sensation étrange, à la fois douce et irritante. Comme sa voix. À bien considérer la courbe qui tend son habit de toile, sa grossesse est proche du terme. Démon, ange déchu ou quoi qu’elle soit, il n’a pas le droit de lui faire perdre son enfant. En réalité, il ne peut pas se le permettre, cette petite chose est sa seule chance. Il prie en silence pour que cette fortune lui soit accordée jusqu’au bout. Lui qui n’a plus foi en rien.

— Venez, c’est par ici, fait-elle en resserrant son étreinte.

Ils tournent à gauche, Kain bute sur une dalle bancale et trébuche, se retrouvant étalé de tout son long sur la pierre froide. À son contact il remarque un détail qui le rassure : un léger courant d’air rase le sol, quasiment imperceptible. Il y a une sortie, quelque part. Il doit lui faire confiance. Il se relève, mais sa cheville craque en lui arrachant un râle de douleur. Alors qu’il balaye de ses mains les ténèbres à la recherche de son guide, une redoutable détonation fait trembler la montagne.

L’antiquaire faillit perdre l’équilibre mais se rétablit sur la paroi rocheuse. Il tente de recouvrer ses esprits, il faut faire vite. L’une des créatures a certainement manipulé l’explosif, déclenchant malgré elle le compte à rebours pour la lignée. Nazarh se met à hurler comme une aliénée, battant l’air de ses bras comme pour se défendre d’un mal invisible. C’est pour elle la première fois qu’un tel phénomène se produit autrement qu’en rêve. Elle halète plusieurs secondes encore, puis se tait.

— Ils ont touché à la chose que j’ai envoyée dans la cellule, souffle Kain pour tenter de la calmer. Je suis désolé.

Il cherche une réponse, n’importe quoi d’autre que le ronflement lugubre qui vient de remplacer les cris de terreur de la créature. Il entend des gémissements rebondir par échos jusqu’à ses oreilles. Au loin, le reste de la lignée agonise dans un bain de sang. Il est à des milliers de kilomètres de son pire cauchemar. Peut-il espérer se réveiller ? La petite voix de sa conscience lui assure que non, il doit s’armer de patience et de courage.

À tout prix faire fi du contexte, se concentrer sur le but…

Une main aussi ferme que les serres d’un démon ailé lui décoche une gifle. Il perd de nouveau l’équilibre mais se rattrape in extremis. Un liquide chaud se met à couler le long de se cou. La moitié droite de sa face est en feu, mais il ne répond pas. Il doit se contenir.

Déjà, des hurlements enragés se rapprochent, quelques-une de ces choses ont survécu et se dirigent désormais dans leur direction. La femme agrippe l'antiquaire par la manche et, sans un mot, le traîne vers leur mystérieuse destination. Par résonnance, les bribes d'une voix gutturale leur parviennent, suivis d'un rugissement tout aussi terrifiant :

— Jamais vous ne sortirez d'ici… vous éventrer… des rats… Nazarh… dévorer… fils… !

Il vocifère depuis les entrailles de la Terre. Les deux fuyards accélèrent leur course, Kain se cogne plusieurs fois contre les murs et les bas plafonds des alcôves traversées à toute vitesse.

Comment peut-elle tenir la distance, enceinte à ce stade ?

Puis elle s'arrête d'un coup, si bien qu'ils se heurtent violemment. Il encaissa le choc, ébranlé, tandis que Nazarh se met chuchoter. Elle cherche son chemin. La duplication des échos laisse croire qu'ils se trouvent au milieu d'une intersection. Cet édifice a de quoi rendre fou. Leurs poursuivants se rapprochent, la rencontre est inévitable. Leurs pas se font de plus en plus présents. Le courant d'air aussi.

— Que faites-vous ? lance Kain dont le sang froid s'effrite comme de l'argile.

Elle ne répond rien, elle cherche, puise dans sa mémoire en espérant y trouver la solution. Cela ressemble plus à une lutte qu'à de la réflexion.

— Je vais te saigner, Nazarh ! fait la voix caverneuse, plus distincte à présent.

L'antiquaire réagit aussitôt, fourrant une main agitée dans sa poche-ceinture pour en ressortir une nouvelle petite sphère noire. Il trouve le détonateur à tâtons et se met à écouter, à sonder l'espace invisible en exerçant des mouvements de hanches semi-circulaires.

Il n'a pas droit à l'erreur.

Doucement, il s’arrête sur une direction. Lorsqu’il n’a plus de doute, il s’agenouille et lance la bille au raz du sol après en avoir pressé la clenche caoutchouteuse. Elle roule un moment avant de buter sur l’arrête d’une dalle. Nazarh vient de trouver, elle le tire vers la droite, le couloir est en pente descendante. Ils s’enfoncent.

— Placez vos mains sur vos oreilles.

La jeune femme s’exécute et Kain entame le compte à rebours, tout en conservant l’allure. Curieusement, rien ne se produit. Pas d’explosion, aucun bruit, si ce n’est celui des foulées bestiales qui se rapprochent dangereusement. Ils se remettent à courir, l’antiquaire boite, la douleur est de plus en plus perçante, remontant de sa cheville jusqu’à son bas ventre pour y planter ses crocs. Chaque pas devient insoutenable. Au bout de plusieurs mètres il doit s’arrêter.

— Courrez ! Allez vous cacher !

Tout autour de lui, l’air froid charrie de subtiles vibrations d’angoisse. Nazarh ne bouge plus, elle aussi. Peut-être s’est-elle résignée, a-t-elle présumé de ses forces en pensant pouvoir fuir cet endroit qui l’a vu naître. Ce lieu sordide où, chaque jour, des moines les contemplent à travers les barreaux rouillés, comme on contemple une toile dans un musée. On leur apprend à parler, à s’exprimer dans le seul but de leur faire comprendre la raison de leur présence ici. On leur certifie qu’un jour ils rejoindront Dieu, car là-haut est leur place. Ils doivent d’abord souffrir. Souffrir pour mériter le salut.

Les foulées se sont arrêtées à l’intersection, les descendants marchent, désormais. Ils sont peu nombreux, trois ou quatre juge Kain à leurs respirations qui percutent la roche par échos. Lentement, il se place au milieu du chemin dallé. La lumière est toujours absente. La femme l’observe, immobile, ses mains plaquées sur son ventre. Presque humaine. Il

attrape une nouvelle grenade et récupère sa petite torche qu'il braque droit devant, sans l'allumer. Puis il attend. Sa jambe frémit de douleur.
Il attend encore…
Son cœur s'emballe.
Encore…
Il va imploser, perdre pied, mais il sent leur présence. Palpable, odorante…

Maintenant !

Il clique sur l'interrupteur de la torche. Les créatures hurlent, toutes trois mains sur leurs yeux, iris incandescents. Il en profite pour se jeter sur la première, l'homme qui lui a parlé des tombeaux. Le descendant le reçoit en pleine poitrine, déconcerté. Kain frappe son visage avec le plat du poing à plusieurs reprises et sent le nez exploser dans un craquement de cartilage. La lumière vacille en même temps que ses mouvements. Le démon lui rend les coups avec une rage sans nom, tandis que Nazarh prend enfin la fuite. Il encaisse un nouvel enchainement de gifles saignantes. Les deux autres, remis de leur éblouissement, se jettent aussitôt sur lui. On lui bloque le bras qui tient la lampe, elle tombe et se fracasse sur le sol.

De nouveau les ténèbres.

Un autre a un fragment de barreau en métal dans la main. Juste avant que le noir tombe comme une chape de plomb, Kain peut l'apercevoir au dessus de sa tête dans un dernier scintillement, ce qui lui permet d'esquiver le coup de justesse. Le premier assaillant reçoit le coup en pleine face et lâche son emprise sur l'antiquaire, qui ne s'éloigne pas pout autant. Il cherche par de violents tâtons l'ouverture béante de la bouche qui beugle de souffrance. Tout en ramassant les coups des deux autres, il trouve l'orifice ruisselant de l'homme aux tombeaux et, au milieu du chaos, parvient à y glisser la sphère noire qu'il vient tout juste d'enclencher. Les hurlements se taisent, laissant

place à de violentes suffocations ponctuées de spasmes. Kain se met à compter.

10. Les coups pleuvent toujours. Leurs chausses crasseuses lui tâchent le visage en même temps qu'elles le font enfler…

7. Il se relève tant bien que mal et réussit miraculeusement à esquiver un plaquage contre la paroi rocheuse en se cognant violemment la tête…

4. Il s'arrache des bras de l'un d'eux et parvint à battre en retraite de quelques mètres…

2. Dans le noir complet il se met à claudiquer en direction la pente, sous le regard blanc des deux descendants encore debout…

Cette fois, l'explosion est dévastatrice. Kain est projeté vers l'avant par un souffle brûlant, dévalant la descente en roulant. L'onde de choc est telle qu'une partie du plafond s'écroule derrière lui, emprisonnant les lambeaux de corps calcinés sous un tas de pierres fumantes.

Un nuage de poussière et d'esprits courroucés.

Le passage est désormais totalement obstrué, il n'y a plus qu'une seule issue. Après une succession de petits éboulis feutrés, le calme reprend le dessus. De-ci de-là, des restes de tissus terminent de brûler. L'antiquaire se redresse, il a perdu toute notion d'espace, son visage est noir de suie et de sang. Du revers de la manche il se débarbouille brièvement, puis entreprend de se relever au prix d'un éclair de douleur.

— Nazarh, vous êtes là ? lance t-il dans la pénombre mouvante.

Pas de réponse. A-t-elle été balayée par l'explosion ? Il prie pour la retrouver saine et sauve. Elle, bien sûr, mais sa progéniture avant tout. Il avance en s'aidant de la paroi, sa cheville a doublé de volume. Soudain, la rugosité du mur se transforme en plaques lisses et régulières pour, un peu plus loin, disparaître de sous ses doigts et se prolonger perpendiculairement dans l'obscurité. Une salle…

— Nazarh, répondez-moi !

Silence.

— Que veux-tu entendre ? crie-t-elle juste à coté de lui avant de reculer dans un froissement d'étoffes rigides.

Il sursaute, son cœur se gonfle de sang et recrache le fluide dans ses artères dilatées au maximum.

— Notre marché, nous avons conclu un marché !

— Je m'en souviens, c'est vrai…

Elle part sur un rire angoissant, presque enfantin.

— Que voulez-vous de plus que la liberté ? Sortir de cet Enfer n'est-il pas suffisant ?

— Tu te rends compte, Edgar, nous sommes désormais les seules choses vivantes sur plusieurs lieues à la ronde! Toi, sauveur opportuniste et moi, indigent sujet du Très-Bas. Tous ces lâches de moines se sont donnés la mort en pensant que leur secret de polichinelle resterait prisonnier de Soboles. À cet instant ils doivent se balancer au bout d'une corde ! Ils ont répondu à un ordre vieux de sept siècles. Un morceau de papier sur lequel un illustre pontife leur demande égoïstement de crever pour sa grotesque cause, dans le cas où celle-ci viendrait à être mise à nue ! C'est triste, Edgar. C'est très triste.

— Où sont les tombeaux ? coupe-t-il sèchement.

— Pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? Pourquoi as-tu risqué ta vie pour nous trouver ?

Elle se déplace dans la pièce, si bien que Kain peut approximativement juger de la taille de l'endroit : énorme.

— C'est bien trop complexe…

— Quel fou donnerait sa vie pour les treize damnés que comptait cette lignée ? À moins que… tu ne cherches à prouver quelque chose ?

— Pour l’amour de Dieu dites-moi où se trouvent ces satanés tombeaux où je nous fais exploser tous les deux !
— Je croyais que Dieu était mort ? fait-elle en souriant.
Il ne répond rien, laissant flotter le temps comme un galion maudit perdu en pleine mer.
— Ne t’en fais pas, reprend-elle, tu vas sortir d’ici, mais avant je vais te faire une confidence…
Elle se rapproche jusqu’à ce qu’il puisse à nouveau sentir son parfum démoniaque.

— Je vais bientôt mourir, je le sens. Inutile de me garantir le contraire, c’est ainsi. Mais à la différence de mes aïeux, mon âme ne va pas voyager vers la voute céleste, non… Elle va se cramponner à toi comme la plus terrible peste jusqu’à ce que le monde sache ce que l’Église a fait durant tout ce temps !

Son haleine est suffocante, des relents de chair morte.

— Les hommes doivent savoir ! Ils doivent savoir pour ce lieu de torture, ils doivent apprendre que le clergé connaissait ce continent bien avant les explorateurs qui se sont enorgueillis de leur découverte ! Ils ont besoin de prendre conscience, Edgar. De découvrir la réalité, car si tu ne le fais pas le secret sera perdu pour toujours. Enfoui sous une neige qui ne sera jamais plus déblayée.

« Jure-le-moi ! Jure-moi que mes deux fils connaitront une véritable existence ! »

Kain est déconcerté, ainsi elle est enceinte de jumeaux. En un sens, cela lui offre une chance supplémentaire. Elle l’avait conduit jusqu’ici alors qu’elle sentait sa fin toute proche. Ce n’était pas la liberté qu’elle cherchait, mais l’assurance que le message serait relayé. Elle voulait que ses fils soient protégés. Avant que Kain ne fasse irruption dans l’abbaye elle avait affirmé

à ses congénères qu'un homme viendrait les sauver. Mais aucun d'eux n'avait compris. Ils étaient bons mais trop pragmatiques. Elle parlait d'un salut par héritage, non de leur propre personne. La descendance pouvait survivre autrement. Ses fils étaient l'issue. Kain, lui, était la clé.

— Je le révèlerai au monde, croyez-moi. Je lui dirai combien vous avez souffert, mais avant je dois terminer une tâche que j'ai entreprise il y a longtemps, répond-il sur un ton empreint d'un mélange de respect et de peur. Quant-à vos enfants, si nous parvenons à retrouver la civilisation je ferai mon possible pour leur offrir une vie meilleure. Vous avez ma parole.

— Dans ce cas, sur la paroi de gauche tu trouveras un levier. Tires-le vers le bas et rejoins-moi.

Sa voix s'éloigne dans l'obscurité, tandis que l'antiquaire entreprend de rechercher le mécanisme. Il longe le mur sur plusieurs mètres et sent sous ses doigts une sorte de coffrage en bois, au milieu duquel un manche en métal pointe vers le haut. Il tire dessus de toutes ses forces jusqu'à le sentir céder. Clic. Il se retourne et admire le balai de lumière qui s'offre à lui. Une première torche s'embrase, vacille à l'oblique et met feu à la deuxième, qui met feu à la troisième…

La salle rectangulaire apparait à Kain dans tout son gigantisme. Vingt mètres de large sur cinquante de long. De chaque coté, une rangée de colonnes grecs invite à se rendre au pied d'un autel surélevé par une volée de marches blanches aux arrêtes argentées. Environ tous les trois mètres, sur leur pied doré finement travaillé, des brûleurs à encens attendent qu'on les allume pour délayer dans l'air glacial leur divine fragrance. Le sol est du même marbre noir que le patio au goulet de lumière orange qu'il a traversé en arrivant. Le plafond est si haut qu'il reste caché dans l'ombre, dévoilant par endroits, selon le mouvement des flammes, des parcelles de phrases en latin. Edgar Kain est ému par l'endroit. Tout ici tranche avec la simplicité

du reste de l’édifice, pour autant extraordinaire. Au fond, derrière l’autel, surplombant le lieu tel un golem de pierre, un mur de tombes en superposition s’étire majestueusement, se perdant lui aussi dans les hauteurs vertigineuses de la salle. L’antiquaire fait un rapide calcul et dénombre, à première vue, cent-cinquante enclaves, chacune repérable par une plaque métallique sur laquelle des inscriptions sont gravées. Plus il avance, plus son estimation devient ridicule, le mur s’étire au-delà du plafond dans une fente étroite.

— C’est ici que reposent mes aïeux, fait Nazarh qui a pris soin de se bander les yeux avec un morceau de tissus pour ne pas souffrir davantage.

Elle se tient derrière l’autel, bras le long du corps, comme une enfant que l’on vient de gronder. Mais ce n’est pas une petite fille. Une petite fille n’aurait jamais pu se vanter d’avoir goûté à la chair humaine.

Kain progresse lentement, son visage saigne en plusieurs endroits et des mèches de cheveux sont encore emmêlées entre ses doigts et accrochées aux velcros de sa parka.

— Et par où comptez-vous nous faire sortir ?

— Moi, je reste là. En revanche, mes fils partent avec toi.

Quelque chose dans sa voix vient de changer. Quelque chose d’inaudible, une fêlure. Kain arrive à sa hauteur, sourcils froncés d’incompréhension. Les torches crépitent toujours, semblant communiquer entre elles.

— Je ne survivrai pas dehors, tu le sais autant que moi. Je suis aveugle en pleine lumière et les glaces auront tôt fait de me dévorer.

Elle tire une longue lame de derrière l’autel.

Quelque genre de temple catholique peut cacher une telle arme dans son laraire ? pense l’antiquaire. *Le genre qui pratique le sacrifice*, lui répond la

rumeur de sa conscience. Le couteau est impressionnant par sa taille et son éclat. Nazarh le lève lentement à hauteur de sa gorge.

— Que faites-vous ? crie Kain, paniqué. Si vous mourrez vos enfants mourront aussi ! Donnez-moi cette dague !

— Prends soin d'eux, Edgar. Explique-leur ce qu'ils nous ont fait.

Le bout de la lame pique la peau molle de son cou. Une goutte de sang perle, puis roule lentement vers le gouffre de sa poitrine pendante.

— Dites-moi comment sortir ! ordonne-t-il en voyant sa propre fin approcher.

Il n'ose plus bouger. La jeune femme tend le bras en direction du mur de caveaux et chuchote :

— Nos âmes trouvent le sentier des cieux une fois libérées de leurs chairs. Comme elles, c'est par là que tu devras sortir.

L'antiquaire plisse les yeux pour affiner sa vue et remarque qu'une poignée agrémente chaque plaque de métal gravée. Ainsi, lorsque le descendant lui avait interdit de passer par les tombeaux, il fallait prendre son intervention au pied de la lettre : l'issue était cet immeuble de niches funéraires. Il devrait bouger un mort de son lit éternel. Un léger frisson lui parcoure l'échine, puis il se retourne vers Nazarh qui s'apprête à passer à l'acte. Elle veut mourir, elle ne ruse pas. Il n'a pas le choix : elle doit vivre. Ne serait-ce que quelques heures.

Avec le peu de vigueur qui lui reste, il bondit sur elle et s'agrippe de toutes ses forces au bras qui tient la lame. En se débattant elle s'entaille une petite partie de la gorge, puis lâche prise. L'objet tombe au sol dans un fracas du Diable. Nazarh éclate en sanglot.

Humaine...

Kain maintient la clé de bras comme il peut, la créature tombe à genoux. Elle capitule, épuisée, trempée de sang. Tous deux sont à bout de souffle.

Puis, prudemment, l’antiquaire s’assit près d’elle après avoir relâché son étreinte. Ils restent ainsi plusieurs minutes, dans le silence religieux de l’endroit, laissant papillonner la résonance de leur peine entre les colonnes de pierre.

Ensuite, seulement, il lui ligote les mains dans le dos.

— Pardon, mais vous devez vivre. Vous devez m’aider, soupire-t-il, avant de réprimer un nouveau haut-le-cœur.

Il se dégoûte. D’un geste sec il enfoncerait la lame dans son propre cœur si la mort n’était pour lui synonyme d’Enfer. Il se reprend tant bien que mal, cela devient presque une habitude, puis s’atèle à forcer les tombeaux. Un à un, il essaye de faire bouger le bloc de pierre qui ferme chaque tiroir. Certains sont scellés depuis plusieurs siècles. Il finit par s’aider du manche métallique d’une torche et parvient à faire coulisser un cercueil sur ses rails, à hauteur de hanches. Un courant d’air glacial envahit la salle comme un tentacule polaire. À coté de la poignée, la plaque de cuivre indique les dates de naissance et de décès. Celui-ci est mort en 1727. L’antiquaire a une sueur froide en lisant l’année.

La conception de ce cimetière a quelque chose de magique. Tout est pensé. Dans une région tempérée l’humidité aurait littéralement oxydé le réceptacle en fer, mais ici le climat transforme ce mur en congélateur géant. Le corps du défunt est si bien conservé qu’un enfant pourrait croire qu’il dort. L’un des rares détails qui trahit cette impression est sa couleur de peau : violine. Kain tire le coffrage jusqu’à le faire dérailler des glissières qui le supportent, faisant ainsi apparaître un goulot carré donnant sur l’extérieur. Un orifice de cinquante centimètres sur cinquante, bien assez large pour le laisser passer. En revanche, pour Nazarh, enceinte jusqu’au cou, la réponse est moins évidente. Elle ne parviendra jamais à ramper.

Le courant d’air se mue en déluge de glace.

Une idée fulgurante percute sa logique de fugitif.

Il s’atèle à extraire un second coffrage, juste à coté, à l’aide d’une torche. Un nouvel aïeul. Aussi raide et placide que le premier. Kain le soulève (ses oripeaux sont presque soudés sur le fond) et le fait basculer par-dessus le rebord. Le corps est si dur qu’il tombe comme une bûche.

Coup d’œil sur la captive. Elle fredonne les paroles d’un vieux psaume poussiéreux. *« Où donc est le bonheur ? »*. L’antiquaire l’a entendu un nombre incalculable de fois par le passé. Des bribes lui reviennent en flashs…

« Quand je crie, réponds-moi
Dieu, ma justice!
Toi qui me libères dans la détresse,
Pitié pour moi, écoute ma prière!
Fils des hommes,
Jusqu'où irez-vous dans l'insulte à ma gloire,
L'amour du néant et la course au mensonge ? »

Dehors, la tempête gronde.

Il se penche à nouveau sur le coffrage qu’il vient de sortir. Celui-ci doit rester sur ses rails. Il le tire à fond et, à l’aide d’un brûleur à encens, fait sauter la plaque de métal qui ferme l’ensemble au niveau des pieds du défunt. Si Nazarh ne peut pas ramper, elle glissera dans la cavité et il la récupèrera de l’autre coté. Reste à savoir si la hauteur à laquelle ils se trouvent permet une telle opération.

Il se rend ensuite aux cotés de la descendante et sort deux couvertures de survie des poches de sa parka. Il l’emmaillote comme il peut avec l’une et

confectionne une misérable paire de botte avec l'autre. Il ne pense plus. Il avance dans les ténèbres en se guidant à grands coups de rage.

Il retourne au premier trou. La lumière du dehors est impénétrable. Impossible de déterminer sur quel versant donne cette partie de l'édifice. Il décide d'en avoir le cœur net et se glisse dans l'ouverture, rampant comme un lombric jusqu'à ce que son nez flirte avec le vide. La chance tourne. Environ deux mètres seulement les séparent du sol immaculé. Rien d'insurmontable… même avec sa cheville torturée. Il lève son visage vers les nues opaques. Des bourrasques lui fouettent le visage. Un alpiniste aguerri ne se serait jamais aventuré dehors par un temps pareil. Mais lui n'est pas un grimpeur, il était juste invincible. Rien ne peut lui résister, désormais. Il a le Sang, Soboles Sanctus… *La Sainte Lignée*.

C'est si bon.

Il demeure quelques instants perdu dans l'ivresse de la victoire, un semblant de rictus accroché aux lèvres. Malgré tout, rien n'est joué et il le sait. Une fois le déluge passé, il devra encore traîner son fardeau à plusieurs heures de marches de l'abbaye pour en protéger le secret aussi longtemps que possible. Ensuite, là où doivent gésir les corps gelés des deux suédois, il entrera en contact avec le campement le plus proche. Il suppliera les secours de venir les chercher, lui et la femme qu'il aura découverte dans une cavité glaciaire durant la tempête. Une égarée. À moitié morte, à moitié folle… mais enceinte. En quelques tours de passe-passe administratifs, et avec l'aide de ses bonnes relations, les rejetons seront placés sous sa garde. C'est couru d'avance. Un rien suffira à achever la première étape de son pèlerinage vers le salut. Son ticket d'entrée pour le paradis… ou au moins une alternative à l'Enfer. La première étape, oui, car le plus difficile reste à venir.

Alors qu’il rebrousse chemin en rampant sur la pierre froide, quelque chose dans la poche de sa parka émet un bip feutré. Kain sourit, il n’est pas perdu, son GPS lui indique qu’il capte à nouveau.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

OceanofPDF.com

17

Cité du Vatican, Tribunal Sixtine

Les vapeurs de la victoire avaient terrassé sa raison, il se sentait en possession du pouvoir suprême. La faculté réservée à Dieu seul. Dans les tréfonds de son âme une symphonie résonnait, comme un orchestre perdu sur la route de l'Enfer. Un air délicieux. Celui de la gratitude. Le Seigneur en personne le remerciait, il en était convaincu.

Cornélius Giasparone avait enfin repris son souffle. À son âge, une telle course à travers les passages dérobés de la cité vaticane aurait pu lui coûter la vie. Mais, comme s'il avait eu vingt ans, il s'était laissé conduire par sa garde rapprochée, se faufilant à petites foulées dans le dédale d'or et de velours. Une fugue presque amusante pour un homme dont les rares instants de plaisir se limitaient aux connexions divines… et à quelques fantasmes indicibles.

Une fois l'interview terminée, le pontife s'était évaporé en une poignée de secondes, accompagné de son secrétaire d'État, mine déconfite, et d'une paire de molosses en tenues de gardes suisses. Impossible, pour Alfonso Rocca et le reste du staff de Notte Bianca, d'en savoir davantage sur les intentions du vieux Sicilien. La sphère ébranlée du christianisme avait perdu la trace de son curieux berger en l'espace d'un battement de cils. Depuis les environs de minuit, la cité était fouillée, retournée. Les prélats en alerte, aidés de plusieurs escadres de gardes, en examinaient les moindres recoins.

Rendre leur propre justice. Disperser les relents de l'élection qui les avaient menés jusqu'ici et, peut-être, empêcher Cornélius Giasparone d'aller au bout de ses idées. Malgré l'effervescence, cette chasse à l'homme avait un goût amer, l'immunité qui auréolait le gibier la rendait grotesque. Il avait tout pensé, probablement depuis des mois. Alors, les cardinaux le cherchaient, évidemment, mais avec distance, car une conviction battait la cadence sous leur peau, se baignait dans leur sang : le trouver amènerait un vent de mort. Un souffle qui les balayerai un à un.

Assis sur une chaise grinçante, le Pape inhalait de longues bouffées d'air saturées d'un arôme séculaire. Ses vieux doigts jouaient avec la crosse de sa canne. Il toisait son secrétaire avec malignité. Ouvertement.

— Qu'attendez-vous de moi ? s'inquiéta une nouvelle fois le camerlingue en robe noire, après plus d'une heure de silence.

Il jetait tour à tour un œil anxieux sur les deux golems immobiles qui l'encadraient, bras croisés sur leur poitrine gonflée aux hormones.

— Pour l'amour du ciel, détachez-moi ! Où voulez-vous que j'aille ? Jusqu'à ce que vous me conduisiez ici j'ignorais l'existence de cet endroit.

— Le monde entier l'ignore, précisa Giasparone pour insister sur la notion d'isolement. Voyez-vous, le tribunal Sixtine a cette particularité qui rend inutile tout bâillon. On peut donc y crier à gorge déployée sans que personne dehors ne se rende compte de rien. Mais rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous faire souffrir. Si c'était le cas vous seriez autrement insolent. Nous pouvons même discuter, si vous le souhaitez.

— Allez au Diable !

— Très bien, concéda Giasparone. Dans ce cas, attendons en silence…

— Vous savez parfaitement qu'aucune entente n'est possible entre nous, reprit le secrétaire, irrité par le calme de son séquestreur. Pourquoi m'avez-vous placé à votre droite ? Personne n'a compris votre choix, j'ai accepté

parce que je pensais que nos différences nous permettraient de construire quelque chose de fort pour notre Église. J'étais naïf.

— Parce que votre carrière est fraîchement brillante, Nathaniel, s'esclaffa le Pape.

— Vous n'avez rien à faire parmi nous. Votre quête est purement personnelle. Vous êtes seul, Votre Sainteté. Plus seul que jamais.

Le vieillard fut piqué au vif, la plaisanterie avait assez duré.

— La seule raison qui vous a conduit à ce poste est votre petitesse d'esprit, rétorqua t-il en tentant de se lever d'un coup sans y parvenir. Vous étiez parfait pour ce que j'avais prévu ! Un aveugle parmi les aveugles, et Dieu vous en remercie, mon garçon. Vous servez sa cause mieux que quiconque !

— Pensez-vous vraiment agir pour la chrétienté en mettant à sac des années de recherche scientifiques ? Demville a été édifiée dans l'intérêt de l'Homme, pas pour anéantir ses croyances. Répondez franchement, Cornélius : comment pouvez-vous songer un seul instant que Dieu cautionne vos actes ?

Fatigué. Le pontife n'avait aucune envie de se justifier. À quarante-trois ans, Nathaniel Kowski avait l'étoffe d'un pape, Giasparone en était convaincu, mais il était encore trop jeune pour arriver à prendre suffisamment de recul vis-à-vis du contexte. Son jugement était simpliste, un jour il comprendrait. En attendant, il devait le placer à distance des commandes du Vatican, limiter les risques jusqu'à l'anéantissement du SPARC.

Dieu cautionnait-il ses actes ? Bien sûr que oui. Non seulement Dieu cautionnait, mais Il lui avait également édicté la marche à suivre pour reconstruire la foi. C'est Lui qui l'avait poussé à mettre Domenico Dominelli, son prédécesseur, hors d'état de nuire. Lui, qui l'avait encouragé

à placer le Vatican dans la ligne de mire d'une tête nucléaire. Lui encore, qui l'avait exhorté à avertir les cardinaux électeurs que s'ils ne l'élisaient pas, la cité christique et Rome toute entière serait annihilées. Que Dieu rejetterait l'Église si lui, Cornelius Giasparone, ne pouvait accéder au trône de Saint-Pierre. Il lui avait fallut attendre le troisième jour de conclave pour surmonter ses angoisses et se lancer, seul face aux cent-douze prélats. Mais le doyen du collège des cardinaux, du haut de ses quatre-vingt-sept ans, y était arrivé. Il avait rempli sa mission avec succès, contraignant les ecclésiastiques à l'élire et à conserver le silence au-delà de son élection.

La menace s'était muée en chemin de croix, lourde besogne au prix significatif.

— Vous êtes déjà mort, Cornélius, reprit Kowski après un long flottement. Que croyez-vous ? Que le monde vous désignera comme le sauveur de la Chrétienté lorsque vous sortirez de votre trou ? Vous serez éjecté et…

— La ferme ! hurla le vieillard de toutes ses forces. Je me fiche pas mal de savoir quel sera mon sort une fois cet épisode terminé ! Une seule chose m'incombe, Nathaniel : le salut de la foi. Et s'il faut passer par les entrailles de Pandémonium pour y parvenir, croyez bien que je serai là !

— Alors qu'attendez-vous ici ? Pourquoi ne pas vous rendre ?

— Car avant j'ai une dernière chose à faire.

— Très bien, fit Kowski, résigné mais confiant au sujet de son propre sort.

Une légère vibration de tristesse trémulait dans la voix du jeune secrétaire. Quelque chose d'enfoui, qui lui donnait l'impression d'être fait prisonnier par un vieil oncle sénile. Une personne pour laquelle on ne peut plus grand-chose malgré l'affection qu'on lui porte.

Giasparone n'ajouta rien. Ainsi, ils restèrent embourbés dans un mutisme qui dura près de quatre heures. Durant tout ce temps, le pontife

songea à la teneur de ce qu'il s'apprêtait à découvrir, son dernier effort avant d'envisager la suite.

Oui, un ultime espoir de caresser la vérité. Ensuite, il pourrait mourir.

Cela pouvait être tout et n'importe quoi. Il en avait entendu parler à la suite d'un concile de négociation entre la Dream Area et le Vatican. Du peu qu'il en avait perçu au travers des rumeurs de couloirs, il s'était contraint à garder en mémoire le principal. Selon ces dires, il s'agissait d'un manuscrit égaré en plein cœur des monts de Judée, un document supposément rédigé de la main même du Christ.

D'abord, Cornélius avait placé cette information sur le compte d'une fourberie de la part de Moore, une manière peu catholique de convaincre un pape sur un sujet aussi sérieux que le projet Yechua. Le schéma était simpliste mais efficace : le Directeur de la holding n'avait eu qu'à mentionner l'existence de ce document pour faire plier Dominelli. Probablement, lui avait-il assuré que le voyage de Vincent Montalescot permettrait de mettre la main sur le manuscrit…

Septique dans un premier temps, Giasparone avait finalement songé aux répercutions que pourrait engendrer un tel évangile. Alors, qu'il soit faux ou avéré, il s'était promis de mettre la main dessus avant quiconque. Ajouté à cela, le soudain enthousiasme dont avait fait preuve le pontife au sujet de la biographie, après ce fameux concile, avait achevé de le convaincre. Il devait poursuivre son investigation et se rapprocher de la seule personne capable de le conduire au manuscrit.

C'était chose faite.

Ensemble, ils avaient élaboré une stratégie infaillible, et si les motivations du vieux sicilien étaient limpides, celles de son associé paraissaient pour le moins alambiquées. Opaques, même. Mais, à défaut

d’avoir une sérieuse alternative, le Pape avait accepté les zones d’ombre qui trouaient l’ambition de son complice.

Un courant d’air s’engouffra dans le tribunal, faisant virevolter les cheveux des quatre hommes immobiles. Les flammes des deux torches qui encadraient l’entrée se chamaillèrent elles aussi.

Dehors, les premières lueurs de l’aube commençaient à butiner la nuit sur les toits de Rome, savourant l’étrange épice laissée par les récents évènements. Les deux gardes n’avaient pas bougé d’un iota, de véritables soldats de plomb, tout de jaune et de bleu. Kowski, lui, avait fini par s’assoupir sous le regard fiévreux du vieillard.

Pour la première fois en sept heures, l’un des deux molosses tourna la tête et s’adressa au Pape d’une voix détachée.

— Sa Sainteté souhaite-elle prendre un appel en provenance de…

— Bien sûr, passe-le-moi, Benjamin.

Le garde bascula la communication vers l’oreillette de Giasparone. Kowski ouvrit une paupière lourde et se redressa en faisant rouler sa tête d’une épaule à l’autre, l’air hagard.

— Vous avez mis plus de temps que prévu, bougonna le pontife à l’attention de son interlocuteur.

— J’ai eu quelques difficultés à collecter les données.

— Inutile de vous étendre, trancha le vieillard, je n’ai pas de temps à perdre. Avez-vous ce que nous cherchons ?

— En effet, tout est là, répondit la voix.

— Le manuscrit existe ? exalta Giasparone qui ne pouvait plus contenir son excitation.

Un silence.

Kowski fronça les sourcils, semblant douter de ce qu’il venait d’entendre.

— Et bien, enchaîna le Pape en s'agitant sur sa chaise, qu'attendez-vous pour me livrer vos résultats ?

Aucune réponse. Le vide avait-il pris d'assaut le réseau de communication ? Le Pape en douta et ne tarda pas à comprendre. Ce vide là avait une toute autre signification.

— Comment ai-je pu me tromper à ce point… souffla-t-il. Vous n'avez aucunement l'intention de me fournir ces informations, n'est-ce pas ? Que voulez-vous dans ce cas ?

— Vous êtes bien pessimiste, mon cher Cornélius. Le fait est que le réseau est parfois capricieux ici, vous m'entendez ? demanda la voix légèrement voilée par un chuintement irrégulier.

— Je vous entends, oui. Alors ?

Giasparone était épuisé, il voulait en venir au fait.

— Vous êtes pessimiste, c'est vrai. Mais finalement vous n'avez pas toujours tort ! J'ai décidé de ne pas vous transmettre mes résultats par téléphone, mais de vous conduire moi-même au trésor qu'ils protègent. Je vous donne rendez-vous à l'aéroport Ben Gurion. Disons dans… trois heures ? Retrouvons-nous dans l'aile Ouest, porte G.

— Ce n'est pas du tout ce qui était convenu ! s'enflamma le sicilien.

— Tâchez de rester discret. À Jérusalem aussi vous êtes connu, s'amusa la voix qui semblait ne prêter aucune attention à la colère de son associé.

Le pontife bouillait de rage.

— Cornélius ?

Nouveau silence.

— Le plaisir est autrement plus savoureux lorsqu'il est partagé, croyez-moi !

OceanofPDF.com

18

« Je veux vivre, je veux aimer
Mais c'est une longue échappée hors de l'Enfer »
Marylin Manson

Elle reçut une énième gifle.
Une de plus qui envoya son faciès horrifié tournoyer dans l’air moite de l’endroit. Il n’y avait rien à quoi se raccrocher, pas l’ombre d’un espoir. C’était devenu une évidence : elle ne sortirait d’ici qu’une fois rendue de l’autre coté du fleuve des morts. Un liquide chaud ruisselait dans la jungle de ses longs cheveux bruns. Son débardeur blanc n’était plus qu’une toile de maître, comme souillé par un pinceau frénétique.

On lui demandait qui elle était. Elle répondait toujours la même chose, mais à chaque réponse une main de bourreau, aux doigts annelés de chevalières en argent, s’abattait sur son profil endolori. Le vide étendait son empire glacial dans tout son être.

Lui, debout face à elle, ressentait toute la dimension de sa supériorité. Il n’avait qu’à lever la paume pour voir se tordre d’horreur ce petit visage aux traits si fins, ce corps si troublant, se raidir comme de la pierre. Y avait-il dans ses gestes la volonté de Dieu ? Gabriel n’aurait su le dire, mais une certitude le hantait à chaque coup qu’il donnait : cette salope se foutait de lui. Du plus profond de son âme tourmentée, il savait que les mots éructés par cette bouche qu’il rêvait de dévorer n’étaient que purs fantasmes hérétiques. Alors, il exprimait sa désapprobation par le sang. Lui, au moins, ne mentait pas.

Elle regarda autour d’elle, mais rien de ce qui perçait les ténèbres ne parvenait à l’apaiser. Une seule bougie, posée à même le béton rugueux qui

blessait ses genoux, se battait contre l'obscurité. Le monstre la dominait depuis le fond de sa capuche, son visage restait invisible, dissimulé par un rideau de cheveux noir de jais. De sa voix luciférienne, il posa une dernière fois la question, toujours sur le même ton, sans s'étendre. Aussi tranchant que la dague à lame large qu'il venait de défourailler de sa ceinture.

— Qui êtes-vous ?

Elle ne savait plus si elle devait répondre, et puis, s'inventer une quelconque identité ne lui ferait pas gagner davantage de temps. Son cerveau n'était d'ailleurs plus assez réactif pour monter un scénario du genre. Elle resta fidèle à ses précédentes réponses et attendit que quelque chose se produise, fermant les yeux, serrant ses poings ligotés dans son dos. Mais Gabriel ne frappa pas.

Pas encore…

Elle releva la tête en direction de son bourreau, il se tenait droit comme un golem de marbre noir. Le velours de sa bure pourpre absorbait le peu de lumière qui régnait. Quelque part, de l'autre coté des murs, une porte claqua dans un grondement sourd. Peut-être était-ce un coup de tonnerre. Elle tenta de percevoir une suite logique aux évènements dans le regard du monstre, mais rien ne filtrait, jusqu'à ce qu'il s'approche doucement de la petite flamme.

Dans toute sa dureté son visage fut révélé à la captive. Elle réprima un hurlement en s'étranglant. Était-il possible qu'un homme puisse porter sur lui de tels vestiges de souffrance ? L'Enfer avait-il ouvert ses portes à quelque damné ?

Les lèvres craquelées de Gabriel se fendirent d'un sourire proche de la béatitude. Ne trouvant pas ce que son maître cherchait, il rêva un instant de s'offrir la possibilité de consommer sa proie dans l'instant, à même le sol blessant.

Tire de l’échec la liberté qu’il t’offre, lui souffla sa conscience.

Il laissa glisser son iris sur le buste haletant de la fille. Une bretelle de son débardeur maculé de sang était tombée de l’épaule et caressait sa peau piquetée par le froid et la peur. Son sein gauche était à moitié dévoilé, un appel à l’exploration. Le bourreau sentait monter en lui la douleur qu’il ressentait lors de ses chasses nocturnes. Toujours la même pression qu’il s’évertuait à chasser de son esprit avec l’aide de Dieu. Pourtant, dans cette pièce exigüe, capitonnée par les ténèbres, il se laissa petit à petit guider par ce mal lancinant qui pulsait dans son bas-ventre. D’un geste sec il attrapa le linge de la fille et le trancha, mettant ainsi à nu sa poitrine. Ferme comme le fruit passionnel.

— Que voulez-vous ? fit-elle entre deux sanglots.

Elle connaissait la réponse.

À ce titre, Gabriel ne la lui donna pas. Il leva les yeux au ciel, implorant le pardon à travers le plafond noir de la cellule.

Dieu resta muet.

***

La porte de l’ancien local technique de la station service s’ouvrit dans un raclement métallique, laissant une gerbe de lumière fade éclabousser les parpaings noirâtres. La bougie s’éteignit avec l’appel d’air.

Gabriel se releva brutalement, coupé dans son élan charnel, et dirigea vers Zimmersheim un regard empreint de fureur. La jeune femme qu’il s’apprêtait à déguster resta prostrée en position fœtale, tremblant de tout son être, à demi nue.

La situation était humiliante pour Gabriel, jamais il n’avait trahi son vœu de chasteté. Les occasions se comptaient pourtant par dizaines, mais pas un

instant dans sa vie de reclus il avait franchi la limite qui le tenait à bonne distance du commun des mortels. Passer le cap était déjà pour lui un acte méprisable, mais ce flagrant délit décuplait la sensation de culpabilité. Si le physicien n'avait pas été l'associé de son maître il l'aurait volontiers égorgé.

Malheureusement pour lui, il dut se contenir, refouler le tsunami de rage qui déferlait subitement sur les rives mortes de son esprit. Sa poitrine se gonfla, il souffla comme un taureau et finit par pousser un râle bestial en envoyant un coup poing dans le mur le plus proche, marquant l'amalgame solide d'un petit cratère friable.

Zimmersheim fit un pas en arrière en plaçant ses paumes devant lui, comme s'il tentait d'apaiser un ours enragé.

— Calme-toi, Gabriel. Garde ton énergie pour la suite. Nous devons partir maintenant, un avion m'attend.

Le moine s'efforça de regagner un semblant de lucidité, appuyer contre le mur de droite, encapuchonné pour dissimuler sa honte.

— Attrape ça et viens m'aider, fit l'allemand en tendant à l'ange pourpre un jerrican plein.

Gabriel prit le temps d'analyser l'objet du coin de l'œil avant de tendre la main pour en saisir l'anse.

— Et la fille ? demanda t-il en laissant poindre le regret dans son timbre de voix.

— Elle ne nous est plus d'aucune utilité désormais. Je suis désolé.

La jeune femme, encore recroquevillée à même le béton, aventura un œil sur les deux hommes qui la surplombaient. Ainsi, elle allait terminer dans cette cave, abandonnée dans un coin de désert australien.

Tout ce chemin pour en arriver là, songea-t-elle avec dégoût.

Elle voulu vomir mais son ventre n’en eut pas la force. Son visage entier lançait, comme si un cœur battait juste sous sa peau.

Tout en refermant le vantail métallique, Gabriel la lécha une dernière fois du regard, puis alla rejoindre Zimmersheim qui s’affairait déjà à répandre des litres d’essence sur le peu de chose qu’il possédait. Une fois qu’ils eurent imbibé tout ce qui pouvait l’être, les deux hommes se retrouvèrent devant la porte de sortie, prêts à s’évaporer.

Doline, qui trottinait perpétuellement sur les talons de son maître, le retrouva sur le seuil de leur demeure. Le physicien se baissa à sa hauteur et frictionna son encolure rachitique.

— Toi, tu restes là, ma belle. Tu vas veiller sur la maison, hein ?

Flashback

Il faisait chaud. Une chaleur meurtrière. La nuit venait tout juste de renverser son encrier sur Jérusalem. La ruelle était vide, la terre battue et les murs des petites villas entassées comme des sacs de blé avaient chapardé aux cieux la teinte violette du crépuscule. Au loin, on entendait par intermittence les roues en bois des charrettes pleines de marchandises, qui passaient la Porte de la Vallée pour se rendre à Bethléem. Les marchands suivaient les convois de nuit pour ménager leurs bêtes de trait. Avec les températures qui avaient sévi durant les derniers jours, la prudence était de rigueur.

Montalescot était accroupi dans une encoignure, entre deux maisons mitoyennes. Invisible aux yeux des passants qui empruntaient la voie perpendiculaire à la ruelle. Son habit de toile était trempé, il rêvait d’un bain glacial mais se contentait de baigner dans sa sueur. Il ne s’était pas rasé

depuis des semaines. Les gouttelettes salées qui ruisselaient dans sa barbe le chatouillaient par moment, malgré tout il s'efforçait de ne pas bouger.

Surtout ne pas faire de bruit.

Chaque soir, c'était le même rituel. Il venait se poster à cet endroit et attendait de percevoir la moindre bribe de conversation provenant de l'intérieur…

— Tu t'es trompé, Yeshua, chuchota en araméen une voix féminine dont le timbre parvenait à se frayer un chemin vers l'extérieur, par une petite meurtrière taillée dans la bâtisse.

— Tais-toi ! coupa l'homme à qui la remarque semblait s'adresser.

Le verbe était sec mais on y décelait un soupçon de désarroi.

— Ce n'est ni l'endroit ni le moment de discuter de cela, ajouta-t-il plus calmement.

Il y eu un silence, typique des flottements qui ponctuent une dispute. Montalescot était parcouru de frissons malgré la chaleur. Habituellement, il ne recueillait que des banalités lorsqu'il se tenait embusqué ici. Mais ce soir la lune était pleine, gonflée d'orgueil. Peut-être influait-elle sur les humeurs du Monde. Puis la femme embraya, toujours aussi douce et froide à la fois.

— Y aura-t-il un jour un *moment* pour parler de cela ? Ouvre les yeux ! Si tu ne le fais pas pour toi fais-le pour tes amis. Ils te suivraient jusqu'en Enfer, tu n'a pas le droit d'ignorer le risque car c'est eux que tu mets en danger. Pour tous ceux qui croient en toi et pour ton enfant…

— Inutile de jouer sur les sentiments, c'est aussi pour lui que je fais tout ça. Pour qu'il ne grandisse pas dans le noir, comme nous. Mort-né !

— As-tu seulement conscience de la menace qui pèse sur toi, Yeshua ? Ils cherchent à te mettre en faute, à la prochaine erreur les Grands Prêtres obtiendront de toi ce qu'ils veulent. Ils ne voient pas en toi le fils de Dieu, seulement un blasphème brûlant ! J'ai vu leurs regards lorsqu'ils parlent de

toi, de mes propres yeux, et je peux te jurer que ces gens n’ont pas l’intention de t’épargner. Partons, s’il te plait. Partons…

La dureté de la voix s’était progressivement muée en supplication, puis en sanglots. Vincent ne voyait rien, mais imaginait l’homme poser la tête de la jeune femme sur son épaule en lui priant d’arrêter. Elle le supplia encore que tout s’arrête, par trois fois. Puis reprit dans un mélange de larmes et de salive :

— Je te demande pardon, c’est de ma faute. C’est moi qui t’ai poussé à aller au bout de tes convictions. Mais il est encore temps de rentrer, encore temps de retrouver notre quotidien et de nous battre *là-bas* pour qu’il change.

— Tu n’y es pour rien. Tu as raison, rentre. Je ne veux pas te faire subir la douleur à laquelle je suis promis. Vas retrouver les tiens…

Un soudain froissement de tissu signifia à Vincent que la femme s’était retirée de l’étreinte de l’homme. Il se l’imagina, fixant Yeshua droit dans les yeux, cœur au bord du gouffre. Au loin, dans la rue principale, les cris d’un homme qui se faisait arrêté par la garde romaine dispersèrent leurs échos entre les murs des bâtiments, comme des serpents d’eau glissant sur un étang noir.

— Rentrer ? Sans toi ? Tu me juges assez lâche pour t’abandonner ? Je ne suis pas aussi faible que ta sœur ! Elle n’avait plus confiance en toi, elle. Pour ma part je n’ai jamais douté de tes convictions, c’est justement la raison qui me pousse à avoir…

— Laisse ma sœur en dehors de ça ! Tu sais pertinemment qu’elle est partie par jalousie. C’était maladif, elle n’arrivait pas à accepter ma position, mes idées. Ne fais pas semblant d’ignorer ses intentions pour t’en servir comme d’un argument.

Un nouveau silence entre eux. Aussi lourd que l'air. La position que le biographe tenait, depuis un long moment déjà, commença à tirer sur les muscles de ses jambes. Il se concentra pour ignorer l'élancement.

— Ijaya est partie parce qu'elle ne croyait plus en toi ! Voilà la vérité, Yeshua ! Voilà la dure réalité !

— Il y a quelque chose dont je dois te parler, Magda. Quelque chose de difficile à dire.

Vincent était simplement absorbé par ce qu'il entendait. Depuis qu'il avait réuni assez d'informations pour comprendre ce qui se tramait dans la crypte de l'Histoire, il était convaincu que cette pièce de théâtre à ciel ouvert ne tenait qu'à un fil. Tous les acteurs n'étaient pas convaincus par le scénario. Aucun d'entre eux ne pouvait jauger la suite des évènements avec certitude. Pour autant, tous avaient une carte à jouer.

Tous.

Trop concentré, Montalescot n'avait pas perçu les bruits de graviers qui avaient crissé depuis l'axe principal, aussi imperceptibles que les pas d'un chat dans sa litière.

— J'ai demandé à Jhude de me livrer aux Grands Prêtres dans sept jours.

— Tu as fais quoi ? fit la femme, brusquement excédée.

— Uniquement ce qui était prévu et tu le sais.

— Je ne te crois pas, c'est…

Avant que Montalescot n'ait le temps de se rendre compte qu'une lame effleurait son épaule droite, une nouvelle s'invita dans la nuit naissante. Une voix éraillée et nerveuse. En anglais, cette fois :

— Tu vas te lever sans faire de bruit, bâtard.

La lame harponna un reflet de lune pour le restituer une fraction de seconde plus tard. Le biographe mit un certain temps à recouvrer ses esprits, à comprendre qu'il devait décrocher de la conversation qui battait

son plein derrière le mur… à admettre qu'il venait d'entendre un homme lui parler en anglais. Il finit par s'exécuter, lentement, s'attachant à déplier délicatement ses jambes endolories pour ne pas tomber. L'Anglais lui faisait face à présent, 1 mètre 80-85, sec comme un coup de trique. Ses cheveux bruns et frisés étaient aussi bien arrangés qu'un champ en jachère. Ses yeux (deux amandes noires et jaunes) ne cessaient de cligner pour drainer une anxiété mal contrôlée et la moitié de son visage était recouverte par une barbe aux couleurs de la nuit. L'ensemble, bien que peu soigné, lui prêtait l'allure d'un homme ayant bénéficié d'un certain charme par le passé. Mais depuis la silhouette avait ternie, aculée par d'obscurs évènements.

Vincent le dévisagea tout en conservant le strict silence. Cette façon qu'il avait de garder son sang froid dans pareille situation, le chérissant comme un joaillier avec sa dernière pierre, n'était pas du goût de tout le monde.

— T'es l'ami du rebus que j'ai corrigé la dernière fois, hein ? Le même regard, la même assurance, chuchota-t-il en serrant les dents. Combien vous êtes, hein ? Combien ?

La lame flirtait maintenant avec sa carotide.

Le cerveau de Vincent avait été prompt à la déduction : de toute évidence, l'Anglais parlait de Mark. Une gifle cinglante percuta sur son cœur. Son ami avait été battu par ce dément ! Son retour précipité devait être lié à cette rencontre, deux ans plus tôt. Deux mois pour ce forcené.

— C'est de sa faute si Ijaya est partie… de sa faute, tu entends ? D'où venez-vous ?

Les lèvres de Montalescot étaient scellées, impossible pour lui de lâcher la moindre information à cet agité, plutôt sentir sa dague se frayer un passage dans sa gorge serrée. Il jeta un bref coup d'œil sur l'objet.

— T'inquiète pas, j'vais pas te saigner. J'ai besoin de toi. Tu vas être mon pigeon voyageur, hein ?

L’Anglais hoqueta un petit rire malicieux qu’il ravala à l’instant où deux cavaliers de la garde romaine firent halte au bout de la ruelle, drapés dans la lumière dorée que dégageaient les lampions suspendus. Ils scrutèrent un moment l’obscurité dans l’espoir de dénicher un pauvre hère à tabasser. Le dément se plaqua dans l’angle-mort baigné de ténèbres, tout en gardant son arme tendue vers le cou du biographe. Les centurions échangèrent quelques mots et donnèrent un coup de mors à leur monture avant de s’effacer.

Derrière le mur, Yeshua et la femme avaient retrouvé le silence.

Le cinglé reprit sa posture initiale.

— Tu vas transmettre deux messages à Ijaya, Ok ? Je suis sûr qu’elle saura te retrouver. Elle est intelligente, tu sais. La plus maligne de toute les gonzesses que j’ai connu !

Le même rire d’aliéné.

— D’abord, tu vas… tu vas lui dire que je l’aime, compris ? Tu vas lui dire ça, hein ? répéta t-il en comprimant davantage l’artère de Vincent qui opina du chef en faisant attention de ne pas déglutir.

— L’autre message… bah… celui-là je peux pas te le dire, tu l’retiendrai pas. Alors… alors je vais te l’écrire, d’accord ? bredouilla t-il en retirant doucement la lame.

Montalescot voulu reculer d’un pas mais le mur de derrière l’en empêcha.

Me l’écrire ?

Le coup partit sans prévenir, le genou de l’Anglais alla se ficher dans son estomac. Il se plia en deux, puis s’agenouilla, cherchant à ramasser ses tripes. De violents spasmes lui coupèrent la respiration, entravèrent sa vision, se déchaînèrent sur lui à coups de masse. Il haletait lorsqu’un deuxième genou vint heurter sa tempe, envoyant son crâne frapper le mur ocre de la maison de Jésus.

La dernière chose qu’il vit.

Le mur ocre de la maison de Jésus.

OceanofPDF.com

19

« — Je me suis fait un nouvel ami aujourd'hui.
— Réel ou imaginaire ?
— Imaginaire… »
Donnie Darko

Malgré le tout dernier système d'extinction incendie Airbus, les réacteurs de gauche crachaient de longues flammes jaunes. Deux grosses langues avides qui léchaient la carlingue de l'appareil à onze-mille mètres au dessus de l'océan Indien. Il n'y avait plus d'espace, il n'y avait plus de temps.

Plus de repère.

Les cinq-cents passagers du vol Melbourne-Jérusalem hurlaient, priaient à s'en polir les paumes, s'accrochant à tout ce qu'ils pouvaient pour ne pas aller percuter un accoudoir, une excroissance de métal ou juste quelqu'un d'autre. Les enfants pleuraient, les mères leur criaient qu'elles les aimaient, qu'elles les aimeraient au-delà de tout. Les pères tentaient de les garder contre eux, un bras arrimé sur une prise solide, l'autre les embrassant du mieux qu'ils pouvaient. Tympans comprimés par la chute de pression qui suivait la descente de l'appareil.

Le corps d'une vieille femme dévalait l'allée principale, heurtant ça et là le pied d'un siège ou la chaussure d'un passager. Morte à l'instant même où le premier réacteur avait commencé à toussoter.

Les masques à oxygène pendaient au plafond, oscillant dans un balai à la synchronisation parfaite, tandis que le chef de cabine s'égosillait dans les haut-parleurs, expliquant comment utiliser les canoës gonflables fixés

toutes les six rangées. L'équipage n'était plus qu'une poignée de noms supplémentaire à ajouter sur la liste des futures victimes.

Au milieu des hurlements et du sifflement assourdissant de la chute, Edgar Kain conservait la même position : assis, mains agrippées aux accoudoirs, yeux fermés. Cœur au bord des lèvres. L'un des rares passagers à ne pas crier.

L'imminence de la collision ne lui faisait pas peur, peu lui importait de mourir. Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était de ne pas pouvoir aller au bout. Il tremblait de l'échec, car cela valait un aller simple pour le Royaume des ombres…

Impossible, il ne pouvait pas se contenter d'une fin si précoce.

Neuf-mille mètres.

— Bonjour, Edgar, lui susurra une voix féminine dans le creux de l'oreille.

Une voix qu'il avait déjà entendu.

— Alors, c'est ton tour, s'amusa-t-elle. Le vent tourne, on dirait !

Cette voix… cette voix lui disait quelque chose. Il cherchait, creusait dans sa mémoire trop pleine. C'était un songe, évidemment, personne n'emploierait ce ton dans pareilles circonstances.

Huit-mille mètres.

Non, pitié, je ne peux pas mourir, pas si proche du but.

— Bien sûr que si, tu peux, vieux fils de pute ! Tu ne t'es pas posé autant de questions lorsque tu m'as éventrée comme une truie pour récupérer mes petits, il y a quarante ans ! Je suis restée seule, agonisant dans mes tripes, fit-elle sur un ton qui le ramena en 2042, lors de son expédition en Antarctique.

Ses yeux restaient clos, plissés d'une multitude de ridules indélébiles. Il ne voulait pas vérifier si cela tenait du cauchemar.

Sept-mille mètres.

Le tableau prit place dans son esprit. Complet. Abject : les touffes de filasse qui se partageaient son crâne recouvert de croûtes noires. Sa peau flétrie, transparente. Ses globes cataractés et l'odeur... cette sale odeur de merde et de chair daubée qui culbutait ses orifices nasaux comme un bouc en rut. Son souffle glacial, aussi.

— C'est terminé, chéri-chéri. Je suis venue reprendre ma part d'ombre. À moi de te faire saigner, s'amusa-t-elle.

Six-mille mètres.

Autour de lui, le chaos enfantait le chaos. L'incendie se propageait comme un feu de paille, des morceaux de carlingue se détachaient par intermittence. L'avion tremblait de tout son squelette d'acier, triant les sentiments de ses passagers à la manière d'un tamis géant. Par les trous fuyait l'espoir, sur la grille demeurait l'horreur.

Kain ouvrit les yeux, priant pour que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve. Mais les sons persistèrent. L'appareil poursuivait sa chute vers les eaux noires du grand large, là où son corps serait dévoré par des bans de squales frénétiques. Où son âme serait happée vers les limbes de l'Enfer.

Les sons persistèrent et le reste aussi. Mais pire encore : la créature était là. Ses grands yeux blancs rivés dans les siens. Aussi abjecte qu'au jour de leur première rencontre.

Cinq-mille mètres.

Un liquide chaud se répandit entre ses cuisses, picotant son épiderme. Il ne contrôlait plus rien, la peur avait pris les commandes.

Il pensa à la quête qu'il menait depuis des lustres. Son grâle, son dessein. Il songea à la puce, au manuscrit, à tout ce qui serait perdu.

Quelque chose heurta l'arrière de son crâne. Il lâcha prise et tomba sur le coté, dans l'allée centrale. Il remontait désormais vers la queue de l'appareil

avec la vitesse de la chute, la gravité était pipée. Une blatte dans une bouteille en verre jetée du haut d'un immeuble. Il s'agrippait à tout. À rien.
Quatre-mille mètres.
— Au fait, comment vont les garçons ? demanda la voix, omniprésente.
Elle se tenait à califourchon sur son dos. Il sentait sa chair froide et les os de ses fesses plantés dans ses reins.
— Tu leur passeras le bonjour de la part de leur maman, hein ? Tu feras ça pour moi, chéri ?
Elle serrait les dents.

Une douleur remonta comme un éclair le long de sa colonne vertébrale, il sentit le morceau d'acier perforer ses organes, derrière ses côtes. Un morceau d'acier, pas une lame. Plus grossier, moins aiguisé. Il hurla, une coulée bourbeuse remonta le long de son œsophage pour se répandre dans sa bouche. Goût de fer. Il ne pouvait rien faire d'autre que souffrir. Prier et souffrir.

Trois-mille pieds.

Un corps le heurta de plein fouet tandis que l'avion dépecé commençait à vriller, à tournoyer dans le grand vide. Toutes les blattes partirent s'écraser contre les parois de leur bouteille de verre. Des pantins flasques et silencieux.

Deux-mille pieds.

Elle était toujours là. Kain la distinguait par flash, comme il distinguait l'océan noir qui s'étirait à l'infini, au-delà des hublots éclatés. Elle riait de bon cœur. Le sang de Jésus coulait dans les veines de cette chose propre aux ténèbres. Il coulait en hurlant, il voulait sortir mais restait prisonnier de son enveloppe souillée. Elle flottait au milieu du chaos et riait encore.

Mille pieds.

Tout était perdu. Tout ce qui l'avait poussé à se réveiller chaque matin de sa vie. Tout ce qu'il était allé chercher jusque dans la gueule de Satan. Toutes ces choses qu'il avait faites par instinct de survie.

Tout. Surtout la vérité.

Le choc ne se fit même pas sentir. Comme le Léviathan, l'océan avala l'appareil. Sans le croquer, sans l'abîmer davantage. Juste pour assouvir une faim séculaire. Le digérant déjà.

À des kilomètres sous la surface du monde…

***

Il se réveilla en suffoquant, brûlant comme un bûcher ardent. Sa vision était maculée de tâches noires, il mit un long moment avant se s'accoutumer à la clarté qui régnait dans l'appareil, se raccrochant au moindre soupçon de réalité pour fuir la brutalité de son cauchemar.

— Monsieur ? Monsieur ? Tout va bien ? fit une voix délicate.

Kain baissa péniblement le regard sur son entre-jambe, son pantalon en cashmere noir était mouillé. Heureusement, ça ne sautait pas aux yeux. Il frictionna son visage ankylosé avant de répondre, un brin penaud :

— Ça va… ça va.

— Très bien, acquiesça l'hôtesse en le balayant du regard. Dans ce cas veillez à rester installé dans votre siège, les ceintures vont bientôt être activées, nous allons atterrir.

Kain sentit d'un coup la douzaine de paires d'yeux braquée sur lui. Les passagers le dévisageaient, à la volée, l'air de rien. Des bribes de son étrange rêve lui revinrent, percutantes. Son sommeil avait été agité et, de toute évidence, ses gestes avaient effrayé les autres voyageurs. Il se redressa

et fit comprendre à ses voisins qu'il ne s'agissait que d'un cauchemar, qu'il allait bien.

Une lueur, un éclair de lucidité traversa son esprit à cet instant précis...

La puce ! Le sang !

Il se pencha en avant pour ouvrit son bagage à main et y enfourna un bras tremblant, avant de sentir ce qu'il cherchait, précieusement déposé au fond.

La réalité altérée par les songes fut subitement dulcifiée. Il se laissa retomber en arrière dans l'épais fauteuil en cuir turquoise. Il pourrait bientôt se reposer. Pour de bon.

OceanofPDF.com

20

« Et le troisième Ange versa sa fiole sur les fleuves,
et sur les fontaines des eaux,
et elles devinrent du sang. »
Apocalypse (16:4)

17h30

Vincent, toujours plongé dans un état léthargique, sentit frémir son échine. Un picotement entre les deux omoplates. Il entendit de lointains appels à l'aide, sorte de plaintes désespérées lancées sur un champ de bataille fraîchement abandonné par les troupes victorieuses. L'odeur des flammes mariée à celle de la mort se propageait lentement dans ses poumons, dans son sang. Un poison bouillonnant. À leur tour, les craquements du brasier crûrent peu à peu en intensité et en nombre, pour enfin devenir une véritable symphonie discordante. Le sous-sol de la station service était littéralement scellé par l'incendie. Les quelques aérations qui donnaient sur l'extérieur soufflaient une épaisse fumée noire, coupée par intermittence dès qu'un appel d'air venait nourrir le foyer.

Vincent ouvrit un œil détaché sur le décor inondé de flammes, ne sachant si cela tenait du rêve ou de la réalité. Les cachets que Zimmersheim lui avait fait avaler avant d'intervenir sur sa mémoire, terminaient de diluer leur effet anesthésique dans son organisme. Mais alors qu'il s'apprêtait à se laisser de nouveau sombrer dans le coma, un élément vint rompre son apathie : un chien aboyait. Tout près de lui…

Doline !

En se dressant d'un coup de buste sur le fauteuil décharné, il prit conscience de tout. L'incendie, les cris d'horreur quelque part dans ce

brasier, les émanations étouffantes des matériaux en fusion. La chienne se leva sur ses pattes arrière lorsqu'elle le vit réagir. Affolée. Excitée. Presque heureuse.

Le local dans lequel il se trouvait était l'un des rares endroits épargnés par l'incendie. Il se posta d'abord sur le seuil, une main devant son visage pour le protéger de la chaleur, l'autre tentant de rassembler les pans de sa chemise déchirée et maculée de sang. Les cris provenaient de l'autre coté de la pièce principale, celle qu'il avait traversée en arrivant. Il se retourna et balaya le petit laboratoire du regard, cherchant de quoi se protéger des flammes. Il aperçut un porte-manteau sur lequel une blouse blanche souillée pendait. Il s'en saisit faute de mieux et la passa, plaçant le col sur sa tête en guise de capuche. En se postant de nouveau sur le seuil, il comprit que ses chances de sortir vivant étaient aussi faibles et fragiles que sa protection de tissu. Mais il n'avait plus rien à perdre.

Plus rien.

Il avança, plié en deux, talonné par la chienne qui poussait de petits couinements chaque fois qu'une flamme lui lapait le flanc. Une poutre de soutènement vrilla sous l'effet de la chaleur, avant de tomber du plafond dans une gerbe d'étincelles grosses comme des balles de golf. Montalescot recula d'un bond, se protégea du mieux qu'il put en se recroquevillant, mais un éclat de métal en fusion vint lui labourer le mollet droit, cautérisant la plaie avant qu'elle n'ait le temps de saigner. Il poussa un hurlement et manqua de tomber sur le canapé dont les restes rougeoyants brulaient aussi fort que possible. La fumée était d'une densité implacable, la douleur dans sa jambe lui demandait d'inspirer profondément, de générer un afflux d'oxygène suffisant pour combler son muscle en souffrance, mais c'était impensable. Cela équivalait à inhaler des effluves de curare. Il serra les dents à s'en fêler les molaires.

Nouveau cri de l’autre coté de l’Enfer.

Une femme.

Il se releva en forçant sur son membre engourdi par la douleur et progressa dans l’air saturé, jusqu’à se trouver face à une porte métallique qui jouxtait celle de l’entrée. Quelqu’un tambourinait derrière, criait à s’en rompre les cordes vocales. Il essaya d’actionner la poignée rouillée mais ne parvint qu’à se brûler l’intérieur de la main. Une nouvelle poutre se détacha du plafond, cette fois juste devant le laboratoire.

Il hurla à la captive de se pousser de derrière le passage, recula de deux pas, et décocha un coup d’épaule sur le battant. À la quatrième tentative, sa clavicule passa à deux doigts de la fracture, mais le verrou de la porte céda.

La petite pièce était plongée dans le noir, seules les flammes qui dévoraient le salon permettaient de voir à l’intérieur. Pliée en deux, mains callées sur les cuisses, buste nu, Ijaya suffoquait. Lorsqu’elle découvrit le visage du biographe, une ombre de soulagement traversa son regard. Quelque chose chez lui respirait la confiance. Une auréole de loyauté, de force aussi.

Vincent s’approcha d’elle, faisant fi de leur violente rencontre le matin même. Il s’efforça de garder en mémoire ce qu’il venait de revivre en rêve, puis examina rapidement son faciès recouvert de sang séché, le relevant du bout des doigts pour le placer à la lumière. À première vue, les coups qu’elle avait reçus n’avaient provoqué aucune lésion grave. Ses pommettes étaient légèrement gonflées, sa lèvre supérieure sensiblement fendue, mais rien n’indiquait un trauma sérieux.

En la voyant ainsi, aussi fragile et brillante qu’une chaine de baptême, il eut un flash. Un arôme éphémère, une subtilité sur le visage terrifié de la jeune femme qui le ramena quatre ans plus tôt, à Paris, alors qu’il se tenait debout devant une table en acier, sous la lumière aseptisée d’une morgue.

Un agent de police à peine sorti de l'adolescence lui avait demandé s'il reconnaissait sa fille. Sa toute petite fille. Il revit son corps délicat déposé là, sur la matière glaciale. Il mourrait d'envie de la prendre dans ses bras, de l'étreindre, de l'arracher à cet endroit. Il aurait voulu crier qu'elle détestait le contact avec le métal, qu'elle allait attraper froid s'ils la laissaient nue trop longtemps. Il aurait voulu crever dans l'instant pour la rejoindre, que le monde s'effondre en échange d'un dernier baiser. Que cette putain de tempête ébranle un autre avion. Des dizaines d'autres, mais pas le sien…

Doline aboya. Elle était retournée dans le salon et donnait de la voix, semblant les appeler pour qu'ils la rejoignent.

— Nous sommes bloqués ! cria la jeune femme pour couvrir le vrombissement de l'incendie.

Vincent resta muet un instant, quelque chose explosa dans le fond de la pièce, peut-être une bombonne d'aérosol.

— Je… je n'en sais rien, fit-il en s'efforçant de revenir à la réalité. J'ai cru voir une grille d'aération sur le mur de droite dans la pièce principale, assez large pour que nous puissions l'emprunter. Mais on risque de déclencher un retour de flamme si elle communique directement avec l'extérieur...

— C'est peut-être notre seule chance, répliqua-t-elle, cherchant dans le regard du biographe la moindre trace d'espoir.

Il n'y en avait pas.

Il ôta la blouse blanche et la passa sur ses épaules nues, effleurant les reflets du feu qui se mouvaient sur son épaisse chevelure noire, tel un serpent de lave.

— Ne lâchez pas ma main, c'est compris ?

Elle opina du chef en attrapant les doigts du biographe, cette sensation la réconforta un instant. Lorsqu'ils repassèrent dans le salon ils distinguèrent

la chienne postée devant la grille, dos courbé, postérieur dressé, comme si elle venait de flairer un lapin dans un terrier.

Montalescot étudia succinctement la bouche d'aération placée au bas du mur, puis se tourna vers la jeune femme terrifiée, accroupie pour éviter le nuage noir qui se répandait au dessus de leurs têtes.

— Surtout ne bougez pas d'ici, je reviens.

Il réapparut vingt secondes plus tard avec une chaise en bois. La chaleur n'était plus supportable, leur peau roussissait. Il se plaça devant la grille circulaire et donna de violents coups au centre pour la perforer. Le métal oxydé ne résista pas longtemps. Une fois le premier trou percé, le biographe plia pan par pan le quadrillage rouillé, jusqu'à obtenir une entrée semblable à une boîte de conserve ouverte avec une pierre.

— Allez-y, fit-il en s'écartant de l'ouverture tranchante. J'ignore où mène ce conduit, alors avancez doucement.

Ijaya se plia davantage et pénétra avec précaution dans le boyau obscur. Le métal était si chaud qu'elle eut la sensation d'entrer dans un four. Elle se précipita vers l'avant pour fuir les premiers mètres brûlants, puis disparut à la vue du biographe. Sans qu'il puisse la retenir, la chienne s'engouffra à la suite de la jeune femme, couinant de douleur lorsque ses coussinets touchèrent le conduit.

***

Vincent allait passer la tête dans l'ouverture lorsque que quelque chose dans la pièce retint son attention. Emmuré par les flammes et les volutes de fumée, le bureau du physicien apparaissait sous forme de flashs irréguliers au milieu du chaos, sorte d'appel lancé depuis le fond d'un brasier. Il hésita un court instant, reporta son regard sur l'œsophage de métal qui l'attendait,

puis se dégagea de la goulotte pour finalement se diriger vers le meuble à moitié calciné, à proximité du petit laboratoire.

Il progressait à quatre pattes, en apnée, essayant de ne pas penser à la douleur lancinante qui irradiait sa jambe. Arrivé devant le bureau, il se redressa légèrement pour essayer d'apercevoir ce qui y était posé. Sa vision était quasiment nulle, ses yeux pleuraient. Il distingua malgré tout quelques objets en passe de se changer en cendre. Sans importance. Il devait partir, trop tard pour mener l'enquête, pour espérer retrouver la piste de la « dernière option » dont Zimmersheim lui avait parlé juste avant l'intervention, celle qui devait le conduire au time traveler du SPARC. Il ne savait pas pourquoi, ni comment, mais il était convaincu que l'allemand ne lui avait pas menti sur ce point. C'était un coup de bluff monté avec des bribes de vérité, un château fabriqué avec des brindilles… mais un château malgré tout.

Il s'apprêtait à rebrousser chemin lorsqu'entre deux langues de feu la surface du bureau réapparut, dévoilant un nouvel objet. Une sorte de carnet de notes, un agenda, quelque chose comme ça. Montalescot prit une nouvelle inspiration au raz du sol, là où l'air était moins chargé, puis se releva et projeta son bras sur le carnet au moment où les flammes parurent faiblir une seconde. Il s'en tira avec une bonne tasse de fumée puis se jeta de nouveau au sol, coinçant le cahier dans sa ceinture avant d'aller rejoindre la bouche d'aération.

Il n'y avait personne devant. Signe qui pouvait signifier deux choses : soit il s'agissait bien d'une sortie, soit Ijaya et Doline étaient coincées quelque part au fond de ce trou. Vincent balaya la seconde hypothèse et s'engouffra dans le boyau. Alors qu'il franchissait les premiers mètres, une nouvelle poutre céda juste devant l'ouverture. La seconde d'après le plafond s'écroulait dans un fracas mortel.

Il avança, grimpa, se faufila dans l'obscurité la plus totale, jusqu'à tomber sur un rai de lumière grise…

***

La chienne avait retrouvé son allure de bête errante et crasseuse. Osseuse et dégoulinante de pluie, comme si elle n'avait pas trouvé refuge depuis des jours. Dès que Montalescot eût passé la tête dans l'ouverture donnant sur le bas-côté de la route 24, elle le couvrit de coups de langue puants, sitôt nettoyés par les trombes d'eau qui poursuivaient leur assaut sur le monde.

Il se hissa sur le rebord du trou, puis laissa pendre ses jambes dans le conduit, haletant, à la limite du malaise, avant de s'allonger sur la terre détrempée. Comment avaient-ils réussi à sortir de là ? Cette question avait des allures d'énigme. Son esprit était comprimé, détruit comme l'amas de gravas brûlants qui gisait déjà à la place de la station service.

La pluie frappait son visage et ses plaies avec ardeur, c'était douloureux mais il se sentait invincible. Paradoxalement invincible.

— Nous avons bien failli y rester, fit la voix au léger accent oriental qui haletait dans son dos.

Le biographe ne répondit rien, il se repassait le film de ses souvenirs, ceux que l'intervention de l'Allemand lui avait rendu. Il tentait de regrouper tous les éléments pour avoir une vue d'ensemble, et sur le tableau qu'il obtenait, Ijaya apparaissait en bas-relief. Le puzzle prenait corps : elle n'avait pas été détectée par la police dans les combles de la maison de Lydia parce qu'elle n'était pas répertoriée, voilà tout.

— Dans la famille Mystère, vous êtes la sœur, pas vrai ? C'est vous qui avez ramené Mark de son voyage il y a deux ans, je me trompe ?

La chienne s’était assise à coté de lui, éblouie par l’aura positive qu’il dégageait, étonnée aussi de ne pas l’avoir vue plus tôt. La jeune femme se rapprocha lentement, paraissant encore plus fragile dans sa blouse taille XL détrempée. Elle sortit un élastique de la poche de son jean, rassembla ses cheveux dégoulinants en une queue-de-cheval fournie et s’accroupit à coté de Vincent.

— C’est une très longue histoire, je…

— C’est vous ?

— Oui, répondit-elle après une légère hésitation, je l’ai fait pour aider votre ami. Lorsque je l’ai retrouvé il gisait dans une marre de sang près d’un bosquet, à l’extérieur de la ville. Son crâne était couvert d’ecchymoses. Je pensais pouvoir le sauver.

— En agissant de la sorte vous faisiez d’une pierre deux coups, non ?

— J’avais l’intention de fuir Jérusalem depuis un bon moment, c’est vrai. Mais mon frère conservait précieusement la seule porte temporelle que nous possédions. La visite de votre ami m’a permis d’aller au bout, mais je regrette sincèrement que cela n’est servit à rien. Pour lui, comme pour moi.

Vincent se redressa d’un coup d’abdominaux et plia sa jambe épargnée sur le rebord. Son allure désinvolte. Toujours la même. Ijaya sentait des larmes perler dans les creux de ses yeux.

— Je pense que votre ami avait découvert l’identité de mon frère. Yeshua a eu peur que ses plans ne tombent à l’eau, alors il a demandé à Davan de s’occuper de lui...

— Celui qui s’est également occupé de moi.

Le biographe revoyait le visage creusé de son assaillant, ses yeux injectés de rage, sa mise de manant. Son odeur.

— C’est lui qui vous a… fit-elle en pointant du doigt le torse de Montalescot.

— Gravé votre nom et des coordonnées GPS dans la chair ? Très certainement.

« Vous savez quoi ? reprit Vincent, regard planté sur le bucher de béton qui se battait contre la pluie pour ne pas s'éteindre. Votre frère mérite que tout soit révélé. Toute cette gigantesque mascarade. Vous avez une idée du nombre de morts que son petit jeu a engendré à travers le monde sur les deux derniers millénaires ? Cette simple pensée me rend dingue ! Nous avons bâti notre civilisation sur du vent, vous comprenez ? J'ai encore du mal à y croire. »

Ijaya se releva, agacée. Elle tenta de fuir le sujet :

— C'est votre moto qui brûle devant le bâtiment ?

Cette remarque fit sourire Vincent, une sensation qu'il n'avait pas ressentie depuis des lustres. Un sourire désabusé.

— C'est comme ça que vous faites face ? Il me semble que vous étiez de la partie, non ? Vous avez participez à la mise en scène ?

Elle explosa, la colère défigura son visage l'espace d'un court instant.

— Vous n'avez pas conscience de ce qui a poussé Yeshua à provoquer le destin. Vous pensez avoir compris, découvert la vérité, mais vous ignorez tout de ce qui s'est réellement passé ! Mon frère a fait ce qui s'imposait à lui, au Monde, Vincent ! Il a étudié toutes les possibilités mais celle-là seulement s'est avérée être la plus viable !

Elle se rassit sur ses talons, essoufflée. Le biographe n'en démordit pas pour autant :

— Alors expliquez-moi ce qui vous anime aujourd'hui ! Pourquoi avez-vous fuit votre frère si son plan était si merveilleux, hein ? Et bordel de merde pourquoi avez-vous faillit me flinguer ce matin pour récupérer la puce ? Dites-moi !

L’écho de sa colère fut emporté par le vent qui se levait. Tous deux étaient trempés jusqu’à l’âme, esseulés au beau milieu du désert inondé. La jeune femme finit par s’assoir. Le temps manquait à Vincent mais toute notion d’empressement avait laissé la place à un besoin vital de souffler. Ne serait-ce qu’un petit quart d’heure.

Doline les regardait, tour-à-tour, comme si elle avait assisté à un match de tennis. Ijaya s’ouvrit enfin, résignée à faire de Vincent un possible allié.

— Vous avez déjà entendu parler des expériences cabalistiques ?

— Ouais, vaguement… répondit Montalescot, cherchant à savoir où elle voulait en venir.

— Il s’agit d’une sorte de chemin spirituel divisé en dix étapes, le but étant de conduire l’initié vers un niveau de conscience et de savoir supérieur à celui du commun des mortels, vous saisissez ?

Vincent opina de la tête et l’incita à poursuivre.

— Parmi ces paliers se trouve le « Tiferet », un des plus importants degrés de l’expérience. Lorsque que l’initié l’a atteint, on considère qu’il est capable de transcender son égo, d’abandonner le monde des formes pour celui de l’informel. Si vous préférez, il assassine son « moi » pour renaître dans un univers où l’unité parfaite et l’harmonie sont légion. Ainsi, certaines choses paraissent plus évidentes à ses yeux, comme, par exemple, l’omniprésence de Dieu, de Sa force.

— Votre frère avait atteint ce degré, n’est-ce-pas ? Il a vu Dieu de ses propres yeux et l’a entendu lui demander de changer le court des choses ? ironisa le biographe, un tantinet provocateur.

— Le raccourci est grossier mais, oui, c’est à peu près ça.

« Je me suis engagée auprès de lui car je croyais profondément qu’il était en mesure d’atteindre son but, d’aller au bout de ses convictions. D’ailleurs, quand j’y pense aujourd’hui, je me dis que j’ai eu raison de lui faire

confiance. Regardez autour de vous, la différence avec le monde que j'ai connue vous est totalement inconcevable, pourtant elle existe bel et bien. C'est un fait que nul ne peut contester. »

— J'ai peur de me perdre dans vos explications…

— Vous comprendrez peut-être un jour. Ce jour là, et seulement celui-ci, vous saurez pourquoi il est allé jusqu'à payer de sa vie pour la sauvegarde des hommes, aussi pitoyables soient-ils.

Elle reprenait peu à peu consistance, si bien qu'elle eu suffisamment de force pour se remettre debout et se diriger vers la partie du désert opposée à la station service. Vincent, qui la suivait du regard, s'empressa de se lever pour la suivre. Sitôt qu'il prit appui sur sa jambe meurtrie, une déflagration de douleur lui arracha un râle. Il inspira profondément avant de lui emboiter le pas, en compagnie du braque français qui, comme son nouveau maître, jonglait sur ses coussinets souffreteux.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Ijaya en forçant sur ses cordes vocales pour couvrir la distance qui la séparait de ses deux compagnons, j'ai peu à peu réalisé que ma place n'était pas auprès du groupe, je parle du groupe des Douze.

— Les apôtres ? demanda Vincent qui arrivait à sa hauteur. Cela vous ennuierait de ralentir ?

— Mon frère m'a naturellement écarté, poursuivit-elle sans prêter attention à Vincent qui peinait à ses côtés. Comme il l'avait toujours fait depuis que nous étions enfants. Une manière un peu maladroite de me protéger.

Le biographe s'arrêta. La douleur était trop forte. Il jeta un œil sur son mollet droit, le petit éclat de métal était incrusté dans son muscle mais il ne saignait pas.

— Où comptez-vous aller comme ça ? Il n’y a rien à des kilomètres à la ronde.
Ijaya s’arrêta à son tour et se retourna, affichant une moue sévère accentuée par les coups qu’avait reçus.
— Je n’ai pas l’intention de rejoindre Demville à pieds, si cela peu vous rassurer…
— Ça tombe bien car vous vous dirigez vers l’Ouest.
— J’ai repéré un hangar derrière une butte lorsque j’ai été conduite ici ce matin. Ça ne coûte rien de vérifier.

Elle reprit sa marche. Vincent pesta en se mordant la lèvre inférieure avant de poursuivre sa lutte avec la terre boueuse, encouragé par Doline qui s’adaptait à son rythme. Derrière eux, la station Shell dégageait un épais nuage de fumée qui grimpait vers des cieux plus sombres encore.
— Vous en étiez à l’ascendance qu’exerçait votre frère sur vous…
— J’ai cru qu’en m’affirmant il me laisserait un peu plus de responsabilités, je pensais pouvoir faire entendre ma voix.
Elle agitait les bras, comme si elle dessinait ce qu’elle racontait sur un tableau invisible.

— Mais tout ce qu’il me laissait faire tenait de l’intendance. Je préparais les scènes, les… miracles. J’ai même joué le rôle d’une putain aveugle pour agrémenter un tableau. J’avais beau lui dire que cette vie me pesait, il ne m’écoutait pas. Jamais. Alors, la rancœur a laissé place à la colère qui, petit à petit, a laissé place à la haine… Je me rendais compte de sa véritable personnalité : égoïste, orgueilleux, impitoyable.

— C’est bien la première fois qu’on me parle de Jésus Christ en ces termes. Je l’ai suivi pendant deux mois et je n’ai rien remarqué de tel. Quoiqu’un peu personnel, c’est vrai. C’est à ce moment là que vous avez décidé de fuir, et que vous en avez eu l’opportunité avec Mark Allenster ?

— Rectification : c’est là que j’ai décidé de vérifier, de voir de mes propres yeux si ce qu’il prévoyait avait fonctionné.

Elle s’arrêta en haut d’une petite butte de terre. Montalescot arrivait avec quelques mètres de retard.

— En atterrissant ici, à votre époque je veux dire, j’ai eu le souffle coupé. Je suis partie de Jérusalem avant que tout se concrétise pour le groupe, je n’aurai jamais imaginé que mon frère puisse terminer de cette manière. Mais je reste persuadée que même cette crucifixion est une mise en scène. Je ne parle pas du démembrement qui a eu lieu après. Ça, c’était imprévisible. Du moins, j’ose l’espérer…

— Ce matin vous vouliez récupérer la puce, vous étiez prête à me loger une balle dans le crâne pour ça. J’ai du mal à comprendre à quoi vous aurait servi le film ?

Elle se retourna vers lui, du haut de son tertre, cette fois-ci ses traits s’étiraient en un sourire plein d’intelligence. De malice aussi.

— Yeshua était prévoyant, trop peut-être. Avant que nous partions pour Jérusalem, il a rédigé une lettre. Une sorte de mea-culpa qu’il avait l’intention de cacher quelque part, à l’abri du temps. Il voulait laisser une place à la vérité, juste au cas où son plan fonctionnerait. J’avais cette information, en revanche j’ignorais totalement l’endroit qu’il choisirait pour dissimuler le document. Alors, quand j’ai appris qu’un nouveau programme de biographie allait être envoyé par le SPARC, j’ai décidé de me consacrer entièrement au biographe concerné. Je vous suivais partout, je voulais vous connaître pour m’assurer que le SPARC avait misé sur le bon cheval. J’ai même assisté à la conférence de presse, la veille du départ.

— Je n’arrive pas à y croire, fit Vincent qui entamait l’ascension de la butte glissante.

— Vous étiez ma seule chance de pouvoir accéder au manuscrit. Et lorsque vous êtes revenu, que je vous ai vu ce matin, votre torse en particulier, j'ai de suite compris que mon frère n'avait pas que des alliés parmi ses fidèles. Davan notamment, savait que je cultivais une rage grandissante envers Yeshua. C'est pour cela qu'il s'est servi de vous comme d'un messager.

— Il voulait que vous trouviez le manuscrit ?

— Il voulait plus, je pense. Que je révèle au monde futur l'imposture de l'Histoire, au cas où celle-ci aurait succombé au charme du prophète, fit-elle, regard lointain.

Le braque descendait déjà la pente de l'autre coté de la butte, en direction d'un petit hangar de taule rouillée qui encaissait bruyamment les trombes d'eau. Aussi accueillant qu'un motel dans la Vallée de la Mort.

— Et vous, Vincent, reprit-elle ? Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je ne sais pas, à vrai dire. Je voudrais revenir en arrière, que tout cela ne soit jamais arrivé. Éloigner Lydia et Sam de la mort, évidemment. Mark, aussi. Mais par-dessus tout, je voudrais retrouver ma petite fille…

Il lui retourna la question. Elle laissa s'écouler une poignée de secondes, pensive et trempée jusqu'aux os. Impossible de répondre, son destin était lié à celui de Montalescot, mais elle n'insista pas sur ce point. Les aboiements de Doline leur parvinrent, lointains.

— Pourquoi n'êtes-vous pas sorti en même temps que moi, tout à l'heure. Vous êtes resté en bas pendant un moment, s'enquit-elle.

— Je… Je suis allé chercher ça, fit-il en sortant le carnet de sa ceinture et en se penchant au-dessus pour le protéger de la pluie. Mais, je doute que cela puisse nous servir. J'espérais y trouver des informations au sujet d'un éventuel accès aux time travelers du SPARC. De toute façon le centre est bouclé et, peut-être bien qu'à cette heure-ci, il est déjà rayé de la carte.

— Allons-nous mettre à l’abri pour le consulter. Et, s’il vous plait…
Vincent tourna la tête vers elle. Même dans cet accoutrement elle était attirante.
— Arrêtez avec vos « peut-être ».

***

Le hangar n’était qu’un amalgame de taules tenues les unes aux autres par des clous rouillés et des câbles de fer. Haut d’environ trois mètres, il était cerné par un talus semi-circulaire qui le rendait quasiment invisible depuis la route 24. Ijaya l’avait vu le matin même, lorsque son bourreau avait emprunté un chemin de terre qui passait à proximité. La porte était aussi solide que le reste. Vincent eut peu de mal à faire sauter le loquet artisanal qui entravait l’entrée, s’aidant d’un tuyau métallique qu’il avait récupéré dans la boue.

Lorsqu’ils pénétrèrent à l’intérieur, le bruit de la pluie qui percutait le toit fut multiplié par dix. Par endroits, des rangées d’outils poussiéreux servaient de charpente à une multitude de toiles d’araignées. Au milieu de la paroi du fond, un petit meuble vermoulu supportait une douzaine de bougies consumées, au-dessus des quelles un crucifix en bois attendait qu’on s’agenouille pour une séance de confesse, ou une simple prière. De part et d’autre de la pièce, deux lucarnes en plexi-glace filtraient la lumière sombre du dehors, juste assez pour rendre l’endroit plus sinistre encore.

La majeure partie de l’espace était occupée par une voiture recouverte d’une bâche en tissus gris. À en juger par les pneus légèrement dégonflés et les fourmilières qui s’y étaient installées, on pouvait affirmer que le véhicule n’avait pas bougé depuis des mois, voire des années. Vincent alla

jusqu’à se demander si le hangar n’avait pas été construit autour de la voiture, après qu’une panne l’ait immobilisée voilà des décennies.

Il regarda Ijaya, l’air désemparé.

— Je crois que tout s’arrête ici, soupira-t-il en se passant la main sur la barbe.

Ce sentiment de défaite, la sensation presque palpable que rien ne pourrait jamais s’arranger, quoi qu’il advienne… Il ne l’avait pas ressenti depuis longtemps.

La jeune femme ne répondit rien et se contenta de dénouer la bâche grise pour la faire glisser sur la voiture. L’objet qu’elle découvrit fit l’effet d’une allumette craquée dans les ténèbres. La carrosserie était rutilante, un peu ternie par les années mais, quoi de plus normal après tant de temps passé ainsi enfermée. Un modèle de Ford Mustang de 1967, noire comme la gueule des enfers. Le bardage de chromes lustré en disait long sur la maniaquerie du propriétaire.

— Le carnet, demanda-t-elle sèchement.

— Quand bien nous aurions encore le temps, cette voiture ne démarrera jamais. Vous savez depuis combien d’année l’essence n’est plus en circulation sur le territoire australien ?

Une nouvelle fois Ijaya garda le silence. Elle réfléchissait à toute vitesse, son regard agité et distant transpirait le besoin de trouver une solution. Le biographe lui tendit le cahier et alla s’assoir sur une caisse en métal, près de la porte, puis cala son front dans ses paumes. Doline s’assit à ses pieds, diluant son parfum de fauve en un instant dans toute la pièce. Vincent avait besoin de passer la main, juste le temps de rassembler ses pensées et de commencer à digérer les évènements. La jeune femme le rassurait. Il ignorait pourquoi et comment, mais il captait des bribes de sa bonne énergie.

Après avoir ouvert la portière passager, dont la vitre était baissée, et s'être installée dans le siège en cuir, Ijaya se mit à compulser les pages du calepin. Au bout de quelques minutes de silence, elle brisa la glace d'une voix sans détour.

— Vous connaissez cet homme ?

Elle plaquait une photo sur le pare-brise. Montalescot s'approcha pour mieux apprécier les traits des deux visages, qui s'affichaient tout sourire devant la chapelle de Demville.

— L'homme à gauche c'est Klaus Zi…

— Je sais, je vous parle de celui de droite.

— C'est Jeremy Gardner, le responsable de la maintenance des time travelers. Il chapote l'équipe d'ingénieurs en charge de contrôler les machines avant et après chaque voyage. C'est lui qui est à l'origine de la forme sphérique des capsules.

— Regardez au dos de la photo, fit-elle en lui tendant l'image par la portière ouverte.

« *Pour ton aide, pour la force de ta foi et ton amitié. Jeremy* ».

— Mouais… étrange. Saint Mercy, la chapelle que vous voyez derrière eux, a été financée par Gardner en 71. À l'époque, l'affaire avait fait pas mal de bruit. Un temple dans une cité scientifique… c'était plutôt mal vu. Mais Blake, le maire, avait réglé l'affaire en proposant à Gardner de financer lui-même le bâtiment, impossible pour la ville de dépenser un centime dans ce genre de projet. Trop spirituel. J'imagine que Zimmersheim a aidé son ami, tout simplement. Je ne vois pas en quoi cette information peut nous être utile…

— Zimmersheim a voulu nous tuer, vous avez déjà oublié ? Que faisiez-vous chez lui ?

— Ce matin, lorsque vous m'avez demandé si je me souvenais de quelque chose au sujet du voyage, je ne mentais pas. On s'est servi de moi, puis on a amputé ma mémoire d'une partie bien précise, et devinez laquelle… Zimmersheim me l'a rendue par un obscur procédé.

— Il vous a donc rendu vos souvenirs avant d'incendier la station, fit-elle en se calant plus profondément dans le siège en cuir.

Vincent fit le tour de la Mustang par l'avant et s'installa au volant, puis recula le siège à fond pour étendre sa jambe endolorie. Sur le tableau de bord agrémenté de cadrants chromés, il repéra une petite horloge dont la trotteuse fonctionnait. Restait à savoir si l'heure était la bonne.

— Avec le mausolée dans le fond du hangar, cette chapelle en photo et… ce moine psychotique qui s'apprêtait à m'égorger, reprit-elle, gorge nouée, je pense que notre physicien avait un penchant pour le fanatisme religieux. Vos souvenirs lui ont certainement révélé l'emplacement du manuscrit, c'est *ça* qu'il cherchait. Il aurait gagné du temps s'il s'était penché sur les coordonnées GPS gravées sur votre torse. Encore fallait-il comprendre le sens du message.

— Dommage que votre ami n'ait pas fait son boulot plus proprement…

Un silence. Le tambourinement incessant de la pluie sur la taule. Le ciel se vidait de toute sa matière. Doline vint s'assoir devant la porte ouverte, coté conducteur. Ses yeux suppliaient qu'on la laisse monter. Elle inclina la tête mais Vincent lui renvoya un regard plein d'affliction qui semblait dire : « Désolé, ma belle, on ne peut rien faire pour toi. »

— Jeremy Gardner, vous dites ? reprit t-elle, yeux rivés sur le reflet du rétroviseur droit.

Elle reporta son regard sur le calepin, puis en extirpa un carré de papier glacé blanc flanqué d'un crucifix noir, avant d'en examiner le verso. Lorsqu'elle releva les yeux, Montalescot sut qu'elle avait trouvé quelque

chose. Sa poitrine se mouvait ostensiblement. Excitation, angoisse. Il la regarda encore.

Encore…

Elle ignorait à quel point elle était troublante. Vincent se surprit à laisser flâner son regard sur les lignes de sa silhouette. Au fond de l'abîme, dans les sous-sols de l'Enfer, il restait un mâle.

— Cet homme serait-il en mesure de faire fonctionner une machine ?

Le biographe leva les sourcils et esquissa un sourire discret.

— Ce gars a participé à l'élaboration des plans de la capsule prototype, et c'est le numéro trois du SPARC. S'il n'a pas les accès aux machines je me coupe une…

— OK ! trancha Ijaya, main levée pour signifier qu'elle ne voulait pas connaitre la suite. Vous avez déjà fait démarrer une voiture sans les clés ?

— Vous comptez aller où ?

— Regardez ça, fit-elle en lui flaquant le carton blanc sous les yeux. Ce brave Gardner doit enterrer sa femme aujourd'hui même, à Saint Mercy. Avec un peu de chance nous le trouverons là-bas.

— Demville a été désertée ce matin suite à l'ultimatum, je doute que nous trouvions qui que ce soit dans cette chapelle.

— Un homme aussi pieux, reprit-elle avec conviction, ou simplement aimant, qui perd sa femme au milieu d'un tel désordre n'abandonnera jamais son corps au néant. Vous ne croyez-pas ? Que feriez-vous à sa place ?

Un ange passa. Montalescot renvoya ses cheveux trempés vers l'arrière et resta dans cette position un instant, mains liées derrière le crâne.

— Je ne suis pas à sa place, marmonna t-il.

— OK, mais c'est notre dernière option. Alors ?

— Alors on y va.

Quelques secondes plus tard, les trois-cent-quatre-vingt-dix chevaux de l’américaine dopée hurlaient de plaisir. Le plaisir de redécouvrir la chance d’être en vie.

La chienne les regarda partir en trombe sur le sentier boueux, et tandis qu’elle se rasseyait sur le seuil du hangar, son flair de braque lui intima quelque chose. Une vibration qu’elle seule pouvait ressentir : le destin de ce bon maître transpirait le danger.

Un parfum de chaos.

OceanofPDF.com

21

« I’m on the road again… »
Canned Heat

Mont Hermon

Edgar Kain coupa ses lunette-écrans. Pour la deuxième fois de la journée, il venait de visionner en accéléré les images contenues sur la puce du projet Yeshua. Il replaça soigneusement son matériel dans une petite mallette, puis descendit de l’appareil qui avait fait la liaison depuis l’aéroport Ben Gurion. Le sol rocailleux était brûlant. Il s’épongea le front avec un mouchoir en coton. L’air était déjà lourd à cette heure, charriant des arômes de sable chaud, d’épineux et une touche de fer à peine perceptible. À cette altitude le panorama était à couper le souffle. Le désert galiléen s’étirait à perte de vue, présentant fièrement sa végétation mourante et ses rochers friables, comme un avertissement à l’attention de quiconque voudrait s’y aventurer. Au loin, dans les vapeurs tremblantes du plancher, une route serpentait jusqu’aux pieds des montagnes pour disparaître subitement dans un amas de roche blanche. La surface du Monde flambait.

Le fuser noir et jaune, flanqué de part et d’autre de deux gros *Hertz,* était stationné sur un plateau tout juste assez large pour l’accueillir. La ventilation du moteur s’enclencha, générant un bourdonnement qui irrita rapidement les oreilles de Kain, lui qui se réjouissait du silence ambiant, de la distance qui le séparait de la civilisation. Il plaça sa carte GPS dans sa paume, une tablette au format d’une carte de visite. L’appareil émit une série de bips à intervalles réguliers. Il en effleura plusieurs fois la surface

afin de zoomer sur sa position, puis attendit un instant. Lorsqu'une nouvelle série de bips retentit, son visage se fendit d'un large sourire. L'endroit était à peine à cinquante mètres en contrebas.

— Bien visé, Samuel. Vous êtes un pilote hors paire !

Le vieux bonhomme installé aux commandes de l'appareil lui rendit son sourire et, d'un léger coup de pouce agrémenté d'un clin d'œil, releva la visière de sa caquette en signe de remerciement. Kain fit le tour du fuser pour rejoindre le troisième homme, un grand Noir en débardeur blanc et pantalon treillis de l'armée américaine. Un jeune militaire new-yorkais en détachement sur Jérusalem, crâne aussi lisse que des fesses de nourrisson. Il avait proposé ses services à Kain via un réseau Infinet. Cinq-cents dollars la journée pour… creuser un trou, d'après ce que Kain lui avait expliqué. C'était tout juste ce dont il avait besoin pour ses petites dépenses personnelles.

— Clay, prenez le matériel et suivez-moi. C'est à quelques pas d'ici, fit l'ancien directeur du SPARC en se munissant d'un grand sac de toile dans lequel des outils tintèrent.

Ils descendirent les cinquante mètres avec prudence, la pente abrupte ne laissait pas de seconde chance mais restait accessible sans harnachement. Un peu plus bas, un nouveau plateau d'une quinzaine de mètres carré les accueillit. Le soleil poursuivait sa course azuréenne et le seul espace ombragé était à dix mètres de là, un arbuste paré d'épines aussi grosses que des doigts. Clay posa les outils et, sans dire un mot, attaqua le sol à l'endroit précis que Kain venait de lui indiquer. Les premiers coups de pioche furent les plus difficiles. La terre était si sèche qu'il s'arrêta pour demander s'il s'agissait du bon endroit.

— Si vous saviez depuis combien de temps je traque ce lieu maudit, vous ne vous poseriez pas la question.

Ignorant la remarque, le jeune Yankee était retourné à sa tâche et avait finalement mis à nu une couche de terre plus meuble que la première. Il avait alors creusé durant les deux heures suivantes sans cesser un seul instant, alternant les outils avec adresse, jurant parfois contre un caillou qui l'empêchait de progresser. En fin de matinée, Kain, assis sur un tabouret pliant au bord du plateau, sentit monter un relent de pitié envers le soldat. De la pitié… et de la prudence aussi. Il devait le ménager.

— Vous devriez peut-être faire une pause pour boire. À ce rythme vous allez y rester, mon vieux.

Clay, dont seul le haut du corps était visible, s'arrêta subitement, comme s'il attendait cette proposition depuis la première minute. Kain se leva et lui tendit une bouteille d'eau minérale aux parois mâte de condensation. Le soldat ne réagit pas. Il se tenait debout, le regard fixé sur le fond du trou.

— Et bien, vous buvez ?

— Vous devriez venir voir…

Le vieil homme fut submergé par une vague d'adrénaline. Ses narines s'élargirent, ses traits se durcirent. Il fit deux pas en avant pour se poster au bord du trou et porta son regard à proximité des pieds de Clay.

Il oublia qui il était, ce qu'il faisait là. Il eut la sensation d'être un nouveau-né capable de penser mais pas de comprendre. Il y avait cet endroit, ce lieu qu'il avait cherché toute sa vie, cette impulsion dans son cœur qui lui faisait mal. Il y avait Clay, le mont Hermon, la sueur et l'urine qui se mêlait sur ses cuisses pour le piquer. Sa vie d'avant, sa vie de maintenant, le vide et le dégout de sa propre personne qui l'avait poussé à faire tant de choses immorales. Il y avait toutes ces discussions autour du même sujet, ces heures incalculables passées à avoir peur. À avoir peur en sachant qu'il fallait avancer.

Puis il y avait cette trappe, en bas. Ce carré métal d'un mètre sur un, maculé de terre et garni d'une simple anse.

***

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? souffla Clay en posant ses mains à plat sur le bord du trou pour remonter. Vous êtes archéologue ou quoi ? J'veux pas tremper dans ce genre de plan, mec. Les malédictions, les tombeaux pillés, tu piges ?

— Contente-toi de fermer ta gueule et continue de dégager les contours. Tu piges ? répliqua l'antiquaire en passant sa main dans son dos au niveau de la ceinture.

— Ok, c'est ça. Le Black creuse tandis que le Blanc-bec lui pointe un flingue sur la tempe, se navra le jeune soldat en saisissant la pelle. Les flingues ça m'fait pas peur, j'continue uniquement parce que j'ai une dignité, *moi*. J'veux pas crever aux pieds d'un…

— Dégage ses putains de contours ou ce trou te servira de tombe, coupa Kain qui pointait désormais son gros calibre vers l'abdomen du gamin.

Une fois les rebords de la trappe nettoyés et les contours élargis, l'antiquaire ordonna à Clay de sortir. Il lui tendit une serviette éponge et la bouteille d'eau qu'il avait refusé quelques minutes plus tôt. Le trouffion la descendit d'un trait.

— Prends ça et dis à Samuel de te ramener, fit Kain en lui tendant une enveloppe kraft.

Clay attrapa son cachet sans dire un mot et reporta son attention vers le Blanc.

— Quoi ? Vous allez rester ici ?

— Ce ne sont pas tes affaires, fiston. Va-t-en maintenant, avant que je ne change d'avis. Et, que ce soit clair entre nous : tu n'es jamais venu ici. C'est compris ?

Le gaillard opina du chef et quitta Kain sur un simple regard. Quelque part entre le mépris et la gratitude. Arrivé au niveau du fuser, il réveilla le vieux pilote affalé sur les commandes, dans le cockpit climatisé. Samuel replaça sa casquette et ne posa pas de question sur l'antiquaire, au grand étonnement de Clay. C'était prévu, évidemment. Une fois dans les airs et confortablement installé, le jeune Yankee décacheta l'enveloppe. Les gars comme Kain, les enfoirés qui dormaient avec un Glock entre les reins, valaient bien qu'on recompte le nombre de billets après un marché. Juste pour le geste. Lorsqu'il sortit la liasse de dollars, il crut d'abord à une farce. Mais, à bien y réfléchir, pour se laisser abandonner en pleine montagne par un tel cagnard, il fallait avoir l'intention d'y rester. Le vieux savait ce qu'il faisait, il sentait la fin approcher. C'était pour cela qu'il avait rempli cette enveloppe de billets verts jusqu'à la faire craquer.

— Cinq-cents dollars… tu parles ! s'esclaffa Clay, avant de ranger le paquet dans son treillis et de se laisser fondre dans le capitonnage du siège.
Un sourire béat trancha soudain avec la couleur café-serré de son visage.
Il y en avait au moins cent fois plus !
— Ouais… bye-bye l'armée américaine.

***

Edgar Kain alla récupérer la poche de liquide que Preston Moore lui avait transmis lors de leur rencontre au siège de la Dream. Il attrapa également la corde de cinquante mètres qu'il avait achetée dans un magasin de sport, juste avant de partir de Sydney. Il ignorait sur quel type de

chantier il tomberait une fois sur la face Sud du mont, alors il s'était constitué un arsenal d'outils, sorte de nécessaire à expédition. Au cas où. Il rangea la poche en plastique blanc dans son pantalon et descendit prudemment dans le trou creusé par Clay. Ensuite, il passa la corde dans l'anse de la trappe avant de remonter en tenant fermement les extrémités. Une fois debout devant la cavité qui dissipait un parfum de glaise fraiche, Kain tira sur la corde jusqu'à la tendre. Ensuite il ferma les yeux, inspira longuement et demanda au ciel de lui accorder la paix.

À la première traction effectuée sur l'anse, la trappe se souleva légèrement, laissant s'échapper les vapeurs séculaires qui dormaient là depuis trop longtemps. L'antiquaire crut voir un léger nuage gris se mêler à l'air lourd de l'extérieur. Au deuxième essai il parvint à ouvrir la plaque en totalité, puis noua les bouts de la corde à un petit rocher qui gisait à proximité. En se penchant au dessus du trou, il sentit redoubler les battements son cœur, ce n'était plus de l'excitation, c'était de l'instinct. Celui des chasseurs, l'accélérateur de pouls des grands prédateurs qui s'active lorsque des particules de sang dissolvent dans l'eau ou dans l'air leur parfum ferreux.

La crypte…

Un gouffre qui, à cet instant, séparait le monde actuel du nouveau. C'était dans cette caverne creusée de la main de l'homme que tout se jouerait. Son avenir comme celui de l'humanité. Il y avait quelque chose de grisant dans cette situation. Après tout ce temps passé sur les routes du monde, Edgar Kain se sentait un peu messie à son tour. Ce serait par sa bouche que la plus pure des vérités serait diluée à travers les continents. Par sa bouche aussi, que les premières paroles de cette nouvelle ère sortiraient pour aller percuter l'esprit du Clergé. Le seul vrai coupable dans cette histoire.

Il se munit de sa vieille Maglite en acier alla s'accroupir devant la trappe. Le soleil perçait les ténèbres comme une lance divine dans l'armure d'un chevalier d'ombre. Une échelle étroite s'enfonçait dans le goulot taillé à même la roche, et disparaissait deux mètres plus bas. L'antiquaire braqua le faisceau de sa torche vers le fond, mais le rayon de soleil qu'il croisa l'avala avant qu'il ait atteint l'obscurité. Le noir restait total là-dessous. N'ayant d'autre choix, il entreprit de se positionner le plus doucement possible sur les premiers échelons. Vingt-et-un siècles s'étaient écoulés sans que rien n'effleure les barreaux de cette échelle. Mieux valait être prudent.

Il arriva à hauteur des ténèbres. Ses jambes baignaient dedans comme dans un fleuve noir infesté de monstres marins aux dents acérées, aux écailles gluantes. Il eut du mal à déglutir. Après toutes ces années, il avait fini par s'accoutumer aux endroits lugubres, à l'impression d'entendre des fantômes lui chuchoter des horreurs dans le creux de l'oreille. Mais cette fois, c'était différent. Il entrait dans le sanctuaire de la Vérité. Il y pénétrait sans autorisation. Pire que de piller le sarcophage d'un pharaon, il violait le tombeau du Christ. Pas celui de son corps, celui de sa parole, de son intimité.

De son esprit.

Il demanda pardon. À Dieu et à lui-même. Pardon d'être allé jusque-là pour son seul intérêt…

Le faisceau de la Maglite plongea de nouveau dans le fleuve. L'échelle longeait le mur sur les quatre derniers mètres. Une pièce se découpait dans l'obscurité. Une cavité au plafond bas, taillée avec soin dans le roc de la montagne. En descendant davantage, il balaya le reste de la salle. Elle s'enfonçait à l'horizontal sur une demi-douzaine de mètres et terminait par un autel en pierre blanche. Le sol était fait de dalles brunes. Au cours des siècles, les mouvements de terrains avaient fissuré les carreaux, ainsi

qu’une partie du mur derrière l’autel. Un tapis de poussière de pierre jonchait le sol. Lorsque l’antiquaire y posa le pied des volutes poudreuses s’échappèrent de chaque coté de sa semelle. Kain observa la pièce rectangulaire un moment. Il jaugea l’ampleur des efforts qu’avaient dû fournir les mystérieux bâtisseurs de cet endroit, afin de rester invisibles aux yeux des voyageurs qui se rendaient dans l’Ouest de la Syrie, par la route traversant la chaîne de montagne. Ils avaient certainement travaillé de nuit, ou sous le couvert de quelque camouflage. Peut-être les deux. Ce qui frappa davantage l’antiquaire fut la simplicité de l’endroit. Aucune fresque, aucune ligne d’écriture. Pas même une phrase d’avertissement. Juste la pierre taillée et la poussière. Le silence et le respect, comme si, à eux deux, ils suffisaient à garnir les murs. À croire que celui qui découvrirait ce lieu serait le bienvenu.

Kain avança vers l’autel, chacun de ses pas faisait crisser le tapis de poussière. Son cœur se fendait sous la pression, il sentait les litres de liquide bouillant s’épandre dans son corps, sans plus aucune règle. Plus aucun ordre. Le faisceau de la torche agrippait le monument qui gisait devant le mur du fond, sans gravure ni effet de cisaillement. Aussi nu et pur que le reste. Lorsqu’il fut assez proche il remarqua une fente qui se découpait sous le plateau de l’autel, signifiant que cette partie était amovible. Un couvercle…

Une âme le frôla, léchant sa nuque d’un coup de langue glacial.

Un raclement derrière lui…

Il n’osa pas se retourner. Il se savait épié par les fantômes de son passé. Sans perdre davantage de temps, il posa la lampe sur le culot, à coté de ses pieds, puis tenta de faire bouger le plateau de l’autel. La plaque de pierre bougea à l’oblique sur son socle dans un bruissement caverneux. Des odeurs de souffre, de siècles et de métal s’engouffrèrent dans ses poumons

comme des couleuvres invisibles. Il toussa plusieurs fois avant de se remettre à forcer pour faire basculer le bloc derrière l'autel. Il peina plusieurs minutes, jusqu'à ce que le plateau se fracasse sur les dalles dans un épais nuage de poussière.

L'antiquaire recula de quelques pas en attendant que la cendre retombe, et récupéra sa torche pour éclabousser l'autel de lumière. Après l'excitation, c'était au tour de la peur de gorger ses veines. Il avait vu la vérité à travers les images ramenées par Vincent Montalescot, il avait découvert le visage du Christ tel qu'il était vraiment. Tellement différent de la description qu'en faisait la bible : un homme de chair et de sang, aussi mortel et faillible qu'un autre. Égoïste, lunatique et borné. Mais bon aussi, persévérant et charismatique. Il avait aimé ses traits marqués, sa peau tannée par le soleil et le sable, semblable à celle des grands guerriers d'Orient. Ses cheveux d'ombre dont les mouvements imprimaient la fougue de son cœur, et ses yeux. Surtout ses yeux. Quelque chose d'unique y demeurait, une flammèche divine alimentée par un besoin vital de changer le cours de l'Histoire. En fait, Kain avait la sensation d'avoir vu cette vérité à travers une vitrine qui s'était fissurée à mesure qu'il approchait du but. Désormais le verre était tombé en morceaux tranchants. Il se retrouvait face à ce qu'il avait traqué durant tout ce temps. Sans plus rien pour l'en séparer… pour le rassurer. À la manière d'un enfant qui se serait laissé happer par la lecture de sombres contes avant de s'endormir, et dont la mère lui demanderait maintenant d'éteindre la lumière.

Il s'approcha de l'ouverture noire et braqua la Maglite vers le fond. Le verre brisé de sa vitrine immatérielle craquait sous ses pieds, et ce qu'il vit acheva sa confiance. Le monde s'était bel et bien trompé sur son guide.

***

Un boitier rectangulaire d’un blanc immaculé, aux arêtes bardées d’inox et à la texture lisse reposait au fond, à même la pierre. Sur le dessus de l’objet (aussi gros qu’une caisse à outils), une série de chiffres projetait une lueur orangée sur le faciès de l’antiquaire. Les derniers de la ligne défilaient lentement. L’absence de cadran donnait l’impression que les caractères étaient projetés sur la surface depuis un Barco suspendu :

T C Y M D H M

.2. .1. .83. .5. .21. .7. .53.

Un chronomètre à l’échelle de l’Histoire…

Juste en-dessous des chiffres, une petite plaque noire de trois centimètres sur trois rappelait la composition des panneaux photovoltaïques. Il se courba pour attraper la boîte, puis la reposa en équilibre sur l’un des coins de l’autel, avant de l’examiner durant plusieurs minutes. Le faisceau lumineux de la torche balayait chaque contour sans trouver la moindre trace d’une ouverture. La structure évoquait une solidité à toute épreuve. De toute évidence, le secret protégé par ce coffre resterait inatteignable sans la clé…

Sans le nectar de la Lignée.

Au-dessus de lui, la face Sud du mont était caressée par un zéphyr sablonneux, si bien que de petits cailloux roulaient jusque dans le fond de la crypte. De minuscule éboulis qui rythmaient le silence de mort. Kain comprit que le carré noir placé sous le chronomètre faisait office de serrure. Il sortit la poche de liquide de son pantalon et en déchira soigneusement le plastique blanc.

De grosses suées baignaient son visage. Il tentait d’évaluer les probabilités que rien ne se produise. Cette option était à envisager. S’il

devait continuer à errer ? Non, impossible. Plutôt se laisser happer par les profondeurs du monde.

Il pencha la poche au dessus du carré noir, une épaisse goutte pourpre tomba. Le temps se figea. À l'intérieur de la boîte quelque chose se mit en route.

Le sifflement lointain d'une petite turbine…

Un rai de lumière violet balaya la tâche de sang par en-dessous, comme un scanner…

Puis la turbine s'éteignit…

Il y eut de la mort dans les yeux de Kain. De la mort et un soupçon de supplication. Après tout, comment une machine pouvait-elle associer la séquence ADN de la poche en plastique, à la séquence-souche prise pour référence vingt-et-un siècles plus tôt ? C'était techniquement impossible. Au mieux, les gênes pouvaient se recouper lorsqu'une poignée de générations les séparait, mais dans ce cas précis il s'agissait de plus de deux mille ans… Environs quatre-vingt-cinq ascendances le long desquelles il fallait remonter pour déceler d'infimes similarités. Un fleuve infiniment long qui, du Nord au Sud, entaillait de sa ligne noire les terres de notre civilisation.

Kain reporta son regard vers l'ouverture de la crypte. Dehors, le vent charriait le son d'un lointain moteur. Cela ressemblait au rugissement des réacteurs d'un fuser qui approchait à grande vitesse.

Le sifflement dans la boîte reprit, une série de cliquetis et un souffle de décompression. Une fente rectiligne se découpa dans toute la largeur de l'objet en laissant s'échapper une vapeur bleutée. Le couvercle se souleva sous le regard déconcerté de l'antiquaire qui se sentait partir. Était-ce le contrecoup du succès, ou celui de la responsabilité que cette découverte induisait ? Un mélange insidieux des deux, évidemment.

L’écrin de carbone s’offrait à la lumière synthétique de la Maglite. Un document roulé et fermé par un cachet de cire noir jouxtait un petit globe de silicone transparent. Une sorte de balle de golf qui contenait deux types de fluides isolés l’un de l’autre par une membrane organique. D’un coté un liquide rouge, de l’autre un blanchâtre.

Aucun des deux objets n’avait subi l’altération du temps. Le document, lui, était fait d’une texture plus artisanale que celle d’une banale feuille de papier, semblable aux pages jaunâtres fabriquées avec des cartons recyclés.

Le son du moteur était omniprésent, désormais. Le fuser s’apprêtait à atterrir à proximité de la crypte, probablement sur le plateau rocheux dont s’était servi Samuel le matin même. L’antiquaire fourra le document dans sa poche, attrapa soigneusement la balle souple puis entama la remontée vers la lumière. Tout se déroulait comme il l’avait envisagé. Ce n’était pas la situation idéale, mais le destin se voulait ainsi fait : joueur et perfide. Heureusement pour lui, sa finesse d’esprit l’avait poussé à se couvrir d’une manière imparable. Du moins, l’espérait-il.

Il se redressa sur le bord du trou creusé par Clay. Le soleil dardait ses rayons sur la plaine aride tel un lanceur de javelots enflammés. Sur la ligne d’horizon, des nuages de chaleur contrariaient l’azur, prenant part au spectacle qui se matérialisait sous leur corps de coton. Une partie du fuser blanc apparut en surplomb, derrière le rideau de poussière que ses réacteurs avaient soulevé en approchant du sol. Les portes s’ouvrirent pour laisser descendre les passagers. De là où il se trouvait, l’antiquaire ne distinguait rien des visages de ses visiteurs. Ça n’avait pas grande importance, il connaissait leur identité. À présent tout pouvait déraper, Fortunée le couvrait. Cette pensée le rasséréna et il se mit à sourire. La peur cédait du terrain à la confiance. Tout irait bien… Fortunée, son précieux vatout, s’occupait de ses arrières.

Ou plutôt de son passé.

OceanofPDF.com

22

États-Unis, Utah. 4h00

Cinq charognards crasseux se partageaient les restes d'un chaton. Le malheureux s'était aventuré sur l'asphalte brûlant de l'Interstate 70, un peu plus tôt dans la soirée. Mauvais endroit, mauvais moment…

Dominant la scène, une lune opulente vomissait sa lumière noire, semblant dire : « Nourrissez-vous de mon éclat, enivrez-vous, c'est la nuit du sang dans le désert rouge ! »

L'enseigne du Old Kenny's Motel agonisait en brisant le silence de son inquiétant grésillement. Fortunée Presham était allongée sur le matelas souillé de la chambre 33, dans l'aile gauche du relais pour routiers situé à soixante kilomètres à l'Ouest de Green River. L'un de ces fameux établissements perdus au milieu des plaines arides de l'Utah. Un bâtiment de plain-pied en forme de U, aussi poisseux que son pervers de tenancier, Kenny Halfguard, ex-détenu recyclé dans le voyeurisme compulsif. Une affaire qui tournait principalement avec les commissions que le vieux Kenny se prenait sur les passes des prostituées. Les filles rassasiaient des camionneurs et quelques flics du coin. En échange, ces derniers fermaient les yeux sur le trafic. Le motel servait davantage de bordel que de lieu de repos, et les rares touristes qui y séjournaient le faisaient par pure nécessité.

La jeune rousse était affalée devant les images muettes d'une chaîne d'information. Trois nuits qu'elle ne trouvait pas le sommeil, et cette

chaleur… cette putain de chaleur du Diable ! Malgré un shorty en coton pour seul vêtement, le ventilateur du plafond qui tournait en grinçant et la Bud qui sortait tout juste du minibar, de grosses gouttes de sueur roulaient sur sa peau dorée. Le sel dessinait des arabesques cristallines entre ses seins et sur son ventre. Elle aurait avalé deux somnifères si elle n'avait dû se tenir prête à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. La chaleur l'empêchait de dormir mais, elle devait se l'avouer, ses yeux restaient ouverts pour d'autres raisons. Trois, pour être précis : l'excitation liée à la mission qu'elle venait d'accepter, les deux-cents-mille dollars qu'elle avait touchés trois jours plut tôt, et les cris de jouissance que la poupée androïde de son voisins poussait, juste derrière le mur en carton. Le floc-floc que faisait le bas-ventre d'Andrew en frappant les fesses du robot en chair synthétique la dégoutait. Elle imaginait ce gros salopard prenant son pied sur son « joujou à trente-mille dollars ».

— Andy ! hurla-t-elle en cognant sur le mur au-dessus de sa tête, tu veux bien demander à ta garce en plastique de la boucler ?

— Un problème, ma biche ? répondit le pourceau d'une voix grasse entrecoupée de halètements rauques. Si tu veux, tu peux nous rejoindre, et je peux t'assurer qu'avec ce que t'auras dans la bouche on entendra les mouches voler !

Le rire poisseux de son voisin lui glaça le sang. Trois jours qu'elle attendait de pouvoir s'enfuir d'ici pour aller accomplir sa tâche et enfin profiter de son cachet. Un coup de fil, un seul coup de fil de ce détraqué d'Edgar Kain et elle pourrait enfin se faire la belle. Exécuter le boulot et retourner au Canada pour commencer une nouvelle vie. En soixante-douze heures passées dans ce trou, elle avait presque eu le temps d'oublier pour quelle bonne raison cette mission figurait sur son planning.

L'argent, ma belle. L'argent…

Elle songea à l'enveloppe qui lui avait été transmise via le coffre d'une banque canadienne. Les deux-cents-mille avaient été payables d'avance et, à bien y songer, elle aurait pu disparaître dans la nature la seconde d'après. Mais le regard que Kain lui avait lancé lorsqu'il était venu la trouver une semaine plut tôt, à Vancouver, ne la poussait pas vraiment dans cette direction. Le vieux bonhomme dégageait quelque chose de surnaturel. Une force de conviction à la fois muette et évidente. Elle avait été prompte à comprendre : ce type de personnage, du genre prêt à débourser le prix d'une bicoque avec vue sur la plage sans aucune garantie, n'était pas du genre léger. Les entourloupes de bas étages n'auraient aucun intérêt, a fortiori pour cette mission qui n'avait rien de sorcier.

Enfin, presque… Pas d'autre condition que d'attendre le feu vert, puis se rendre à la base militaire abandonnée qui décrépissait à deux kilomètres au Sud du parc national de Goblin Valley. Avec elle, une poche de liquide et une plaque de métal sur laquelle devrait être gravées les coordonnées GPS qu'il lui transmettrait bientôt. Là, elle devrait utiliser le time traveler qui l'attendait dans le troisième sous-sol pour se rendre au 1er mars 2075. Pour la suite, c'était un jeu d'enfant : monter dans le premier avion à destination de Melbourne et rendre visite au directeur du World SPARC, toujours le même Edgar Kain, pour lui remettre la plaque, la poche et une lettre que son Moi de 2079 lui avait écrit…

Elle était « sa couverture », son alternative au cas où « les affaires tourneraient mal ». Mais Fortunée se fichait pas mal des intentions de l'australien, ce qu'elle voyait c'était le résultat : terminées les petites missions foireuses. Kain l'avait d'ailleurs choisie pour ça, pour la médiocrité de son existence. S'il avait confié le job à un pro, la motivation aurait été différente, empreinte de routine. Dans le cas de la jeune femme, il savait que l'obligation de résultat était décuplée.

Une heure plus tard, elle reprenait vie sous le jet glacial de la douche. Même à cette heure, le vieux Kenny pouvait bien être en train de se rincer l'œil par caméras interposées. Elle balaya de son esprit cette image répugnante. Se concentrer. À tout prix se concentrer. Se remémorer le fonctionnement du time traveler, les centaines de pages numériques qu'elle avait ingurgitées en accéléré sur demande de Kain. Elle allait voyager dans le temps ! C'était à peine croyable.

Un appel la sortit de sa torpeur. L'émetteur était caché. Une sphère noire en rotation apparaissait dans son esprit, en lieu et place de l'image habituelle l'interlocuteur. Elle termina d'enrouler ses cheveux dans une serviette avant de répondre.

— Presham j'écoute, fit-elle en s'examinant dans le miroir élimé qui trônait au-dessus du lavabo.

— Vous êtes prête ?

Le feu vert. Elle activa l'enregistreur de communication, il allait lui livrer les coordonnées GPS. En fond, elle entendit le bourdonnement d'un moteur, un gros moteur. Comme le réacteur d'un avion. Cela ralentit puis se coupa. Un silence.

— Vous avez reçu la lettre ?

— Reçue.

— Dans ce cas, retenez : LA35°26'02''LO31°43'01''N. Un chauffeur vous attend devant le motel. Vous tenez mon âme entre vos mains, alors n'oubliez pas que cette situation est tout à fait réciproque…

Fortunée entendit son sourire s'élargir à l'autre bout de la ligne.

D'un coup sec de savonnette, elle écrasa une énorme blatte qui passait à proximité de sa main droite, puis reporta son regard vers le reflet piqué de rouille.

— C'est réciproque, ouais.

La sphère noire s’évapora sans un bruit.

OceanofPDF.com

23

Le ciel grondait.

Antony Street… Des blocs de pavillons sans charme. Un parc. Pas d'enfant. Il pleuvait des hallebardes.

Jubilee Drive… Un supermarché Woolworth. Son gros logo vert en forme de pomme. Une pancarte holographique : promotion sur le linge de maison.

Cambra Avenue… Ses trottoirs de granit. Ses bâtiments de verre. Ses arbres fouettés par la les nues.

Penny Beth Boulevard…

Le compteur de vitesse de la vielle Mustang indiquait 80 miles à l'heure. Les immeubles défilaient en flashs, les rues étaient désertes. Loin devant eux, un camion de pompier traversa un carrefour à toute allure, sirène hurlante.

Vincent écrasa la pédale de frein sans prévenir. Les pneus usés de la Ford se bloquèrent, puis glissèrent sur l'asphalte trempée sur une trentaine de mètres sans faire un bruit. Trajectoire maîtrisée. Souffle coupé.

— Quoi ? Vous insinuez que j'ai été pistonné ?

— Vous êtes complètement dingue de freiner comme ça ! Vous voulez nous tuer ? hurla-t-elle sans prêter attention à la remarque.

Un silence. Les essuie-glaces peinaient à balayer les trombes d'eau qui s'écrasaient sur le pare-brise. Montalescot fixait la route. Ijaya, elle, inspirait profondément par le nez puis soufflait par la bouche. Le cœur au bord des lèvres.

— C’est bien la première fois que j’entends une chose pareille…

— Je ne dis pas que vous avez été pistonné, reprit-elle calmement. Je vous fais simplement remarquer que la fonction que vous occupez aujourd’hui n’est pas un hasard. Nuance.

— C’est la meilleure ! s’esclaffa t-il, visiblement vexé.

— J’ai enquêté sur vous durant deux ans, Vincent ! Deux ans ! Suffisamment longtemps pour comprendre votre fonctionnement et celui de votre entourage.

— Vous êtes folle. Vous êtes juste… folle.

— Bon sang, regardez les choses en face !

Elle était franchement belle. Sa blouse blanche souillée et déchirée collait toujours à sa peau ambrée. Ses cheveux gouttaient sur ses tempes et dans son dos.

— Votre caractère imprévisible, vos troubles psychologiques, votre addiction au Solacium 34 ! Vous trouvez ça normal vous, qu’un biographe aussi fragile soit envoyé dans le passé pour étudier le Christ ? Ils connaissent chacun de vos défaut, de vos penchants, chaque millilitre de votre sang est analysé trois-cent-soixante-cinq fois par an. Alors arrêtez de tout prendre par-dessus la jambe !

— Qui vous a mis ça dans le crâne ?

— Redémarrez si vous voulez qu’on arrive à temps à Saint Mercy.

Il reprit la route.

— Albert Montalescot, fit-elle en prenant soin d’articuler chaque syllabe. Ça vous dit quelque chose ?

— Que vient faire mon père dans cette histoire ?

— Votre père *adoptif*.

— Et alors ?

— Vous êtes né sous X, en France, en 42. On vous place dans une famille d'accueil alors que vous avez six mois. Albert et Marceline Montalescot. Un professeur d'histoire à l'université de Grenoble et une alcoolique notoire (qui décèdera quelques semaines seulement après votre arrivée). Aussitôt, Albert Montalescot signe votre adoption et vous chérit comme son propre fils. Il vous élève, vous guide, et mieux encore : il vous manipule.

— Je connais mon histoire, merci. Et faites attention à ce que vous dites…

— Question : qui est Albert Montalescot ?

— Ouais, c'est bien ça, vous êtes timbrée !

— Un proche d'Edgar Kain.

Cette fois il hésita entre freiner de nouveau ou lâcher le volant pour l'étrangler. Il resta muet et attendit la suite.

— Quand je dis proche, je veux dire… très proche. Du moins, suffisamment pour entretenir d'étroites relations d'affaires. Ils font partie d'un club de passionnés, se voient régulièrement pour discuter religion et art antique. Autre question : qui fait également partie de ce club à l'époque ?

— C'est une chasse au trésor ? Vous croyez franchement que je vais avaler vos conneries ?

Elle sourit. Quelque chose d'insolent. Ils bifurquèrent sur Plane Drive, l'un des premiers quartiers de Demville. Ça sentait le passé bouillonnant, la fièvre des pionniers. Un pub irlandais sur la droite. Vincent eut un frisson.

— Kirk Allenster. Un archéologue australien, auteur de plusieurs essais sur la véritable identité de Jésus Christ. Il a passé de nombreuses années de sa vie à démonter un ouvrage du dix-huitième siècle sur le sujet. Un certain *Traité du Christ charnel*. Bref, un passionné, comme les deux autres.

Il se racla la gorge et resserra son étreinte sur le volant. Elle cherchait des problèmes.

— Quoi, vous ne faites pas le rapprochement ? s'enquit-elle. Le père adoptif de Mark, le vôtre, Kain… Et honnêtement, une mère alcoolique pour une famille d'accueil c'est un peu étrange, non ?

Il changea de ton :

— Mais bordel de Dieu, qu'est-ce que vous cherchez au juste, hein ? Vous croyez que ça ne me suffit pas ? Ça vous fait plaisir de jouer avec mes nerfs, pas vrai ? Alors vous savez quoi ? On va éclaircir cette histoire une bonne fois pour toute.

Elle changea de moue. Léger remord.

— Je suis désolée…

— Taisez-vous.

Il composa mentalement un numéro et attendit quelques secondes.

— Clinique du Veyrier, Mélanie, j'écoute…

Une voix fraîche, agréable. En contre-jour avec l'activité de l'établissement. Montalescot se présenta et demanda la chambre 23 en précisant le nom de son père.

Un blanc.

— Mademoiselle ? La chambre 23, s'il...

Une musique d'attente. On basculait son appel vers un autre poste. Ijaya le dévisageait. Quoi qu'on lui dise à l'autre bout du fil il devrait se rendre à l'évidence. Pour son bien. Pour la suite.

— Monsieur Montalescot, Michel Holtz, Directeur de la clinique.

La voix semblait embarrassée. Vincent sentait son cœur se serrer. La douleur dans sa jambe se remit à flamber.

— Nous… nous allions vous appeler.

Les termes étaient pesés avec précision.

— Votre père s’est éteint cette nuit. Je suis désolé. Il était très fatigué ces derniers jours, nous pensons qu’il s’est laissé partir dès qu’il a su que vous étiez revenu. Il ne parlait que de ça, de votre biographie. Il était très fier de vous. J’étais sur le point de vous prévenir mais…

Les mots de Holtz résonnaient dans l’esprit du biographe. Dans la partie de son cerveau réservée aux choses que l’on entend mais que l’on n’écoute pas. Son père était mort, rayé de la carte, lui aussi.

— Monsieur Montalescot ?

Il ne parvenait plus à parler. Il coupa la communication. La réalité tournait au cauchemar. Quelques secondes plus tôt il pensait ne pas pouvoir descendre plus bas. Il s’était trompé. Une fois de plus.

Ijaya avait compris. Elle ne savait pas quoi dire, d’ailleurs, il n’y avait rien à ajouter. L’homme qu’elle voyait n’était plus qu’un amas de chair livide, éviscéré. Elle devait l’aider, c’était tout ce qui restait à faire.

— Je vous demande pardon pour mes propos. Je ne savais pas pour votre père.

Il n’entendait plus, dressant silencieusement le schéma de ces dix dernières heures : sa perte de mémoire, les meurtres de Lydia et de Sam, la traitrise de son entourage, la folie de Zimmersheim, la mort de son père…

— C’est rien, souffla t-il en se garant devant Saint Mercy.

Il coupa le moteur. Le décor se troubla de pluie à travers le pare-brise. La chapelle blanche semblait fondre. Il tenait malgré tout. Il tenait parce qu’au fond de lui une étincelle d’espoir tronquait sa vision de la réalité. Il reverrait Lydia et Sam. L’instant présent n’était qu’un épisode qu’il devrait annihiler du Grand Livre du temps. Rayer. Recommencer.

— Vous êtes sûre de ce que vous venez de me dire ? Je parle de mon passé, de Kain.

— Aussi certaine que je vous vois. Je suis persuadée que Kain est le lien qui vous unit à Mark. Vous avez suivi la même voie, vos pères se fréquentaient bien avant que vous n'arriviez dans leur vie. Tous les deux hommes de science. C'est troublant, non ?

— Le jour où je me suis inscrit à South Edge, je ne croyais pas en ce que je faisais. Mon père avait insisté pour que je suive cette voie. En fait, je pense que c'est pour lui que j'ai fait ça. Il y tenait tellement, comme s'il le faisait à travers moi. Alors je me suis lancé. J'étais fait pour autre chose.

— Et finalement vous ne vous en êtes pas si mal tiré.

Elle hésita un moment puis, lentement, aventura ses doigts sur le front de Vincent pour dégager quelques mèches trempées empêtrées dans sa barbe. Il se laissa faire. Qui aurait pu repousser cette main ? Cela faisait des lustres qu'il n'avait pas senti la douceur d'une femme sur sa peau. Là, maintenant, c'était bienvenu. Il tourna vers elle un regard désemparé.

— J'aimerais avoir le temps de vous découvrir. Vous êtes là, dans votre blouse déchirée, moi dans des vêtements que j'ai volé à un médecin corrompu. C'est plutôt étrange, non ? On se connaît à peine et pourtant… je suis content que vous soyez à mes côtés. Vraiment.

Elle détourna ses deux amandes pour les fixer sur la chapelle.

Un sourire. Un beau sourire.

— Je vais peut-être y aller, le temps presse. Restez dans la voiture, lui conseilla-t-il. J'veux dire, au cas où ça tournerait mal il vous restera toujours ce vieux bolide de collection.

— Faites attention à vous.

— Oh, avec ce que je viens d'essuyer, le Diable peut bien frapper à ma porte…

Il sortit de la voiture parquée de l'autre coté de la rue et traversa au pas de course les quelques mètres qui le séparaient de l'entrée. Une escadre de

fusers aux couleurs de l’armée fendit le ciel noir, suivie d’un concert de sirènes craché par quatre véhicules de la police. Les flics ne s’arrêtaient même plus pour inciter les gens à fuir. Trop tard.

Saint Mercy était une chapelle édifiée sur le principe des temples de campagne européens du milieu du dix-huitième siècle. Trapue avec de maigres ouvertures. La lumière de Dieu suffisait à elle seule à repousser les ténèbres. Simple, mais pleine de bonnes vibrations, tout ce qu’on lui demandait. Vincent balaya les alentours du regard avant de pousser le gros battant de bois. Personne. La porte s’ouvrit sans effort. Le vrombissement de la pluie s’éloigna dès qu’il eut franchit le seuil, puis cessa d’un coup, comme happé par les lames de la foi. Un silence de mort, des bancs vides, un Christ en résine. Au bout de la nef, juste devant l’autel, un cercueil posé sur un promontoire drapé de rouge s’ouvrait sur le plafond. À gauche, une myriade de petits cierges dansait au gré des courants d’airs. L’entrée de Vincent les affola.

Ijaya avait vu juste. Il n’y avait pas que des morts ici.

***

Jeremy Gardner entendait la symphonie de sirènes qui se jouait dehors, dans le royaume des vivants. Il entendait, mais désormais rien n’avait plus d’importance à ses yeux. Son âme était morte quatre jours plus tôt, quand Abby avait lâché les armes après des mois de combat contre la maladie. Elle avait refusé les soins. La médecine ne servait qu’à « contrarier les plans de Dieu », sauf lorsqu’il s’agissait d’enfants. Là, le Seigneur n’avait pas son mot à dire. Étonnant pour la femme d’un scientifique tel que Gardner, l’homme qui avait conçu les plans de la machine à voyager dans le temps. Lui qui, chaque jour, contrariait le minutieux schéma divin, avec

pour seul excuse d'être un fidèle parmi les fidèles. Le pardon était presque naturel dans ce cas. La chapelle qu'il avait fait construire était d'ailleurs une forme d'offrande, un mea-culpa physique qui s'imposait sur les terres si cartésiennes de Demville. Peut-être que la perte d'Abby était finalement une manière de ramener Jeremy sur Terre, un signe cruel du destin. Il en saurait plus une fois rendu de l'autre coté.

Gardner jeta un regard froid sur le crucifix qui dominait la nef. Le faciès décharné du Christ le toisait d'en haut, la douleur qu'on lui avait flanquée sur le visage se muait en moue de dédain. Le scientifique se sentait jugé mais, finalement, cette expression était le résultat de toute sa vie. Le fruit d'un travail acharné qui avait conduit à ce qu'il entendait dehors, en ce moment même : les hommes retournaient aux bêtes, animés par leur pulsion séculaire d'autodestruction. Remuer le passé n'avait jamais amélioré le présent, encore moins sauvé le futur. En plissant les yeux, il comprit que la moue du Jésus en résine n'était qu'une illusion d'optique due aux larmes qui perlaient dans les coins de ses yeux.

Abby reposait paisiblement dans son coffrage en acajou, elle paraissait plus jeune qu'au jour de sa mort. Le capitonnage écru faisait ressortir ses belles boucles brunes. Oui, cette couleur lui allait bien.

Un grincement. La porte s'ouvrit dans son dos.

— Vincent ? Par tous les saints, que faites-vous ici ? chuchota t-il.

Montalescot traversa la nef d'un pas assuré. En réalité, il n'avait aucune idée de la méthode à employer. Une seule chose était indissociable de la suite : Gardner devait le conduire aux machines du SPARC. Le sexagénaire le dévisagea de pied en tête. Toutes ces blessures, ces lambeaux de tissus souillés. Il était prêt à mettre cette vision sur le compte du chagrin lorsque Vincent prit la parole :

— Jeremy, je suis désolé pour votre femme…

— Ne me faites pas croire que vous êtes là pour elle, s'indigna Gardner.

Lucide. Il est lucide, songea Montalescot. Le veuf se retourna vers le cercueil.

— En effet, j'ai… besoin de vous.

— Besoin de moi ? Mais enfin, mon cher ami, s'esclaffa-t-il, plus personne n'a besoin de moi ! D'ailleurs, que faites vous encore là ? N'êtes-vous pas au courant de tout ce qui se passe dehors ?

— À vrai dire, c'est pour cette raison que je suis ici. Nous devons faire vite, suivez-moi et je vous expliquerai en route.

— En route ? Je ne bougerai pas de cet endroit, c'est clair ? Je reste avec ma femme.

Son ton était ferme. Résigné.

— Je comprends. Dans ce cas, que votre femme me pardonne, je dois vous parler maintenant.

Gardner fit volte-face, puis jeta un bref regard vers Abby, comme s'il la priait de l'excuser un instant.

— Je vous écoute.

Il riva ses yeux sur le torse scarifié de Montalescot. Légère moue de dégoût.

— Avez-vous connaissance de la version 2077 du projet Yeshua, l'officieuse ? Je veux dire, dans le détail, précisa-t-il.

— Bien sûr ! Comme tous ceux qui ont trempé à leur insu dans les affaires de Kain ! Une idée à laquelle je m'étais formellement opposé à l'époque. J'ai d'ailleurs fait de même avec la version officielle. Et voilà où nous en sommes à présent.

— Et bien, ce que vous ignorez peut-être, c'est que la seconde a également été orchestrée par Edgar Kain. Il s'est servi de nous tous et à l'instant où je vous parle il est probablement en train de mettre un terme à son plan.

— Je ne comprends rien à votre charabia. Laissez-moi, maintenant.

— L'Église est en train de vivre ses dernières heures, Jeremy. *Jésus Christ* vit ses dernières heures. Croyez-moi, il faut que vous m'aidiez à stopper Kain !

Il voulait le prendre par les sentiments. L'australien esquissa un sourire triste.

— Bien sûr qu'il est en train de crever ! L'humanité toute entière est en train de crever ! Vous ne m'apprenez rien !

Méthode inefficace.

Plan B :

— À l'époque, vous vous êtes opposé au premier projet, c'est vrai. Du moins, je suis prêt à vous croire. Mais j'ai du mal à comprendre comment vous, qui êtes si attaché aux symboles religieux, à la foi, n'avez pas usé de votre position pour mettre un terme aux intentions de Kain. Ne serait-ce qu'en parler aux autorités compétentes ? Au conseil d'administration dont vous faisiez partie, fit-il en appuyant particulièrement sur les derniers mots.

• Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que la corruption touche tout le monde, Monsieur Gardner.

Le physicien parut troublé. Honteux, une fraction de seconde.

— Cette chapelle n'a pas uniquement été financée grâce aux dons des paroissiens, pas vrai ? Il serait peut-être temps de lessiver votre âme avant de passer l'arme à gauche. La charité est un bon moyen d'y parvenir.

• Que voulez-vous, au juste ?

Bonne pioche. Il nageait en pleine improvisation, mais ça fonctionnait.

— Je veux que vous nous conduisiez au time-traveler du SPARC et que vous programmiez un départ immédiat.

— C’est de la folie, Vincent ! D’abord, je vous rappelle que le centre est bouclé depuis l’annonce du Pape…

— Ça, c’est mon affaire.

— Ensuite, vous savez pertinemment qu’une machine ne se prépare pas en trois minutes et… comment ça « nous » ?

— Pour ce qui est de la machine, je suis sûr que vous ferez des miracles. Pour le reste, je serai ravi de vous présenter mon équipière. Alors ?

— Alors laissez-moi une seconde.

— Ok, une seconde.

Montalescot s’apprêtait à le laisser à son cercueil lorsque la porte s’ouvrit en grinçant. Un vent chaud s’engouffra dans l’édifice, une chaleur de glace.

Gabriel abaissa sa capuche, rasa la surface du bénitier et se signa en posant un genou à terre. Il était plus grand que jamais. Plus gonflé de haine que tout autre jour. Il se releva et se retourna vers la porte. Une seconde, puis d’un geste sec il y fit exploser une bouteille de verre pleine d’un liquide brun. Vincent resta interdit, tandis que Gardner se mit à suer à grosses gouttes, à prier comme un damné, accroché au coffrage de mort qui habillait sa femme. Avec la délicatesse d’une vierge, l’Ange de la Mort fit volte-face et craqua une allumette qu’il jeta par-dessus son épaule. La porte s’enflamma instantanément dans un souffle rauque. Une goutte de sang perla sur la lèvre de Gabriel.

Il ne pouvait plus s’empêcher de sourire.

OceanofPDF.com

24

« Spartiates ! Mangez vos victuailles avec appétit...
Car nous dînerons en Enfer ce soir ! »
300 de Zack Snyder (Leonidas)

Kain proposa un cigare à ses visiteurs. Le Pape déclina, Klaus Zimmersheim aussi. Les deux gardes suisses vêtus en civils qui les accompagnaient ne prirent même pas la peine de répondre. L'antiquaire craqua une allumette et tira sur son barreau brun. Des siècles qu'il n'avait pas fumé, mais aujourd'hui était un jour particulier. Très particulier.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Votre sourire trahit votre satisfaction, Edgar, s'enquit le physicien allemand qui remontait les manches de sa chemise. Allons, ne perdons pas de temps. Livrez-nous votre découverte et l'affaire sera close.

— Close ? Parlez pour vous, Klaus, car pour le reste du monde le dossier vient tout juste de s'ouvrir.

— Vous avez assez profité du « reste du monde » comme ça. La roue tourne, vieux fou…

— Messieurs, intervint le pontife écrasé par la chaleur, ce n'est pas le moment de régler vos comptes.

Une vilaine quinte de toux secoua Giasparone.

— Une vieille querelle de cours d'école, Votre Sainteté. Les allemands sont rancuniers, s'amusa Kain en tournant les talons pour se diriger vers l'ouverture de la crypte.

Le reste du groupe le suivit.

— Alors comme ça vous avez pactisé avec Feu Zimmersheim. Belle alliance ! Un pape a donc le pouvoir de réveiller les morts ! La science et la religion unies pour une dernière valse. C'est époustouflant…

— Ça suffit, vieille carne ! S'il y a un homme mort ici, c'est vous ! cracha le physicien qui prenait les humiliations de Kain en pleine face.

L'un des gardes alla chercher le tabouret pliable de l'antiquaire et fit assoir Giasparone. Le vieillard avait troqué sa soutane de cérémonie contre un pantalon de coton beige et une veste bleu-marine. Plus commun qu'un curé de campagne.

— Voyez-vous, je sors à l'instant de cette crypte et déjà je vois le monde changer de couleurs. Je vois l'Église anéantie, je vois le chaos se charger de ce qui reste de notre civilisation. Et je vous vois, Cornélius, avec la vérité entre les mains. Vos yeux pleurent du sang parce que les larmes ne sont pas suffisantes pour signifier votre tristesse. Tout ceci est le résultat de vos dérives, celles pour lesquelles vous œuvrez depuis deux mille ans. Et vous, Klaus, mon pauvre Klaus ! J'ignore ce que vous êtes venu chercher ici, mais je n'ai rien de plus à vous offrir que la désolation. Nous ne sommes décidément pas faits pour nous entendre.

— Arrêtez votre cinéma, Edgar, et regardez les choses en face : vous avez perdu. Ce manuscrit ne vous appartiendra jamais. Vous n'avez fait que nous mettre sur la voie, pour le reste, c'est un échec. Cette fois c'est vous qui coulez.

— Le professeur Zimmersheim à raison, Monsieur Kain, argua le Pape. Qu'attendez-vous de nous ? Croyez-vous sincèrement être en mesure de négocier quoi que ce soit ? Non, je suis persuadé que vous êtes tout à fait lucide sur ce point. Une chose est sûre, en revanche, vous avez été très efficace. J'ignore de quelle manière vous avez usé de chacun sans qu'à aucun moment votre nom ne ressorte, je reconnais votre pugnacité. Votre

courage, aussi. C’est une grande qualité chez un mercenaire. Mais acceptez de baisser les armes, évitez-nous les manières fortes. Le seigneur vous en sera reconnaissant.

Un rapace passa au dessus du petit groupe dans un bruissement de plumes. Il y avait de la mort dans les parages. Kain sourit à nouveau. Décidemment, cette situation lui plaisait. Faire en sorte que le monde le croit faible, c’était là sa véritable force.

— Je n’ai pas l’intention de négocier, rassurez-vous. Et pour ce qui est du Seigneur, comme vous le disiez ce matin même devant le monde entier, Il est à l’agonie.

Silence sablonneux, poussiéreux.

Les gardes échangèrent de brefs regards, puis questionnèrent Giasparone avec les yeux. D’un battement de cils, celui-ci leur intima d’attendre encore un peu. L’antiquaire sortit le précieux document de sa poche et le déroula. Des frissons parcouraient ses mains chaque fois que l’encre noire de la feuille frôlait sa peau. Il repensa à Fortunée. Elle n’avait pas le droit d’échouer.

— Voici, fit-il en tendant le manuscrit au pontife.

Klaus Zimmersheim déglutit. Une grosse goutte de sueur roula le long de son oreille. Tout ce chemin. Il avait fait tout ce chemin pour posséder ce morceau de papier. Pas question que qui que ce soit d’autre y accède. Il dégaina son Smith & Wesson en tremblant et braqua Kain. Les gardes rétorquèrent dans la seconde avec de gros Glocks. Le soleil sembla redoubler de volume sous la pression.

— C’est pathétique, Klaus. Je vous l’ai dit : cela ne sert à rien, tout est joué. Que vous repartiez avec ou sans le manuscrit, le résultat sera le même.

Kain sourit davantage. Il était comme possédé. En fait, ce sourire n’était pas le sien mais celui de sa part damnée. Son corps criait au secours, il se

contractait à l’avance pour anticiper les impacts des balles.

— Des lustres que j’attends ce jour, pauvre démon…

Zimmersheim sentait les larmes lui monter aux yeux. Ses jambes ne le portaient plus.

— Vous m’avez détruit, spolié. J’ai tout perdu par votre faute. Savez-vous ce que j’ai traversé durant tout ce temps, Edgar ? Avez-vous une seule petite idée de l’Enfer que j’ai vécu pour une vulgaire formule mathématique ?

Il pleurait des larmes brûlantes.

— Professeur, s’inquiéta Giasparone qui se relevait sur sa canne à tête d’ange, vous n’avez pas besoin d’en arriver là. Cet homme est déjà aux portes de l’Enfer…

— Bien sûr qu’il l’est ! Vous n’avez toujours pas compris ?

Désormais il braquait tout le monde. Tour-à-tour. Les gardes l’avaient en pleine tête. Une petite pression sur la gâchette et « bye-bye, Professeur ». Kain ne souriait plus. Il riait, il se gaussait à pleine gorge dans le silence de Galilée. La roche avalait les échos pour les recracher plus sombres encore. Il savait que tout s’arrêtait maintenant. Pour un court instant, il devrait affronter ce qu’il redoutait depuis toujours. Il riait car il n’avait plus la force d’autre chose.

Fortunée ne me laisse pas !

La première balle lui arracha un râle en lui traversant sa gorge. Zimmersheim revivait. Deux autres le défigurèrent. Zimmersheim se restructurait. Les trois dernières lui crevèrent le thorax alors qu’il était à terre, une jambe ballotant dans la gueule de la crypte. Zimmersheim était comblé d’une haine vide, inassouvie. Il pleurait en serrant les dents. Les gardes lui laissèrent le temps de digérer son acte, puis armèrent leurs canons affamés.

— Monsieur Zimmersheim, fit le pontife en brisant le silence fumant, c’est regrettable.

L’allemand haletait, il n’osait pas regarder le Pape dans les yeux. Peur d’y croiser un atome de Dieu. Il fixait la dépouille écarlate.

— Vous comprendrez que dans l’état actuel des choses…

— Je ne demande pas le pardon ! hurla le physicien. Je ne demande rien de plus que de poser le regard sur ce manuscrit.

Un sourire compatissant barra la face fripée du prélat.

— Et que ferez-vous ensuite ?

— Je…

— Rien. Vous ne ferez rien car ce que vous me demandez est impossible. Certaines choses doivent rester confinées dans le cercle du secret. Vous comprenez cela, Klaus ?

L’allemand acquiesça, abruti par la situation.

— Alors vous comprendrez aussi ceci…

Giasparone tourna les talons en jetant un coup d’œil en direction de ses sbires, puis commença à rebrousser chemin vers le haut du plateau. Dans son dos, deux coups de feu synchronisés explosèrent, suivis du bruissement sourd d’un corps qui s’affale.

Le rapace survola de nouveau les alentours.

Oui, ça sentait bel et bien la mort par ici.

***

Edgar Kain fut d’abord attiré vers une étrange lumière blanche, au bout d’un long tunnel. De l’ombre il passa à l’incandescence des cieux. Des nuages immaculés, de l’azur impénétrable. Il flottait, il se sentait bien. Son passé n’était que vapeur, ses troubles et ses douleurs plus qu’un lointain

souvenir. Tout n'était qu'une gigantesque fresque de bien aisance, opulence d'émotions indicibles. D'ailleurs, il n'y avait plus de mot. Plus de langage. Juste le silence et la paix. Dieu était partout, il invitait, pardonnait. Sa force débordait des jarres, les effluves de sa toute puissance imprégnaient l'air. C'était infini.

Kain dériva ainsi durant des heures, peut-être des jours, puis, lentement, les couleurs de l'horizon virèrent, tournèrent comme du lait dans les tétins d'une vache morte. Le bleu se mit à transpirer, à couler, remplacé par un gris d'une effroyable laideur. Dieu était toujours là, mais il saignait, il saignait abondamment, si bien que les jarres ne débordait plus de sa force mais de son pourpre gluant. Les nuages crevèrent les uns après les autres, vomissant du feu et de l'ombre. Des morceaux d'âmes remontaient depuis les profondeurs de la Terre en griffant les chairs de Kain. Il s'enfonça encore, jusqu'à pouvoir fouler le sol meuble.

Le ciel était rouge, le ciel était noir. Des démons sortis de la brume se mirent à chanter d'effrayantes litanies, invoquant le Saint-Sombre qui dormait dans les tréfonds d'un lac aux étranges reflets de nacre. Le soleil ne viendrait plus à son secours, il devrait faire front. Des sources de lave coulaient en torrents depuis les mortes nues pour aller se mêler aux parfums d'un peuple perdu ici depuis la naissance de l'Ange. Les hommes de l'obscurité buvaient le flambant bouillon jusqu'à s'en étouffer, Kain fit de même et l'ivresse lui fit prendre conscience qu'ici commençait la fin.

Une porte s'ouvrait sur l'antimatière du monde.

L'Enfer l'avait finalement dévoré.

Fortunée ne me laisse pas…

***

Le Formicarius, le Directorium Inquisitorum, Le Malleus Maleficarum, l'Évangile selon Satan… Tous ces ouvrages atteignaient les sommets de l'hérésie, les profondeurs de l'âme humaine. Mais aucun d'eux n'osait franchir la limite, celle qui sépare l'expression du Mal par la bouche de l'Homme, de l'expression du Mal par celle du Divin.

Cornélius Giasparone était à bout de souffle, assis à l'arrière du fuser pontifical. Aucun mot ne pouvait traduire sa pensée. Après avoir remonté la pente qui séparait les deux plateaux rocheux, avec l'aide de ses gardes, il avait échoué dans le moelleux du cuir pour prendre connaissance du manuscrit. Les molosses étaient redescendus pour s'occuper des deux corps, la crypte ferait un parfait tombeau. Ce qu'il venait de lire était à des années lumières du plus sombre de ses cauchemars. C'était pure folie, il en était convaincu. Par quelque diabolique tour de passe-passe, on avait placé là un torchon digne du pire essai hérétique jamais écrit. Pire encore. Le Mal, tout d'encre souillée et de papier brûlant. Il avait beau forcer la réflexion, d'aussi loin qu'il se souvenait aucun document de ce genre n'était répertorié dans la bibliothèque secrète du Vatican. Du moins, rien qui ne soit supposé être écrit de la main même de Jésus Christ.

Insidieusement, quelque part sous l'écheveau de dogmes qui tissait sa raison, l'ancien préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi sentait battre une lointaine pulsation. Comme un cœur de corbeau greffé sur son cortex. Le reste de l'organisme rejetait ce corps infecté, mais il était bien là, vivotant dans un recoin obscur. La pulsation enflait, elle le démangeait. Il aurait voulu l'ignorer mais le cœur prenait racine, il plantait ses tentacules visqueux dans le limon du vieil esprit.

Contre sa propre conviction, Giasparone émit un appel à l'attention de Benjamin, l'un des deux gardes suisses. Son petit préféré.

— Sa Sainteté a-t-elle des ennuis ? Nous avons bientôt terminé et…

— Rassure-toi, mon fils, tout va bien. Je voudrais seulement que tu fouilles la crypte et le corps d'Edgar Kain. Je cherche une sorte de… boule contenant du liquide. Trouve-la et rapporte-la-moi, s'il te plait.

— Entendu, Votre Sainteté. Nous allons chercher.

— Non, pas vous. *Toi*. Je préfère que cela reste entre nous deux, tu comprends ? Et, lorsque vous aurez terminé, fais en sorte que Nicola ne ressorte pas, il me fait une étrange impression.

Le garde fut déconcerté un instant, il ne connaissait pas son équipier depuis très longtemps, mais de là à s'en débarrasser… Il bégaya un début de réponse, puis acquiesça en déglutissant.

— C'est compris.

OceanofPDF.com

25

Coup d’œil à droite... Coup d’œil à gauche.
Vincent attrapa le premier objet à sa portée : une vierge en plâtre qui trônait dans l’alcôve d’une colonne. Difficile à manier mais pas le choix, ça ferait l’affaire. Il se tenait au milieu de la nef, stupéfait par la mise du colosse qui lui faisait face (tout droit sorti d’un comics Marvel), malgré tout prêt à en découdre. Gardner, lui, était recroquevillé derrière le cercueil de sa femme. Il avait empoigné un grand bougeoir en argent qu’il serrait contre son poitrail, paupières fermées.

Tous les cierges s’étaient éteints avec l’arrivée de Gabriel, qui à présent semblait fouiller le regard de Montalescot. Une forme de fascination pour les images que les yeux du biographe avaient imprimées lors de son voyage dans le temps. Voir celui qui a vu, cette sensation avait quelque chose de frustrant. C’était injuste, terriblement injuste. Cet enfoiré avait violé le secret de la Création ! Il avait baisé la vierge et osait pénétrer dans un temple sacré !

Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés…

Au quart de tour il se gonfla d’une haine bestiale. Différente à d’habitude, plus brutale, plus spontanée. Un diamant brut extirpé de la roche à mains nues. Il passa les mains derrière la tête pour dégainer une énorme claymore, toute d’argent et de pierres brunes. L’arme était presque aussi imposante que lui.

— Qui êtes-vous ? osa le biographe qui se tenait davantage prêt à déguerpir qu'à arrêter un assaut avec une vierge en plâtre.

Pas de réponse. Gabriel avança subitement de quelques pas en armant son attaque d'un ample mouvement rotatif au-dessus de sa tête. Montalescot se faufila agilement entre deux rangées de prie-Dieu en osier, tout en balayant la pièce du regard. Il devait trouver une issue de secours.

La sacristie, il y a toujours une sacristie dans une église.

La lame s'écrasa sous le nez du biographe, le réduisant l'un des sièges en miettes. Gabriel respirait bruyamment, ses cicatrices bougeaient au rythme de la rage. Il releva la lame, laissant à Montalescot une fraction de seconde pour lui jeter la vierge en plein visage. L'icône se fracassa sur le coté de son crâne.

À peine sonné.

— Gardner, où est la sacristie ? hurla Vincent.

La porte de l'édifice était léchée par de grandes flammes jaunes. Le feu se répandait déjà aux pupitres qui jouxtaient l'entrée. Les livres de prières reliés de cuir rouge fondaient sur leurs étagères, il ne faudrait pas longtemps pour que la structure du toit soit atteinte.

— Il n'y a pas de sacristie ! La seule issue est la porte principale.

Bonne nouvelle, ils se trouvaient dans la seule église au monde dépourvue d'une seconde porte. Gabriel se fraya un passage à travers les prie-Dieu à grands coups de claymore. Il la tenait d'une main, se servant de l'autre pour soulever des sièges qu'il balançait contre le mur derrière le biographe, afin de lui barrer la voie. Vincent progressait à reculons dans la travée pour ne pas perdre de vue son assaillant. Il atteignit l'aile gauche de la chapelle, à mi-chemin entre la porte et le chœur. Il n'avait pas l'embarras du choix pour sortir. Sa seule option était encore de traverser le mur de feu, dont la chaleur réveillait les plaies géométriques de son torse. Insensé, à

moins d’attendre que la porte s’effondre sur elle-même, et d’ici là il aurait largement le temps de se faire tailler en tranches. Dehors, Ijaya avait certainement une vue imprenable sur le brasier. Si quelqu’un pouvait les sortir de là, c’était bien elle. Il fallait gagner du temps. Il rejoignit la nef en esquivant les sièges qui volaient. Un deuxième coup de claymore vint s’abattre à cinq centimètres de son visage, sur une colonne qui encaissa le choc dans un éboulis de petits cailloux blancs.

Gabriel humait le fumet de la victoire. C’était une question de secondes. Il progressait lentement en direction de l’autel, balançant le manche de son arme d’une main à l’autre, tout en dévisageant le biographe acculé.

— Tu as le même regard que la femme et l’enfant lorsque je les ai saignés, laissa-t-il filtrer au travers de ses lèvres de goule.

Un crissement de pneus de l’autre coté de la porte.

Vincent comprit aussitôt ce qui se jouait à l’extérieur. Il bondit dans l’une des travées qui drainait la nef, puis se retourna vers le moine pris de court. La porte explosa dans une gerbe de flammes et la vieille Ford apparut derrière un rideau de débris rougeoyants. Gabriel fit volte-face au moment où le véhicule le percuta. Il s’écrasa sur le pare-brise dans un grondement sourd et roula sur le capot, avant de s’affaler sur la pierre froide. Inerte. Des morceaux de charbon terminaient de flamber sur la carrosserie de l’Américaine, dans un silence rythmé par le vrombissement des flammes.

Gardner se releva doucement, ne laissant dépasser du cercueil que le haut de son visage. Vincent se précipita vers la voiture à la rencontre d’Ijaya. Elle ne bougeait pas, se contentant de respirer profondément pour se drainer le stress.

— La prochaine fois vous frapperez avant d’entrer, lâcha t-il en esquissant un demi-sourire terni par la douleur qui enserrait son corps.

— Ouais… la prochaine fois… c’est ça.

Montalescot contourna le véhicule en fixant le corps du moine. Il l'imagina en train de massacrer Lydia et… non. C'était trop violent, un poison psychique. Un venin qui le fit se contracter de rage. Il ramassa une moitié de la vierge en plâtre qui gisait près de la bure pourpre, puis la fracassa sur la face rosâtre de Gabriel. Le nez et les lèvres explosèrent.

Gardner et Ijaya avaient les yeux rivés sur la scène. L'un était pris de nausées, l'autre légitimait l'acte sans vraiment le cautionner. Vincent se releva, mains et chemise couvertes d'éclaboussures écarlates et, haletant comme un forcené, alla ouvrir la portière passager.

— Hé, Gardner ! Original l'enterrement de votre femme, pas vrai ? Montez !

***

— Vous n'êtes qu'une crapule, Montalescot.

Gardner pestait, assis à l'arrière de la Ford que la jeune femme faisait filer à toute vitesse sur l'asphalte engorgé.

— Désolé de vous avoir dérangé en pleine séance de pleurnichage, mon vieux. Vous croyez franchement que je fais ça pour le plaisir ? Vous n'êtes pas seul à souffrir, seulement il faut savoir prioriser !

— Prioriser ? ironisa le scientifique. Ma femme vient de mourir, connard ! Dites-moi ce que j'ai de mieux à faire et je vous dirai ce que j'en pense…

— Vous pourriez songer à aider votre prochain, par exemple… connard.

— Oh ! intervint Ijaya qui en avait plein les oreilles. Au lieu de me rendre folle vous devriez plutôt chercher un plan pour passer le barrage de flics qui va nous cueillir à l'entrée du SPARC.

— Ça c’est votre problème, rétorqua le veuf avant qu’un silence pesant ne s’installe.
Le bruit du moteur s’amplifia dans l’habitacle. Vincent inspectait la plaie de son mollet quand Gardner se mit à glousser.
— Un problème ? s’enquit le biographe.
— Non… je pense juste à votre naïveté…
— Pardon ?

— Mais enfin, mon garçon ! s’exclama t-il. Vous n’avez pas votre place dans cette voiture ! Vous êtes une brute épaisse et sans…

Montalescot se retourna en se mettant à genou sur son siège, puis passa le haut du corps à l’arrière du véhicule avant d’attraper Gardner par le col :

— Explique-toi ou je te crève !

— Vous savez parfaitement de quoi je parle, inutile de vous voiler la face ! Si vous êtes là aujourd’hui c’est seulement parce que Kain vous a voulu il y a plus de douze ans !

C’était de l’acharnement, Montalescot était vidé. Plus de réponse, plus de répartie, juste un goût de cendre sur les lèvres. Il lâcha le scientifique, le laissant baigner dans sa hargne, et reprit calmement sa place.

— Vous étiez embauché comme assistant aux biographies bien avant que l’idée ne vous traverse l’esprit. Kain vous a fait marcher pour améliorer l’effet théâtral. Bingo, mon garçon ! Vous êtes tombé dans le panneau. Un vrai bleu !

— D’où tenez-vous cette information, Gardner ? demanda la jeune femme en lui jetant un coup d’œil dans le rétroviseur.

— Kain est un salopard de première. Lorsque j’ai été réquisitionné pour faire passer les tests d’embauche à votre ami, on m’a clairement fait comprendre que mon avis serait accessoire. En échange de mon silence, j’ai

touché une compensation… sonnante et trébuchante. Vous voyez ce que je veux dire.

— Un fervent catholique, ce Gardner ! ironisa Vincent. Ça donnerait presque envie d'entrer dans les ordres !

Ils atteignirent le premier panneau qui indiquait la proximité du centre de recherche. Déjà, on distinguait dans le gris du ciel les patrouilles aériennes qui quadrillaient les environs. Le rideau de pluie s'amenuisait à mesure que les miles défilaient. Au bout du compte, seuls des résidus d'orage vinrent clapoter sur la carlingue de la Ford. Une première patrouille de police se dessina sur la route, à quelques centaines de mètres devant eux.

— Quelqu'un a une idée pour la suite ? s'inquiéta Montalescot.

En filigrane, il voyait se profiler la fin de leur cavale. Des images de menottes aux poignets, de « Oui, m'sieur, vous raconterez tout ça à mon collègue qui prendra votre déposition. »

— J'en ai bien une, répondit Ijaya, mais faudrait que vous boucliez vos ceintures.

— Comment… vous… balbutia Gardner, proche de la crise d'apoplexie.

Vincent s'attacha en jetant un coup d'œil sur son équipière. Il y avait quelque chose de troublant dans sa manière de faire. D'excitant aussi. En fait, elle était clairement à l'image de ce qu'elle connotait : fragile, coriace, mais avant tout passionnée. Un paradoxe ambulant.

La patrouille de flics se mit en travers de la route en faisant de grands signes. Deux voitures noires et blanches étaient stationnées de part et d'autre de la chaussée, ne laissant qu'un mince couloir à qui voudrait franchir le barrage. Deux des quatre bonhommes avaient la main sur leur holster, prêt à dégainer. Un troisième, posté à proximité d'une voiture, était en train de prévenir les équipes déployées en aval. Le quatrième espérait

certainement arrêter la Mustang à la force de ses bras, cloué au beau milieu du fameux passage.

Ijaya klaxonna et donna de la voix en s'enfonçant dans son fauteuil, tandis que Gardner se recroquevilla, têtes entre les genoux pour éviter d'éventuelles balles.

— Baissez-vous et appuyez à fond sur la pédale de droite, ordonna Montalescot en attrapant le volant.

Ils allaient franchir le barrage et les gars ne bougeaient pas d'un iota, jusqu'à ce que l'un d'eux dégaine finalement et tire plusieurs coups en direction du pare-brise. Une balle frôla l'épaule de Vincent avant de se ficher dans le siège arrière, juste à coté du scientifique. La Ford allait percuter le Musclor du milieu. C'était inévitable. Pour oser un tel exploit le mec ne pouvait qu'être cocaïné jusqu'à la moelle. L'un des flics s'écarta, l'autre se jeta sur son collègue pour l'écarter du passage, juste avant que Vincent ne rase les deux pare-chocs chromés des véhicules de patrouille. Froissement de tôle. Grosse suée.

— Vous êtes fou ! hurla Gardner. Laissez-moi descendre !

— Pas question, mon vieux !

Ijaya reprit les commandes alors que l'enceinte bleue du SPARC se découpait sur l'horizon malade. Le second barrage n'avait rien de semblable au premier. Des escouades de treillis gris pullulaient devant les grilles, accompagnées d'une armée blindés qui ronronnaient en attendant de plier bagage. L'heure H de l'ultimatum approchait dangereusement.

— Et là, on déploie nos ailes ? Bandes de cinglés ! pesta le veuf.

— Nan, cette fois c'est vous qui nous sortez de ce merdier, rétorqua le biographe sans trop y croire.

— Ah oui ? Et je les menace avec ma bite ?

Un détachement de quatre militaires armés jusqu'aux dents venait à leur rencontre. Trois d'entre eux braquaient leur automatique sur le pare-brise fêlé.

— Vincent, intervint Ijaya qui roulait désormais au pas, je crois qu'il est temps de se résoudre pour le moment. Ça risquerait de mal se terminer si on insistait.

Montalescot ne répondit rien. Il avait le regard vide, les tripes nouées. C'était terminé. Sa dernière chance venait d'être soufflée, comme des résidus de poudre sur le goulot d'un canon.

— Sortez du véhicule mains sur la tête et tournez-vous face aux portières ! beugla le seul casqué qui ne les tenait pas en joug.

Les barrettes qui décoraient son uniforme indiquaient qu'il occupait la fonction de lieutenant. À bien écouter le timbre tranchant du garçon, on devinait que le grade de capitaine ne tarderait pas à faire son apparition sur ses épaules carrées. Pas le genre à discuter. Les trois passagers de la Ford s'exécutèrent. Lorsque Vincent passa la tête dehors, les trouffions échangèrent des regards surpris. Les sentinelles qui effectuaient la ronde dans la matinée les avaient prévenus de son passage. Un peu plus tard, ils avaient reçu l'ordre de le mettre au chaud s'il se présentait à nouveau devant les grilles. D'après leurs collègues, le type avait braqué le directeur de Spring H pour se faire la belle. « Dangereux » était le terme qu'ils avaient employé.

Le futur capitaine dévisagea Montalescot derrière sa visière. Les résultats du scan apparurent instantanément devant ses yeux : sexe, nom, âge, séquence ADN et curriculum-vitae. C'était bien le cinglé qui avait braqué Graham. D'ailleurs, il avait tout l'attirail du parfait déséquilibré : scarifications, regard trempé dans l'acier, traits tirés à quatre mains. En agrippant la crosse striée de son fusil, juste au cas où, il fit signe à ses gars

de l’emmener. Gardner, lui, tentait de les convaincre qu’il n’avait rien à voir avec eux, employant de grandes phrases qu’il avait du mal à terminer tant son souffle était court. En retour il ne récolta que l’ordre de la boucler. Le gradé avait les yeux rivés sur la blouse blanche déchirée de la jeune femme, partagé entre excitation et étonnement.

— Que venez-vous chercher par ici ? fit-il à son attention.

Les pales d’un hélicoptère stationné à proximité entamaient leurs rotations. Vincent se laissa menotter et conduire dans la direction de l’appareil. Il se retourna pour capter le regard de son équipière mais elle était plaquée contre la Mustang, en train de se faire palper par une engagée. Marchant à contre-sens, un petit groupe d’hommes en costumes sombres et aux visages dissimulés par de grands parapluies noirs pressait le pas en direction de l’escouade qui cernait la voiture.

— Vous n’avez pas suffisamment de neurones pour schématiser le problème, Lieutenant, balança Ijaya en guise de réponse.

— Conduisez-là aux flics, y’a une patrouille devant la grille Ouest, lança le gradé à l’attention de ses gars. Filez un parapluie au piailleur et laissez-le partir. Et bougez-moi cette bagnole…

— Lieutenant Denis Banks ? héla une voix depuis le trio en costumes.

Banks fit volte-face et tomba sur les trois parapluies. Une tâche sombre sur l’horizon couleur d’apocalypse. Le lieutenant décrypta le code vestimentaire et la manière en un battement de cils : des fédéraux. Le plus grand des trois, une allumette aux traits émaciés et regard aiguisé, s’apprêtait à sortir son badge pour la formalité quand Banks le coupa :

— C’est bon, Capitaine Collins. Je sais, fit-il en tapotant sa visière-scan du bout de l’index.

Collins esquissa un sourire éclair avant d’enchaîner :

— Nous venons vous avertir que Madame Williams, Gouverneur de l’État de Victoria, demande à vos troupes de laisser ce véhicule pénétrer dans le centre de recherche.

Il pointa la Mustang d’un coup de menton. Banks lui rendit son sourire narquois. Les autres militaires qui ceignaient la scène commencèrent à glousser.

— Bah voyons ! C’est quoi votre intérêt, Collins ? C’est de bouffer du casqué ? Ensuite vous retournerez dans votre corbillard pour bien vous marrer avec vos p’tits copains ? Z’êtes…

— Madame le gouverneur ? fit Collins qui reprenait une communication téléphonique en se bouchant une oreille. Le gradé Lieutenant Denis souhaiterait vous faire part de sa…

— Ok, Ok, attendez une minute, fit Banks qui changea brutalement de couleur derrière sa visière. C’est bon, je rappelle vos protégés. Mais, rassurez-moi, Capitaine, vous savez le risque qu’ils prennent en franchissant cette grille ? Dans moins d’une demi-heure le centre sera submergé et…

Collins mit fin à sa conversation diplomatique et braqua à nouveau ses billons perçants sur le treillis :

— Merci, Lieutenant. Bonne soirée à vous et à vos hommes.

***

Les fédéraux tournèrent les talons, tandis que Banks ordonnait déjà le retour des trois complices. Les pales de l’hélicoptère tournèrent un moment dans le vide avant de ralentir. Montalescot retrouvait le chemin de la Ford lorsqu’il croisa l’équipe de Collins qui le salua à l’anglaise.

— Au fait, Monsieur Montalescot, fit le Capitaine en se retournant. Vous avez les salutations de Paul Lans.
Le biographe stoppa net, surpris d'être hélé de la sorte par un parfait inconnu, et présenta son profil à l'agent fédéral.
— Pardon ?
Collins s'arrêta de marcher à reculons et décocha un large sourire, son visage escarpé en devint presque beau.
— Pas fut-fut ces militaires, hein ? Ils goberaient un T-Rex !
— Vous êtes ?
— Pas d'importance, je disais juste que vous pourrez remercier Monsieur Lans, il vous ouvre les portes du SPARC.

Vincent ne comprenait rien. On l'avait menotté, embarqué puis relâché. Relâché grâce à Lans ? Il écarta les bras en signe d'impuissance, de peine aussi.

— Alors c'est lui qui vous envoie ? Vous pourrez dire à cet enfoiré que rien n'effacera ce qu'il a fait. C'est trop tard.

— C'est surtout très triste, Monsieur Montalescot, fit Collins, l'air sincèrement désolé. J'ignore votre passif commun, mais il faut parfois savoir pardonner. Paul Lans a pris un véritable risque pour vous. Peut-être même qu'il vous voit et vous entend en ce moment même.

Un flottement. Le fond sonore était plein d'armes de métaux lourds, d'ordres et de ronronnements mécaniques.

Le capitaine secoua son parapluie avant de le fermer tout en clouant son regard dans celui du biographe. Le haut de son corps fut éclaboussé de crépuscule gris-violet, alors que ses deux équipiers restaient dissimulés sous leurs abris de toile noire.

— C'est vrai, vous ignorez tout de mon histoire. Et pour Lans, s'il m'entend c'est l'occasion pour lui d'apprendre que grâce à ses bonnes

actions je vais peut-être pouvoir rétablir l’ordre des choses. Hein, Paul ?
L’un des deux fédéraux en retrait baissa son parapluie et releva la tête.
Paul Lans. Aussi gêné qu’un gamin venant de briser une fenêtre avec son ballon.
— Fais ce que tu a à faire, Vincent.
Montalescot laissa s’envoler ces paroles pour bien signifier qu’il n’en voulait pas.
— Messieurs... concéda le directeur du SPARC en prenant congé.
Collins envoya un clin d’œil à l’attention de Vincent, puis le trio s’éloigna.
Une percée dans le ciel. Le soleil fit sa première apparition depuis le début de journée. Depuis une éternité, en fait.

***

Ijaya avait rejoint Gardner à proximité de la voiture. Le bonhomme était appuyé contre la carrosserie, yeux rivés sur ses propres souliers. Une Marlboro tordue se consumait entre ses doigts.

— Pourquoi n’êtes vous pas parti en courant ? demanda-t-elle, surprise de le trouver là. Vous auriez pu nous laisser…

— Il est 19h30. Autrement dit, il me reste une demi-heure pour « aider mon prochain ». Alors dépêchez-vous avant que je change d’avis.

Autour d’eux, les escouades se resserraient, les véhicules se préparaient à battre en retraite.

Ambiance de fin du monde. L’air avait un goût de fer.

La Ford reprit son chemin vers le cœur de l’enceinte, puis glissa lentement vers la gueule de béton dont l’œsophage desservait plusieurs niveaux de parkings. Dans le rétroviseur, Ijaya apercevait les silhouettes des treillis qui regardaient la voiture fondre sur les ténèbres. Hérode et Hermès,

les deux gardiens d’opale, semblèrent tourner vers eux des yeux humains, gonflés d’un mélange de tristesse et de colère.

La pluie reprenait ses droits après une courte pause. Des éclairs labouraient de nouveau le lointain.

***

Les couloirs étaient baignés d’une lumière écarlate qui oscillait au rythme d’un cœur, comme une alerte donnée dans les coursives d’un sous-marin. Une sirène retentissait, perçante. Les traverses du bâtiment se présentaient sous un autre jour. D’ordinaire, les allées étaient large et lumineuses, le sol dallé de marbre et les murs ponctués de grands carreaux de verre pour ajourer les espaces clos. Avec cette lumière rouge-sang tout semblait plus étroit, plus étouffant. Une falsification de l’antre de Lucifer. Les ascenseurs étaient tous coupés, ce qui obligea les trois complices à emprunter les escaliers de secours pour accéder au niveau de la capsule d’entraînement. Vincent claudiquait, il prenait du retard sur les deux autres mais les rattrapaient à chaque fois qu’une porte de sécurité entravait le passage. Gardner n’avait qu’à se placer face au vantail d’acier et un scanner l’analysait en une fraction de seconde. Ils reproduisirent l’action quatre fois avant de faire une halte au niveau du bloc électrique de l’étage. Là, ils activèrent le commutateur de sauvegarde qui permettait d’alimenter la zone malgré la coupure électrique générale. Le scientifique ne cessait de jeter des coups d’œil à sa montre : 19h42. Moins de vingt minutes pour accéder aux machines et programmer le départ. En temps normal, il lui aurait fallut autant de temps rien que pour remplir la première page du formulaire à compléter avant chaque envoi de capsule. Sans compter le délai nécessaire pour obtenir les accords de tous les pontes de la place. Une usine à gaz.

Pour cette fois, il lui suffirait de procéder à quelques réglages basiques avant d'incrémenter l'époque de destination dans le programme.

— À quelle date souhaitez-vous vous rendre, Vincent ? cria Gardner pour couvrir le hurlement de la sirène.

La question avait été murement réfléchie depuis le matin. Montalescot envisageait plusieurs possibilités, avec une seule contrainte et non des moindres : ne pas dépasser la date de construction du SPARC, au risque de se retrouver prisonnier de sa capsule à des dizaines de mètres sous terre. Il fallait que cette salle existe, la capsule se déplaçait dans le temps, pas dans l'espace. Passée cette mention, toutes les options étaient recevables. On lui offrait la possibilité de réécrire l'histoire, son histoire. Mais il se faisait violence pour ne pas penser en son seul nom. Il devait s'en tenir à l'urgence, au drame qui risquait de plonger une bonne partie du monde dans le chaos. Si les quatre milliards de chrétiens apprenaient la vérité ? S'ils se retrouvaient nus face à cette mise en scène vieille de deux millénaires ?

Arrêter Kain en mettant la main sur le manuscrit avant lui, l'empêcher de corrompre Mark et lui éviter la mort. Voilà la responsabilité qu'il l'incombait. La seule légitimité qu'il avait trouvée à cette dernière solution que lui offraient les couloirs du temps. Il devait s'en tenir à cela. Rien qu'à cela. Mais il y avait aussi sa fille. Sa toute petite fille. S'il revenait suffisamment loin dans le passé il pourrait la retrouver, la détourner de son sort. Il pourrait tirer un trait sur toutes ces années de torture, toutes ses nuits où, ivre mort, il avait glissé un 44 entre ses dents sans jamais avoir le courage d'appuyer sur la gâchette. Il crevait d'envie de céder à la tentation, de se laisser envelopper par la torpeur de l'égoïsme. Mais Ijaya ? Elle s'était engagée, probablement pour d'obscures raisons liées à la rancœur qu'elle nourrissait contre son frère, mais malgré tout elle le suivait aveuglément.

L’équilibre. Il n’y avait pas de juste équilibre à son choix. Le problème que posait l’option de sa fille était alambiqué, le risque bien réel : s’il la choisissait, il aurait beaucoup de mal à empêcher Mark de prendre la mauvaise direction, Kain aurait encore trop de temps pour l’influencer. Assez aussi pour briser leur amitié. « Diviser pour mieux régner. » Même si Vincent parvenait à récupérer le manuscrit avant Kain, Mark ferait malgré tout le voyage. À défaut d’avoir un écrit du prophète, l’antiquaire se contenterait des images.

2075 ou 2077 ? 2075 ou 2077…

Ils débouchèrent dans une salle gigantesque. Le territoire 62 (référence à l’année du premier voyage dans le temps), réservé aux entraînements. L’étage était quasiment nu. Un cylindre d’un blanc clinique, haut de sept mètres. À l’autre bout, un local vitré surplombait l’arène hermétique. Une sorte d’énorme aquarium où, d’ordinaire, évoluaient les plus gros poissons de la science. L’ensemble rappelait en tout point les boucles d’entraînement pour les spationautes, à la différence près que le bras rotatif était remplacé par une capsule au beau milieu de la salle.

Gardner actionna plusieurs leviers qui se trouvaient à proximité de la porte d’entrée. Il agissait de manière mécanique, comme si les émotions avaient cédé du terrain au sang froid. Puis ils se séparèrent, Vincent et Ijaya rejoignirent la capsule tandis que le scientifique grimpait quatre à quatre les marches du bocal.

Montalescot le héla juste avant de passer la tête dans la machine :

— Hé, Gardner !

Le veuf se retourna du haut de son perron blanc. Une hirondelle en costume sombre. Son visage transpirait le sacrifice.

— Une fois que vous serez dehors, dites-leur qu’ils sont la seule raison de tout ça. Je ne voudrais pas qu’on me prenne pour un renégat, ou un truc

dans le genre, fit-il, un demi-sourire aux lèvres.

Non, pas une hirondelle, plutôt un corbeau.

— Vous leur direz vous-même le jour où vous reviendrez. Pour ma part, je n'ai plus rien à faire avec tous ces fous. Le monde est un fruit gâté, Vincent, et le ver qui le dévore est insatiable.

Sans rien ajouter, il s'évapora derrière la vitre fumée du local, laissant le biographe abasourdi par la réponse. Un suicide contre lequel il ne pouvait rien faire. Non assistance à personne en danger de mort… Tout était dit.

2075 ou 2077 ?

Vincent venait de prendre sa décision.

***

— Vous êtes en train d'affirmer que vous avez laissé passer ce cinglé ? interrogea le gradé en toisant Banks.

— Commandant Thomas, je…

— Lieutenant Banks ?

— Oui, mon Commandant.

— De qui recevez-vous les ordres ?

La plupart des escouades avaient battu en retraite, ne restait que la troupe de Banks. Tous ses hommes se tenaient derrière lui, aussi rigides que les soldats d'un échiquier. La procédure voulait que le périmètre de sécurité soit tendu dix minutes avant l'heure H pour récupérer d'éventuels égarés.

— De vous, mon Commandant. Mais j'ai reçu l'ordre de lever le barrage de Madame le Gouverneur, mon Commandant.

— Madame le Gouverneur ! s'esclaffa Thomas. Rien que ça !

Le lieutenant baissait les yeux. C'était tout ce qu'il arrivait à faire.

— Banks, vous venez de laisser filer trois individus en direction d'un bâtiment sur le point d'être submergé. Vous êtes un assassin en uniforme, Lieutenant. Au nom de toute l'armée : merci. Merci de nous faire passer pour des cons.

Tous déglutirent avec peine. Un éclair faucha l'horizon.

Sale journée.

— Rompez !

***

— Vincent, vous m'entendez ?

Montalescot et Ijaya avaient pris place dans la capsule, la porte venait de se refermer. Le manque de place les obligeait à se serrer, chacun faisant bouillir le corps de l'autre. L'atmosphère de la machine avoisinait les 40°.

— Je vous reçois, Jeremy.

Ils passèrent en revue quelques-uns des principaux points de contrôle de l'engin. Vincent fit une dizaine de manipulations, cliquant ça et là au rythme de la voix phonographique de Gardner. Des lueurs bleutées dansaient sur le tableau de bord comme autant de lucioles.

— La date, Vincent…

La date. Il pensait avoir franchi les épreuves les plus difficiles, mais elles n'étaient rien comparées à celle-ci. Bien sûr qu'il fallait une réponse…

— Vincent ?

Ijaya le dévisageait. Il s'accrocha à son regard de nymphe malade.

— Le… le 18 Janvier 2077. C'est le jour où Marc a accepté la bio du premier projet Yeshua, fit-il en devançant toute question. Le jour où tout a basculé. J'étais en France, j'avais besoin de prendre mes distances avec le

SPARC. Je n’ai rien fait pour empêcher Kain de l’embarquer dans son délire…

— Ok, je vous suis, répliqua-t-elle, yeux rivés dans les billons de son partenaire.

— Confirmation pour le 18-01-2077, s’il vous plait, pressa la voix grésillante.

— Confirmation validée, Jeremy.

Le frottement d’une pierre à briquet retentit dans le haut-parleur de la capsule, suivi du crépitement d’un foyer de cigarette.

— Dans ce cas, je vous souhaite bon voyage. Et n’oubliez pas que vous naviguerez en terre conquise, s’amusa le veuf d’une voix altérée par une bouffée de fumée.

Ijaya apprécia la remarque. Le scientifique n’avait pas tort, évoluer en terrain connu offrait un certain confort. Elle le remercia puis un silence s’installa.

Le ronronnement de la machine. Le son d’une lointaine turbine qui s’amplifiait doucement. Les vibrations de la carlingue, de plus en plus fortes. La main d’Ijaya agrippa le point de Vincent, elle le serrait à lui rompre les os.

La sueur.

Les vertiges.

Les vibrations, encore.

Les limbes du sommeil. Tentaculaires. Blanches.

Le défilé du cadran.

Le coma et ses vieilles pensées chimériques.

Le néant… rien que le néant.

***

Des volutes bleutées planaient au-dessus de Gardner. Un aquarium de nicotine, vu de l'extérieur. Les détecteurs de fumée n'allaient pas tarder à se déclencher, il s'en fichait pas mal. C'était bien la première fois qu'il pouvait griller une tige dans l'enceinte du SPARC. Le tabac avait même un goût différent de d'habitude. Un doux parfum de travail accompli, la dernière clope du condamné.

19h57. Sa montre luisait dans la pénombre rougeâtre du bocal. Il se laissa fondre dans son siège, épuisé. Le time traveler venait de disparaître sous ses yeux. Une vision plutôt banale. Néanmoins, une nouvelle couleur s'invitait au tableau : la satisfaction d'avoir joué le rôle de sa vie.

De son vivant, Abby lui parlait souvent de sa propre théorie selon laquelle chaque individu, chaque particule de vie sur Terre a une responsabilité à endosser pour le reste du monde. Un homme peut vivre cent ans, chaque jour réaliser un exploit, sans pour autant contribuer à l'essentiel : la tâche que Dieu lui a confiée. Et puis, un soir, il déplace une petite pierre sur un chemin de forêt, et réalise sans le savoir ce pour quoi il est venu au monde. Alors, Dieu le rappelle à lui. Abby était persuadée que même la plus désuète des missions revêt une importance extrême pour le cours des choses. Aujourd'hui, Jeremy Gardner avait le sentiment d'avoir accompli la sienne, sans exploit. Sans performance. Là résidait toute l'essence de cette théorie. C'était pour elle qu'il avait subitement changé d'avis alors que les militaires les cernaient. Il avait eu un flash, un éclair de lucidité. Même au-delà de la mort, sa femme conservait une influence sur lui. Sa bonne parole continuait de se diluer dans ses veines, un bel antidote contre la dureté de la vie.

Il tira une bouffée de cancer, du bout des lèvres. La dernière. La sirène du détecteur de fumée se mit à hurler et couvrit la première détonation qui

rugit quelques étages plus haut. Il écrasa son mégot sous son talon. D'après les journalistes, le centre allait être englouti sous les eaux du lac souterrain qui le jouxtait. Autrement dit, une poignée de secondes le séparait de la fin, le SPARC serait son tombeau. Les murs frémissaient, le vrombissement des mètres cubes que la brèche vomissait allait crescendo. Une armée du chaos conduite par les sbires de Dieu donnait l'assaut.

Un craquement tonitruant. L'ouverture venait de s'élargir. Les vibrations se muèrent en tremblement. Le matériel semé sur le bureau et le tableau de bord du local était balloté, il se fracassait sur le sol. Gardner se releva pour ne pas tomber de son siège. Il plissa les yeux pour ne plus voir le monde tel qu'il était, s'efforçant de songer à tout ce qu'il avait vécu ici. Toutes ces années passées à concevoir la mécanique assassine de cet endroit. Finalement, il n'avait rien à vanter. On lui servait le sort qu'il méritait, il avait participé au dérapage. De ses propres mains, il avait élargi la faille, puis la science s'y était engouffrée avant d'aller trop loin. Trop vite. L'Homme avait rêvé à la maîtrise du temps, comme il l'avait fait avec le feu. Sauf qu'on ne pouvait pas dompter les siècles, on pouvait jouer avec, tout au plus.

Pourvu que tout s'arrête, hurla-t-il en silence.

Pourvu que l'histoire renie son attachement à la rengaine.

Le plafond se fissura sous la pression, des plaies de béton qui suintait une lymphe purifiée dans les sous-sols du monde. Le veuf rouvrit les yeux, seul spectateur de la fin. L'eau déchira l'épiderme de l'étage pour dévorer la matière. Brutale. Primaire.

Vincent Montalescot, libère-nous…

OceanofPDF.com

BRÈCHE
III

OceanofPDF.com

Erigeant des cités comme on dresse des lances
Ecrasées sous le poids d’ogres lourds et repus
Dévastées par le sang, le venin des vertus
Je ferai de ce monde une ignoble évidence

OceanofPDF.com

La dernière fois que je t’ai vu

Manhattan, décembre 2069

Les vestiges du jour. Ceux que l’on peut admirer sur les boulevards à l’heure où la lune accouche d’une nouvelle nuit. Des putains souillées par des heures de passes, des junkies brûlants, en manque ou en plein trip. Des macs véreux aux doigts bardés d’or, qui vous hèlent de leur timbre rouillé et vous incitent à consommer. Des clochards aussi, qui exhalent une vapeur aussi chargée que leur bouteille de gnôle. Les trottoirs se lavent de ce qu’ils ont de plus sombre, ils expient l’hibernation du jour, vomissent la lèpre et le sang sur l’asphalte des avenues bondées. Mais là-haut, tout là-haut, dans les cieux de béton armé qui brillent comme autant de phares aveugles, un homme sait que le monde attend une réponse. Une seule phrase qui prouverait l’artifice des promesses…

Edgar Kain déguste un verre de Glenlivet Cristal de 1990, affalé dans le canapé d’une suite à mille deux-cents dollars la nuit. Du quatre-vingt-deuxième étage du Marble Castel, l’antiquaire embrasse du regard la rive droite de Manhattan. Le pont de Brooklyn est parcouru par de longs vers luisants qui flottent au ras sol : les transtowns. Vues d’ici, ces bestioles d’acier prennent vie. Elles glissent, muettes, sur la rampe sombre qui enjambe l’East River pour se fondre dans le gosier anthracite de Brooklyn.

À l’Ouest, Ellis Island grouille. Cela fait déjà une dizaine d’années qu’elle a repris du service pour réguler l’immigration du pays. Tous les avions en provenance de l’Occident transitent par « le Caillou », d’où le flux des supersoniques qui atterrissent et redécollent perpétuellement. Un ballet fatiguant pour les yeux.

Kain joue avec l’ambre liquide qui luit dans le fond de son verre. Il hume les notes de terre humide qui s’en dégagent. Les nuances de pommes mûres et de fruits secs. Son whisky préféré. Il a éteint toutes les lumières de la suite, une manière d’aiguiser sa réflexion. Ces derniers temps, une batterie de changements a bouleversé ses plans. En bien, c’est déjà ça. Mais quelque chose le tracasse, le ronge. C’est pour cela qu’il s’est retiré des affaires durant quelques semaines. Pour faire mûrir l’idée qui germe. Simple nécessité.

La rumeur de la ville grimpe comme un lierre le long des façades de verre. Un végétal de décibels qui déploie ses ventouses de cris et de machinerie à la vitesse du son, mais qui meurt bien avant d’avoir atteint l’étage de Kain. De là-haut, on peut alors profiter du panorama dans un demi silence. Un milliard de lucioles danse sous ses yeux, un horizon de feux follets percé de trous noirs sur lesquels la lune n’a aucune prise.

Lorsque la première portion de ville est subitement plongée dans les ténèbres, Kain croit d’abord à une altération de sa vision due à l’alcool. Mais quand le reste de Manhattan, les premiers pans du New Jersey et les rives de New York sont successivement immergés dans un abîme de glace noire, il se redresse d’un geste vif et se fiche devant la baie vitrée pour mieux apprécier la situation. Il n’a jamais vu ce genre de phénomène, du moins, pas à une telle échelle.

— C’est ainsi que je préfère le monde : éteint.

La voix…

Cette voix, parmi des milliers d'autres il la reconnaitrait. Il n'ose pas se retourner. Pas besoin, il sent déjà le pincement du froid envelopper tout son corps, les vapeurs mordorées embaumant le salon. C'est toujours comme ça, il passe sans prévenir. Peu importe l'heure ou le lieu, il module l'environnement à sa guise et entre en scène.

Kain ne bouge plus.

— Manhattan… Pourquoi choisis-tu toujours des endroits sans charme pour réfléchir ?

Le baryton se déplace dans son dos, flâne sur le parquet brun.

— Edward ? Je te parle… la moindre des politesses serait de me proposer un verre de Scotch, non ?

— Que… que voulez-vous ? bredouille l'antiquaire tout en fixant la nuit dehors.

Le reflet du visiteur s'imprime sur la baie vitrée, Kain ose y égarer un œil. La silhouette n'a pas changée depuis tout ce temps. Toujours cette beauté glaciale, ces traits androgynes, encadrés de chaque coté par une rivière de cheveux aussi sombres que le reste. Seul le costume évolue avec l'époque. Ce soir, la créature a opté pour un trois pièces en velours d'ombre.

— Je viens prendre de tes nouvelles, et pour ma quatrième visite en trois-cent-cinquante ans, je suis contraint d'admettre que je n'ai pas misé sur le bon cheval.

— Que croyez-vous, nom d'un chien ? Que je peux briser une icône vieille de deux mille ans en claquant des doigts ?

— Je ne crois rien. Je constate. À chaque siècle tu changes d'identité, tu te déguises. Toujours sans résultat…

Le démon vient se poster à coté de lui pour partager le tableau de la cité aux lumières mortes.

— Je suis sur une piste sérieuse…

— C’est une phrase que j’ai déjà entendue. Veux-tu que je retrace la chronologie des trois derniers siècles, Edward ?

Kain sent les crocs de l’Enfer se refermer sur lui à mesure que les secondes défilent. Cette visite a une saveur particulière, quelque chose qui sonne comme un adieu. Il s’envoie une rasade de Glenlivet sans quitter l’horizon des yeux.

— C’est inutile, je vous assure que…

— 1753. Ton *Traité théorique du Christ charnel* sous le bras, tu pars pour l’Allemagne afin de collaborer avec le philosophe Hermann Samuel Reimarus, entame le visiteur en se décollant de la baie vitrée pour retourner rôder dans la suite.

De tout son flegme, il laisse se balader ses doigts sur la surface lisse d’un meuble, les aspérités d’une peinture à l’huile, puis poursuit :

— Ensemble, vous compulsez vos recherches sur le prophète et publiez un brûlot intitulé *L'Objectif de Jésus et de ses disciples*. L’ouvrage ne mène à rien, si ce n’est proposer une image de Jésus distincte de celle des évangiles. Une initiative qui n’aura qu’un effet en demi-ton, d’autant plus que ton nom n’apparaît nulle part. Reimarus peut te dire merci. Bref… tu parcours les décennies suivantes en baroudant de pays en terres lointaines, dans l’espoir de recueillir d’éventuels écrits, de providentiels témoignages qui te mettraient sur la voie. Encore une fois : rien, nada, que dalle !

« Nous sommes en 1830, lorsque tu pressens la naissance d’un nouveau courant de pensée. En Allemagne, des bataillons d’intellectuels s’attèlent à reprendre les livres d’histoire pour vérifier leur véracité. Ils dissèquent, étudient et vérifient les récits avec une rigueur sans précédent pour en servir une version nouvelle, nourrissant ainsi des armées d’ignorants affamés de connaissance. Ils mettent à mal l’obscurantisme qui règne sur le savoir de

l’époque, puis réécrivent ce qui doit l’être. Leur méthode est infaillible, et elle l’est tout autant lorsqu’ils décident de s’attaquer à la Bible… »

— Je sais tout cela, coupa Kain, un brin désabusé. Que cherchez-vous au juste ?

Le démon poursuit sa promenade dans la chambre, élevant légèrement la voix pour couvrir la distance qui le sépare du salon. L’antiquaire se rassoit dans le canapé d’angle. Il ne tient plus debout, comme si une force invisible pesait de tout son poids sur ses épaules. Il commence à avoir chaud. Très chaud. Si bien qu’il doit rapidement faire tomber sa veste. La voix ne faiblit pas. Elle se transforme, s’aggrave :

— Rome est ébranlé et riposte en mettant en place une commission chargée de contrer ces allégations blasphématoires. Le Mouvement Catholique Moderniste voit le jour. On forme à tours de bras des bancs de clercs aux méthodes allemandes. La rigueur, l’obsession du détail. Trouver la faille pour briser la calomnie, c’est *ça*, la nouvelle lubie du Vatican. Et c’est là que tu interviens. Avec tes connaissances sur le sujet et ton identité fraichement tronquée, on ne peut que te placer à la tête de cette armée d’ecclésiastiques fiévreux. Tu prends alors les commandes de la cellule de recherche sous le nom de Monseigneur Tarques, ancien prêtre de campagne français titulaire d’un doctorat en anthropologie religieuse décroché à la Sorbonne. Mon cul !

« Avec l’aide de tes petites mains et du matériel que le Vatican met à ta disposition, vous décortiquez les lignes du Nouveau Testament, l’Ancien n’ayant qu’une moindre importance à tes yeux. Ton but à *toi*, Eddy, va à l’encontre de l’autorité chrétienne, et en fouillant dans les textes tu jubiles. Rien ne tient debout ! Les dates, les personnages et les liens qui les rattachent… la Bible est un véritable château de cartes ! *Les Noces de Cana*

est ton passage de prédilection, tu t'en sers même pour argumenter les bases de ta théorie... »

— J'y étais presque ! J'avais trouvé la faille dans les textes, râle Kain, de plus en plus pâle. Rien de tout cela n'aurait dû tomber entre les mains des ces…

— Cardinaux ?

Les pas du démon résonnent de nouveau sur le parquet. Il rejoint Kain au salon avec empressement. L'élan de la colère.

— Tu les as soulevés, Edward ! vocifère-t-il, debout face à son damné. Tu as soulevé l'armée que tu conduisais ! Pourquoi ?

— Je n'avais plus le choix ! Si les archevêques m'avaient tenu pour seul responsable de ces découvertes, je n'aurai pas pu échapper une deuxième fois à leur milice ! répond-il en toussant.

— Alors tu as incité tes hommes à se retourner contre le pouvoir suprême ! « L'union fait la force », c'était ça ton idée ? Pfft… excommuniés, toi et tes sbires ! Ils se sont débarrassés de vous comme vous le méritiez ! Tu avais pourtant la chance d'avoir intégré le sein des saints ! Une opportunité qui m'aurait certainement évité de perdre deux siècles de plus !

— Je pensais qu'en faisant d'eux des insurgés de la foi, Rome cèderait du terrain et admettrait l'inavouable !

Le démon éclata de rire. Un rire ouvert et franc.

— Quoi… allez, dis-moi franchement, Eddy, tu croyais que le Pape se pointerait avec un chapeau de bouffon et dirait : « Oui, c'est vrai, Jésus Christ est un imposteur ! Un rebelle qui ne doit sa place qu'à la légende qu'on a bien voulu lui tricoter ! »

La vision de Kain se floute, de large tâches sombres dansent devant lui. Pour le peu qu'il distingue encore, le paysage vire à la fresque

cauchemardesque. Les murs, les meubles et le sol se minéralisent, le parfum d'ambiance de l'hôtel s'empèse de souffre. Mélange de mort, de cendre et de métal brûlant. Au fond, tout au fond, des hurlements de douleurs lui vrillent la raison.

— T'es un looser, Markham, et je t'épargne le vingtième siècle !

La voix n'est plus une voix, c'est un râle bestial. Langage venu des viscères du monde. Le démon a changé d'allure, il évolue sur une sorte d'iceberg de roche qui baigne dans un lac de lave en fusion. Son corps est nu. Son sexe pend entre ses jambes décharnées comme un supplicié au bout d'une corde. Un amalgame de lambeaux de chair cousus les uns aux autres sans ordre apparent lui sert de visage. Monstrueux aspect duquel se dégage une force sans limite. Un concentré d'énergie négative.

Des succubes cornues dansent autour de lui, lascives, aussi excitantes que repoussantes. L'une d'entre elles fait un bond pour rejoindre Kain sur son iceberg noir. Elle se met à le lécher, une langue de feu qui entaille son corps à chaque passage.

— Tu m'as volé ! poursuit le Porteur de lumière.

Son timbre se déforme, change de fréquence à la manière d'un transistor affolé.

— Tu t'es joué de l'Enfer tout entier ! Regarde dans quel état tu me mets !

Les rives du lacs s'ébrèchent, s'ouvrent sur le néant pour laisser sortir de longues stalagmites sur lesquelles sont embrochés toutes sortes de créatures encore vivantes. Un véritable champ de chair et de gémissements. Pandémonium et son parterre de fleurs abject. Ignoble parmi l'ignoble.

Kain suffoque de douleur, d'effroi. Son costume n'est plus qu'un patchwork de guenilles souillé.

— Tu vas te soumettre pour alléger ma colère ! Ta viande servira à nourrir les chiens du dessous et ton âme, ta miséreuse portion de

conscience, ira flétrir dans les sous-sols du Royaume !

— J’ai... j’ai le sang de la lignée... halète l’antiquaire à l’aide de ses dernières forces. Je suis sur le point d’honorer notre marché...

La succube à la langue de feu entame son entrejambe lorsqu’une force invisible l’en décroche. Elle prend de la hauteur, se débat quelques instant dans une danse improbable, puis est précipitée dans le lac en fusion. Ses hurlements se noient avec elle dans le bouillon luminescent, tandis que le démon rejoint Kain en planant à fleur de lave.

De près, sa peau morte est plus horrible encore. Elle suinte une lymphe puante, empoisonnée. Il approche son crâne chauve du visage de son visiteur, une ombre de surprise se lit dans ses yeux noirs.

— Le sang ?

Dernière chance

— Je t’écoute, fait le démon en costume de velours installé sur l’accoudoir du canapé.

Kain a le souffle court, il balaye du regard sa suite du Marble Castel. La baie vitrée : Manhattan et ses alentours ne sont toujours pas sortis des ténèbres. Il est trempé de sueur et un fond de whisky bouillonne dans le fond de son verre, sur la table basse.

— Quoi ? Tu as vu un fantôme, Eddy ? s’enquit l’étalon diaphane en dévoilant une rangée de dents impeccable.

Un avertissement, voilà ce qu’il vient de vivre. Il tourne vers le démon un regard mêlé de rage et de crainte. Mais c’est avant tout envers lui-même qu’il vomit des litres de rancœur. Il s’en veut d’avoir conclu ce pacte démentiel. Qu’avait-il cru ce soir d’hiver 1727 ? Qu’un contrat passé avec le Diable se ferait sans concession ? La mort, même douloureuse, aurait été

une solution presque délectable s’il s’était laissé conduire par l’Inquisition… toutes leurs lames, tous leurs tisons ne valaient pas ce gouffre immonde.

— Après des années de recherches, j’ai découvert l’existence d’une abbaye cistercienne en Antarctique, reprend Kain en cherchant sa boîte à cigares. En 2042 je me suis lancé sur les traces de l’édifice et je l’ai trouvé, caché sur les hauteurs du massif Vinson. L’Église m’a alors révélé sa véritable nature : un ordre sans scrupule, sans loi ni limite. Là, dissimulée dans le poitrail de la montagne, se perpétuait la Lignée. Soboles Sanctus. Des calices vivants que les cisterciens s’évertuaient à faire survivre dans d’atroces conditions.

Un silence. Kain revit cet épisode de sa vie. Il revoit les faciès pétris de peur des descendants. Leur mise infâme et leur parfum mortel.

— J’ai réussi à faire sortir une femme de cet endroit.

Il se sert un barreau brun, cherche son briquet, mais déjà un foyer se met à crépiter au bout. Il jette un œil en direction du démon qui recrache une bouffée bleutée dans l’air stagnant de la pièce.

— Elle portait des jumeaux. Une nouvelle génération de descendants qui s’apprêtait à mener une existence d’ombre et de douleur. La mère est morte alors que nous essayions de rejoindre le campement, à quelques de jours de marche. Malgré l’isolement, j’ai réussi à contacter les secours qui sont arrivés cinq heures plus tard. Entre temps, j’avais extrait les nourrissons du corps, avant qu’ils meurent.

— Bel élan de bravoure. Viens-en aux faits, tu veux ?

L’antiquaire se rassoit, le regard vide.

— Par la suite, je me suis arrangé pour obtenir la garde des deux frères, puis je les ai placés dans des familles de confiance. Je les suivais de loin, et sans ciller ils prenaient la route que je leur ouvrais à distance. Ils ne m’ont

jamais vu. Du moins, l'un d'eux me côtoie chaque jour mais ignore totalement qui je suis pour lui. Alors qu'ils n'avaient que douze ans, j'ai fait la connaissance d'un homme qui a bouleversé tous mes plans : William Demville. Tout s'est accéléré. Avec lui j'ai…

— Je sais qui tu es aujourd'hui, Edward. Inutile de t'étaler sur le sujet. Donc, si je comprends bien, tu as l'intention de les envoyer directement à l'époque qui nous intéresse, afin qu'ils enquêtent sur le Christ et son évangile grotesque ? Bien…

Le démon se relève, une moue d'approbation sur le visage, puis scrute Kain en coin.

— Et après ?

— Les biographes ramènent avec eux chaque détail de leur voyage dans une puce de stockage numérique. Il me suffira d'en analyser le contenu pour connaître la vérité et, peut-être, l'emplacement du manuscrit. Avant leur départ, je les mettrai au courant de ce qu'ils devront chercher là-bas, sans m'étendre sur le sujet, évidemment. Pour le sang de la lignée, je n'aurai qu'à prélever un échantillon sur l'un d'eux.

Le démon s'approche de l'antiquaire ancré à son fauteuil. Il le toise un instant, sans rien ajouter, puis lui ôte le cigare de la bouche pour en tirer une longue bouffée ardente. Son visage s'illumine dans la pénombre de la suite.

— Ton schéma n'est qu'une suite de suppositions, c'est aussi bancal que la Bible. Tu y crois ? Je veux dire, tu penses vraiment pouvoir sauver ton âme avec un plan pareil ?

— Oui, cette fois j'ai pensé à tout, réplique Kain, sentant que la réponse qu'il sert au démon n'a pas l'effet escompté. Je suis confiant, en revanche il reste un obstacle à franchir : le Vatican. Le consistoire qui devra donner son aval risque de s'opposer fermement à ce projet de biographie…

— Ce que pensera le Vatican, je m’en cogne. Je te laisse dix ans. Mais entre nous, glisse-t-il en s’approchant de Kain jusqu’à ce que leurs haleines se mêlent, je connais déjà la fin de l’histoire. Je vais être obligé de tout reprendre à zéro, de retrouver un équipier, un vrai, et rabâcher ce que j’ai déjà fait avec toi !

Il se redresse et, d’une pichenette, jette le cigare à moitié consumé sur le tapis du salon.

— Tu ne peux pas savoir comme ça me rend fou d’avoir perdu toutes ces années ! Pendant ce temps le p’tit Jésus danse sur sa croix et se fout bien de ma gueule ! Et avec ça, c’est *moi* le Malin, l’Ange déchu ! Tu piges ?

Kain distingue pour la première fois la face humaine de la créature. Il y a quelque chose de touchant dans cette manière de faire, une forme d’impatience enfantine mêlée à une rage monstrueuse. Paradoxalement, c’est le premier visage qui le terrifie le plus. L’enfant, lui, agit par pulsion.

— Mais, dix ans… j’ai besoin de plus de…

— Dix ans ! Ensuite, tu iras rassasier mes chiens.

À l’instant précis où Très-bas passe le seuil de la suite, le courant électrique repart à l’assaut de l’horizon. Un milliard de lucioles synthétiques se remettent à danser dans les ténèbres, à tronquer la nuit. Puis le tapis du salon prend feu.

Signale de départ du grand compte à rebours.

Dix ans…

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

OceanofPDF.com

26

« Messire Belzébuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël ! »
Arthur Rimbaud (Le bal des pendus)

World SPARC. Jeudi 2 Mars 2075

Fortunée Presham. Presham avec un H après le S.

— Connais pas.

— Évidemment que vous ne connaissez pas ! J’ai jamais mis un pied dans votre bled !

Elle bouillait. Trois fois qu’il lui demandait son nom, vingt minutes qu’elle battait de la semelle devant les grilles du SPARC. 34° à l’ombre, un soleil de plomb. Le gardien, un gros asiatique aux mèches grasses, survolait un magazine people, installé dans sa cabine climatisée. Des miettes de sandwich étaient coincées dans le pli de son menton.

— Alors ? reprit la rousse.

— Alors quoi ? Je vous ai dit que Vanda ne rentre de…

— Pause déjeuner que dans vingt minutes ! Je sais ! Et ça fait vingt minutes et trois Lucky Strike que je grille en plein cagnard, mon pote. Je suis persuadé que ta Vanda chérie est à son poste, alors quand je dis « alors ? », ça veut dire « qu’est ce que t’attends pour lui passer le message ? »

Le pourceau fronça les sourcils derrière sa vitre pare-balle. Un gros bébé contrarié. Presham se demanda comment un tel énergumène pouvait occuper ce poste. Certainement pour humaniser l’accueil, à l’origine.

Objectivement, il ne faisait que compléter l’armada d’yeux mécaniques qui surveillait l’entrée du centre. En moins performant.

Il composa mentalement le numéro de l’accueil. Silence.

Coup d’œil sur les seins de la rousse qui cuisait dehors.

— Ah ! Vanda ! J’ai une demoiselle à la grille. Elle insiste pour voir Monsieur Kain. Elle s’appelle… c’est quoi vot’ nom déjà ?

Presham se répéta une énième fois, giflant son nouveau copain du regard. Il échangea encore quelques mots avec son interlocutrice puis raccrocha.

— Vanda dit qu’aucun rendez-vous n’est inscrit à ce nom-là dans le planning de Monsieur Kain.

Une miette tomba de son menton.

Décidemment, le plus difficile n’avait pas été de se former au voyage temporel. Ni même le voyage en lui-même. La prime que Kain avait payée d’avance valait bien ce moment d’anthologie. Elle rêva un instant d’aller se terrer dans sa guimbarde de location parquée sur le bas-côté, mais la clim avait rendu l’âme sur la route. Enfermée dehors…

Nouvelle Lucky Strike.

— Écoute…

Elle jeta un œil sur le badge du mangeur de sandwichs. Illisible.

— Coddy… mon prénom c’est Coddy.

— Écoute, Coddy. Tu vas passer un message à Vanda, qui va le passer à son tour à Monsieur Kain. Ok ?

— Dites toujours…

Il replongea la tête dans les pages glacées du magazine, tandis que Fortunée lui livrait son vatout pour passer les portes. Il soupira, coupa le micro qui permettait à Presham d’entendre sa voix et rappela l’accueil.

— Vanda ? Encore Coddy. La nana me tient la jambe. Il faut que tu passes un message à Kain de sa part. Elle est persuadée qu'avec ça on va lui ouvrir.

Il gloussa.

Nouveau coup d'œil sur le décolleté trempé de sueur.

— Le message c'est : « Edward Markham. »

***

Toc-toc-toc.

— Entrez.

La voix percuta la mémoire de Fortunée. Le même timbre. Sec. Impérieux. Mais avec une nuance presque indécelable : la peur. Elle poussa le gros battant brun et passa la tête dans l'embrasure de la porte, laissant son corps pris dans l'étau des bustes noirs de Gengis Khan et de William Demville.

Panorama froid. Ordre et rigueur.

Kain était assis dans un petit canapé en cuir, à proximité d'un buffet aux lignes épurées. Comme le reste. Derrière l'énorme bureau couleur de cendre, le mur-écran diffusait les images d'un paysage en double-teinte : le vert éclatant des Highlands, le gris déprimant de leur ciel. Tout à droite, un manoir victorien essuyait des bourrasques de bruine.

— Le Dunrobin Castel ! fit-elle pour briser le silence. Golspie est un vrai petit coin de paradis ! Les bières écossaises sont…

— Bien moins bonnes que le whisky local. Je le sais pour y être né. Vous êtes ?

Elle pénétra entièrement dans l'antre. Des odeurs de cigare froid et de spiritueux se mêlaient à un parfum de cuir noble et de cire à bois.

Il la dévisagea de pied en tête. Shorty en jean délavé, débardeur auréolé de sel, peau halée. Cheveux en plein incendie. Elle était excitante. Enivrante.

— C'est un peu long à expliquer. Disons que, dans le futur, en 2079, j'ai été votre dernière carte. Du moins, c'est ce que vous m'avez fait comprendre.

Elle prit place sur le fauteuil d'en face sans qu'il ne lui propose.

— « Ma dernière carte ? » Si peu ?

— On va faire court : j'ai deux-trois trucs qui vous appartiennent. Vous les prenez et je fais demi-tour. Ok ?

Kain se leva et alla se servir un verre d'ambre, tandis que Presham débouclait les bretelles de son sac à dos.

— Glenlivet ? proposa t-il.

— N'importe quoi, du moment que c'est glacial.

Il posa son verre et se dirigea vers le petit salon privé.

— Des… « trucs » qui m'appartiennent ? Vous vouliez peut-être dire : qui m'appartiendront ?

— Ne jouez pas sur les mots, Edgar.

Il revint avec un grand verre de soda rouge. Des glaçons tintaient à chacun de ses pas. Lorsqu'il se rassit, après avoir servi son invitée surprise et récupéré son verre sur le buffet, il constata que trois objets avaient fait leur apparition sur la table basse. Presham terminait d'ôter le pendentif en métal qu'elle portait autour du cou depuis son arrivée la veille.

Elle le posa sur la table.

— Les fameux trucs, fit-elle en pointant le tout d'un coup de menton.

Kain conserva le silence. Ses yeux étaient rivés sur le petit fatras, ne sachant si cette fille était folle ou simplement honnête. Il l'avait laissée entrer sous prétexte qu'elle connaissait son nom de baptême. Comment

pouvait-elle détenir une telle information ? Et, d'après elle, il l'avait lui-même missionnée en 2079 pour qu'elle vienne lui remettre ses propres effets. 2079… l'année dont la simple prononciation faisait grimper en lui une déferlante d'adrénaline brûlante. Il revoyait sans mal le visage du démon. Sa bouche se tordre lorsqu'il avait prononcé son avertissement : « Dix ans. Ensuite, tu iras rassasier mes chiens ».

— La lettre, reprit-elle en désignant l'enveloppe cachetée, est écrite de votre propre main. Pour le reste, ici, ce sont des coordonnées GPS que j'ai faites graver sur une plaque en métal. Là, une poche de liquide. Ne me demandez pas ce qu'elle contient, je n'en sais rien.

Kain restait muet, perdu dans ses pensées.

— Hé-ho ! Z'avez du mal à digérer votre Glenli-machin-chose ?

Il attrapa l'enveloppe et la décacheta. Après avoir porté le papier à ses narines, il le déplia. Presham se releva, rafraichie, pimpante. Mission accomplie.

— Restez assise ! Vous voulez bien ?

Elle fronça les sourcils. Ses yeux noirs se voilèrent.

— Non, je dois y aller. D'autant plus que…

— J'ai dit *assise* ! Vous tomberez de moins haut.

Deux secondes s'écoulèrent. Elle s'écroula dans le fauteuil comme un bouffon désossé. Yeux mi-clos. Bouche ouverte.

Black-out.

Elle était enivrante, excitante. Mais tellement naïve.

***

Jeudi 17 août 2079

Edward,

Je le sais. La première chose que tu as faite en ouvrant cette enveloppe a été de porter le courrier à ton nez. Bon point pour moi, il porte la même odeur que le bloc de papier à lettre rangé dans le tiroir de droite de ton bureau. Ce parfum, c'est celui du papier paille et de l'encre Herbin que tu fais venir de France depuis toujours. Une petite manie.

Ensuite, ce qui t'a sauté aux yeux, ce sont les caractères de mon écriture. Logique implacable : ces mots sont écrits de ta main. Les lignes souples, les lettrines placées à chaque début de paragraphe. Ta marque de fabrique.

Ce courrier est bien le tien, Edward, même si quatre ans te séparent de sa rédaction. À moi, maintenant, de t'en révéler l'objet.

19 janvier 1727. Tu te souviens de cette nuit pluvieuse. Tu t'en rappelles comme si c'était il y a une heure, car tu n'as jamais digéré l'erreur que tu as faite ce soir-là. Depuis, des siècles se sont écoulés, et durant tout ce temps tu n'as fait que chercher des réponses. Tu es mort un millier de fois, un millier de fois tu as refait surface. Usé, agonisant, mais toujours aussi affamé. Jusqu'à ce jour de 2077 où tu as pris les choses en main, risquant tout ce que tu avais bâti pour mettre fin au calvaire.

Mark Allenster, ton protégé, est allé biographier le Christ. Tu as tout financé, tout organisé. Il en est revenu, mais un attentat perpétré par une branche fanatique de l'Église catholique a anéanti des années de travail. Énième échec. Mais celui-ci n'a fait que décupler ta rage. Tu t'es gonflé d'orgueil, de haine. Tu as renié ton entourage pour mieux te fondre dans les ténèbres de l'obstination et, dans la pénombre, tu as tout remis à plat. Tu as manipulé, corrompu, dirigé sans aucun scrupule jusque dans les hautes sphères du monde. Il se sont tous courbés face à toi, à ton influence. Même le Vatican, sans le savoir, a servi ta cause.

Ce fut au tour de Vincent de partir sur les traces du Christ. Lui, est revenu. Il t'a offert la localisation du manuscrit et le sang te permettant d'y accéder. Seulement, à force de manipuler, l'étau s'est resserré contre toi. Contre moi.

Aujourd'hui, le vent tourne. C'est pour cela que j'ai fait appel aux services de Fortunée, la jeune femme qui vient de te remettre ce courrier.

Avec l'enveloppe, tu trouveras deux poches de sang (celui de Vincent) et une plaque métallique sur laquelle sont gravées les coordonnées GPS du sanctuaire. La cache présumée du manuscrit. Si tout se passe comme prévu, je m'y rendrai dans deux jours. Dans deux jours, je tiendrai entre les mains ce que je cherche depuis près de quatre siècles.

Je vais mourir et tu devras prendre le relai, avant que tout cela n'arrive. Ne cherche pas à savoir ce qui m'attend.

Réécris notre destin et sauve-nous de la damnation.

Edward Markham.

***

Tonalité. Une voix de baryton décrocha. Image d'un homme en blouse blanche déambulant dans des couloirs aseptisés.

— Docteur Graham ? Edgar Kain.

Le directeur du SPARC était assis sur le coin de la table-écran, dans le salon privé. Le corps de Presham était étendu sur le canapé. Il l'avait traînée jusque là après qu'elle ait perdu connaissance.

— J'ai un service à vous demander. Non, rien de grave. Il ne s'agit pas de moi, à vrai dire. D'ailleurs, je me suis rarement senti aussi bien. Bref, j'ai besoin de savoir si vous auriez une place au bloc dans l'après-midi…

pour une démémorisation. Évidemment, Docteur, j’ai conscience du risque que vous prenez. Trente-mille, comme la dernière fois, ça vous va ?

OceanofPDF.com

27

Demville, 36, rue Doha Braxton. 14 janvier 2077

Douces. Les ombres nocturnes baignaient dans une onde tiède. Le monde dormait. L'univers dormait.

Un chien sauvage traversa la rue. Bruit d'une poubelle que l'on renverse. Aboiements. Bruissement d'un arbre caressé par la brise. Plus rien.

Biiiip-biiiip-biiiip-biiiip-b…

D'un coup de paume, Mark Allenster étrangla la sonnerie de son bipper, envoyant la lampe de chevet rejoindre le parquet dans un fracas métallique. Lydia se retourna, marmonna quelques chose d'incompréhensible, puis se rendormit.

Yeux englués de sommeil, il tenta de fixer les caractères lumineux du réveil…

1h34.

Il y avait tout intérêt à ce que ce soit important, voire vital. Les nuits complètes se faisaient rares depuis quelques temps. Il attrapa le biper et déchiffra le message qui défilait sur le petit écran.

- Alerte intrusion / Mouvements / Territoire 62 -

La chambre de voyage…

Ces empotés de techniciens avaient dû pénétrer dans la zone sans désarmer les alarmes. Une fois de plus. Il sentait déjà la colère grimper. Il se redressa, calla un oreiller dans son dos et posa le bipper sur son abdomen.

Un clic sur le dessus et un petit écran holographique se déploya en silence. Quatre vues de la salle prises par les caméras de surveillance.

Bordel de Dieu !

Il saisit l'appareil, se dégagea des draps pour s'assoir sur le rebord du lit et frictionna son visage engourdi. Lydia grommela de nouveau et ramena la couette vers elle. Mark lui caressa l'épaule pour s'excuser, puis reporta son regard sur l'énormité de ce qu'il voyait : une capsule de voyage trônait à l'emplacement de la machine habituelle. Un autre modèle.

Putain de bordel de Dieu !

Il se leva, attrapa ses affaires de la veille qui gisaient sur une chaise et fourra le bipper dans sa poche.

— C'est quoi ce foutoir ? Tu vas réveiller Sam !

Il fit le tour du lit pour rejoindre sa femme et s'accroupit à sa hauteur.

— Rien, encore un problème avec les alarmes. Je dois me rendre sur place. Dans une heure, je suis de retour. Promis.

Le temps de descendre et de sauter dans son Ssangyong tout-terrain, Mark faisait déjà hurler les 320 chevaux de la bête à l'angle de D.B. Street. Il n'arrivait pas à y croire, un *autre* modèle de capsule ! Sur la route, il se connecta au serveur de sécurité. Un nouvel écran se déploya sur le tableau de bord, éclaboussant l'habitacle de sa lumière synthétique. Un coup d'œil sur la machine qui n'avait pas bougé. Pas n'importe quel modèle, en fait. Il s'agissait du prototype à l'étude dans les bureaux du SPARC. Tous les deux ans environ, une mise à jour des time travelers était pensée. On procédait à certaines modifications, parfois propres au système, donc invisibles. D'autre fois, ces améliorations étaient légèrement perceptibles. Pour celle-ci, la nouveauté résidait dans la suppression du cerclage en acier qui ceignait la sphère. Cette capsule n'était pas celle qu'il avait laissée la veille au soir en quittant les locaux.

Il écrasa la pédale d'accélération au maximum. Hors de question de laisser le pilote automatique le traîner jusqu'au centre. Il devait faire vite, il ne serait pas seul à se rendre sur place. Un appel retentit dans son esprit.

La tête de Kenny Carter lui apparu. Le responsable de la sécurité du SPARC. Un bulldog grisonnant, avec la bave en moins. Quoique...

— Allenster, j'écoute.

— Mark, t'as reçu le message ?

— C'est une vraie question ?

— Ok. Je suis en route. Mes agents sont déjà devant les portes du 62. Ils attendent mon appel.

— Ils ne font rien, compris ? Je veux que tes gars gardent l'entrée, mais personne n'entre.

— Mark, je suis le…

— Chef de la sécurité ? Je sais. Alors pourquoi tu m'appelles, vieux ?

La bouille de Carter se froissa. Lui aussi conduisait. Son image était sombre et absorbait la lumière à chaque fois qu'il traversait le halo d'un réverbère.

— T'as vu ce que j'ai vu ? questionna le bulldog.

— T'es au courant pour le cerclage ? Je pensais que ce genre d'info ne filtrait pas des bureaux de recherche.

— On s'en tape de ce que je sais, Mark ! Cette capsule vient probablement d'une autre époque et on ignore ce qu'elle contient. Alors, s'il te plait, ne complique pas les choses. Tu connais la procédure.

Allenster étouffa un rire, regard rivé sur la nuit.

— Je réitère : pourquoi m'appelles-tu ?

— T'es le directeur du SPARC, non ?

— Bonne réponse. Alors si l'un de tes uniformes franchi les portes du 62, demain tu seras juste le chef de tes couilles. Reçu ?

— Reçu, ouais… mais laisse-moi te dire un truc, Allenster : Kain était peut-être moins « fun » que toi, mais avec lui ça filait droit.

— Laisse tomber, Carter, t'es pas en mesure de juger. On se retrouve devant les portes *fermées*.

***

Montalescot ouvrit les yeux sur la pénombre bleutée de la machine.

Douleur.

Une lame invisible lui lacérait le mollet à l'endroit où l'éclat de métal s'était fiché. Il réprima un râle, souffla, puis entra en contact avec son environnement. Ijaya se tenait penchée au dessus de lui, attendant son réveil. Ses cheveux n'étaient plus qu'une jungle obscure. Ses yeux, deux grands puits sans fond. Son sourire…

Seigneur ! Son sourire !

— Bienvenue en 2077, fit-elle d'une voix outrageusement douce.

Vincent s'y accrocha autant que possible. Son timbre, son accent trempé de soleil. Elle était là, avec lui. Il ne voulait plus la perdre.

— Tout va bien ? demanda t-il en se redressant. Pas de douleur ? Rien ?

— On vient de passer deux ans ensemble, alors tout va bien, oui.

Il esquissa un sourire et examina les cadrans lumineux de l'appareil. Le voyage s'était déroulé dans de bonnes conditions. La date était correcte, le choc métabolique n'avait pas fait de dégât. R.A.S.

— Vous avez mis plus de deux heures à émerger, remarqua-t-elle. Je n'ai pas l'impression que qui que ce soit ait remarqué notre présence.

— Impossible. Le moindre mouvement d'air est signalé. Nous sommes dans un cerveau de béton bourré de capteurs. Je vous parie un dîner qu'une poignée d'agents attend juste derrière.

Sa main survola le tableau de bord et s’attarda sur quelques commutateurs. Il coupait les fonctions vitales de la sphère.

— Un dîner ?

— Ouais. Avec une table, des couverts, de la musique… un dîner, quoi.

Il termina ses manipulations et se tourna vers elle.

— On va sortir. Pas de mouvement brusque. On vous pose une question : vous acquiescez. C’est bon ?

Il ne la laissa pas enchainer et actionna l’ouverture de la porte.

Souffle de décompression.

Rai de lumière agressif.

Une paire de pieds.

Des jambes, un buste de quaterback.

Un visage aux yeux marbrés de gris, aux traits forgés dans l’acier. Cheveux raz, mâchoire verrouillée.

Mark et sa gueule d’amour.

Leurs regards se croisèrent, d’abord sans se percuter. Juste avant la collision. L’explosion.

Le cœur de Vincent s’emballa. Afflux d’adrénaline dans chaque parcelle de son corps.

— Vincent ?

Allenster recula d’un pas sans le vouloir, tandis que le biographe ne put s’empêcher de sourire. Plus de deux ans qu’il n’avait pas vu son ami. Il avait fait son deuil. Il l’avait enterré, vécu avec des souvenirs, des promesses d’un jour prochain où ils se retrouveraient dans un monde meilleur. Et finalement, tout basculait à nouveau. Mark était devant lui, il allait pouvoir le dissuader de partir pour Jérusalem, ce putain de projet Yeshua. Tout s’enchainerait différemment. Lydia et Sam allaient eux aussi bifurquer sur la route du destin.

Vincent sortit de la capsule en balayant la salle du regard. Allenster était seul, égaré dans la lumière clinique qui s'infiltrait dans chaque ride de son visage. Muet, avec seulement la force d'examiner son ami de pied-en-tête. Sa mise, ses plaies. Il ressemblait à un viking après l'assaut d'une citadelle ennemie.

— Je te croyais en France… Et c'est quoi ces blessures ? demanda Mark dont la logique flanchait.

Ijaya s'extirpa à son tour de l'appareil, prenant soin de réajuster sa blouse miteuse dans un geste plein de bonne volonté.

— Je suis heureux de te voir, répondit le biographe.

Les émotions le submergeaient. Il occultait le contexte, la singularité de la situation.

— Heureux de me voir ? Tu te fous de ma gueule ? Ça fait des mois que je suis sans nouvelle de toi ! Et d'où viens-tu avec cette machine ?

Vincent réfléchi une seconde pour trouver les mots justes.

— Écoute, je sais que tout ça peut te paraître étrange, mais je suis bien en France à l'heure qu'il est. Enfin, si tu le dis. Bref, je ne suis pas le Vincent que tu crois, essaya-t-il, empêtré dans la complexité des faits.

Mark attendait la suite.

— Je suis de 2079 et j'ai…

— Quoi ? T'as emprunté une capsule en dehors d'un projet ? Tu sais ce que tu risques ?

— Si tu voulais bien m'expliquer ce que tu fous là, à la place de Kain, je pourrai t'éclairer, coupa le biographe, vexé par la véhémence de son ami.

Mark céda une seconde avant de reprendre.

— Qui est…

— Ijaya, fit la jeune femme pour devancer la question.

Il serra la main qu'elle lui tendait.

— Ok. Je pense qu'une tasse de café et une bonne douche seraient providentielles. Suivez-moi.

Vincent referma la capsule derrière lui avant d'emboîter le pas à Mark. Ijaya lui lança un regard interrogateur mais il n'avait pas de réponse. Ils passèrent les portes et furent accueillis par une poignée d'agents de sécurité. Au milieu, Kenny Carter semblait grogner.

— J'ai la situation bien en main, lança Mark à son attention. Vous pouvez rentrer chez vous, tout va bien.

— C'est une farce ? rétorqua le bulldog. Tu crois que le conseil de sécurité va s'assoir sur tes explications ? Tu rêves, Allenster !

— On en a déjà parlé…

— Ok, Ok. Après tout, c'est toi le boss ici. Tu pourrais aussi proposer l'ouverture d'un bar à putes pour tous ceux qui transitent par le SPARC !

— Kenny…

— Allez, les gars, on remballe, fit Carter en dévisageant Vincent l'air de dire : « Toi, je te connais. »

Le groupe se replia vers la sortie. Mark resta un instant planté devant l'entrée du 62, penseur.

— « C'est toi le boss ici… » C'est bien ce que je viens d'entendre ? questionna le biographe.

— On n'avait pas parlé d'un café ? intervint Ijaya.

***

Ils pénétrèrent dans le bureau, celui du maître des lieux. Le parfum de cire et de cigare, si commun à l'endroit, avait laissé place à quelque chose de plus frais, de moins stricte. Une vibration d'agrume, de bois et d'exotisme. Le parfum de Mark. Ijaya et Vincent prirent place dans les

canapés face au bureau. Le biographe posa sa jambe blessée sur la table basse pour en examiner la plaie. Allenster ne posa pas de question et se contenta d'aller chercher une trousse de secours qu'il posa devant la jeune femme.

— Je vous laisse faire.

Il prépara des cafés et vint s'assoir à coté de Montalescot.

— Alors, mon *ami*, reprit le directeur du SPARC, on fait quoi, maintenant ? T'as vraiment le don de me foutre dans la merde.

— Précise… j'ai du mal à te suivre.

— Quoi ? Tu veux que je te dise de quelle manière tu t'es comporté avec moi avant de disparaître ? Quand j'ai pris la direction du centre, tu es entré dans une colère noire. J'ai d'abord mis ça sur le compte de la mort de Nelma mais, plus les semaines passaient, plus tu t'enfonçais. Jalousie, aigreur, rancune… tout y passait. Tu me reprochais de ne plus te confier de biographies « à la hauteur de tes compétences ». Arrogant, avec ça !

Il faisait de grands gestes pour souligner ses propos. Signe qu'il prenait la chose à cœur.

— On a faillit en venir aux mains plusieurs fois, reprit-il, mais je n'ai pas eu le courage de te mettre une branlée. Je me suis arrangé pour que tu partes avec de quoi prendre du recul. Tu es retourné en France, et depuis : silence radio.

— Quelque chose ne colle pas, s'inquiéta Montalescot. Pourquoi as-tu pris les rênes du centre ? Kain dans tout ça ?

Ijaya s'afférait sur sa plaie. Elle attrapa une pince à épiler, se mit à califourchon sur sa jambe et lui décocha une gifle cinglante. Il accusa le coup sans comprendre, tandis quelle plongea la pince dans ses chairs brulées. Elle tritura le bouquet sanglant durant deux secondes et…

— Voila ! fit-elle en exposant fièrement un morceau de métal noirâtre.

Il se mordit la langue. Mark revint avec les cafés.

— Ne remets pas ça sur le tapis, reprit Allenster. Le conseil d'administration a simplement validé ma candidature au poste.

— Vous êtes buté ou quoi ? intervint la jeune femme tout en comprimant le mollet du biographe avec des gazes. Vincent n'a aucune idée de se qui s'est passé entre vous en 2077 puisque le cours des choses a changé entre temps.

— Impossible, rétorqua Mark, un tantinet méprisant. Pour qu'il ignore notre histoire, il faudrait que quelqu'un soit intervenu sur le présent précisément en même temps, où à peu de choses près, que vous. Autrement dit : il a une mémoire sélective.

Un silence s'installa brièvement.

— Il n'a pas tort, admit Montalescot. Pas au sujet de ma mémoire, mais sur le fait que je devrais avoir connaissance de notre dispute de 2077. En toute logique. Et tous les deux, poursuivit-il en se désignant avec Ijaya, nous savons que ce n'est pas le cas. Nous sommes justement revenus dans le passé pour…

Il hésita un instant. Mais son amie termina pour lui :

— Vous ramener à la vie. Vous et votre famille.

Mark éclata de rire. Décidemment, « méprisant » était le terme qui convenait. Ijaya le piqua de son regard venimeux.

— En morceaux. C'est comme ça que j'ai retrouvé votre femme et votre fils. C'est moi qui ai découvert les corps. Vous voulez des détails ? Pour vous, c'est à peu près la même chose, sauf qu'on ne vous a pas taillé à l'arme blanche, vous avez explosé dans un attentat. Alors si Vincent est revenu jusque là, c'est pour sauver votre peau, pas pour entendre vos complaintes. C'est plus clair maintenant ?

Elle se leva, les mains tâchées de sang. Mark lui indiqua les toilettes d'un geste penaud et reposa son regard sur Montalescot. Les deux amis s'expliquèrent durant de longues minutes. Vincent lui raconta sa version de l'histoire. La folie de Kain, d'abord. Son entêtement à biographier le Christ, le refus du Vatican, puis le premier projet Yeshua auquel Mark avait participé. Il exposa ensuite le drame de l'attentat de Jérusalem, les suspicions qui planaient sur l'Église et la pression exercée par Kain sur Lydia. Il enchaîna sur la reconversion du projet en version officielle. Paul Lans et ses cachoteries. La Dream Area, les studios de cinéma installés pour contrefaire la biographie et son retour chaotique en 2079. Sa démémorisation, la disparition de la puce et la rencontre avec Zimmersheim. Il osa terminer par le plus difficile : le meurtre de Lydia et de Sam, le moine infernal et l'ultimatum du nouveau Pape. Au sujet d'Ijaya, Montalescot ne laissa rien filtrer. C'était suffisamment compliqué, inutile d'en rajouter. Peut-être trop d'informations livrées d'un seul coup, mais Vincent ressentit une forme de soulagement lorsqu'il eut terminé. Le sentiment d'avoir partagé un gâteau empoisonné histoire de ne pas crever seul.

Mark resta muet un instant, les yeux emmurés dans la contemplation des tasses de café froides. Il avait besoin de digérer l'afflux de données, de remettre les choses en ordre. Il jeta un œil à sa montre : 2h45. Lydia allait s'inquiéter.

— Je dois vous laisser. Je suis désolé, mais je préfère que Lydia reste en dehors de tout ça. Inutile qu'elle entende ce genre de choses. Je serai là sur les coups de neuf heures. Il y a une douche dans le salon privé. Vous trouverez aussi de quoi vous changer. Pour vous, fit-il en captant le regard d'Ijaya, ma femme laisse toujours une toilette dans le dressing. Reposez-

vous. Pour le reste, on avisera demain. Et surtout : ne sortez pas de ce bureau, vous déclencheriez les alarmes.
Il avait déjà les talons tournés lorsque Vincent brisa son élan :
— Tu n'as pas répondu à ma question, au sujet de Kain.
Mark suspendit ses pas et se présenta de profil, une moue dubitative plaquée sur le visage.

— La seule chose que je sais, c'est qu'il est parti sans prévenir, un jour de mars 2075. Il a tout laissé en plan : des documents confidentiels, des vêtements, un stock impressionnant de bouteilles de whisky… Personne n'a compris pourquoi. Lorsque j'ai tenté d'en savoir plus, les témoignages que j'ai recueillis s'accordaient tous sur un point. Une fille lui avait rendu visite la veille de son départ. Une certaine Presham. Fortunée Presham. J'ai également cherché de ce côté-là : rien. Une paumée, originaire de Vancouver. Le flou complet.

Ijaya engrangeait. Son cerveau s'était mis à fonctionner à plein régime. Si Kain s'était volatilisé du jour au lendemain, laissant à l'abandon un travail de plusieurs années (peut-être plus) sur la biographie du Christ, cela signifiait que quelque chose de grave s'était produit. De grave ou de primordial pour ses recherches. Peut-être que la venue de Presham était le lien entre ces deux inconnues : le départ de Kain et la modification du cours de l'histoire. Elle était la solution à l'équation.

— Mark ? interrogea-t-elle. Avez-vous eu vent d'un fait important en rapport avec Jésus Christ ou le Vatican, depuis la disparition de Kain ?

— Un fait important ? Est-ce qu'un schisme, au sens propre du terme, est assez important pour vous ? L'Église se déchire depuis quelques mois, en effet. Ils en parlent partout. Le commun des mortels n'a pas davantage de précision. Tout est filtré, ça reste très vague, mais on pourrait résumer ça par une querelle entre la Congrégation pour la Doctrine de la Foi et le Pape.

Le problème dans ce genre de conflit, c'est qu'il se propage au-delà du Saint Siège. Des manifestations sont organisées par les fidèles un peu partout dans le monde. Ça a dégénéré aux États-Unis et en Europe, notamment.

— Quand est-ce que ça a commencé ? demanda Vincent.

— Il y a environ trois mois. D'ailleurs, à la même période, le Vatican nous a commandé la location d'une machine via un commanditaire. Un type envoyé par la fameuse congrégation, justement. On a accepté. Une belle opération pour le SPARC. On voulait surfer sur l'évènement pour communiquer, mais le nonce nous a fait signer un contrat de silence. Pour résumer : l'opération est invisible dans notre compta, dans nos archives, etc.

Un vent de raisonnement souffla sur les deux partenaires. De raisonnement et de lassitude. Ils étaient venus pour sauver Mark et sa famille, et un grain de sable venait d'ouvrir une énième brèche.

— Je peux y aller, maintenant ?

***

Impossible de dormir…

Trop de café. Overdose de fatigue.

L'ombre moirée de l'endroit, son confinement dans les sous-sols de la Terre. La douleur des plaies qui cicatrisaient. Quelques verres de whisky dégotés dans l'armoire de Mark. L'ivresse, l'espoir qui renaissait. Les regards, aussi. La suggestion pulsionnelle et les vibrations, là, tout en bas, entre les jambes. Dans le ventre et jusque dans les tripes. Et puis le jet brûlant de la douche qui s'abîma sur leur corps sans qu'ils sachent comment. Pourquoi. L'un comme l'autre avait eu besoin de contact.

Maintenant, ici. Besoin de sentir la pression d’un corps. Quelque chose de vital, de primaire.

Leurs sexes s’étaient d’abord cherchés. Juste pour le plaisir de repousser l’échéance. Lui, baignait dans la masse noire de ses cheveux. Elle, sentait sa barbe lui griffer la nuque, ses pectoraux tailladés flirtant avec ses omoplates. Puis ils s’étaient trouvés. L’un aspirant l’autre, comme l’ombre avale la clarté. Ses seins, ses joues, ses mains, tous étaient plaqués contre le carrelage froid. Incapables de stopper l’hémorragie de plaisir qui incendiait ses veines, faisait fondre son cerveau. Tellement longtemps qu’elle mourrait de ce manque. Si longtemps qu’il ne s’était pas perdu dans le gouffre d’un si beau corps.

L’étreinte fut courte. Trop courte. Une déferlante insuffisante pour les rassasier. Ils recommencèrent jusqu’à l’épuisement. Jusqu’à embrasser l’évanouissement. Puis la violence du désir s’évapora. Doucement. Ils terminèrent affalés sur le sofa du salon privé. Ignorant le temps et l’espace durant de longues minutes.

Lorsqu’elle brisa le silence, elle était emmitouflée dans une serviette humide, blottie contre Montalescot. Regard éteint. Il était près de cinq heures.

— Je suis prête à parier que le manuscrit est entre les mains de Kain.

Il jouait à faire courir son index sur une parcelle de hanche nue.

— Ce qui signifierait que quelqu’un de 2079 est retourné dans le passé pour entrer en contact avec lui en 2075, précisément au moment où nous remontions le temps ? C’est tordu mais, c’est la seule manière d’expliquer la différence entre notre cadre de référence et la nouvelle réalité, celle où Mark est directeur du SPARC.

Ils réfléchirent un instant. Tous ces paramètres leur donnaient le vertige.

— Ce visiteur du temps, reprit-elle, est venu lui livrer des infos sur l'évangile de Yeshua. Son emplacement, par exemple. Celui dont tu as entendu parler durant la biographie à Jérusalem et qui, de fait, s'est trouvé enregistré sur la puce.

— Sur mon torse aussi…

Elle opina, désolé pour lui.

— Kain avait disparu de la circulation, poursuivit-il, mais il était plus actif que jamais. Le premier projet Yeshua a échoué. Connaissant son entêtement sur le sujet, ça a dû le rendre fou de rage. C'est là qu'il a tout manigancé. Il n'avait plus suffisamment de fonds pour financer la biographie et la faire passer sur le compte du SPARC, alors il s'est rapproché de la Dream Area. Trente-deux millions de dollars, c'est ce qu'elle a injecté dans l'opération. Sans compter le financement du montage bidon qu'ils ont diffusé le jour de mon réveil.

— Pour quelle raison la Dream aurait obéi à Kain ?

Il se dégagea de leur étreinte et alla s'allonger sur l'autre canapé, à demi-nu. Le sommeil commençait à anesthésier ses paupières. Un peu tard pour penser à dormir.

— Je l'ignore. Intérêts communs, personnels, probablement.

— Et lorsque tu es revenu, ils ont récupéré la puce, l'ont refourguée à Kain et basta… la boucle était bouclée.

— Ensuite, il a dû s'arranger pour envoyer quelqu'un en 2075 avec le nécessaire sur le manuscrit. 2075, année parfaite pour Kain : il était encore blanc comme neige. Au sommet de la gloire.

— Quelque chose m'échappe, fit-elle. Mark affirme qu'un type leur a passé commande pour une capsule il y a trois mois, période à laquelle les troubles ont commencé au Vatican. Pourquoi y aurait-il autant de temps

entre le moment où Kain met la main sur le manuscrit, en mars 75, et celui où l'Église apprend que quelque chose se trame contre elle, en octobre 77 ?
Elle allait rebondir mais Vincent la stoppa. À bout de force :
— Il faudrait que nous dormions.
— Pas sommeil.
Il se redressa pour lui montrer que la discussion avait son importance.
— Il y a une piste que je voudrais exploiter, mais j'ai besoin de repos.

— Si le manuscrit était publié, la Chrétienté se soulèverait, songea-t-elle à haute voix. Les hommes se vengeraient d'avoir été trahis. Ils absoudraient le Malin, renieraient Dieu.
Elle avait profondément peur. Il n'avait pas perçu la chose sous cet angle :
— C'est ce qui se passera un jour où l'autre. Finalement, peut-être que le monde devrait savoir…
Elle conserva le silence. Il comprit qu'il avait dérapé juste avant de sombrer dans les limbes d'un sommeil noir.
D'un seul coup happé.

***

Mark pénétra dans son bureau sur les coups de 9h30. Vincent se tenait assis sur le canapé de l'entrée. Costume et cravate noire, chemise blanche. Rasé de frais et cheveux tirés en catogan.

— Tu te maries ?

— Non, c'est une manière de m'auto-remercier d'avoir fait tout ça pour toi, rétorqua froidement le biographe. Pour info : j'ai inscrit mon nom sur l'étiquette du costard.

Allenster prit une claque, son ami avait raison. Il n'avait rien dit, rien fait de gratifiant. Le récit de cette nuit avait été difficile à avaler, mais il devait

s’obliger à y accorder tout le crédit possible. Ne serait-ce que pour leur amitié.

— Je suis désolé de t’avoir reçu comme ça hier. Je t’en ai beaucoup voulu ces derniers temps. J’veux dire, à ton *Toi* de 2075…

— J’ai compris, merci.

— Quand je t’ai vu débarquer et me livrer toute cette histoire de meurtres, de corruption et de mensonges j’ai botté en touche. Je ne voulais pas te blesser, vieux. Merci pour tout ce que tu as pu faire… là-bas.

Montalescot acquiesça.

— Laisse tomber, c’est rien.

Au feu les sentiments. Il avala quatre croissants sur les six que Mark avait ramenés, puis demanda de quoi passer un coup de fil. Trois minutes plus tard, il était sur le parvis du centre, devant l’entrée de la coupole de verre. L’air était chargé de terre. Bizarre. Aucun nuage en vue. Peut-être un signe du destin, une manière de signifier le subterfuge. L’éclat du ciel n’était qu’un artifice. La réalité, elle, était bien moins lumineuse.

Il pensa à Nelma. Un jour de plus, une plaie de plus. Arrache-cœur. Il devait gérer l’urgence avant de s’attaquer à la seule et unique quête qui le maintenait en vie.

— *Papa ?*

— *Oui, bébé.*

— *Tu veux deviendre mon marié ?*

— *C’est une vraie demande ?*

— *Une vraie de vraie !*

— *Alors un mariage à la fête foraine, avec de la barbapapa et des chichis cet aprèm, ça te dit ?*

Éventré. De la bile plein la gorge. Égaré au milieu des allers et venues des employés qui le dévisageaient.

Ferme ta gueule, Montalescot !

Une seconde pour reprendre ses esprits. Un courant d'air chaud l'embrassa, calma ses frissons fiévreux.

Allez, relève-toi ! Ferme ta gueule et relève-toi.

Il chercha un numéro de téléphone dans son répertoire mémoriel. Il n'était sûr de rien sur cette pioche, la personne qu'il s'apprêtait à appeler ne le connaissait pas en 2077. Et puis, rien ne présageait qu'elle serait joignable à ce numéro, mais cette piste était trop sérieuse pour être écartée. Il enclencha l'appel et croisa les doigts pour que quelqu'un décroche.

Au bout de sept sonneries, une voix glaciale répondit. Aucune image de l'interlocuteur, mais l'Italie toute entière s'immisçait sur le réseau.

— Cipriano Verga, ascolto.

Verga, la bible du Vatican. Le couteau suisse de Rome que l'on envoyait aux quatre coins du Monde dès qu'un fait suffisamment étrange se produisait. Une sorte de super enquêteur pour le compte de l'Église.

Vincent réprima le réflexe de le tutoyer et embraya avec maladresse :

— Bonjour, mon père. Je suis Vincent Montalescot. On ne se connait pas. Du moins, pas encore, mais j'aurai besoin de…

— Comment ça « pas encore » ? rétorqua l'Italien dans un anglais alerte. Et puis, qui vous a donné ce numéro ? C'est une ligne *strictement* personnelle !

Début de conversation prometteur…

— Écoutez, mon père, je peux tout vous expliquer, mais il faudrait que vous m'accordiez un peu de temps. Cette histoire…

— Je n'ai pas de temps.

Un court silence. L'esprit de Vincent fut ébranlé par la superbe maxime « Aide ton prochain ». Le vieux bonhomme n'avait de chantant que l'accent.

— Que voulez-vous ?

Signe d'ouverture. Irrépressible vocation des prêtres. Il fallait être bref pour ne pas laisser filer cette chance.

— Auriez-vous connaissance d'un fait important, une révélation qui toucherait l'Église en ce moment même ?

— Vous ne regardez pas les informations ? La réponse s'y trouve. Maintenant, laissez-moi, j'ai…

— Un manuscrit.

Un blanc sur la ligne.

— Pardon ?

La voix transpirait l'intérêt.

— Le schisme que Rome essuie en ce moment, c'est à cause d'un manuscrit, je me trompe ?

— Golspie, en Ecosse. Vous connaissez ?

— Pas vraiment. Mais je pense qu'il serait plus simple….

— Monsieur…

— Montalescot.

— Monsieur Montalescot, je suis prêt à vous renseigner, mais pas maintenant. Encore moins par téléphone.

Le verbe était sans détour. Objectivé.

— Si vous souhaitez me rencontrer je suis disponible à la Golspie House ce soir et demain, tôt le matin.

Nouveau blanc. Montalescot consulta l'heure : 09h43. Rapide calcul... Melbourne-Dublin, dix heures de décalage horaire.

— Il est près de minuit chez vous. Je suis en Australie, ça risque de faire juste pour ce soir.

— Demain, dans ce cas.

— Oui, je pense que nous…

Le prêtre avait raccroché.

Montalescot laissa la tonalité se dissoudre dans son esprit. Sa piste la plus sérieuse allait être coriace à manier. Que Verga n'ait pas le temps, il pouvait le concevoir. Mais qu'il l'expédie de cette manière était difficile à avaler. Plus difficile encore si l'on connaissait le bonhomme. Un bougre, certes, mais d'une loyauté sans égale. Quelqu'un de bon. Vincent l'avait rencontré plusieurs fois à Rome, en 79, alors qu'il suivait une formation sur le Christianisme dans le cadre de sa préparation au projet Yeshua. Le prêtre et lui avaient sympathisé et Verga s'était lâché en privé sur sa vision de la biographie du prophète. Diamétralement opposé. Il jurait que le concept allait mettre un sérieux foutoir dans les affaires de l'Église. Ça le rendait malade. Curieusement, aujourd'hui cela n'avait plus d'importance, cet épisode n'aurait jamais lieu. Mais l'empressement de Verga résonnait de manière inquiétante dans l'esprit de Vincent.

De retour dans le bureau de Mark…

Ijaya était affférée, à quatre pattes, la tête dans le buffet du salon principal. Elle portait un pantalon de tailleur noir et un chemisier aux lignes rigides. Les formes de son corps explosaient aux yeux. Allenster était enfoncé dans son fauteuil, pieds croisés sur le cuir de son sous-main. L'air exaspéré.

— Tu peux expliquer à ta copine que j'ai déjà retourné cet endroit il y a deux ans ?

— L'un d'entre vous connait Golspie, en Ecosse ?

Ijaya s'arrêta net, légèrement essoufflée, puis accrocha ses pupilles sur la silhouette de Vincent.

Leurs regards se croisèrent, à demi-gênés, à demi-complices.

— Pourquoi ? fit-elle, affamée de nouvelles fraîches.

— Golspie ? Attends une minute, réagit Mark en se rétablissant sur son trône de cuir.
Il sembla sonder sa mémoire et reprit :
— Il y a un château là-bas, non ?
— Aucune idée, mais je n'ai pas l'intention de vous proposer un circuit touristique.

Allenster fouilla les tiroirs du bureau, attrapa une petite télécommande et vint se poster au milieu de la pièce face au mur-écran. Il alluma le gadget et aussitôt l'endroit fut éclaboussé de lumière. Au centre du mur, le mot « Menu » clignotait en bleu. Vincent et Ijaya le regardaient, dubitatifs.

— Je ne me sers jamais de ce truc, ça m'endort.

— Et tu penses que c'est le moment de commencer ?

Mark ne releva pas. Il fouillait le menu à la recherche du stock de panoramas. Tous les lieux dans lesquels des prises de vue en temps réel étaient disponibles défilaient sur l'écran. Il y en avait trop. Il revint en arrière, dans le menu principal, et accéda à l'onglet « Favoris ».

La sixième ligne accrocha leurs regards :

La Terre vue de Mars
Depuis la cime de l'Everest
Paris depuis la Tour Eiffel
Sud Saharien
Océan Pacifique (hémisphère Nord) -2500 mètres
Golspie, le Dunrobin Castel…

— Hé, hé ! Golspie en direct-live, les amis ! s'enjoua Allenster.

Vincent se rapprocha du mur comme s'il contemplait une fresque dans un musée.

Qu’est-ce que Verga fout à Golspie ?

— Mark, tu as la main sur le jet privé du SPARC ?

OceanofPDF.com

28

Aéroport d’Inverness, Écosse. 18 janvier 2077. 5h10

Une BMW bleu marine les attendait sur le tarmac. Tâche noire sur le paysage maculé de neige. -4°, un vent de Nord. La chaleur du véhicule les réconforta. Le chauffeur commandé par Mark au départ de Melbourne se mit au volant de la berline et, sur un chuchotement mécanique, ils dégagèrent de la piste principale pour attraper l’asphalte de la B9039. À cette heure, tout était encore désert. Seule une poignée de taxis filait silencieusement à contre-courant, lacérant la nuit à grands coups de phares bleus. Quelques centaines de mètres et l’autoroute A9 les aspira, alternant panoramas de campagne morte et villes grises.

Duncaston,

Alness,

Tomich,

Kildary…

Pas un bruit dans l’habitacle. Le silence était comme empesé par une accumulation de sentiments : les retrouvailles des deux amis, le rapprochement entre Ijaya et Vincent et ce foutu manuscrit qu’il fallait retrouver quoi qu’il en coûte. Sur ce dernier point, la forte probabilité de faire fausse route entamait leur confiance. Débuter les recherches du coté du mont Hermon et trouver la crypte aurait sans doute permis de gagner du temps. Pour pousser le paradoxe jusqu’au bout : ils avaient les coordonnées

GPS de l’endroit. Mais c’était quitte ou double, et la disparition de Kain en 75, suite à la visite d’une inconnue, n’encourageait pas à poursuivre les investigations dans ce sens. Pour cette raison et pour toutes les autres ils devaient fouiner du coté de l’ancien directeur du SPARC. Le dénicher, comprendre son entêtement et l’empêcher de dévoiler le contenu du document avant qu’il ne soit trop tard. Avant que ce monde à demi-mort ne s’effondre. Se rendre en Galilée ne leur apporterait rien, ils en étaient convaincus. Tout baser sur une simple conviction était devenu la nouvelle ligne de conduite du biographe.

— Je t’ai menti.

Mark, assis à l’avant, avait lâché ces mots alors que la BM s’engageait sur une route sinueuse. Un intestin de ténèbres coulant dans la gueule d’une forêt d’épineux.

— Ah ouais ? Et à quel sujet ? questionna Vincent.

— La raison de notre dispute. Celle qui t’a poussé à retourner en France.

Ijaya jeta un regard à son partenaire. Mi-inquiète, mi-curieuse.

Montalescot n’ajouta rien. Il tendit l’oreille, yeux rivés sur la campagne bleu-nuit qui défilaient derrière la vitre.

— Lorsque j’ai fouillé le bureau de Kain après ma prise de poste, j’ai découvert des documents dans l’armoire ignifugée du salon privé. Deux feuilles classées dans un dossier nommé *Soboles Sanctus*.

— C’est le nom de l’abbaye du massif Vinson, commenta Ijaya.

— Exact. Il s’agissait de deux actes de naissance.

Vincent harponna son ami du regard. Il sentait le sol se fissurer sous ses pieds. Déjà, il repensait à la conversation qu’il avait eu avec Ijaya dans la vieille Mustang, juste avant d’apprendre la mort de son père. Albert Montalescot, Kirk Allenster et Edgar Kain. La trinité du mensonge.

Mark poursuivit, à tâtons :

— Sur la première page, l'administration de la base de Patriot Hills, en Antarctique, indique la naissance de Mark, né sous X le 24 janvier 2042. Le gosse aurait été découvert par un certain Edgar Kain, antiquaire à l'époque, qui se serait perdu sur un flanc du massif Vinson. Sur le deuxième volet, j'ai trouvé la même chose pour le jeune Vincent. Les prénoms auraient été choisis sur le moment par Kain lui-même. Dans le dossier, il y avait aussi des formulaires d'adoption et des échanges écrits entre lui et les futurs pères des deux gosses.

Le sol ne se fissurait plus, il s'ouvrait littéralement. Ses crocs luisants cherchaient à dévorer la matière. Ijaya avait dit vrai, Kain les avait trouvés puis confiés.

— Soboles Sanctus, le nom du dossier, précisa Mark. Tu connais la théorie sur l'abbaye. La Sainte Lignée, les descendants de Jésus Christ. Le Vatican réfute toute accointance avec le monastère, mais l'hypothèse reste viable. Ce ne serait pas le premier secret gardé par Rome.

Vincent restait muet.

— Vous voulez dire que Kain serait allé vous chercher parmi les descendants ? demanda la jeune femme. C'est impossible, l'abbaye n'a été découverte qu'en 65.

— Officiellement, oui. Mais Kain aurait pu en avoir pris connaissance avant tout le monde. Il était antiquaire à l'époque, un document aurait pu suffire à le mettre sur la piste. Vincent ?

Allenster cherchait à capter le regard de son ami de nouveau absorbé par la campagne.

— Pour résumer : nous sommes frères et notre ancêtre est Jésus Christ… je comprends mieux pourquoi on ne se parle plus depuis ta découverte.

— Je ne fais que lier les évènements entre eux, c'est tout. Ravi de voir que tu restes fidèle à toi-même.

Vincent savait que le schéma de Mark tenait debout. Cela expliquait pourquoi Kain l'avait embauché comme biographe alors que personne ne l'aurait fait à sa place. Plus limpide, aussi, ses origines et la sensation d'avoir été épargné à la suite de son retour de Jérusalem, en 79. Tout aurait été plus simple si Kain l'avait fait liquider, mais non, il l'avait laissé vivre. Il l'avait même laissé filer.

— Des frères jumeaux ? Waouh ! s'enquit Ijaya pour détendre l'atmosphère. Maintenant que vous le dites…

***

Le véhicule s'arrêta au milieu d'une cour circulaire, devant une grande bâtisse de style victorien. Une fontaine trônait au milieu du cercle blanc. L'eau était gelée dans le bassin et la neige formait de petites congères sur les têtes des personnages sculptés. La morsure de la nuit cicatrisait à la cime des arbres qui ceignaient la Golspie House. Une aube d'outre-tombe s'apprêtait à sortir de son caveau pour infecter le monde, au-delà des Highlands. En sortant, les trois compagnons eurent la sensation que le froid se faisait plus dur ici qu'à Inverness. Ils s'enfoncèrent dans les manteaux de laine que Mark leur avait payés en attendant le Jet à Melbourne. De quoi parer à l'hiver continental. Ijaya avait également opté pour une paire d'escarpins, histoire de boucler la panoplie *tailleur-rigide*.

Les graviers de la cour crissèrent sous leur pas. Pour seul signe de vie, une lumière pâle perçait les carreaux de la porte à claire-voie et les fenêtres en façade. Vincent entra le premier, talonné par ses amis. Une réception luxueuse, toute de bois et de laiton briqué. Un parfum capiteux. Rose, fruits rouges, pain d'épice, contraste total avec la fadeur des environs. Sur la gauche, le comptoir se prolongeait au-delà de la pièce pour servir un salon

de thé capitonné de cuir et de velours. Sur la droite, une voute blanche aux moulures ternies ouvrait l'ensemble sur un vaste hall. Sol en damier noir et blanc et escalier Renaissance. La Golspie House transpirait l'opulence et la tranquillité.

— Messieurs-dames, bonjour.

Le réceptionniste arrivait du salon de thé. Blazer bleu-marine, cravate moirée, chemise fraiche. Le trentenaire tenait plus du dandy que de l'employé d'hôtel. Ijaya eut droit à un sourire appuyé.

— Bonjour, il est un peu tôt mais nous sommes là pour rencontrer l'un de vos clients, Monsieur…

— Vincent Montalescot ? racla une vieille voix pleine de soleil, depuis le salon.

— Je pense que vous vous êtes trouvés, fit le réceptionniste avant de prendre congé.

Les trois visiteurs se dirigèrent vers le timbre italien. Ils contournèrent l'angle et pénétrèrent dans la pièce principale de la demeure. La moquette étouffait le moindre bruit. Un feu de cheminée crépitait dans l'âtre sur le mur du fond, pris en étau entre deux baies vitrées qui donnait sur un étang gelé, lui-même encadré par un bois de pins séculaires.

Verga était assis sur un tabouret de bar, un bras posé sur le zinc, l'autre sur le dossier du siège. Mark et Ijaya furent étonnés par l'allure du personnage. Selon la description de Vincent, l'homme devait avoir dans les quatre-vingts ans. Sur le coup, ils lui en donnèrent vingt de moins. Cheveux rasés, barbe de trois jours, traits tirés à la règle. Il portait un costume de laine gris. Sa chemise s'ouvrait sur un cou massif et un petit crucifix argenté brillait discrètement sur sa toison claire. Niveau carrure, pas sûr que les deux frères fassent le poids. De sacrés beaux restes. Sorte de mercenaire à la retraite, pas un prêtre.

Il agrippa Montalescot de ses deux iris noirs.

— Je suis sûr que c'est vous, Vincent.

— Et moi je suis sûr que vous m'avez déjà vu à la télévision.

— Orgueilleux ?

— Pragmatique.

— Vous boirez bien un petit quelque chose ? proposa t-il en balayant le trio du regard.

Ijaya s'installa au comptoir, laissant un siège vide entre elle et le mercenaire. Mark combla l'espace. Vincent ne daigna pas bouger. Le réceptionniste vint se poster derrière le bar et le prêtre lui commanda quatre cafés sans demander l'avis à personne.

— Alors, comme ça, vous venez d'Australie pour me rencontrer ! J'imagine que votre visite est de toute importance.

— Disons, que vous détenez peut-être une information qui pourrait s'avérer cruciale pour nos recherches, avoua Ijaya tout en remerciant le barman qui lui servait déjà une tasse fumante.

Une ombre passa sur les yeux du prêtre.

— Une information ? Intéressant… je vous souhaite d'être aussi intelligente que vous êtes belle, cher amie. Si c'est le cas, vous imaginez bien qu'un briscard de mon espèce ne livrera jamais d'information confidentielle à qui que ce soit. N'oubliez pas que j'ai fait certains vœux pour en arriver là.

Mark but une gorgée et laissa le goudron lui lacérer la gorge, avant de s'adresser à son ami :

— Vincent, s'il te plait, c'est quoi ce sketch ? Il nous a fait venir pour se foutre…

— Je n'ai fait venir personne, coupa Verga.

— C’est vrai, il ne nous a pas fait venir, concéda Montalescot. Il n’a fait que montrer un curieux intérêt lorsque je lui ai parlé du manuscrit. Que faites-vous à Golspie, Cipriano ?

— Vous êtes de la police, maintenant ? Je pensais que vous fouiniez le passé pour le compte du World SPARC.

— J’avais vu juste : vous me connaissez !

Le prêtre sourit.

— Bien sûr, que je vous connais ! Maintenant, si vous me disiez ce que je peux faire pour vous, Vincent ?

Mark se leva, visiblement agacé, et fit signe au biographe qu’il allait passer un coup de fil. Il se dirigeait vers l’âtre au moment où un couple de touriste fit son entrée dans la salle en prenant place non loin du bar.

— L’Église est victime de faits qu’elle ne contrôle pas, je me trompe ? La protestation des fidèles un peu partout dans le monde, les groupuscules fanatiques qui émergent, le silence du Pape… Que savez-vous, Cipriano ? Vous êtes dans les petits papiers du Saint Siège, non ? Nous avons besoin de savoir.

Le prêtre parut gêné. Il jeta un œil sur le couple. Deux jeunes allemands qui chuchotaient, tout sourire. Bien loin des préoccupations du petit groupe installé au bar. Verga proposa de continuer la conversation dans sa chambre. Ils montèrent tous les trois, laissant Mark au téléphone. Vincent tenta une nouvelle fois de savoir ce que faisait le religieux en Écosse. Il cherchait à faire le lien avec Kain, Golspie. Rien. Il ne lâcha rien. Quelques explications fumantes sur une enquête commanditée par la Congrégation de la Mission.

Si les souvenirs du biographe étaient justes, cette branche du clergé avait pour but de faire connaitre Dieu et Jésus Christ aux pauvres. Répandre la lumière parmi les ombres du monde. Promettre le paradis aux créatures

oubliées. Alors, quel était le rapport entre cet ordre dédié à la masse populaire et la Golspie House ? La congrégation allait-elle jusqu'à fournir à son émissaire le confort criard d'un hôtel de luxe ?

Verga se foutait de sa gueule.

Montalescot ne releva pas. Il devait continuer de creuser, toute cette histoire sentait le Kain à plein nez.

***

La chambre. Une extension du reste. Lourdes étoffes, dorures, marbre rose et parquet lustré. Le prêtre ne doutait de rien, surtout pas de lui-même. Il alluma une petite lampe en laiton posé sur une commode en expliquant que ses yeux préféraient la pénombre, puis leur proposa un nouveau café. Deux refus. Il ne se démonta pas et ouvrit le minibar pour en tirer une bouteille de gin.

— Pour moi il est midi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, précisa-t-il pour enfumer les soupçons sur son alcoolisme.

— Alors, mon père, ce manuscrit, ça vous parle ?

Verga se posta face à la fenêtre qui donnait sur la cour. Peut-être une manière d'éviter leurs regards. Ses yeux étaient comme deux poids-sauteurs, se baladant à coups de spasmes sur le décor immaculé, dehors.

— Je… je n'aurais pas dû vous faire venir ici, c'est idiot. D'autant plus que je ne sais rien à se sujet. Des courants d'air, tout au plus.

Vincent et Ijaya, qui étaient installés dans le petit salon de la suite, se regardèrent, abasourdis par la mauvaise foi de leur hôte.

— Cipriano, reprit le biographe, vous êtes un homme d'église intègre. Vous avez participé à des tas de missions humanitaires. Vous vous êtes frotté à la déchéance, au revers de l'âme humaine. La révolte tibétaine en

29, la guerre civile aux Philippines en 42, le génocide angolais… Sans compter votre passage à vide, au début des années soixante. Vous connaissez l'odeur de la mort, pas vrai ? Alors pourquoi couvrir une telle révolution ? Si vous gardez le silence, la crise que vit l'Église risque de s'étendre au-delà de ses frontières.

Ils laissèrent passer un ange. Verga déglutit, toujours imprégné par l'aube en habit blanc. Comment Montalescot avait-il collecté ces informations à son sujet ? Leur conversation téléphonique de la veille résonna dans son esprit, comme un écho sur le roc : « On ne se connait pas. Du moins, pas encore. »

— Nous avons une piste sérieuse pour retrouver le manuscrit. Nous somme presque sûrs de l'identité de son possesseur, compléta Ijaya, histoire de pimenter la conversation.

Vincent lui jeta un regard courroucé. Il ne voulait pas lâcher cette information. Pas comme ça. Mais avant qu'il ne puisse étayer la remarque de son amie, le prêtre sortit brutalement de son mutisme :

— Qui ?

Le fond de ses yeux brûlait, irradiait son enveloppe d'une aura fiévreuse. Il s'approcha du couple et s'assit face à eux, sur la table basse en acajou, ne sachant s'il devait avancer ou reculer. Les deux conservèrent le silence.

Il comprit qu'il devait faire un pas :

— Au début de l'été, commença t-il, un courrier anonyme a été envoyé au laboratoire de recherche du Vatican. L'enveloppe contenait un morceau de document à peine roussi par le temps. Un coin de page en fait, auquel était jointe une requête écrite. L'émetteur du courrier demandait une comparaison de l'ADN contenu sur le fragment avec celui des membres de Jésus Christ, découverts par l'équipe de Sharpain à la fin des années soixante.

— De l’ADN sur le document ? questionna Ijaya.
— Des lettres de sang, oui. Selon l’expéditeur il s’agirait du sang…
Verga hésita, comme si cette affirmation allait lui brûler la langue.
— Du Christ, termina Montalescot. Le sang du Christ.
Le prêtre acquiesça.

— Les résultats de la comparaison des deux séquences d’ADN sont tombés immédiatement. Personne n’y a cru au début, mais le constat était là. Les rares prélats au courant du scoop ont du se plier face à sa brutalité : si le corps retrouvé par Sharpain était bien celui de Jésus Christ, ce fragment de manuscrit l’était aussi…

Quelqu’un frappa à la porte. Le religieux bondit de la table basse, en alerte. La voix étouffée de Mark, de l’autre côté, demandait qu’on lui ouvre. Verga le laissa entrer, le scrutant de pied en tête avant de balayer du regard le couloir plongé dans un clair-obscur moiré.

Vincent mit aussitôt son ami dans la confidence au sujet du fragment. Un peu pour bénéficier d’un raisonnement supplémentaire. Un peu pour asticoter le palpitant du prêtre.

— Au début de l’été, vous dites ? remarqua Allenster. C’est plutôt étonnant, la commande de la capsule par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a été passée il y a trois mois, en octobre.

— Ils ont mis du temps à digérer l’info, commenta le biographe. Imagine le bouleversement, il existe un écrit de Jésus ! Ça va à l’encontre de tous les dogmes, de tous les principes rectilignes mis au point depuis deux mille ans ! Ce n’est qu’une fois les esprits apaisés qu’ils ont décidé d’envoyer un homme dans le passé pour vérifier de leurs propres yeux. Voilà tout.

Verga balaya l’intervention de Montalescot du revers de la main.

— Vous n’y êtes pas. La commande de la machine temporelle n’est pas officielle, c’est le préfet de la Congrégation qui en a pris l’initiative. Le

Pape n’était pas au courant. Ce vieux loup de Giasparone a toujours fonctionné en solitaire.

Ijaya poursuivait sa collecte d’informations. Elle tentait de trouver une logique au puzzle, un indice qui la mettrait sur la voie de Kain.

— Pourquoi un fragment ? interrogea-t-elle en brisant ouvertement le fil de la conversation. Pourquoi, s’il s’agit bien de Kain, n’a-t-il envoyé qu’un morceau du manuscrit ?

— Pour que le Vatican approuve la véracité de l’écrit avant même de l’avoir entre les mains, répondit l’ecclésiastique tout en rejoignant la jeune femme qui s’était fichée devant la fenêtre. S’il accepte l’authenticité du fragment, il accepte le reste du document. L’expéditeur est extrêmement appliqué, il prend son temps.

— En effet, impossible pour le Pape et sa clique de réfuter le contenu du manuscrit, compléta Vincent. C’est bien vu.

Il se leva et alla chercher un verre à disposition sur le buffet, puis s’empara de la bouteille de gin dans le minibar. Une généreuse coulée scintillante vint se lover dans le cristal juste avant que Mark ne lui chipe par surprise.

— T’as raison, vieux, on va avoir besoin de réfléchir.

Vincent se resservit et demanda à Verga :

— Mon père, votre fonction au sein du Vatican vous donne accès à l’IN.D.I., je me trompe ?

Le religieux acquiesça.

— Pour être exact je me sers de mes contacts, qui ont *eux* accès à cette base de données identitaire. Mais quel rapport avec le manuscrit ?

Montalescot s’envoya une rasade brûlante.

— Si je vous dis Edgar Kain, que disent vos contacts ?

OceanofPDF.com

29

« Cruauté, quel mot a autant de noblesse que celui-là ? »
Les liaisons dangereuses (Merteuil)

7h50

Willy Chu était embusqué dans le sous-bois qui bordait la Golspie House. Il gelait sur place, ses doigts de pieds n'étaient plus que des excroissances indolores. Ses yeux bridés, comme tendus à la corde par deux équipes de gros basques, clignaient en permanence pour adoucir la gifle du froid. Son nez épaté exhalait une vapeur dense qu'il tentait de dissimuler au maximum. Une heure qu'il surveillait l'entrée du manoir et les ombres qui valsaient derrière les fenêtres de Verga. Une éternité, avec la neige qui s'était invitée par surprise la veille au soir sur le Nord de l'Écosse.

Enfoirés de météorologues…

Ses mocassins tous neufs n'avaient pas de prise sur la glace qui le rongeait par le bas. Il avait beau se camoufler dans son duffel-coat noir, rien n'y faisait. Pour couronner le tout, il mourrait d'envie de griller une Black Devil, sentir le goudron lui arracher la gorge. Tout son corps était en manque, mais pas question. Autant allumer un feu et faire des signaux de fumée apaches. Il jeta un regard en direction du bois qui s'étirait derrière lui. Le décor évoquait le plateau de tournage d'un film d'épouvante du genre petit budget. Bouquet d'épineux plongé dans les vapeurs de l'aube, croassements de corbeaux, ne manquait plus qu'un psychopathe en bleu de travail et masque de hockey. D'ici, les deux 4x4 de l'équipe étaient invisibles, stationnés à l'orée du parc en bordure de la route déserte.

Dans ses moments-là, il regrettait ferme les années passées à la BRP de Paris, l'unité de police judiciaire qui traquait les proxos et dissuadait les tapineuses. C'était glauque, c'était mal payé, mais au moins il avait une fraction de pouvoir. Une infime possibilité de l'ouvrir lorsqu'il n'était pas d'accord, ou simplement quand il en ressentait le besoin. Aujourd'hui, il en était réduit à être l'esclave d'un cardinal sénile. Fanatique, par-dessus le marché. Il était payé le quadruple, c'est vrai. Il roulait dans une voiture outrageusement chère, c'est vrai aussi. Mais s'il avait participé à la campagne officieuse de recrutement qu'avait lancée le Vatican cinq ans auparavant, ce n'était pas pour cela. Pas tout à fait. Lui, ce qui le faisait bander, c'était la chasse à l'homme. L'ennemi n'était pas diffus ou invisible, il était une unité bien concrète qu'on pouvait traquer jusqu'à épuisement. Comme ces cinglés de cross-killers qui sillonnent les continents à la recherche d'une nouvelle proie, sauf que là, elle était servie sur un plateau. Voilà ce qui avait pesé dans la balance lors des tests d'intégration. L'Église avait flairé la bête qui sommeillait en lui. Sa précision, son décalage, ses taux d'élucidation ahurissants pour un officier de police tout juste sorti de l'école. Mais surtout, son obstination. Quand l'ex-flic avait la cible dans sa ligne de mire, mieux valait ne pas se trouver au milieu.

Et Dieu, dans tout ça ? Chu n'y voyait qu'un moyen de légitimer tout ce fric, tous ces déploiements clinquants qu'on étalait sous son nez. Parfois, il faisait trois fois le tour du Monde rien que pour tracer un homme d'affaires soupçonné d'appartenir à un ordre obscur. Souvent, il surveillait des cas de possession dits inquiétants. Des conneries tout ça. Le seul mal qui rongeait l'Homme c'était le vice, celui qui pousse dans les entrailles comme une plante infectieuse. Un cancer juteux qui se marre en même temps qu'il croît dans le corps promis à la benne.

Un appel. La tête de Giasparone apparut dans l'esprit de l'Asiatique, toute rabougrie de fatigue. Le vieillard ressemblait à une gaufre pas cuite. Autour de lui, des caméristes s'afféraient à le préparer pour une nouvelle journée.

— Bonjour, Willy. Avez-vous bien dormi ?

— Comme un bébé, Monseigneur, répondit Chu en braquant son majeur dans la poche de son manteau.

— Vous l'avez localisé ?

— J'attendais votre réveil. L'équipe attend mon feu vert. Moi, j'attends le votre.

Giasparone sourit de ses vieilles lèvres fanées.

— C'est bien, Commandant Chu. Je ne regrette pas l'effort que j'ai déployé pour vous avoir, vous et personne d'autre, il y a cinq ans.

— Au fait, reprit l'ex-flic sans prêter attention à la pommade, la prochaine fois que vous me mettez sur ce genre d'affaires évitez de me coller votre Gabriel. Ce type est un cinglé, il a faillit égorger deux de mes gars simplement parce qu'ils écoutaient des trucs pas très cathos à la radio. Vous le nourrissez au sang humain ou quoi ? Et il fait flipper les gens dans la rue, vous voyez ?

— Ce pauvre Gabriel. Ne lui en tenez pas rigueur. Il est un peu bourru, c'est vrai, mais il a bon cœur. Ses seuls repères se trouvent entre les lignes de la Bible, vous comprenez ? Je l'ai éduqué comme j'ai pu, mais je peux vous assurer qu'il sera d'une terrible efficacité le moment venu. Avec lui, vous ne craignez rien.

— Avec mon 9 millimètres, je ne crains rien. Avec votre goule sortie de Donjon&Dragon, pas sûr.

Le cardinal était contrarié, Chu le sentit. Il s'en fichait pas mal. Giasparone reprit :

— Vous pouvez y aller si le moment vous parait opportun. Je vous laisse faire, mais on est bien d'accord : Verga ne s'échappe pas. Vous vous en débarrassez comme bon vous semble, mais il ne s'échappe pas.

— Et votre… fiston ?

— Laissez-le partir devant, il se dégourdira.

***

Verga s'était éclipsé dans sa chambre pour passer un coup de fil, il avait parlé de discrétion. Ses contacts en rapport avec l'IN.D.I. lui demandaient de garder ses distances.

Une poignée de minutes s'était écoulée. Les trois visiteurs avaient traduit ce laps de temps par « plus la conversation dure, plus elle suppose de détails ». Si le prêtre y avait accès, la fiche identitaire de Kain les informerait de ses derniers déplacements. Chaque frontière franchie se fichait dans la base de données depuis que l'Organisation Mondiale pour la Règlementation du Trafic s'était accordée sur ce point, une quinzaine d'années auparavant. Plus aucune possibilité pour les criminels de pénétrer dans un pays sans déclencher l'alerte. Pour le reste de la population, c'était une simple mesure de sûreté, un passeport virtuel qu'il fallait subir.

Verga refit surface dans la pénombre du salon au bout d'un quart d'heure, mine grave. Ses traits semblaient tous se rejoindre sur son front en une sorte de réunion de crise.

— Edgar Kain est mort en mai 76. Accident de voiture sur la petite route qui conduit à Aultibea, une bourgade fantôme un peu plus au Nord.

Ijaya se laissa choir sur le canapé. Kain était mort. *Mort*, cela voulait dire que le manuscrit se trouvait dans la nature, que ce n'était pas lui qui avait

transmis le fragment au Vatican. Pire, cela signifiait que leur seule piste venait de s'évaporer.

— Je ne connais pas l'Écosse, intervint Mark, adossé à l'encadrement d'une fenêtre, quand vous dites « un peu plus au Nord », ça veut dire…

— Environ cinquante kilomètres d'ici.

Le visage de Vincent se fendit d'un sourire. Il se leva et retourna se servir un verre.

— Bingo ! La relation entre le panorama de Golspie dans le bureau de Kain et son décès dans la région est bouclée. Cet enfoiré est venu se planquer ici après avoir récupéré le manuscrit.

— Peut-être, mais qui a envoyé le fragment au Vatican ? questionna le prêtre. Votre homme est mort en mai alors que nous l'avons reçu fin juin…

La neige se remit à tomber sur la cour immaculée. De gros flocons bien ronds, comme si un plaisantin jouait avec un paquet de Demake-up depuis le toit de l'hôtel. Le jeune couple allemand se fondit sur le décor, emmitouflé dans des parkas foncées. Ils marquaient l'allée qui menait à la route principale de leurs empruntes sombres. Mark les perdit de vue lorsqu'ils passèrent derrière les arbres. Il décrocha son regard et proposa :

— Pour ma part, j'aurai tendance à vouloir éclaircir le lien entre mai et juin. Ces dates sont trop proches pour n'être qu'un hasard.

— Ah, oui ? Formidable ! entonna la jeune femme. Et dans les faits, on demande à Dieu s'il a vu quelque chose d'étrange le jour de l'accident de voiture ? On perd notre temps avec cette piste !

Vincent se jeta une nouvelle rasade de gin et cogna le cul du verre sur le buffet. Il dévisagea Ijaya. Sa cascade de cheveux, ses lèvres insolentes. Il mourrait d'envie de l'embrasser, de s'éclipser avec elle pour une heure. Peut-être à cause de l'hôtel, peut-être aussi en raison de la singularité de la situation. Ça l'excitait.

— Au contraire, Tu ouvres une nouvelle brèche en parlant de témoin, reprit-il. On devrait creuser du coté de l'accident. Quelqu'un a peut-être alerté les secours. Si cette route conduit à un trou paumé il y a forcément eu le concours d'une tierce personne, un automobiliste ou un riverain. Il doit bien y avoir un nom dans le dossier.

— J'ai déjà demandé. Rien de ce coté là non plus, précisa Verga. Un appel anonyme passé par le biais d'une connexion au réseau du comté de Sutherland. Voila comment les secours ont su. Le corps a été retrouvé totalement calciné.

— Ok. Vous avez une voiture, mon père ?

Le religieux hocha la tête. Ijaya et Mark avait saisi.

— Dans ce cas, allons nous promener du coté d'Aultibea.

Verga céda sans broncher. Il n'avait plus une carte en main, le jeu gagnant se trouvait peut-être du coté de ces trois énergumènes. Il allait chercher son manteau dans le vestibule lorsqu'en passant devant une fenêtre une ombre attira son regard vers la cour. Il s'arrêta net. Paralysé. Un jet de bile corrosif lui perfora l'estomac. Deux 4x4 pourpres venaient de piler sur la neige, laissant derrière eux des traînées de graviers. Des hommes en descendaient déjà et les claquements de portières interpellèrent les trois visiteurs qui se fichèrent devant les carreaux. Ijaya étouffa un râle d'effroi lorsqu'elle reconnu l'un des passagers. Coule sombre, visage opalin couvert de cicatrices. Cheveux noirs balayant un poitrail gonflé d'excitation.

Le moine cinglé. Le monstre qui l'avait battue à mort dans le sous-sol de la station service. Vincent attrapa la jeune femme par le bras et la tira contre lui, le long du mur. Mark comprit aussitôt qu'il devait éviter de se montrer et se plaqua à son tour à coté du rideau.

— C'est quoi ce bordel ? demanda-t-il à mi-voix.

Pas de réponse. Seulement le bruissement étouffé des graviers, dehors.

Verga lâcha un « Merde ! » plein de colère en se précipitant vers la chambre. Une poignée de secondes s'écoula avant qu'il n'en ressorte, esquivant les fenêtres, plié en deux. Il tenait une mallette en métal dans une main et, lorsqu'il eut rejoint le trio toujours collé à la tapisserie, la posa sur l'accoudoir du canapé et en fit claquer les loquets. Un jeu d'armes de poing : un Beretta 92 quinze coups 9 millimètres Parabellum, un pistolet mitrailleur Mini-Uzi, et un 357 Magnum. Chaque objet reposait sur un lit de mousse gris découpé selon son gabarit. Les trois visiteurs ouvrirent de grands yeux ronds, mais pas le temps de poser de questions. Le prêtre attrapa le pistolet mitrailleur et y ficha l'un des deux chargeurs qui gisaient à coté. Après le gros clac métallique, il jeta un « Servez-vous, ils sont chargés » à l'attention du trio. Sans réfléchir Vincent plongea la main dans la mallette et agrippa le .357. Il tira sur la culasse pour faire grimper une balle dans le canon. Coup d'œil sur Mark. Pour la première fois il ne vit pas un ami, mais un frère. Quelqu'un qu'il connaissait par cœur, suffisamment pour savoir que tirer sur un homme n'était pas le genre de notion qu'il intégrait spontanément.

Des cris résonnèrent au rez-de-chaussée. Le biographe saisit le Beretta et le colla dans les mains de son frère. Mark soupesa l'engin et l'arma. Souvenir de ses classes à Melbourne, en 60. Frisson. Que foutait-il à Golspie ? Il pensa à Lydia qui n'avait rien comprit à ses explications, lorsqu'il lui avait dit qu'il devait se rendre en Écosse.

Verga leur demanda de le suivre. Ils se baissèrent pour passer devant les fenêtres et se dirigèrent vers la chambre. Ils traversèrent la pièce et pénétrèrent finalement dans la salle de bains.

— Qui sont ces hommes ? demanda Vincent qui serrait la main d'Ijaya dans la sienne.

— Les chiens de Giasparone.

— *Cornelius* Giasparone ? Le cardinal ?

Verga ne répondit pas. Concentré sur la suite.

Marbre nacré. Faïence éclatante. La clarté du jour filtrait par une fenêtre qui donnait sur le pignon droit de la demeure. Des voilages écrus entravaient le champ de vision. Le prêtre fourra le Uzi entre ses reins et monta sur les rebords de la baignoire d'angle. Il releva les manches de sa veste et fit basculer la trappe qui ouvrait le faux-plafond sur un écheveau de tuyaux gris. Ijaya, Vincent et Mark se dévisagèrent un instant. Du mal à voir par où Verga comptait filer.

Les tambours de l'Enfer résonnaient dans le couloir. Des bruits de pas. Combien étaient-ils ? Et surtout, que cherchaient-ils ?

Le religieux demanda à Vincent de jeter un œil dehors. Le biographe se plaqua dans l'angle de la fenêtre et déplaça légèrement le rideau. La neige voilait le panorama mais, à moins qu'il ne soit caché, aucun des hommes du cardinal ne surveillait cette issue. La voie semblait libre. Mark resserra son étreinte sur la crosse de l'arme, le frisson laissait place à la nausée mais il devait contenir le malaise. Ijaya, quant à elle, palissait à vue d'œil. Des images de carnage frappaient sont esprit à grands coups de corps troués, de chair rougeâtres baignant dans un mélange de leurs quatre sangs.

Verga agrippa le rebord du trou et plongea la main dans le faux-plafond. Il en tira une chemise plastifiée qu'il plia et glissa dans la poche de son pantalon.

— Nous allons passer par là, fit-il en décochant un coup de menton vers la fenêtre.

La remarque ne fit qu'accentuer les vibrations de terreur qui planaient dans la pièce. Il s'approcha à son tour des carreaux et ouvrit les battants sans ménagement. Derrière eux, le bruit d'une poignée qu'on actionna

rageusement. Tambourinement. Des éclats de voix résonnèrent dans le couloir.

Silence…

Un coup de feu et ses échos métalliques. Un deuxième.

La porte blindée de la chambre 313 s’ouvrit en cillant sur ses gons.

***

Acouphènes. Cela faisait longtemps que Gabriel n’avait pas entendu le souffle de Dieu dans le creux de son oreille. Signe d’ivresse, d’excitation. Le cor qui accompagnait le réveil de la bête. C’était bon comme un matin de printemps dans les jardins de la Citée Christique. Sauf que là, le vertige de la passion se substituait aux piaillements des moineaux. Le maître lui avait promis que cette mission lui plairait.

Le moine pénétra le premier dans la suite. Derrière lui, Willy Chu braquait son Sig Sauer P232 à la manière d’un flic en alerte. Vieux réflexe. Ne manquait plus que le brassard rouge-vif pour achever le tableau. Gabriel ne prit pas autant de précaution. Pour l’occasion, il avait choisi une étoile du matin parmi l’attirail qu’il trimbalait de missions en missions. Sorte de fléau composé d’un manche en bois, au bout duquel une chaine était lestée d’une lourde boule de métal hérissée de pics. Les autres s’excitaient avec leur automatique, lui préférait sentir les vibrations de l’impact se répandre dans chaque parcelle de son anatomie.

Normal.

Il s’engouffra dans le salon. Les quatre gars de Chu le frôlèrent en s’agitant dans tous les sens. Gabriel avait déjà compris, il se guidait à l’odeur, son sens le plus aiguisé. Comme un loup, il flaira les fragrances qui valsaient dans l’air. Luxure et gourmandise moitissaient sols et tissus. Il

faillit éternuer tant cette odeur lui vrillait les sinus. Il écrasa la moquette jusqu'à la salle de bains. Une femme était passée par là. Une femme au parfum enivrant, qui avait laissé derrière elle un sillon aux extraits d'onguent et de soleil. Lorsqu'il poussa la porte un courant d'air fit claquer celle de l'entrée. Les autres sursautèrent en braquant leurs pétards, tous azimuts. L'endroit était vide, la fenêtre oscillait doucement sur ses gons. Le moine s'en approcha et jeta un œil sur l'extérieur. Quatre silhouettes terminaient de descendre la façade blanche le long d'une gouttière en cuivre. Gabriel sentit ses veines exploser, une nouvelle vague de rage déferlait dans son réseau sanguin. Chu pénétra dans la salle de bains.

— Merde, il s'est barré ! L'ENFOIRÉ ! beugla l'ex-flic.

La coule se retourna sans un mot et lui arracha son Sig des mains. Le Franco-asiatique grommela quelques jurons, mais se ravisa aussi sec devant la trogne écorchée qui le toisait, trente centimètres plus haut.

Arme au poing, le bébé de Giaparone se pencha par-dessus la rambarde…

***

La première balle fusa à deux centimètres du crâne de Vincent, qui fermait la descente le long de la gouttière. La seconde troua le manteau de Mark au niveau du flanc gauche. Ils venaient à peine d'atteindre la terre ferme que l'un des quatre hommes restés en faction devant l'entrée de la demeure les remarqua. D'un sifflement, il héla ses acolytes, tous vêtus de grandes parkas noires.

L'aube et son armée de nuages bruns n'avaient fait qu'une bouchée de la nuit, répandant sa lumière infectieuse pour guider les proies dans leur fuite. Pour aider les braconniers dans leur traque.

Verga courrait en tête, suivi de Mark et du couple. Ils longèrent l'aile droite de la Golspie House, en direction de l'étang gelé. L'épaisseur de neige fraîche les contraignait à s'aider régulièrement du mur pour recouvrer l'équilibre. Derrière eux, des cris se figeaient sous les flocons, comme étouffés sous un oreiller.

— Vous avez intérêt à nous sortir de cette merde ! lança Vincent à l'attention du prêtre.

—Vous n'avez jamais reçu de carton d'invitation, mon garçon, rétorqua le prêtre.

Ils atteignirent l'angle postérieur droit de l'édifice. Face à eux, le bois s'ouvrait sur le plan d'eau immobile recouvert de neige. Facile à confondre avec une clairière. Seuls indices de la présence du risque : des touffes de roseaux qui, par endroits, se dressaient en bouquets de lances végétales. Ils se remirent à courir en direction de l'étang, haletant de peur et d'effort. Une boule lave grillait les entrailles du biographe. Dans quelle merde venaient-ils de se mettre ?

Ijaya osa un regard vers le Sud, des mèches de cheveux voilaient sa vision par intermittence. Les gars de Chu les filaient, ménageant leur course pour ne pas glisser. Plus loin derrière, une nouvelle portée de parkas noires apparue dans l'angle.

— Cipriano Verga ! hurla une voix. Arrêtez-vous !

Les quatre hommes les plus proches du groupe s'arrêtèrent et braquèrent leurs flingues droit devant.

— Ne tirez pas ! cria l'Asiate, il a le fragment sur lui. Giasparone veut le récupérer intact.

Le prêtre et son petit groupe atteignirent l'orée du bois qui bordait l'étang. Tout en courant, Verga ordonna à ses partenaires de se décaler. Les trois s'exécutèrent juste avant qu'il se retourne pour décocher une rafale de

balles, histoire de disperser la meute noire. L'éclat des coups de feu leur fit perdre l'ouïe durant une poignée de secondes.

Ijaya trébucha et faillit entraîner Vincent, qui se rétablit finalement au tronc d'un gigantesque pin. Recouvrant son aplomb, il tira sa compagne vers lui, tandis que les cerbères se rapprochaient dangereusement. En se relevant la jeune femme cracha un râle de douleur.

— Ma cheville !

— Merde ! Pas maintenant, Ijaya ! pria Montalescot.

Plus qu'une trentaine de mètres entre eux et leurs traqueurs. La silhouette de Mark, qui talonnait Verga sans prêter attention à l'absence de ses deux acolytes, se dissipait déjà derrière la végétation rangée en bataille. Ijaya se releva mais elle claudiquait. Impossible de reprendre sa course. Leur route débouchait sur un énième précipice, comme si la difficulté en personne s'amusait à leur tendre des pièges, juste pour se marrer. Ils étaient deux, les autres étaient neuf et armés jusqu'aux canines. Une idée traversa l'esprit de Vincent : se river une balle dans le crâne et stopper la rigolade. Assez. Il en avait assez. C'était *ça* la solution.

Ouais, une sacrée putain de bonne idée !

La neige flottait, confettis pour une fête ratée. Les rouages du temps s'étaient grippés l'espace d'un souffle. La boule de lave dans l'estomac du biographe sembla se percer, laissant le magma de la terreur lui remonter l'œsophage pour exploser sous sa glotte.

— *Nelma, ma petite Nelma. Mon bébé, mon amour. Pardonne-moi, je t'ai laissée. Je t'ai abandonnée pour ça. Pour cette quête perdue d'avance. Te rejoindre, je vais te rejoindre…*

— Vincent ! hurla Ijaya.

Le biographe sortit de la brume pour se faire percuter par la réalité. Les gars de Giasparone étaient là, sur eux. Il dégaina le .357 du prêtre sans

réfléchir. Réaction épidermique. Il le tendit en direction des parkas. Les gars s'arrêtèrent de nouveau et placèrent les deux fuyards dans leur ligne de mire. Chu lança un ordre à l'attention de quatre de ses hommes. Aussi sec, les cerbères se remirent en route sur les traces de Verga et Allenster, piquant Vincent du regard.

— Laissez tomber votre arme, je n'ai pas l'intention de vous faire la peau, fit l'Asiatique.

Pour prouver sa bonne foi il rangea son Sig Sauer dans son holster et invita sa troupe à baisser ses canons. Vincent ne plia pas. Il s'adressa à l'ex-flic d'un ton posé. Détaché.

— Verga a le fragment de l'évangile et vous êtes venus récupérer, c'est ça ?

Chu jeta un coup œil a ses acolytes. Verga avait mis au courant un type venu de nulle part. Putain de merde ! Ce mec savait qu'un évangile gribouillé par Jésus se baladait dans la nature ! Giasparone n'apprécierait pas qu'un inconnu vienne se greffer sur le dossier.

— Capitaine ? fit l'un des cerbères. Ce serait pas un mec de la télé ?

L'ex-flic percuta. Un biographe ! L'un de ces cosmonautes que le World SPARC payait une fortune pour aller ragoter sur la vie des ancêtres.

— Fait chier… soupira l'Asiate.

Il s'alluma la Black Devil dont il rêvait depuis un moment, puis songea à ses hommes partis devant. Il leur faisait confiance, les gars allaient lui ramener le prêtre et le fragment béni des dieux. Ce n'était qu'une question de minutes. Le bois ne donnait sur rien d'autre que sur un énième morceau de campagne, puis la mer.

Bienvenue en Écosse.

Chu fit un geste pour ordonner l'exécution du gaillard et de la jeune femme. Les parkas levèrent leur artillerie sans broncher. Vincent tourna la

tête pour graver le visage d'Ijaya dans sa mémoire. Beauté affligeante. Elle le collait, légèrement en retrait. Position de l'orphelin dans son tailleur noir souillé de terre. Encore trop stricte pour elle. Ses yeux étaient perdus dans la jungle de sa tignasse brune, mais Montalescot parvint à dénicher leur pupille. Vestiges d'un monde perdu.

Y a-t-il une terre là-bas ? Un printemps cinglant de fraîcheur ? Seulement quelque chose à espérer ?

Le flingue qu'il tenait à bout de bras pesait sur son âme. Il aurait pu jouer au héros. Au moins essayer. Finalement, il était comme Mark. Il pouvait se battre, il pouvait lutter jusqu'à l'asphyxie, mais fusiller pour la postérité : très peu pour lui.

Finalement, c'était mieux comme ça.

— On aura essayé, murmura-t-il.

***

Mark tenait le rythme, talonnant le prêtre qui semblait habitué à ce genre d'exercice. Une force de la nature, ce Verga. Souffle court. Bruits de foulée sur la terre à peine dissimulée sous un linceul de neige troué, les pins sylvestres protégeaient le sol comme de gigantesques parapluies. Leur tronc restait nu sur vingt mètres de hauteur, puis éclatait en bouquets d'épines sombres. Là-dessous, la lumière du jour était aussi rare que l'oxygène en haute montagne.

Des cris derrière eux. Allenster jeta un œil par-dessus son épaule. La peur avait anesthésié ses sens et il ne s'était pas rendu compte de l'absence de ses compagnons. De son frère. Depuis combien de temps courrait-il sans eux ? Il héla le religieux et stoppa instinctivement sa course. Il haletait mais l'adrénaline voilait tout, même la fatigue.

— Il faut que j’y retourne ! grogna t-il en faisant déjà demi-tour.

— Je vous le déconseille, répondit Verga qui profitait de leur halte pour vérifier si la pochette en plastique était toujours à sa place. Ces gars là ne perdent pas de temps, s’ils nous trouvent ils n’hésiteront pas une seconde à nous refroidir. Ils veulent ma peau et récupérer le fragment.

Mark fit volteface, ses nerfs lâchaient :

— Arrêtez de vous payer ma tête ! On se fait courser par les hommes de main d’un cardinal véreux, vous êtes aussi armé qu’un G.I. et pour achever le tableau on cherche un manuscrit écrit par le Christ ! Je ne sais même pas pourquoi je vous suis, nom de Dieu ! Vous n’êtes pas prêtre, et n’essayez pas de m’enfumer avec vos arguments merdiques !

Verga devait admettre la hauteur de sa chute, il aspirait dans son sillage de plus en plus de monde. Un petit cyclone sur un océan d’intérêts.

— Vous avez raison, concéda le religieux en plaçant ses paumes devant lui, comme pour calmer un chien nerveux. Je ne vous ai pas tout dit, mais suivez-moi et je vous promets de tout vous expliquer. Vous devez me faire confiance, Mark. En ce qui concerne vos amis je suis désolé, pour le moment je ne peux rien faire.

Allenster suait à grosse gouttes malgré le froid. Il se débarrassa de son manteau et noua les manches à sa taille. Il pensa à Lydia et Sam. Impossible de les appeler maintenant pour leur dire combien il les aimait, cela ne ferait qu’embraser l’inquiétude de sa femme. Il se promit de les contacter dès qu’il serait en sécurité. Derrière eux, la rumeur de leurs traqueurs refit surface. Des appels, des craquements de branches et le courant d’air qui charriait toute cette marchandise diabolique.

Ils décampèrent sans attendre pour finalement déboucher sur la plaine blanche. Une étendue accidentée, polie par le temps. Sorte de drap secoué en plein vent, avec ses collines et ses vallons déstructurés. Plus loin, la

roche du no man’s land était tranchée à vif, puis s’ouvrait sur le chaos de la mer de Nord. Noire, coléreuse. À l’est, on discernait un morceau du port de Golspie, les lumières des habitations agonisaient sur l’horizon. Le ciel, aussi laiteux et mort que le reste, semblait vouloir se confondre avec la terre. Mark n’avait aucune idée sur le sens de leur fuite. Où le prêtre comptait-il se rendre ? Il n’y avait rien ici qui permette d’esquiver la meute du Cardinal.

Ils grimpèrent jusqu’au sommet d’un tertre sur leur gauche, puis dévalèrent la pente de l’autre coté. À défaut d’être invisibles, ils seraient couverts pour un instant. Là, Allenster discerna une excroissance de pierre sous le voile d’organza tendu par la neige. Le rocher sortait du sol comme un œil de pomme-de-terre fossilisé. Deux mètres de haut, sur environ quatre de large.

— C’est là, lança Verga sans se retourner.

Son accent latin tranchait littéralement avec le décor. Mark songea à l’aura bienfaitrice qui accompagne les gens du Sud. Ils portent en eux le soupçon d’optimisme qui manque au reste du monde. En fait de rocher, c’était l’entrée d’une cavité qui se tenait face à la mer. Un porche de pierre pour un antre engorgé de ténèbres. Les deux hommes s’engouffrèrent dans l’ouverture qui plongeait doucement dans l’ombre. Au fond, tapis dans l’obscurité, une bâche grise recouvrait un objet volumineux. Verga la dégagea en prenant soin de ne pas faire trop bruit, dévoilant une moto tout-terrain jaune et blanche. Un Suzuki DR-400 qui ne demandait qu’à rugir, un modèle ancestral du type de ceux produits jusque dans les années trente.

— Vous aviez tout prévu ! piqua Allenster.

— Presque tout : je n’ai qu’un seul casque.

Le prêtre libéra l’engin d’une entrave d’acier et tendit le casque à son passager. Mark n’en revenait pas. Cet enfoiré était sous le coup d’une

exécution imminente et n’avait rien laissé transparaître, mettant clairement en danger chaque personne qui entrait en contact avec lui.

— Vous êtes dingue…

Les bruits de foulées se rapprochèrent davantage. Le religieux glissa son arme dans sa ceinture et enfourcha le 400cm³ avant de faire claquer le démarreur d’un mouvement du pouce.

— Le dingue vous conseille d’armer votre Para.

Allenster fit danser la culasse du flingue et grimpa à l’arrière de la moto. À peine la roue avant avait-elle franchit le seuil de la cavité que les premiers coups de feu retentirent.

Jusqu’à ce jour, Mark n’avait jamais tué.

Jusqu’à ce jour…

***

Bruits de feuilles mortes et de brindilles écrasées.

Les gars de Chu allaient faire feu lorsqu’une silhouette colossale sortit de derrière un bouquet d’arbustes. Gabriel arrivait, il marchait sans se presser, maître du temps et de l’espace, puis vint se ficher entre les tireurs et le couple prêt à recevoir les balles. L’ex-flic jura dans sa barbe en essuyant une giclée de regards blasés. Ses gars en avaient assez de ce bouffon démoniaque.

— C’est pas le moment de prier, Satan, alors décale-toi et laisse-nous bosser, tu veux ?

Le moine faisait face à Vincent et Ijaya. Il les dévisageait, ses yeux semblaient armés de crocs reluisants. Sa voix racla sa poitrine pour expectorer une objection :

— Justement, pauvre merde, l’instant est parfait.

Chu se composa une moue d’énervé :

— Me cherche pas, Goliath. T’as beau être une brute, je suis sûr que tu feras dans ton froc quand mes gars t’auront explosé les genoux. Dégage !

Gabriel sourit. Un sourire d’enfant illuminé par un rai de lumière divine. Puis il entonna une sorte d’invocation :

— « Baron, que le fer dont tu joues soit l'issue de ces bêtes ».

Les cinq gars en noir restèrent interloqués. Le moine leur présentait son dos et sa voix se cristallisait dans la buée qui auréolait sa capuche. Vincent et Ijaya échangèrent un regard le temps d’un éclair, puis firent un pas en arrière. La bête ne les lâchait pas des yeux.

— « Arrachées aux ténèbres, rendues à Dieu. Fais de ce don un dû et rembourse ta dette. En purifiant le fond tu courtises les cieux. »

Chu expira une volute bleutée vers le haut. Exaspéré. Il pensait déjà à la conversation qu’il aurait avec Giasparone, au sujet du détraqué qu’on lui avait collé dans les pattes.

Un silence.

Gabriel leva lentement son étoile du matin au-dessus de sa tête, provoquant un resserrement des rangs derrière lui, puis ranima ses lèvres craquelées pour une demande qui cloua Vincent au sol.

— Allez m’attendre dans l’un des 4x4.

Pas le temps de voir venir le premier coup. Le moine avait vrillé, appelant à lui une force centrifuge qui fit s’envoler la boule cloutée dans les airs. Une première tête explosa. Littéralement déchiquetée. Des coups de feu éclatèrent. Chu dégaina avec un temps de retard, deux manteaux noirs étaient déjà sur le dément, impossible de tirer sans risquer d’en buter un.

Le corps à corps était impressionnant, Gabriel synchronisait ses mouvements à la perfection. Sorte de machine de guerre qui infligeait coups de poing et revers de coude tout en faisant valser son étoile d’acier. Il écrasa

une cuisse sur sa droite, planta le manche du fléau dans une orbite oculaire sur sa gauche.

Des bruits sourds filtraient jusqu'aux oreilles du couple qui décampaient en tournant le dos au carnage. Main dans la main.

— Par l'étang ! ordonna Montalescot en entraînant Ijaya sur leur gauche. Si on essaye de faire le tour, on risque de tomber sur le reste de la troupe.

Ils se rapprochèrent du plan d'eau et la jeune femme testa la solidité de la glace du bout de son escarpin. Vincent se lança le premier, sans vraiment prendre conscience du risque. En glissant, semelles à plat, ils progressèrent à rebours dans l'espoir de regagner la face arrière de la demeure. Sur la berge, Gabriel dégageait une effroyable puissance, luttant pour broyer le dernier des quatre cerbères.

Alors que les deux évadés étaient à mi-chemin sur le miroir de glace, l'Asiate laissa son homme de main gérer le match sanglant pour se préoccuper de leur sort. Il se rapprocha de la rive et braqua son Sig à l'oblique. Déflagrations.

Une volée de balles venait de déchirer l'étang, réveillant une nuée de corbeaux qui se dispersa instantanément dans le gris de l'aurore. Les deux compagnons se figèrent, yeux rivés sur la masse plate qui se fissurait déjà. D'instinct, Vincent empoigna sa partenaire par le bras et la brusqua vers la rive opposée au corps à corps. Ijaya exécuta quelques cabrioles aériennes avant de s'écraser sur la berge. Mais les mouvements du couple avaient excité la fissure qui vagabonda aussitôt en lignes brisées jusqu'à Montalescot.

La cicatrice de glace s'ouvrit sous ses pieds.

Avalé comme un cachet de Solacium 34 par un gosier élémentaire. La sensation que lui procura sa chute.

OceanofPDF.com

30

« J'étais là quand Jésus Christ
Eut son moment de doute et de douleur
J'ai sacrément assuré que Pilate
S'en lave les mains et scelle son sort »
Mick Jagger (Sympathy for the Devil)

Plusieurs lamelles brisées sur un volet invitaient l’aube à venir lécher la peau cristalline du corps étendu au fond de la grange. Des rais de lumière morte qui tronquaient l’obscurité.

L’homme se réveilla, yeux collés de sommeil, bouche pâteuse. Sa barbe le démangeait, ses cheveux aussi. Depuis combien de jours ne s’était-il pas lavé ? Aucune idée… Il se rappelait seulement de choses très lointaines. Plus anciennes encore que la terre qui jonchait le sol. Mais pas moyen de se souvenir de la veille. Seule certitude : il croupissait ici depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois.

Il se redressa doucement sur sa couche. On lui avait confectionné un matelas de foin avec un drap troué. Ça puait la crasse. Une nouvelle conviction fleurit sur le désert de sa conscience : il était revenu pour payer sa dette.

Tous les matins étaient identiques, une poignée de minutes s’écoulait avant que le voile trouble de la nuit ne s’évapore. Avant que la vérité lui éclate en pleine face. Des bribes de l’histoire lui revenaient au compte-gouttes, comme les brûlures se réveillent avec l’aube. Chaque élément ajouté au puzzle charriait son flot de douleur, et chaque giclée d’endorphine faisait monter la fièvre du remord. Pire : celle de la honte.

Il chaussa une paire de sabots en caoutchouc et réajusta la bure miteuse qui lui servait aussi de couverture. En dessous, il ne portait qu'une grenouillère en coton noire de crasse.

Un froid de canard. Châtiment de plus pour ce qu'il avait commis, pensa t-il.

Il se leva et se dirigea vers le volet cassé, histoire de jeter un œil sur l'extérieur. Énième souvenir. L'environnement lui était totalement étranger. Du blanc partout. En monts, en creux, sur les arbres et même dans la clarté des nues. Ça changeait du vert habituel. Un paysage douloureux de pureté, comme ignoré du reste du monde. Venant noircir le relief, un vent glacial s'engouffrait dans la toiture d'ardoise trouée. Il mugissait. Mordant, humide.

Le tintement d'un trousseau de clés sortit l'homme de ses pensées. La porte s'ouvrit en craquant sur ses gons et les 10m² furent inondés de lumière. Une clarté filtrée par une pièce en amont. La silhouette du geôlier se découpa en contre-jour. Celui qui l'avait conduit à cette seconde naissance, qui avait passé des heures à lui conter l'histoire du monde.

— Voilà, fit l'ombre en posant un paquetage sur le coin d'une table vermoulue. Je vais t'apporter de quoi te laver.

L'homme acquiesça en silence avant que le geôlier ne reprenne :

— Prépare-toi. Demain est le jour le plus important de ta mort.

Il faisait déjà demi-tour lorsque le captif lui demanda :

— Pourquoi fais-tu tout cela ? Pourquoi ne pas affronter celui qui t'as oublié ici-bas ? Tu épuises tes forces alors que tu n'es sûr de rien…

Le contre-jour s'était figé. Une photo en noir et blanc dans une exposition d'art abstrait. Ou plutôt un négatif dans une chambre noire.

— Pourquoi ? Parce que je connais la couleur de l'Enfer. Je ne cherche pas la vie, je cherche le repos. Médite là-dessus, l'érudit. Je te laisse la

matinée pour te faire belle.

OceanofPDF.com

31

Willy Chu avait braqué Gabriel.
Longtemps.

Suffisamment pour que Vincent parvienne à s'extraire des eaux glacées de l'étang et à regagner la berge. À cet instant, l'ex-flic avait hésité à terminer son chargeur sur le biographe et sa copine. Une giclée de bastos de rive à rive. À l'ancienne. Mais la proximité de l'ange noir et sa coule couverte de morceaux de chair l'en avait dissuadé. Le moine l'avait écrasé de son seul regard tout en contournant les quatre corps agonisant sur le manteau neigeux. L'un d'eux avait convulsé plusieurs secondes avant de lâcher prise sur un souffle rauque. Les autres s'étaient contentés de faire les morts.

Sous son enveloppe de marbre, Gabriel avait frissonné. Il venait d'expédier quatre hommes en direction des limbes, mais il avait oublié pourquoi. La brume de la rage, onde de choc sur le fleuve noir de son âme. Probablement cette histoire d'évangile.

Oui. C'était ça…

Il avait écarté les concurrents dans la course à la possession. Il était entré dans la cour des lâches, des traites. Mais l'amour qu'il vouait au Seigneur valait bien ce sacrifice, cela valait même de mener une quête parallèle à celle du Maître. Parallèle… ou presque, car à un moment ou à un autre leur destinées se toucheraient. La collision était inévitable. Implacable. Il savait ce que le conseil clérical, y compris Cornelius Giasparone, avait l'intention de faire du manuscrit s'il mettait la main dessus. La parole de Jésus, quelle

qu’elle soit, n’avait plus sa place dans la géométrie des dogmes. Le messie de chair et d’os avait un double officieux : celui des Écrits. L’Église tentait de se reconstruire après une ère de désertion, ce n’était pas le moment de tout remettre en question. Et il y avait eu cette confidence du cardinal à Gabriel. Cette fois où le vieillard lui avait soumis son projet de faire disparaître le document avant que le reste du Vatican ne vienne « violer le silence des siècles ». Avant que les pensants de la cité n’aient le temps de virer de bord sur leurs principes. C’était à ce moment-là que Giasparone avait demandé à Chu de se mettre sur le coup. Là aussi, que Gabriel avait proposé d’intégrer la mission.

Le manuscrit ne pouvait pas tomber entre les mains du cardinal, c’était simplement inconcevable. Alors, au diable la trahison.

Loué soit l’amour de Dieu !

***

Collées aux vitres du manoir, quelques silhouettes osaient contempler la scène qui se jouait dehors.

Gabriel fit hurler la mécanique du 4x4 pourpre en essuyant des tirs de 9 millimètres. La fontaine de la cour encaissa une poignée de projectiles perdus, voyant ses anges de pierre subir décapitations et arrachages de membres. À son tour la vitre arrière du Ford explosa.

Tout en remplaçant le chargeur de son Sig, Chu se précipita sur l’autre véhicule de la congrégation. Le moine avait tenté de le mettre hors-service en envoyant son étoile de métal sur le flanc de l’une des roues. Mauvaise pioche : la boule lui était revenue en pleine cuisse sans que le pneu ne subisse le moindre dommage.

— Où est Verga ? demanda t-il à ses passagers, tandis que ses yeux cramponnaient la route blanche.

À l'arrière de la voiture, Vincent tentait de recouvrer ses esprits, recroquevillé pour éviter une nouvelle volée de balles. Balloté entre le vertige de l'hypothermie et l'excitation de l'instant. Ijaya l'aida à retirer son manteau et sa chemise et le frictionna quelques secondes. Puis, sans détour, elle prit l'initiative de répondre au colosse. Inutile d'esquiver la question.

L'image de son visage penché sur elle dans le sous-sol de la station service la fit frissonner. Malgré tout, ils avaient le même but : mettre la main sur le manuscrit. Alors pourquoi ne pas s'en faire un allié ?

Quoi qu'il arrive, se protéger pour assurer la suite…

— Aultibea, à cinquante kilomètres au Nord. C'est là que nous devions nous rendre.

Gabriel se retourna brièvement pour sonder l'expression de sa passagère. Elle était pliée en deux mais leurs regards se croisèrent. Un éclair porteur de changement étincela dans leurs yeux. Sorte de promesse silencieuse.

Ils s'étaient compris.

Le message piqua le moine jusque dans l'échine. Une sensation qui lui fit prendre conscience de la douleur qui pulsait dans sa cuisse. Il examina furtivement la plaie en relevant sa bure. Une boursouflure brune plissait sa peau au niveau de l'entre-jambe. Ses lèvres se fendirent d'un sourire discret, la souffrance était son fil directeur. Elle lui faisait un bien fou. Il se pencha sur le siège passager et ouvrit la boîte à gants. Un Desert Eagle à huit coups attendait qu'une poigne de fer l'étreigne, fasse l'amour à ses deux kilos de muscles chromés.

— Prenez ça, fit le moine en tendant l'arme à sa nouvelle partenaire. Faites en sorte qu'il nous lâche.

***

L’Asiate avait le pied bloqué à fond sur la pédale d’accélération. Les deux 4x4 semblaient reliés par un câble invisible, coulant à toute vitesse le long des nœuds d’asphalte. D’abord une route sans nom, bordée de chaque coté par un muret de pierres, qui les fit passer à proximité du Dunrobin Castel. La masse victorienne les toisa un instant, comme si elle les priait de bien vouloir aller jouer ailleurs. Chu rétrograda pour monter dans les régimes. Giclée de puissance dans le moteur. Les pare-chocs se touchaient presque, il discernait la crinière brune assise à l’arrière.

C’était le moment.

Son index survolait la clenche de pilotage automatique sur le tableau de bord. Il savait parfaitement qu’en actionnant ce bouton le véhicule ralentirait pour se caler sur la vitesse autorisée. C’était sa méthode : la fraction de seconde qui séparait ces deux opérations suffisait tout juste pour se concentrer sur la cible. Il passa le buste par la fenêtre et… clac, d’un coup de paluche, céda les commandes au robot du 4x4.

Aussitôt, une balle traversa la tignasse d’Ijaya qui laissa échapper un cri de terreur.

***

Gabriel resserra son étreinte sur le volant et écrasa la pédale de frein. L’onde de choc envoya ses deux passagers se fracasser contre les sièges avant. Un battement de cils plus tard, le 4x4 de Chu vint percuter leur coffre, projetant l’ex-flic sur l’encadrement de la portière dans un râle bestial.

Un silence inattendu s’installa pour une poignée de secondes. Le fameux flottement post-collision, presque aussi douloureux que le choc lui-même.

L’Asiate était sonné. Un courant d’air glacial ramonait ses oreilles et sa bouche ouverte, enfonçant sa langue jusque dans ses tripes brûlantes. Il planait.

Des crissements de pneus le réveillèrent, les trois fuyards décampaient. Il s’imagina dégainer et faire sauter les têtes de ces pillards de gloire. Il imagina seulement, car ses membres étaient secs de toute neurilité. En fait, il avait l’impression d’avoir été coupé en deux. Buste étalé sur le pare-brise, jambes écrasées contre le tableau de bord. Puis la sensation se dissipa, laissant circuler derrière elle une véritable fourmilière dans ses membres inférieurs. Le choc avait été violent, mais le 4x4 du moine lui avait offert un sursis en ne s’arrêtant pas totalement, amortissant ainsi la collision.

Peut-être deux ou trois côtes cassées et la rotule droite douloureuse, rien de grave à première vue. Il avait suivi des cours de sauvetage durant son année d’école d’Officier de la Police Judiciaire. De vagues souvenirs qui lui servaient de temps à autre. Un diagnostic à l’arrache, juste de quoi se rassurer. Le problème, c’était sa voiture. Le système avait coupé l’alimentation générale et la balise de secours venait de déclencher un signal. Une voix féminine l’informait que le poste d’assistance le plus proche était prévenu. Elle posait des questions pour garder les éventuels accidentés en état de conscience.

— Ferme ta gueule ! grogna Chu à l’attention du robot, tout en se dégageant soigneusement de la portière.

La voix continuait de débiter ses conseils d’infirmière en plastique. Après la claque du choc, vint celle du constat. Seul… Willy Chu se retrouvait seul au milieu d’une route forestière. Autour de lui, rien que des pins sylvestres couverts de neige, la ligne blanche de la chaussée qui

évoquait un rail de coke, et l’aura de sa colère. Il songea à ses hommes charcutés, aux autres dont il n’avait aucune nouvelle. Au nom de quoi ou de qui en arrivait-on là ? Un bout de papier que l’on enfouirait aussi sec dans les archives secrètes du Vatican une fois récupéré. Cette putain de traque tournait au vinaigre. Un vinaigre d’alcool pur.

Il vida son chargeur dans le tableau de bord du véhicule pour faire taire la voix, puis s’engagea sur la route en boitant.

OceanofPDF.com

32

« Comment puis-je être perdu,
Si je n'ai nulle part où aller ? »
James Hetfield (Metallica)

Depuis la sortie de l’A9, la ligne d’asphalte évoluait au fil des kilomètres. D’abord large et dégagée, puis peu à peu dévorée par une végétation revenue à l’état sauvage. Béton troué par des racines de pins, branches mortes semées au milieu de la voie. Le paysage étouffait sous le ciel, sous l’abandon de l’homme. Ici, la neige était tombée plus drue et les Highlands suffoquaient, prisonniers des glaces. Pas le moindre signe de vie depuis une dizaine de kilomètres. Alors qu’au début de la route des fermes esseulées mourraient en retrait du passage, ici, les seuls hommes encore présents pourrissaient six pieds sous terre. Un territoire désolé. Une vieille pancarte en bois indiquait aux fantômes de passage qu’ils pénétraient sur les terres d’Aultibea. L’antichambre de Wag, dont l’unique construction était en ruine depuis des décennies.

Une nuée de volatiles éclata dans l’opacité du ciel, puis disparut derrière le sommet d’une colline. Verga stoppa le moteur du DR et attrapa une nouvelle chaufferette dans la sacoche fixé sur le carénage. Mark descendit du véhicule et retira son casque.

— Vous en voulez une ? demanda le religieux encore installé derrière son guidon.

Le haut de son visage était plissé par un bonnet en feutre gris.

— Ça fait trois fois que vous m'en proposez. Gardez-les, rien qu'à vous voir dans cette petite veste j'en ai la chair de poule.

— Elles m'ont sauvé la vie plus d'une fois, vous savez, fit-il en brandissant le patch sous le nez de son passager. Avec ça, vous traversez le Groenland en maillot de corps !

— Rien à foutre. Dites-moi plutôt ce que vous comptez faire maintenant, coupa Mark en réajustant le col de son manteau.

La remarque laissa Verga penaud l'espace d'un instant. Allenster en profita pour consulter sa messagerie interne. Lydia l'avait appelé quatre fois depuis leur départ de Golspie. Elle devait sérieusement s'inquiéter, mais il renonça une fois de plus à lui téléphoner. Pour lui dire quoi ? Qu'il visitait le Nord de l'Écosse en compagnie d'un prêtre-mercenaire ? Pas question.

— Nous allons tenter de trouver une habitation et, peut être, un témoin de l'accident d'Edgar Kain.

— Ça fait beaucoup de peut-être. Regardez autour de vous, Cipriano… Vous comptez interroger les ronces ? Quoi qu'il en soit, je ne bouge pas d'ici avant que vous m'aillez expliqué deux ou trois choses.

Le prêtre se frotta vigoureusement le visage pour se redonner des couleurs. Ses traits pliaient sous l'embarras. La paille de fer qui recouvrait ses joues faisait office de réflecteur, digérant la lumière pour la resservir plus froide encore sur ce pâle décor de chair.

— Ok, concéda t-il en vérifiant son arme.

Il sortit la pochette en plastique coincée dans sa ceinture, laissa planer un nouveau silence, puis se lança :

— Je ne fais plus partie de l'Église. Pas plus prêtre que vous, mon cher ami. Un électron plein d'énergie, libéré de son fardeau.

Mark se dessina un sourire désabusé.

— Pourquoi avoir menti à Vincent, alors ? Il n’a pas de temps à perdre avec vos…

— Hé ! fit Verga pour stopper l’élan vengeur d’Allenster. Il n’a pas perdu de temps avec l’info que je lui ai livrée sur le fragment de l’Évangile ! Lorsqu’il m’a contacté, il m’a nommé « Père », je n’ai fait que le conforter dans cette idée. De son coté, il m’a donné du grain à moudre avec ses explications au sujet d’Edgar Kain. Nous avançons *ensemble*.

— À l’heure qu’il est je doute qu’il avance sur quoi que ce soit. Et je vous préviens, renchérit Mark, s’il lui arrive un pépin, je vous en tiens pour responsable !

Le prêtre porta son regard sur les volutes de vapeurs qui s’étiraient dans le ciel. Le froid cristallisait leurs paroles, comme des écrits dématérialisés dont Dieu seul était témoin. Il sortit une petite boîte de bonbons mentholés de sa veste et en proposa une à son passager.

— C’est une obsession chez vous, le partage !

— Vous résumez la raison pour laquelle je suis entré dans les ordres en 19, mon garçon !

— Ça aussi, je m’en cogne. Dites-moi plutôt ce que vous avez fait pour que le Vatican vous traque de la sorte…

Le religieux s’enfila deux pastilles blanches et rangea la boite dans sa poche.

— Quand les résultats des tests ADN du fragment ont été livrés au Grand Conseil, autrement dit, lorsque tout ce petit monde à su qu’il s’agissait bien d’un écrit de Jésus, j'ai fait entendre ma voix. Ma misérable voix de prêtre ! C’est tout. Tous ces conservateurs, ça me faisait froid dans le dos.

— Vous ?

— Comment ça « vous ?», s’offusqua Verga.

— D’après ce que Vincent m’a raconté durant le trajet Melbourne-Inverness, vous êtes plutôt du genre… *Old School*, non ? D’après lui, vous vous êtes farouchement opposé à la biographie du Christ en 2079. Alors, dans le genre conservateur…

— Je ne comprends rien à vos histoires ! Nous sommes en 77, pas en 79 ! Le sujet est autrement plus sérieux, croyez-moi !

— C'est-à-dire ?

— Bon sang ! J'étais le seul à penser que ce manuscrit était un cadeau du ciel ! Le monde devait savoir ce qu'il contenait ! Rendez-vous compte, un écrit de Jésus ! Il voulait nous transmettre un message ! Nous aurions du nous réjouir et en profiter pour remanier nos dogmes poussiéreux. Surfer sur l'occasion et collecter de nouveaux fidèles parmi les plus septiques…

— Vous voulez dire que Rome ne l'accepte pas ?

Le visage de Verga se froissa. Il balaya la remarque de la main.

— La réponse est plus complexe, mais pour résumer : l'Église a peur. Elle préfère récupérer le document et le sceller dans l'enfer du Vatican, voire le détruire, plutôt que de jouer la transparence en prenant le risque de tout foutre en l’air. Vous comprenez ?

— Comme avec l'abbaye de Soboles Sanctus ?

— Ça, c’est une autre histoire, fit le prêtre en tentant de cacher sa gêne vis-à-vis du sujet. Soboles n’est qu’une invention destinée à déstabiliser la chrétienté, rien de plus.

Il descendit de son destrier jaune et le poussa vers le remblai droit de la chaussée. Une pression du pouce sur la poignée d’embrayage et la béquille chromée coulissa jusqu’au sol.

— Nous devrions continuer à pieds, je ne voudrai pas effrayer les habitants, fit Verga en souriant.

Allenster fouilla dans le regard du vieil homme. Rien de mauvais. Puis il lui emboîta le pas. Ils marchèrent dans ce calme assourdissant durant dix bonnes minutes. Devant eux la route était intacte, pas la moindre trace d'un éventuel passage depuis le début des chutes de neige. Malgré tout, l'air était électrique. Une boule enflait dans le ventre de Mark. Il pensait à son frère. Mort ? Blessé ? Aucune idée, et c'était ce vide de réponse qui pesait sur sa conscience. Lui était là, à poursuivre une mission dont il n'avait même pas connaissance la veille, au lieu de chercher son frangin. Au lieu de tout faire pour lui prouver son dévouement. Son amour.

Il brisa le silence en premier.

— Si ce n'est pas la Congrégation de la Mission qui vous a envoyé à Golspie, comme vous l'avez prétendu, dites-moi pourquoi vous êtes venu jusqu'ici ? La coïncidence entre notre conviction d'y trouver Edgar Kain et votre présence est plutôt curieuse, non ?

Verga suspendit ses pas à l'instant où le premier flocon d'une nouvelle chute tomba sur son bonnet gris. Il fourra la main dans la poche de son pantalon et sortit la pochette en plastique qu'il avait récupérée au dessus de la baignoire. Il laissa le document au chaud dans son enveloppe transparente et le tendit à Mark qui le déplia.

— Vous avez vraiment chapardé le fragment ! s'esclaffa Allenster. C'est de ça dont parlait le Bridé quand il nous courrait après ! Le moins qu'on puisse dire, c'est que vous en avez une sacrée paire !

Verga encaissa la flatterie sans rien dire, puis retourna le recto de la pochette dans les mains de l'Australien. Mark examina le second document avec attention. Une lettre manuscrite dépourvue de signature. La formulation était concise. Claire sur la forme, mais impénétrable sur son sens profond :

19 Janvier 1727, Oxford, là où tout à commencé
19 janvier 2077, chapelle du Corpus Propheta, à l'aube, là où mon œuvre s'achève.
57° 58' 35.82", -3° 57' 21.99"

Tout se mettait en place dans l'esprit d'Allenster. C'était pour cette raison que Kain avait attendu avant de faire parvenir le fragment au Vatican. Trois-cent-cinquante ans pétante entre les deux dates. Mais que c'était-il passé en 1727 ? Quel était ce mystérieux point de départ évoqué dans le message ?

— Les coordonnées GPS donnent quoi ?

— Du vent, fit le prêtre. Un point sur la côte qui mène à Golspie, au bord d'une falaise. Non loin de là où nous avons récupéré ma moto. Incompréhensible…

— Vous avez fouillé du côté d'Oxford ? insista Mark.

Verga sourit, la tête enfouie dans le col relevé de sa veste. Visiblement, les chaufferettes n'avaient rien de magique. Il reprit sa marche silencieuse avant de répondre :

— Ça fait un mois que je creuse autour du moindre mot contenu dans cette missive. J'espérais un indice, une lueur, mais rien. J'ai d'abord compulsé les archives de la ville d'Oxford, en cherchant un évènement qui aurait pu avoir lieu en février 1727. Ca n'a rien donné, alors je me suis tourné vers le poumon de la cité : l'université.

« Un mur. À croire que le diocèse tient toujours l'administration de l'établissement par les couilles. Je n'ai eu accès à rien, à personne. À chaque fois que je tentais d'approcher un enseignant, je me heurtais à la même réponse, sans intérêt. Le XVIIIème siècle est un trou noir dans la mémoire de cette école. Bref, j'ai finalement croisé le chemin d'un historien

qui m’a mis sur la piste des doyens du collège de Christ Church. Bien entendu, cette conversation devait rester entre lui et moi. Il m’a aussi fait comprendre que je n’étais pas le seul à être passé rendre visite aux universitaires. Des hommes s’étaient présentés sous l’égide de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. »

— Cornelius Giasparone et ses tentacules armés…

— Les mêmes qui nous ont contraints à prendre la fuite tout à l’heure. Mais cela ne m’a pas empêché de poursuivre mon investigation. J’avais la ferme intention de mettre un nom sur notre petit cachotier. Je me suis donc attelé à analyser la liste des doyens de l’époque, et là, fait pour le moins étrange, la mention *Destitution sur ordre de l’évêché d’Oxford* apparaissait à coté du nom d’un auguste écossais. Sir Edward Markham, professeur d’anthropologie religieuse, spécialiste de la bible et auteur d’une tripotée d’ouvrages sur le sujet. La date et le lieu de naissance apparaissaient sur le document, mais rien dans la colonne « Mort », comme si le bonhomme s’était volatilisé…

— À cette époque, proposa Mark, une destitution valait peut-être une arrestation ? Ce Markham aurait été *balayé* des registres… exilé, pourquoi pas ?

— Ça ne tient pas debout, repris Verga qui enjambait le tronc d’un pin étendu en travers de la route. En revanche, je vous suis sur un point : l’arrestation. J’ai confirmé cette hypothèse en me servant d’anciens contacts entretenus avec… bref. Peu importe, fit le prête avant de trop en dire sur ses sources.

« Les registres de l’Inquisition sont formels. La milice du diocèse est bien venue lui rendre visite le 19 janvier 1727. Le motif fait froid dans le dos, une histoire de sacrifice humain. Dans un lieu saint, par-dessus le marché ! »

— Et rien sur sa mort ?

— Rien. D'ailleurs, le rapport de l'inquisiteur chargé de traîner l'enseignant devant le tribunal mentionne une « évasion par subterfuge ». Autrement dit, les pauvres gars se seraient fait endormir en plein boulot, au sens propre du terme ! À leur réveil, le suspect avait disparu.

— Un vrai roman !

— Non, tout ça est bien réel, mon ami. Et le plus étrange, c'est le néant qui suit cet épisode. J'ai compulsé les archives des états civils de toutes les villes avoisinant Oxford et Golspie, sans résultat…

— Notre homme est peut-être tout simplement sorti du territoire ? L'administration de l'époque était loin d'être aussi performante que celle d'aujourd'hui…

Verga conserva le silence, dubitatif sur cette dernière remarque. Elle en disait long sur la brume qui floutait son enquête. Au total, il avait collecté deux noms. Edward Markham et Edgar Kain, tous deux morts et enterrés.

— Le lieu de l'accident de Kain n'est plus qu'à cinq ou six-cents mètres, précisa le prêtre. À partir de maintenant, tentons de garder le silence.

Quelques secondes s'écoulèrent, donnant l'avantage au chuchotement des flocons, jusqu'à ce que Mark affiche un curieux sourire :

— Entre nous, Cipriano, murmura t-il sur le ton de la plaisanterie, vos ennemis auraient mieux fait de vous organiser un bel accident de voiture, non ?

Verga stoppa net, visage grave, et harponna les pupilles de l'Australien dont le sourire avait déjà fondu.

— Ne riez pas, ils l'ont fait.

***

Mark remarqua la maison en premier. Une vieille masure délabrée, tassée au fond d'une cuvette ronceuse et trop arborée. Une anti-clairière. Le morceau de toit qui avait attiré son regard était ajouré en de nombreux endroits. Personne ne devait plus habiter ici depuis des lustres. Il tapota l'épaule du religieux et pointa la direction Nord-Ouest d'un coup de menton. Verga barra la route avec son bras et posa son index sur sa bouche.

— Vous êtes sérieux, là ? questionna Allenster. Personne ne vit ici, vous avez vu la route ? Aucune trace. Et l'état de la baraque ?

L'Italien se déporta vers le bord de la route en tirant Mark par la manche.

— Je suis étonné de vous voir encore en vie, chuchota-il.

L'Australien mima l'incompréhension.

— Vous étiez biographe avant d'être directeur du SPARC, non ?

— Et alors ?

— Vos missions ne vous ont jamais appris la discrétion en toutes circonstances ?

— Le cadre est différent…

Ils stoppèrent net leur chamaillerie. Un bruit venait de retentir depuis la ruine. Un claquement de porte. Les deux hommes se fichèrent derrière une épaisse masse de lierre et de fougères et retinrent leur respiration. La tension grimpa d'un cran. Ils attendirent quelques secondes, puis Verga osa un œil en direction de la maison. Rien ne bougeait.

Le prêtre dégaina son Uzi et leva la gâchette de sûreté. La facilité avec laquelle il manipulait son arme laissait perplexe. Visiblement, le sermon n'était pas le seul moyen de prêcher la bonne parole.

Il laissa passer une poignée de secondes. Songeur. Quelque chose clochait. Un détail irritait sa conscience comme un poil à gratter planté dans un T-shirt. Ses années d'expérience en tant qu'enquêteur pour le compte du Vatican l'avaient rarement trompé. Il repensa à l'accident de voiture de

Kain qui avait eu lieu sur cette portion de route. À l'époque, un témoin avait alerté les secours, pourtant la police n'avait trouvé personne sur les lieux. Ces deux informations se contredisaient littéralement, laissant supposer que le fameux spectateur vivait non loin de là. Peut-être s'était-il caché dans la forêt, ou ailleurs, le temps de l'investigation.

Mark profita du silence pour proposer son point de vue, à voix basse :

— Je ne comprends pas comment un accident de voiture a pu se produire dans ce trou ? La voie est impraticable, on a dû enjamber une dizaine d'arbres couchés pour arriver jusqu'ici…

— Je songeais à la même chose, répliqua Verga. Je ne serai pas étonné d'apprendre que la route a récemment été barrée par l'ermite qui se cache là-dedans. Avec la casse que les dernières tempêtes ont provoquée dans tout le pays, les services de voierie ont mieux à faire que de déblayer un cul-de-sac désert.

Après s'être échangé une série d'instructions, les deux hommes se décidèrent à sortir de derrière leur abri feuillu. Ils s'engagèrent, pliés en deux, entre les pins qui bordaient la route. Là où ils se trouvaient, les arbres étaient moins serrés que sur le pourtour de la bâtisse, et permettaient de se glisser jusqu'à elle en conservant une couverture suffisante.

Leurs pas craquaient. Squelette rigide. Gorge sèche.

Rien ne prédisait ce qu'ils trouveraient là-bas. Peut-être seulement un reclus qui les regarderait avec de grands yeux ronds. Peut-être d'autres interrogations qui les pousseraient plus avant dans l'obscurité.

Ils descendirent le talus qui ceignait l'édifice. La construction était plus délabrée encore que ce qu'ils avaient imaginé. La plupart des parois en lames de bois étaient vermoulues et branlantes. Des meurtrières ouvraient les murs comme des plaies nécrosées, donnant sur les ténèbres de l'endroit. La menue brise qui caressait la cime des arbres était suffisante pour faire

craquer la vieille carcasse. Une sinistre cadence qui se callait sur les battements de leur cœur.

Le silence s'installa lorsqu'ils firent halte, s'accroupissant aux abords de ce qu'ils considérèrent comme l'arrière du bâtiment. Aucune ouverture, si ce n'est une large saignée provoquée par la contorsion du bois. Verga fit signe à Mark d'armer son Beretta. Il avait glissé deux chargeurs supplémentaires dans ses poches lorsqu'il avait distribué son arsenal, dans la chambre de la Golspie House. Mark fit tomber le chargeur vide et en engagea un plein dans la crosse, prenant soin d'étouffer chaque déclic métallique.

Nouvelle nausée. Il se prit une gifle, revoyant les balles perforer les corps des cerbères de Giasparone quand ils avaient quitté la baie de Golspie. Il visualisait les projectiles se fendre un passage dans les chairs rouges de ses cibles. Leur visage pétri de surprise et de douleur. Brutalement innocents face aux erreurs de Dieu. Ces hommes, que Mark avait conviés au dernier bal, étaient *tous* des victimes. Des pantins du système. Les jouets d'une conscience supérieure et invisible. Serait-il en mesure de taire cet épisode lorsqu'il reverrait Lydia ? Verrait-il leur figure à chaque fois qu'il embrasserait son fils ? Son équilibre oscillait, sa vue se voilait. Les instructions de Verga se diluaient dans les vapeurs de sa voix. Il le regardait, mais voyait au-delà.

Extralucide…

Ce n'est que lorsque le front du prêtre se perça d'un large cratère écarlate qu'Allenster revint à la raison. On leur tirait dessus. Cipriano Verga, couché sur le flanc, était déjà raide.

L'Australien sentit sa température grimper en flèche. Il se releva et, vacillant sur ses jambes sectionnées par l'horreur, fut contraint d'admettre que son premier réflexe était la fuite. Tourner le dos au risque. Décamper

avant de s’en prendre une en pleine gueule. D’un autre coté, le poids du Beretta chargé et confiné dans le creux de sa main droite lui suppliait de faire hurler la poudre. De se planquer derrière un tronc et de traquer le tireur jusqu’à ce que le sang coule davantage. La tentation d’un assaut comprimait sa raison alors qu’il battait déjà en retraite.

Affronter le malade qui se planquait là-dedans ? Ok, mais dans quel but ?

Non, il avait mieux à faire.

Retrouver Lydia et Sam. Mettre fin à ce voyage sinistre…

***

— Tu n’a rien à voir avec tout ça, Mark ! Rentre chez toi et prends soin de ton garçon.

Statue de pierre.

Allenster se figea au son de la voix de Kain. Debout, sous couvert des pins ancestraux. Un flash percuta son cerveau, comme un dossier d’enquête jeté en pleine figure. Juste le temps d’apercevoir des bribes d’éléments : le départ précipité de Kain en mars 75, les actes de naissance aux noms de Vincent Montalescot et Mark Allenster, les liens qui unissaient leur père à l’antiquaire et le silence qui avait toujours entouré leur ascendance…

La souffrance aussi, étant gamin, de ne jamais rien comprendre aux explications fumantes d’un paternel menteur.

La peur fut anéanti par une déferlante de rage. Une fureur blanche. Mark fit demi-tour, passa devant le corps de Verga sans le regarder et contourna la maison. La balle avait été tirée depuis l’intérieur, probablement à travers la fente creusée dans le bois par l’érosion. Il se fraya un chemin entre les lierres et les touffes serrées de buissons pour enfin atteindre le devant de la construction. Une façade plus décrépie encore que le reste. Trois marches

pourries conduisaient à un petit palier couvert, de style Louisiane. Une bicoque de trappeur canadien à l'architecture coloniale… Étrange, en fait. Un banc s'effritait à coté de la porte d'entrée, elle-même dégondée et grand ouverte.

Edgar Kain se tenait sur le seuil, ses cheveux longs tombaient sur ses épaules en une cascade argentée. Une barbe de la même couleur envahissait son visage. Les ombres de ses traits accentuaient le contraste. Un clair-obscur saisissant. Il portait une chemise de bûcheron en matière polaire et un jean sale. Sa paire de croquenots était pleine de boue. L'ermite dans toute sa splendeur.

Mark, hagard, debout devant les marches, mit quelques secondes à encaisser le choc. Il revoyait l'homme qu'il avait connu à son arrivée à Demville, des années plus tôt. Distingué, élégant. Le genre de personnage que l'on n'aperçoit qu'à travers le vitrage blindé des strates sociales. Désormais, rien chez lui ne rappelait cette époque. Rien, sauf peut-être ses yeux. Deux cailloux qui semblaient protéger un secret séculaire. Graves et menaçants en surface. Plus fragiles que du verre, en dessous.

— Rien à voir dans tout ça ? ricana Mark.

Le sarcasme, point commun avec son frère. Kain conserva le silence, son regard était celui d'un père fautif placé face à ses responsabilités.

— Tu veux dire que les nourrissons que tu as ramenés du Grand Nord en 42 n'ont rien à voir avec ta propre histoire ? Qu'as-tu fait de leur mère, Edgar ? Es-tu assez dingue pour l'avoir laissée crever là-haut ? Dis-moi que je me goure sur toute la ligne. Dis-moi que les actes de naissance que j'ai découverts dans ton bureau ne sont pas les nôtres…

L'Écossais sentit ses yeux se voiler l'espace d'un instant. Il posa son fusil longue portée contre la paroi et alla s'assoir sur la première marche.

Craquement des planches pourries sous ses pas.

— C’est plus complexe que tu ne l’imagines. J’ai l’intention de tout expliquer…

— Demain matin à l’aube, chapelle du Corpus Propheta ? proposa Mark, furieux. Tu veux me faire mourir de rire pour t’économiser une balle ? À quoi tu joues, nom de Dieu ! Cette disparition inexpliquée il y a deux ans, ton faux accident de voiture, le fragment envoyé au Vatican et tout le reste… combien d’hommes as-tu buté depuis le début ? Si ton intention est de révéler le contenu du manuscrit au monde entier (le regard de Kain se planta dans le sien), fais-le, mais réfléchis une seconde aux conséquences !

Allenster sembla méditer un instant sur ses dernières paroles, en réalité il composait le numéro d’urgence commun à tous les pays. Une voix féminine répondit rapidement.

— Mon nom est Mark Allenster. Je me trouve à Aultibea, en Écosse. Je vous autorise à identifier ma position GPS. Je suis en présence d’un homme qui vient de…

Kain se leva d’un bond, haletant. Il avait peur. Peur d’être coupé en plein élan, si proche du but. Peur d’y retourner, encore et encore. Là où les âmes souffrent pour l’éternité.

— Tu as une vie merveilleuse, Mark. Tu me dois au moins ça !

L’Australien suspendit la communication. Attendant la suite…

— Je t’ai porté à bout de bras, repris Kain. Dans l’ombre, c’est vrai, mais j’étais là pour vous guider. Ton frère et toi êtes les plus belles choses qui me soient arrivées depuis…

— Tu ne nous as pas guidés, tu nous nous as manipulés !

Il coupa la communication avec *Emergency 192* et poursuivit :

— Je sais tout, Edgar. Vincent m’a expliqué ce que tu t’apprêtais à faire de nous. Le projet Yeshua, ça te dit quelque chose ?

L’effroi chiffonna les traits de Kain.

— Impossible que Vincent soit au courant…
Mark afficha un sourire impétueux.

— Visiblement, tu n’es pas le seul à avoir violé la causalité. C’est de cette manière que tu as récupéré le manuscrit. La visite que tu as eu, quelques jours avant de disparaître, est la clé de toute cette mise en scène. Tout se tient, finalement.

— C’est vrai ! cracha Kain en balayant les accusations d’un geste ample. J’ai tué ! J’ai pillé ! J’ai déréglé l’ordre des choses pour arriver jusqu’à vous et m’approcher de la vérité ! Vous étiez le seul espoir qui me maintenait en vie ! Je *devais* récupérer le manuscrit pour me sortir de ce gouffre, tu comprends ?

« As-tu une seule fois, depuis que tu me connais, réfléchi à ce qui m’anime chaque jour ? Ce qui me terrorise chaque nuit ? Je ne suis pas un meurtrier, pas plus que toi, mais il y a des choses qui poussent à revenir sur ses propres convictions. Contre toute nature, Mark. Aller au-delà de soi-même pour obtenir la paix. »

Il était essoufflé. Pour la première fois de sa vie il se livrait. À deux doigts de tout lâcher, de révéler le fond de la vérité, mais ça ne servait à rien d’en dire plus. Dans quelques heures, il poserait tout sur l’autel du pardon.

— Laisse-moi partir et demain je règlerai mes dettes.

Un bruit retentit dans la maison. Mark braqua la gueule de son Beretta en direction de la porte d’entrée. Dans le rectangle de ténèbres, une silhouette apparut. Tout au fond, comme un mirage noir.
Le canon volta vers la tête de Kain qui ne bougea pas.
Un silence de plomb.
De grosses gouttes de sueur roulèrent le long de la nuque d’Allenster.
— Qui est avec toi ? parvint-il à articuler.
— Demain, Mark. Demain tu sauras.

Nouveau flottement.

— Tu connais la principale différence entre Vincent et moi ?

Pas de réponse. Ils se sondaient l'un l'autre.

— Vincent, lui, t'aurait déjà callé une balle entre les deux yeux.

Kain acquiesça, le regard triste, puis tourna lentement les talons pour se diriger vers l'intérieur de la maison.

***

Il était environ midi lorsque le fuser de l'Écossais balafra le ciel blanc, au-dessus des pins. Mark ignorait ce qui l'avait poussé à laisser s'enfuir celui qui avait tiré les ficelles de toute son existence. Jusqu'où l'avait-il manipulé ? Le choix de ses études, de ses fréquentations ? Jusqu'au prénom de son propre fils ? Il pensa à Lydia, à ses proches. Ce n'était qu'un gigantesque schéma imaginé par un architecte furieusement obstiné. Un sculpteur contraint de tailler et de tailler encore, jusqu'à créer une œuvre parfaite.

Au fond, Mark avait du mal à lui en vouloir. Il se savait dépassé par la logique de Kain. « Aller au-delà de soi-même pour obtenir la paix. » avait-il dit. Une larme perla dans le coin de son œil. Peut-être était-ce une variante du syndrome de Stockholm, qui veut que la victime s'attache à son bourreau. Ou simplement une forme de reconnaissance indicible. Après tout, l'ancien directeur du SPARC avait raison sur un point : sans lui sa vie aurait été tellement différente…

Et il ignorait à quelque point.

La voix de Vincent déchira le silence. Son frère l'appelait. Mieux : son frère était en vie.

Le biographe, accompagné du moine et d'Ijaya, se frayait un chemin en slalomant à travers des troncs et les ronces. Lorsqu'il aperçu Mark en contrebas, debout devant la ruine, son cœur se serra. Il se serra puis explosa.

Les deux hommes s'étreignirent de longues secondes, tandis qu'Ijaya les rejoignait. Un léger sourire vrillait le coin de sa bouche.

— Je te demande pardon, fit Mark. J'ai douté de toi, de ton histoire, mais maintenant je sais. T'as risqué ta vie pour me retrouver, pour sauver Lydia et Sam et…

— Ta gueule…

Ils se sourirent, puis Mark se recula pour mieux apprécier l'homme qui lui faisait face. En vrac. Vincent semblait tout droit sorti d'un combat de catch. Un combat de catch en Enfer. Il s'était enroulé dans une couverture dégotté dans le coffre du 4 x 4. Son pantalon était trempé, tout comme sa tignasse qu'il rabattait sans cesse vers l'arrière.

— Et le taré en tenu de bourreau ?

— Lui, c'est Gabriel, répondit le biographe en jetant un œil sur le moine resté en haut du talus.

Mark lui lança un regard circonspect, puis reporta son attention sur Vincent.

— On va aller voir dans la maison si tu peux te trouver des fringues. J'ai pas mal de choses à te raconter, on a un peu de temps. Demain matin, en revanche, faudra serrer les dents.

— Où est Cipriano ? demanda Montalescot en retenant son frère par la manche.

— Viens, je vais t'expliquer.

***

Les trois compagnons étaient entrés dans la ruine, tandis que Gabriel avait décidé d'en faire le tour. L'odeur de la mort, comme celle du sang pour le requin, s'était taillé un chemin jusqu'à ses narines. Il sentait ces choses là, mieux que tout autre.

En quelques coups d'œil, il trouva le corps sans vie de l'Italien. Tranquillement, il ramassa son Uzi et palpa ses poches. Dix secondes plus tard, son cœur battait à tout rompre.

Le fragment.

Une perle de sang sur sa lèvre inférieure.

— Plus près de toi, mon Dieu.

Oui, demain matin il faudrait serrer les dents.

Très fort…

OceanofPDF.com

33

« Ô sainte Vierge, Ô ma patronne
Empêche-les de me manger !»
Il était un petit navire

La nuit est le berceau du mal. Elle porte en elle la douleur que le jour n'a pas su panser. Elle draine les mauvais esprits, leur ouvre l'appétit et débride leurs pulsions. La nuit est une petite apocalypse constante ; qui nait lorsque nous fermons nos volets, le soir, et meurt au petit matin. En revanche, elle possède une vertu immuable : celle de révéler la vraie nature des choses. Un dissolvant à mensonges.

Durant la nuit du 19 janvier 2077, l'air vibrait. Les atomes des ténèbres s'entrechoquaient dans une valse tendue, presque violente. Cette nuit n'était pas une nuit comme les autres. La vérité qui sourdait entre les mailles de l'obscurité était d'une origine nouvelle…

La lune, une volute de lumière pâle. Un halo malade fouetté par un vent capricieux. Aucun nuage, pas l'ombre d'une ombre. La fine couche de neige qui subsistait au sol soulignait l'impression d'une prise de vue en noir et blanc. Plus aucune couleur, seulement des contrastes qui déteignaient sur les faces blêmes du millier de journalistes pressés au bord de la falaise, sur la côte de Golspie.

Lorsqu'il arriva à proximité du lieu indiqué par Kain avec le fragment, Vincent se remémora une conversation qu'il avait eue avec son père, alors qu'il était enfant. Il revit Albert Montalescot se tenant dos à la fenêtre de la cuisine, dans leur maison d'Annecy. La fin d'après-midi dardait des rayons

rouges à travers les carreaux et auréolait la silhouette de son protecteur d'une force surnaturelle.

« — Que sais-tu au sujet de Jésus Christ, Vincent ? »

Les yeux du gamin s'étaient arrondis. Assis à la table, penché sur ses devoirs, il avait regardé son père en coin. La question l'avait pris de court. Un moment de réflexion, puis il s'était lancé :

« — Je sais ce que j'ai lu. Ce que l'on m'a dit. »

Sa réponse avait semblé satisfaire Albert Montalescot, qui avait de suite embrayé sur le noyau spirituel de l'interrogation :

« — Et sinon ? »

Deuxième question, plus profonde encore. Le gosse s'était creusé la tête une minute, puis avait rétorqué en toute franchise :

« — Rien. »

Le sourire du paternel s'était taillé un chemin jusqu'à ses oreilles. Rayonnant, communicatif. Le gamin avait rit lui aussi, mais il ignorait pourquoi.

Vincent sortit de ses pensées et leva la tête lorsque Mark lui tapota l'épaule, l'invitant à jeter un œil sur ce qui se passait devant eux.

Ijaya, Gabriel et les deux frères venaient d'arriver en haut d'une petite colline qui surplombait la plaine. Au bout du plateau, le vide saignait la terre en une falaise abrupte. La plaie rocheuse déversait son sang noir en contrebas : la mer du Nord. Infinie. Plus profonde que les cieux. Paysage dantesque sur une explosion d'arômes salins.

À cent mètres des quatre spectateurs, sur le tranchant de la côte, une véritable fourmilière grouillait. Des centaines de silhouettes s'affolaient dans tous les sens. Celles de derrière cherchaient à se rapprocher du bord, les autres tentaient de conserver leur place. À la lisière du précipice, on avait installé une haute estrade en bois sur laquelle trônait un pupitre en

plexiglas. Dominant le spectacle, un énorme crucifix se tenait prêt à recevoir un géant pour une séance de torture. De part et d'autre de la croix, une tour de projecteurs ultra puissants faisait flamber la nuit. Tout autour du croissant fourmillant, une myriade de voitures parsemait la plaine, survolée par une demi-douzaine d'hélicoptères et de fusers qui planait en surplace. Objectifs déployés, braqués sur tous les fronts. Un fatras de tôle et de chair à donner le tournis.

Des véhicules de la police locale étaient garés à proximité du chahut. Les flics tentaient de maintenir un semblant d'ordre mais, de toute évidence, l'improvisation n'était pas leur fort. D'autant que la foule ne cessait de croître.

Vincent remonta le col de la polaire rouge qu'il avait déniché dans la ruine de Kain, l'air glacial lui brûlait la gorge. La veste était étroite. Un peu moche aussi, mais il s'en était contenté, comme il s'était arrangé des substituts alimentaires périmés trouvés sur un coin de table. Visiblement, l'Écossais avait vécu comme un reclus, négligeant jusqu'à son alimentation, se nourrissant principalement de son imminente victoire.

Il rattacha ses cheveux et porta son attention vers le moine qui ne le lâchait pas du regard.

— La chapelle du Corpus Propheta, suggéra-t-il tout en fourrant les mains dans les poches de son jean sale.

— Edgar Kain l'a voulu transparente, comme le reste de sa démarche, ajouta Ijaya. Étonnante construction. Édifiée à même le néant.

La jeune femme avait boutonné son manteau jusqu'au col. Les lignes strictes de la veste en laine lui conféraient une allure de général des armées. Son air était grave. Vincent se demanda pourquoi elle ne lui avait quasiment pas adressé la parole depuis la découverte du refuge de Kain.

— Et comment vous comptez faire maintenant, pour récupérer le manuscrit ? J'ai comme l'impression qu'on arrive un peu tard… remarqua Allenster.

— Au contraire, intervint le moine en venant se poster entre les deux frères, comme s'il voulait leur révéler un secret. C'est l'instant rêvé.

Chacun sentit, au même moment, la pression exercée par Gabriel entre leurs omoplates. Un dard épais, brutal et mécanique.

— Mark, sors ton arme et pose-la devant toi, ordonna froidement Ijaya tout en fixant l'horizon

***

Impossible…

Un jet de sulfure incendia successivement son estomac, puis tous ses membres. Vincent ne pouvait pas croire ce qu'il venait t'entendre. Une autre personne habitait le corps de son amie.

— C'est une blague ? demanda-t-il bêtement.

Elle se tourna vers lui. Ses yeux étaient voilés, dissimulés derrière un masque glacial. Le biographe agrippa son regard comme s'il l'avait attrapée par le col.

— J'ai été ravie de te rencontrer, Vincent. Mais, dis-moi franchement, tu ne crois quand même pas que je t'ai suivi jusqu'ici pour te tenir compagnie ?

Nouvelle rafale. La traitrise n'avait donc aucune limite. Que pouvait-il répondre ? Que pouvait-il seulement penser ? Il parvint à peine à déglutir, puis jeta un œil sur son frère. Il ne trouva dans ses yeux aucun réconfort. Mark paraissait assommé, et il y avait de quoi. Il les avait accueillis, avait

risqué sa vie pour faire avancer leur enquête, et voilà que cette salope leur crachait au visage.

Gabriel ne bougeait pas d'un iota dans leur dos. Un vrai golem de bronze.

— Tu cours après ce manuscrit depuis le début et tu ignores pourquoi, ajouta Ijaya.

Le biographe sentit monter la pression. Il repensa à tous leurs regards échangés, aux pièges dont ils s'étaient sortis ensemble, à leur nuit dans le SPARC. Il voulu hurler, lui sauter à la gorge pour lui arracher un pardon, mais le fait de bouger d'un pauvre centimètre lui rappelait qu'il était tenu en laisse par le moine. Ce bâtard d'écorché n'hésiterait pas à lui coller une giclée de poudre dans le dos dès que l'occasion se présenterait. Hors de question de risquer quoi que ce soit une nouvelle fois.

— Tu sais pertinemment pourquoi ! Si le papier de ton frère vient à être diffusé, le monde risque de sombrer un peu plus dans la démence ! Pense à tous les peuples qui évoluent à travers lui depuis des siècles, imagine les émeutes qu'une telle annonce provoquerait ! On ne peut pas laisser faire ça…

Elle partit d'un rire franc, sans aucune retenue. Son accent teinté d'orient s'effaça d'un coup, puis revint en boomerang pour gifler son auditoire :

— Arrête de te prendre pour un héros, Montalescot ! Tu ne vaux pas mieux que ton frère qui court après le pouvoir. Et dire que nous sommes du même sang…

Une bourrasque balaya les pans de son manteau et sa belle tignasse d'ombre. Elle se baissa pour ramasser le Beretta de Mark et vérifia son chargeur.

— J'aurai dû te laisser crever chez Zimmersheim. Laisse mon frère en dehors de ça. C'est notre affaire, pas la sienne, tenta Vincent.

Elle s’approcha de lui, jusqu’à le coller. Leurs halènes se mélangèrent dans une volute de vapeur bleutée. Il regrettait tout. Pourquoi n’avait-il pas écouté son cœur, lorsque Jeremy Gardner lui avait demandé la date de destination, juste avant leur départ ? *2075 ou 2077 ?*

Elle lui susurra dans le creux de l’oreille :

— Ton frère, tout comme toi, allez me servir de rançon, et tu sais pourquoi ? Parce que Kain tient plus à vous qu’à ce putain de manuscrit…

— Tu rêves, lui rétorqua le biographe sur le ton du secret. Kain s’est battu des décennies avant d’en arriver là et tu crois qu’il va tout abandonner pour nous ? Si ton plan ne tient qu’à ça, je te conseille de trouver autre chose.

— Tu n’es pas convaincu ? Alors repense à tout le chemin que tu as parcouru depuis ton réveil à Spring H. Repense à ce que Mark t’a raconté sur votre enfance, votre vie toute tracée. Rappelle-toi que n’importe qui d’autre t’aurait refroidi à la place de Kain. Quel était pour lui l’intérêt de te laisser en vie ?

Vincent resta muet. Il se remémora la sensation qu’il avait ressentie lorsqu’il était allé rendre visite à Paul Lans, après s’être évadé de l’hôpital. Il s’était senti protégé, il avait flairé l’omniprésence d’un ange gardien.

— Qu’est-ce qui te pousse à faire ça ? l’interrogea Montalescot en essayant d’harponner son regard.

Elle s’était de nouveau tournée vers la foule qui patientait entre les murs de la chapelle immatérielle. Ses yeux courraient sur les lumières dansantes qui pullulaient sur le tranchant de la côte.

Un silence s’installa, tapis rouge pour la rage.

— Pas une ligne… lâcha-t-elle sur un ton glacial.

Vincent et Mark se regardèrent furtivement. Aucun d’eux ne saisissait le sens de la remarque. Elle poursuivit sur son élan :

— Mon nom n’apparait nulle part. Pas la moindre trace, même suggestive, de mon œuvre au coté de Yeshua. Ils m’ont effacée.

« Combien d’années passées à répondre aux ordres de mon frère ? Combien de silences tenus alors que je n’étais pas d’accord avec lui ? Combien de nuits blanches à répéter les scènes qu’il avait écrites ? Je suis restée là-bas cinq ans, je l’ai suivi sans jamais m’opposer à ses plans parce que je croyais en lui. Je ne jurais qu’à travers sa cause, comme tous les autres, mais *moi*, il m’a trahi. »

Elle ravala un sanglot, puis reprit :

— Lorsque je suis arrivée ici, j’ai mis du temps à comprendre. En fait, j’ai surtout mis des mois à digérer l’ampleur de son œuvre. Je me suis nourri de tout ce que je pouvais trouver, et Dieu sait combien les écrits relatifs au Christ sont nombreux. J’ai adopté vos logiciels de lecture et d’apprentissage accéléré, j’ai travaillé avec méthode pour desceller et lister les facteurs qui ont fait de lui ce que vous connaissez. Et vous savez quoi ?

Les deux frères conservèrent le silence, sentant qu’Ijaya se foutait de leur avis sur la question.

— Tout ce qui se rapporte à lui me touche directement. Pire, je suis à l’origine de certaines scènes que l’on peut lire dans la bible ou admirer en couleur sur les vitraux de vos églises ! fit-t-elle en se tournant vers les descendants.

« Alors si quelqu’un est en droit de revendiquer quoi que ce soit sur ce manuscrit, je suis en tête. C’est à moi que revient la tâche de dire au Monde ce qu’il doit entendre, pas à cet opportuniste d’Edgar Kain »

Vincent remarqua la flamme qui dansait dans les iris de la jeune femme. Il ne pouvait que se plier face à une telle détermination… en attendant le moment de pouvoir reprendre les rênes.

Le canon du Desert Eagle racla la colonne vertébrale de Mark, tandis que celui du Uzi s'était frayé un chemin jusqu'aux reins de Montalescot. Face à eux, la foule se densifiait, la rumeur montait.

Ils reprirent leur marche en direction de la falaise.

***

Discrètement, Gabriel les tenait en joug. Ainsi, ils tentèrent de s'approcher de l'estrade en se fondant sur la gauche du rassemblement. La densité de corps au m^2 était telle qu'il était impossible de se frayer un passage. Le moine s'apprêtait à jouer des coudes au risque de se faire davantage remarquer, au moment où un évènement attira toute l'attention du public vers le fond du temple. Une personnalité arrivait, monopolisant les regards. Le moine en profita pour motiver ses deux otages à se fondre dans la masse distendue et se poster en face de la scène. Là, tous remarquèrent un détail étrange. Devant l'estrade, derrière les barrières qui marquaient la limite avec la foule, un prie-Dieu en bois gisait seul. Edgar Kain attendait un invité spécial.

Gabriel s'en détourna et porta son attention sur le fond de la marrée humaine. Du haut de ses deux mètres, il vit la foule s'ouvrir en deux. Comme Moïse avec la Mer Rouge, Sa Sainteté Célice Ier perçait la ruche d'hommes à grand renfort de gardes du corps. Il avançait lentement, semblant suivre un convoi mortuaire, tandis que son fuser reprenait de la hauteur sans pour autant s'éloigner. Il arriva à leur hauteur deux minutes plus tard. Son visage était d'une pâleur effroyable, ses traits traduisaient une profonde anxiété. Le blanc et les dorures de son habit pontifical n'y faisaient rien, son aura de pape était terne. Terne et mourante.

***

Il savait. Il avait compris que cette visite en Écosse marquerait un virage à 180° pour la Chrétienté. Domenico Dominelli devait s'avouer vaincu, faute d'avoir trop compté sur l'obstination de Cornelius Giasparone, à qui il avait délégué la traque du manuscrit. À cet instant, il regretta de ne pas avoir conduit l'enquête lui-même, le vieux sicilien était connu pour être du genre *borderline* avec la loi. Peut-être ses méthodes avaient-elles une nouvelle fois conduit la Congrégation à l'échec. Dominelli avait connaissance de cette réputation, mais Giasparone était une forte tête, un vieil ami aussi, alors comment lui refuser une telle affaire ? Pour autant, l'enquête ne progressait plus depuis plusieurs jours. D'après le cardinal, les agents de recherche de la Congrégation avaient perdu la trace de Verga en Écosse, et avec lui celle du fragment. Résigné, abattu, le pontife n'avait plus eu qu'à attendre la date dévoilée par l'émetteur du morceau d'évangile. Et lorsqu'il avait reçu un appel flanqué de la mention « Inconnu », un peu plus tôt dans la nuit, Dominelli avait décroché sur un frisson. La voix de son interlocuteur avait été posée. Presque amicale. Elle lui avait demandé de se rendre à Golspie avant l'aube. Le légat s'était alors exécuté sans poser la moindre question. À quoi bon ? Tout était joué.

Évidement, il aurait pu placer une myriade de snipers un peu partout sur la plaine, et tenter un coup de force juste avant que ne soit révélée la teneur du manuscrit, mais l'émetteur du fragment était trop rusé pour ne pas avoir prévu une éventualité aussi grossière. Dominelli n'avait pas voulu prendre ce risque. Et puis, il était pape, Dieu n'employait la force que pour sauver des vies, pas pour épargner la Chrétienté du mal, aussi terrible fut-il.

Un garde du corps écarta deux barrières pour lui permettre de se protéger de la foule. Il regarda le prie-Dieu qui gisait là, comme on observe un chat

mort sur la chaussée, et attendit qu'on lui apporte sa chaise. À cet instant, son regard croisa celui de Gabriel. Un éclair tira un lien glacial entre les deux hommes. Le moine flancha en premier, se rattrapant à l'ombre de sa capuche pour dissimuler sa honte. Dominelli savait que Giasparone avait placé son poulain au cœur de l'enquête, Gabriel devenait donc le seul responsable de l'échec présent à cette seconde précise. Il représentait le déshonneur du Vatican, sa faiblesse. Mais le moine, lui, tirait sa gêne d'un sentiment que le pontife ignorait encore : la trahison.

Célice Ier se détourna de lui pour replonger dans la spirale de l'attente. L'effusion de la foule lui devenait étrangère, il s'enfermait dans le carcan feutré des peines et des regrets. Un endroit chaud et sécurisant, où les frissons font autant de mal que de bien. Le bourdonnement des voix s'estompa peu à peu pour se muer en chuchotement, en sifflement, pareil à celui d'un serpent. Le serpent de l'Origine. Le Tentateur. Dominelli venait de croquer dans la pomme de la vérité et s'apprêtait à en savourer l'amertume. C'était à la fois douloureux et excitant.

C'était le Péché Originel de la Genèse mis au goût du jour par un obscur artiste.

***

Un convoi de pick-up noirs poignarda la nuit à grands coups de reflets électriques. Les quatre véhicules se garèrent en épis le long de la falaise, tandis que la rumeur de la foule mourait doucement, cédant du terrain au silence.

Un épanchement d'hommes en costumes sombres coula des pick-up pour former un chemin entre la dernière voiture et la scène. Tous avaient des épaules taillées dans la roche et mesuraient au moins 1m90, ce qui

permit à deux passagers supplémentaires de descendre sous couvert d’un rempart de muscles.

Vincent et Mark, qui patientaient en savourant la raideur des canons dans leur dos, n’avaient plus aucun doute ; Kain se trouvait dans le convoi. C’était lui qui avait averti la presse une poignée d’heures auparavant, espérant optimiser l’effet de surprise. Garder le secret de l’endroit tout en assurant l’affluence.

L’Adam de la nouvelle Genèse monta sur la scène. Trois-pièces anthracite, cheveux et barbe argentés taillés ras. Edgar Kain avait recouvré sa prestance de gentleman, les spectateurs des premiers rangs pouvaient même respirer les fragrances de son parfum. Le froid cristallisait les notes de citron de Calabre, de cardamone noire et de bois d'ébène pour les restituer à la puissance mille. Il se dégageait de l’antiquaire un calme terrifiant, la foule ne semblait pas lui poser la moindre gêne.

Sur ses talons, un homme monta les quatre marches qui menaient à la scène. La soixantaine, calvitie assumée, veste en tweed marron à coudière en cuir et pantalon beige. Maigre comme un clou. Son visage semblait tiré à quatre mains et ses deux amandes noires, à demi voilées par des paupières tombantes, trahissaient une timidité exacerbée.

Ils prirent place au milieu de l’estrade, tous deux surplombés par le crucifix. Derrière eux, de part et d’autre de la scène, deux énormes écrans holographiques se déployèrent dans une irruption de lumière blanche. Leur visage apparut en gros plan, l’homme dégarni passa du blanc au vert. Kain se racla la gorge, son micro-cravate amplifia le bruit pour le faire éclater comme un coup de tonnerre. Au loin, sur la ligne qui fendait l’horizon, un jour anémique émergeait.

— Je m’appelle Edward Markham. Je suis né le 2 janvier 1654, ici même, à Golspie.

L’écho de sa voix balaya la foule telle une bise brûlante. Rire ou trembler, personne ne semblait savoir quelle option choisir. Vincent et Mark se regardèrent. Chacun se rappela les découvertes de Verga sur le nom de Markham. Un illustre historien du XVIIIème siècle qui avait présidé le Conseil professoral de l’Université d’Oxford. Kain se présentait désormais sous ce patronyme… Grotesque. Mais cette affirmation, aussi incroyable fut-elle, venait combler le vide qui subsistait dans les éléments collectés par Cipriano. Cela expliquait pourquoi l’antiquaire avait choisi cet endroit pour *bâtir* le dernier monument de la Chrétienté. Il était né ici ; ici, donc, il se révèlerait. Seul bémol : l’antiquaire, s’il disait vrai, avait quatre-cent-vingt-trois ans…

Pas la moindre rumeur malgré l’énormité de ce que les journalistes venaient d’entendre. L’orateur maîtrisait son auditoire par le seul timbre de sa voix.

— En 1727, alors que j’étais doyen du Collège de Christ Church, à l’Université d’Oxford, j’ai pactisé avec le démon afin d’échapper à l’Inquisition.

Les premières langues se délièrent à travers l’assemblée. Kain, imperturbable, poursuivit :

— J’ai accepté de prouver l’imposture de Jésus Christ en échange de ma liberté. Égoïsme, lâcheté. Mon âme pour un sursis.

« J’ai tué à plusieurs reprises. J’ai menti, trahi et n’ai observé que mon propre salut. J’ai pillé le passé, et désormais je m’apprête à bouleverser le futur. Le mensonge collectif, sachez-le, n’a aucune vertu. C’est une grenade que l’on se transmet de père en fils, chacun nourrit l’espoir qu’elle éclate dans les mains de ses descendants les plus lointains. Moi, Edward Markham, je suis le dernier maillon de cette chaîne maudite. »

« Par ce que je vous livre, j'expie les pêchés de quatre milliards de chrétiens. Je délivre vos âmes du doute que vous entretenez secrètement sur l'histoire de Jésus Christ. Je dois le faire pour trouver le repos, mais aussi pour libérer l'Homme et purifier la foi. »

« Je regrette ce que j'ai fait. J'ai peur de ce qui m'attend, mais une conviction me rassure : malgré votre peine, vous continuerez à croire en Dieu. »

La tension était palpable. Le Pape s'était levé de sa chaise et égorgeait Kain du regard. Il l'aurait tué de ses propres mains, quitte à finir en Enfer, mais il attendit encore avant d'inonder la plaine de sa colère. Il assurait son image. Il représentait le peuple de Dieu tout entier.

L'Écossais reprit :

— Je n'infirme pas l'existence du Christ, bien au contraire. Je ne fais que démontrer ses faiblesses. Un homme parmi tant d'autres, qui a œuvré pour que chacun d'entre vous, fit-il en pointant la foule du doigt, ne connaisse pas ce qu'il a vécu. Et il faut reconnaître que, sur ce point, c'est pour lui une victoire.

« Pour argumenter et justifier mes affirmations, peut-être aussi pour répondre à vos questions, j'ai demandé le concours du professeur Francis Bergman, chercheur en biologie cellulaire à la faculté des sciences de Paris. Il croisera les différentes séquences ADN que j'ai en ma possession, précisa Kain en présentant son voisin d'un geste bref. »

Ijaya s'était mise à frissonner. C'était si étrange pour elle d'entendre parler de son frère avec tant de simplicité. Depuis son arrivée au XXIème siècle, il n'avait été question que du messie astral, de son aura divine. Désormais, Kain en parlait avec sincérité, il lestait avec élégance la teneur de sa lourde quête. C'était presque émouvant… mais la jeune femme chassa d'un revers d'esprit la tendresse qu'elle avait eue pour Yeshua. Hors de

question de se laisser aller à de telles niaiseries, la colère et la rancune étaient ses carburants depuis trop longtemps. Pas une ligne à son sujet. On l'avait simplement gommée, comme on se débarrasse d'une faute d'orthographe. Oui, la vengeance revenait en rafales brûlantes pour incendier ses poumons, consumer ce qui lui restait de compassion.

Elle jeta un regard à l'attention de Gabriel qui maîtrisait toujours ses deux otages avec discrétion. Elle voulait passer à l'action. Sa respiration le lui dictait. Saccadée. Douloureuse.

Rigidité dans la nuque. Sa paume sur le Beretta. Son seul véritable allié.

Le manuscrit. Juste le manuscrit et elle s'enfuirait.

Un coup de vent salin. Appel des ténèbres qui mourraient au bout du monde.

Trois, deux, un…

Bruit de portière. Son regard se détourna de la scène à la dernière seconde. L'ultime fraction qui la séparait du passage à l'acte. Kain venait de faire un signe à ses molosses pour qu'on lui conduise le dernier passager du convoi de pick-up. Elle se ravisa d'un coup.

Les armoires à glace se rangèrent à nouveau en travée de muscles. Seules quelques persiennes dans les étoffes permettaient de distinguer des mouvements derrière le *mur*. Une silhouette encapée sous une sorte de bure noire.

Ombre ectoplasmique. Antimatière solaire.

Ijaya percuta en un battement de cils. Nausée irradiante. Jambes coupées…

Non… Tout mais pas ça…

***

La cape grimpa sur l’estrade avec la démarche d’un condamné à mort. Pantalon de laine gris tombant sur une paire de godillots lustrés. De longues mèches brunes dépassaient de la capuche. Visage dévoré par l’obscurité.

Ijaya sentit sa vision se brouiller. De grosses suées perlaient sur son front, dans son dos. Une poussée d’effroi bouscula tous ses organes, remonta le long de son estomac et se fraya un chemin jusqu’à sa gorge. Un cri de terreur faillit sortir mais un sanglot l’étouffa. Son bras se rigidifia de nouveau et le Beretta se dressa droit devant. Dans la ligne de mire, la tête de la cape noire.

— Comment as-tu pu ? hurla-t-elle.

Le silence se propagea comme une traîné de poudre à travers la foule. Instant figé, arrêt sur image. Le médecin de Kain s’esquiva sur la pointe des pieds. Une seconde plus tard, une première femme cria en découvrant l’arme tendue, puis une deuxième, engendrant rapidement une bousculade chaotique.

Vincent et Mark pensèrent en profiter pour se dégager de leur étreinte mortelle, mais Gabriel devança la mutinerie en resserrant la pression dans leur dos. Il les incita à se rapprocher de la scène en poussant les barrières, tandis que les gardes du Pape formèrent une carapace de chair autour de leur protégé.

Les cerbères de Kain ne mirent pas plus de temps pour venir se poster en arc de cercle autour d’Ijaya. Maintenant, elle jetait des regards désemparés, tour à tour sur l’armée de flingues et sur la scène. Les appareils qui survolaient le spectacle en silence depuis le début prirent de la hauteur, tandis que les flics abandonnèrent leur tâche pour se précipiter en direction des hostilités.

Domenico Dominelli tentait d’apercevoir l’action à travers son mur de gardes. On le contraignait à avancer vers son fuser, qui rejoignait en même

temps la terre ferme. Une énième fois on le faisait battre en retraite. Il tenta de se dégager, mais ne put que passer la tête à l'extérieur durant une fraction de seconde. Là, il sut qu'il ne les laisserait pas le contraindre à fuir.

Ce qu'il venait de voir…

Non… c'était une apparition. Un mirage.

***

Yeshua avait baissé sa capuche. Son visage était aussi pur que sur les fresques de la Renaissance. Teint lacéré par le soleil, yeux d'un vert aussi pur que l'Émeraude du Diable. Le Christ beau comme le Mal. Kain se rapprocha de lui, mais il le repoussa d'un geste à la fois ferme et gracieux. Il se dirigeait vers le bord de la scène, paumes tendues à l'attention des molosses prêts à faire feu sur sa sœur. Les gars ne bougèrent pas d'un iota, regard rivé sur le messie.

Ijaya agita son arme dans sa direction. Dans le langage de la panique, cela signifiait « ne bouge plus ou je presse la détente ». Il s'arrêta.

— Que chacun baisse son arme ! hurla un flic dans un mégaphone.

La sommation se perdit dans le vent. La ribambelle d'uniformes bleus ouvrait de gros yeux ronds sur l'artillerie déployée devant elle. Les gars attendaient du renfort mais, visiblement, les agents de Domoch avaient mieux à faire. Le comté de Sutherland valait son pesant de grosses feignasses. C'était bien connu…

Au même moment, Dominelli parvint à se dégager de l'emprise de ses gardes alors que ceux-ci s'apprêtaient à le faire grimper dans le fuser. Il leur ordonna de lui ficher la paix, puis tourna les talons pour rejoindre ce qu'il considérait comme étant le dernier acte de l'Église.

Côté journalistes, la foule s'était déjà dispersée à travers les Highlands, charriant dans sa fuite le vrombissement des moteurs qui démarraient en trombe. Quelques téméraires restaient malgré tout postés à proximité de l'action, sous couvert d'un rocher ou d'une voiture.

— Comment as-tu pu ? répéta la jeune femme à l'attention de son frère.

Pas de réponse. Seules s'exprimaient les émeraudes du prophète. Elles demandaient pardon. Pardon pour tout. Kain alla se poster à coté de lui, au bord de l'estrade. Les planches grincèrent sous ses pas. Il brisa le silence en premier :

— Vous êtes la sœur cachée, n'est-ce pas ?

Ijaya posa ses pupilles sur lui. Comment avait-il connaissance de son existence ?

— Nous avons beaucoup parlé, votre frère et moi, reprit Kain. Vous êtes là pour vous venger, c'est exact ?

Yeshua se baissa et sauta du haut de l'estrade. Il conservait le silence, laissant le privilège de la révélation à son geôlier. Peut-être était-ce simplement une marque d'indifférence face au monde qui s'agitait sous ses yeux.

— Vous n'apparaissez nulle part, c'est pour cela que vous êtes là. Pour vous venger, pour faire entendre votre voix et, peut-être, graver votre nom dans l'Histoire. Si vous saviez combien il vous aime, vous baisseriez votre arme, jeune femme.

Ijaya jaugea son frère. Il n'avait pas changé. Sa sérénité avait de quoi rendre dingue.

— C'est faux ! répliqua-t-elle. S'il m'avait aimée il aurait honoré mon nom. Il aurait exigé de ces chiens d'apôtres qu'ils parlent de moi ! Le Groupe des Douze ! Douze, douze, douze ! On était treize, nom de Dieu !

Elle était sur le fil, prête à tout rompre. Son arme flottait toujours dans l'air glacial. Légèrement de biais, faute de précision. Kain descendit à son tour, faisant craquer la mince couche de neige qui subsistait au sol. Il fourra les mains dans les poches de son pantalon et lui envoya un sourire plein de compassion.

— Je comprends. Vous avez raison, il aurait dû vous porter à bout de bras. Ainsi vous auriez terminé comme Barthélémy, crucifié la tête en bas, puis écorché vif. Quoique, vous auriez peut-être préféré la décapitation, à l'instar de notre ami Paul ? Ah… non, ironisa-t-il de plus belle en agitant son index, vous, je suis sûr que vous auriez craqué pour la lance dans l'abdomen, comme Thomas…

— Ça suffit ! intervint Montalescot.

Les visages se tournèrent vers les deux frères que Gabriel tenait maintenant ouvertement en joug, deux mètres devant la scène.

— Tu as fait assez de mal autour de toi, Edgar. Laisse-la.

Les échos de sa voix se perdirent dans l'immensité. Ijaya le dévisagea au travers des larmes qui perlaient aux coins de ses amandes noires. Kain, quant à lui, concéda un instant, scrutant ses faux jumeaux d'un œil anesthésié. Pas la moindre émotion. Une expression que tout le monde put admirer sur les écrans qui séparaient la terre du vide sidéral.

— Même s'il te donnait le manuscrit tu n'en ferais rien. C'est trop tard, Ijaya, fit le biographe.

Elle eut un haut-le-cœur, un arrière goût de fer dans la gorge. Il avait raison. Tout était terminé pour elle. Son épopée, sa quête de sens. Un *game over* à mille lieues de ce qu'elle avait imaginé. Pas de vengeance, donc pas de soulagement. Aucun espoir de voir son œuvre reconnue. Elle n'avait jamais existé pour tous ceux qui l'entouraient à cette seconde précise. Aucune trace d'elle dans le passé, non plus. Rien devant, rien derrière,

autant dire qu'elle ne valait pas une poignée de sable. Instinctivement, elle porta son regard sur Gabriel, et durant une seconde s'identifia à lui. Pas d'identité, pas de visage. Un outil de l'Histoire, usé et abusé. Alors, seulement, elle su pourquoi il lui avait accordé sa confiance : ils étaient de la même trempe, forgés d'un métal similaire. Alliage imparfait d'ombre et de lumière.

— Que ferais-tu à ma place ? demanda-t-elle à Vincent sans desserrer son étreinte sur le Beretta.

Gueule noire pointée sur le Christ. Sa question était sincère. Elle cherchait une réponse.

— Posez vos armes ! répéta l'uniforme dans son amplificateur grésillant.

Les gars de Golspie commençaient sérieusement à avoir les jetons. Tout pouvait leur éclater à la figure en un battement de cils.

Du renfort, pour l'amour de Dieu !

Une nouvelle fois, la sommation se dissémina dans les ténèbres sans le moindre effet.

— Je ne suis pas à ta place, mais je pense que j'essayerais de me rappeler pourquoi il a fait tout ça, proposa Vincent en portant son regard sur Edgar Kain, histoire de faire passer un message. Quel facteur a pu déclencher en lui cette fureur de vouloir bouleverser le cours des choses. Et puis, peut-être que je profiterai de l'avoir sous la main pour lui dire ce que j'ai sur le cœur. Sans arme ni rancune. Une vraie discussion…

— C'est un clone ! explosa-t-elle. Un putain de clone qui n'a pas la moindre idée de ce que je ressens !

Un big-bang émotif. Elle sentit son pouls prendre du couple, monter dans les régimes à une vitesse hallucinante. *Même pas une poignée de sable.*…Son flingue passa d'une position biaisée à un alignement parfait.

Son index se recroquevilla sur la gâchette tandis que Yeshua sembla se préparer à accueillir une balle en pleine poitrine.

Cheveux couleur charbon caressant ses épaules et sa gorge tendue. Barbe de cendre masquant sa mine illuminée. Double tronqué ou martyre cyclique ? Kain, spectateur fatigué de sa propre mise en scène, percuta l'urgence et ordonna à Ijaya de baisser son arme. Tous se tenaient prêt à faire feu. Tous avaient la même cible.

Montalescot pensa à elle. Un déclic aussi prompt qu'irrationnel. Il se dégagea de l'emprise de Gabriel sous le regard abasourdi de son frère, et se précipita vers Ijaya. Au même moment, le canon vira de 90°. Il changea de raison et d'histoire. Sa nouvelle proie était Vincent.

Embardée de la culasse…

Allenster hurla, se dégageant à son tour pour retenir son jumeau. Le tout en une seconde et demie, peut-être deux. Tous deux libérés de l'étreinte de Gabriel. Emmurés dans la cave du destin.

La balle du Beretta partit dans une détonation funeste. Une volée d'autres fut tirée au même instant par Gabriel et les gardes de Kain.

***

Domenico Dominelli avait placé son bras devant ses yeux, juste avant que les balles ne soient soufflées par les gueules d'ombre. Reflexe d'autant plus inutile lorsque l'on se trouve à la croisée des trajectoires. Sciemment, il était venu se placer au cœur de l'action, ne répondant qu'au seul écho de sa foi, comme le vertige pousse vers le vide. Toute notion de bon sens avait été balayée lorsqu'il avait ressenti une piqûre de lucidité dans le haut de la nuque : l'homme à la cape était…

Impossible à formuler. Ses lèvres et sa conscience étaient anesthésiées, cousues d'un fil de feu qui barrait la route à tout raisonnement. Pourtant, il l'avait reconnu. Les balles pouvaient bien le trouer de part en part, il s'en irait serein. Jésus Christ était enfin revenu d'entre les morts pour guider l'Homme et le détourner du mal. Le Seigneur Tout-Puissant avait entendu son appel, c'était certain. Ainsi, il attendit que les balles perdues fendent ses chairs. Caché derrière son bras gauche, planqué sous un bouclier d'idéaux catholiques qui sentait la naphtaline. En fait, il attendit longtemps. Suffisamment pour s'étonner du silence qui succéda le bouquet de détonations.

Silence d'outre-tombe. Lourd comme le plomb.

Un bruit, sur La droite. Le craquement d'une planche. Le Pape risqua un œil au-delà de son habit blanc. L'effroi fit s'emballer son cœur une nouvelle fois, son sang se mit à bouillir et ses yeux séchèrent d'un coup. Kain avait adopté la même position que lui, devant l'estrade, recroquevillé comme un mollusque dans sa coquille. Il tentait de se relever en s'aidant de la scène. À coté de lui, Yeshua en était déjà à contempler le tableau qui les entourait tous les trois…

Poumons secs. Langue gonflée et pâteuse. Dominelli ne parvenait pas à admettre la réalité, pourtant…

— Alors, ça en jette, les gars ! Pas vrai ?

Kain se tenait appuyé contre l'estrade, à bout de souffle. Il pria et pria encore pour que la voix se taise. Elle venait de partout et de nulle part. Comme si le vent lui-même la charriait, comme si la terre l'exhalait dans les vapeurs de l'aube. *Aube*, le mot était trop solennel pour définir la croûte de jour infectieuse qui tâchait l'arrière plan. Les écrans holographiques ne diffusaient plus qu'un fond bleu électrique flanqué de la marque Thomson. L'ensemble renforçait l'impression de désordre qui régnait.

— J’ai attendu, attendu, attendu… mais il n’y a rien à faire, Edward. Je me suis gouré sur toute la ligne à ton sujet.

Yeshua écoutait. Il savait qui parlait. Il percevait les paroles, les assimilait, mais n’en tirait aucune crainte. Cet entrain exagéré, ce cynisme exacerbé qui rendait vaine toute tentative de répartie ne lui faisaient pas peur. Une autre voix, qui résonnait dans chaque atome de son être, lui dictait de ne pas faillir. La voix du Commencement.

— En ce qui te concerne, Domenico, poursuivit l’écho infernal, je suis désolé de te dire que le constat n’est pas plus brillant.

Le pontife se tourna dans tous les sens pour mettre un visage sur le timbre. Il alla même jusqu’à jeter un œil dans le ciel. Mais l’homme en costume noire et redingote grise sortit d’ailleurs, jouant à faire tourner une canne à tête d’argent entre ses doigts habiles. Cheveux noirs et lisses comme du fil à soie, yeux blanc-bleu et peau diaphane. Il laissait pendre ses jambes dans le vide, assis sur l’axe horizontal du grand crucifix.

En le découvrant, Kain recula de plusieurs pas. Yeshua, quant à lui, ne daigna pas se retourner. Il semblait dominer la situation plus que la subir, et s’émerveillait silencieusement du décor dans lequel la créature venait de les plonger.

Le temps s’était figé, comme recouvert d’une flaque de plastique rigide. Aucune once du paysage n’avait échappé au sort. Flots de la mer du Nord, touffes d’herbes et bosquets, lueurs fades de Golspie qui s’éveillaient au loin, tout était pris en étau dans d’invisibles cristaux de mort. Une apnée de damnation. Les hommes de Kain se tenaient tous dans une posture offensive, canons braqués et auréolés de leur poudre en fusion, mâchoire bouclée. Des soldats de plomb ultra réalistes. De l’autre coté, on pouvait admirer le désespoir d’Ijaya, dont le poignet droit imprimait le mouvement de recul suite au coup tiré en direction de Vincent. La balle avait vrillé dans

l’air, formant un chemin d’ondes depuis son culot jusqu’à la bouche béante du Beretta. Le projectile avait créé un courant devant lui, à la manière d’un foret à bois dans une bûche, de sorte que les vêtements du biographe, à la limite d’être atteints, étaient déformés en encaissant déjà la poussée au niveau de la poitrine. Même chose pour Allenster, à la différence que les balles dont il était la cible n’avaient parcouru qu’un tiers de leur trajectoire. Le moine, qui était l’auteur de ces derniers coups de feu, aurait pu être exposé tel quel dans le musé de l’horreur. Sa mise et son visage exprimaient enfer et châtiment. Le semi automatique et le Uzi qu’il tenait fermement juraient dans le décor, si bien que quiconque les aurait remplacé par de lourdes armes d’un autre temps.

— Un juif, selon les historiens, reprit le démon en s’adressant au Pape, descendant de David roi d’Israël. Ça vous a pas mal inspiré comme histoire ! Trop, peut-être. Mais, comme l’Église se devait d’être la seule propriétaire de cette farce elle en a remis une couche ! La naissance du prophète le 25 décembre, les Rois Mages en guise de Pères Noël, qui suivent une étoile sortie de mon trou de balle ! Sans oublier la Sainte Trinité et, bien sûr…

Il suspendit ses paroles pour donner du relief à son monologue, profitant du silence pour descendre de la croix en flottant lentement jusqu’à l’estrade. Il s’y posa avec une grâce unique et envoya valdinguer le pupitre en plexi d’un léger coup de canne.

— L’immaculée conception ! Ma préférée ! lança-t-il dans un éclat de rire tonitruant. La *Vierge* Marie !

Dominelli tenta d’articuler quelque chose. Sa gorge était cadenassée par la peur.

— Qui… qu…

— Qui je suis ? Tiens, bonne question ! s’esclaffa la créature en pointant Kain avec sa canne. Demande-le-lui, depuis le temps qu’on se connaît, Eddy et moi…

L’antiquaire s’efforçait de contrôler sa respiration, il ne pouvait rien dire. Il savait que le démon passait pour faire les comptes et, visiblement, le bilan n’était pas à son avantage.

— Bon, je vais répondre à sa place, proposa-t-il en balayant Kain d’un revers de la main. On va faire ça sous forme de devinette, d’accord ?

Il s’assit sur le bord de la scène. Son visage était plein de contradiction. Bonhomie, fureur, dégoût et un zeste de candeur.

— Top : le plus souvent je suis représenté coiffé de deux cornes grotesques. Le rouge est ma couleur par défaut, mais certains aiment me représenter en vert, notamment sur les vitraux des églises et dans les manuels de magie noire. J’ai autant de nom que de bites mais contrairement à ces dernières, je n’en utilise qu’un seul. Je suis ? Je suis ?

Le Pape regarda autour de lui, il cherchait une issue, se persuadant qu’il évoluait en plein cauchemar. La colère commençait à prendre le pas sur la peur. Regard défiant.

— Vous n’êtes rien ! Vous n’existez pas ! Seul Dieu Notre Seigneur Tout-Puissant peut se jouer du temps tel que vous le faites !

Nouveau rire franc.

— Vous me fatiguez tous avec Dieu ! Quoi, c’est la couleur de mes cheveux ? La barbe blanche qu’il me manque ? Regarde, c’est mieux comme ça ? éructa le prince des ténèbres en prenant brusquement l’apparence d’un vénérable vieillard, tout de muscles et de draps blancs.

Yeshua observait la scène par intermittence, subjugué par l’environnement, totalement déconnecté de l’instant. Il suivait la voix qui résonnait toujours dans son âme.

— Dieu, Dieu, Dieu… il n’y a plus de Dieu, mon ami ! Il s’est barré depuis des lustres en vous laissant dans la merde !

Les traits de Satan laissaient transparaître une véritable rancune, bien franche. Du genre de celle qui aurait macéré dans le suc gastrique de l’Enfer durant des millénaires.

— Alors j’ai repris les rênes. Un vrai bordel, mais finalement vous ne perdez rien au change. Yahvé, *votre* Dieu, n’était qu’une fiction, un avatar que vous avez créé pour vous rassurer. Le vrai bonhomme, celui de l’Ancien Testament, était autrement plus impressionnant ! Il était feu et ombre, tonnerre et électricité, théâtralisa-t-il en exagérant sa gestuelle. Les hommes le craignaient, ils ne priaient pas pour lui demander de l’aide, mais pour invoquer sa clémence. Pas du genre à se soucier de la récolte de blé du premier paysan venu !

« Pour tout te dire, Domenico, poursuivit-il, à l’époque on s’entendait plutôt bien. Mais vos romanciers sont venus mettre leur nez dans l’Histoire et ont saccagé son boulot ! Ils ont maquillé sa description pour se l’approprier et la répandre davantage. Pour Le revendiquer père du Christ, protecteur et bienfaiteur ! D’une pierre deux coups, ils en ont profité pour me sortir du royaume des horreurs, il fallait nuancer le bien et le mal ! La bête plus sombre encore, Dieu tellement éblouissant ! Équilibre des forces, personnification du géniteur des péchés. Bref… ça L’a mis en rogne de voir que sa propre création s’était servie de Lui pour s’élever dans la hiérarchie du pognon et du pouvoir, alors Il s’est laissé aller à l’une de mes œuvres préférées : le péché d’orgueil. Il vous a tourné le dos ! »

La créature reprit sa forme initiale et vint se planter nez à nez devant le pontife. Glacial. Droit et grave.

— Fais-toi à l’idée, Éminence, chuchota-t-il dans un nuage de buée mordorée, je suis seul et Jésus se ballade sous tes yeux. Il n’est que science

et chair, rien de plus. Homme parmi les hommes.

Dominelli bouillait, désormais. Il se sentait prêt à exploser. Quoi que fut cette chose, elle ne pouvait se permettre de traîner la Chrétienté, et par extension les autres religions, dans le limons des limbes. Dieu ne l'avait jamais quitté, il en était convaincu. Il porta son regard sur le prophète qui s'était arrêté sur le visage de Montalescot, passant ses doigts sur la structure froide qui emprisonnait le biographe. Le Pape l'ignorait, mais à cet instant Yeshua découvrait les traits de sa descendance avec un mélange de tendresse et de stupeur. Le sang qui coulait dans le réseau figé de la statue contenait des traces de son passage sur Terre. Un lointain fils, biologiquement plus âgé que lui, historiquement tellement plus jeune.

— Enfin, quand je dis Jésus, reprit le Diable en planant au ras du sol en direction du messie, il s'agit là d'une reproduction parfaite, non de l'original. Un artefact qui s'est développé en quatre semaines dans un utérus synthétique. Il a l'apparence, le parlé, la mémoire intacte, mais ce n'est pas lui. Seulement un messager du pardon, un… rédempteur ! Demande à Eddy, si tu souhaites davantage de précisions, c'est lui qui a couvé.

Dominelli, déterminé, haletait comme un buffle alors qu'il se dirigeait vers Yeshua et Satan, laissant Kain à ses hantises. Il se remit à boiter, une douleur qu'il n'avait pas ressentie depuis des années. Son genou craquait à chaque pas. La colère réveillait le mal.

— Vous êtes tous fous ! cracha t-il en balayant l'intervention du Très-Bas d'un geste ample. Comment expliquez-vous les évangiles découverts siècles après siècles ? Ça aussi, c'est une mise en scène ? Des documents de synthèse conçus par une intelligence venue d'ailleurs ? Vous ne méritez pas mon attention…

Le vieillard était usé. Hors de lui. Si bien qu'il en arrivait à occulter le gèle du temps qui étouffait le décor. Un peu plus et il se serait dirigé vers son fuser mis sur pause. Mais Kain, sans bouger pour autant, sortit de sa torpeur en soufflant sur l'objection du Pape.

— Le Corpus Propheta, Domenico, cela vous dit quelque chose ? Un jeu d'enfant, ces évangiles ! Disséminés au fil de l'eau par les héritiers de l'ordre, et découverts en toute logique par leurs lointains successeurs.

— Le Corpus sert si bien votre cause, Edgar ! rétorqua le vieillard en tournant vers Kain un regard courroucé.

— Comme il a servi la vôtre ! Nous parlons de l'ordre qui a conservé et alimenté le registre des naissances jusqu'à ce que l'Église fasse main basse dessus !

— Mes prédécesseurs n'ont fait que répondre à une logique protectionniste, renchérit le Pape qui entrait dans la spirale lancée par l'ancien doyen de Christ Church. Ils devaient placer la descendance à l'abri des hérétiques du Corpus, conserver la Sainte Lignée intacte. Loin des convoitises de vos semblables, pour lesquels le sang du Christ ne revêtait qu'un aspect de grâle !

Dominelli voulut ravaler ses dernières paroles. Par celles-ci, il avouait ouvertement la création de l'abbaye du massif Vinson par l'Église Catholique. Le capitaine faisait couler son propre navire, mais l'heure n'était plus au secret.

— Vous appelez cela du protectionnisme ? Savez-vous ce que j'ai trouvé dans les entrailles de Soboles Sanctus, Domenico ?

— La descendance de Notre Seigneur. Rien de plus…

Dominelli s'essoufflait.

— Des conneries, tout ça ! s'emporta Kain en approchant. La crasse, l'odeur de sang caillé mêlée à celle de la mort… le voilà votre

protectionnisme ! Des femmes contraintes de se faire enfanter par des mâles que des fanatiques de votre espèce élevaient comme du bétail ! Vous avez créé une dynastie de fantômes et aucun d'entre vous n'a eu le courage d'en assumer l'horreur !

Kain essuya un filet de salive au coin de sa bouche. Que Dominelli accepte les écarts de l'Église n'était plus pour lui qu'une question de dignité. Que le Diable l'emporte, une question de minutes. Il se savait déjà mort, sentait les effluves de l'Enfer lui vriller les sinus. Trois siècles et demi passés à brasser du vent, à mener une quête impossible pour le compte d'une créature sans principe. Cette idée venait de fissurer la couche de terreur qui avait voilé sa raison jusqu'à présent.

Yeshua leur tournait le dos, toujours plongé dans la contemplation des statues de chair. Ses doigts venaient de s'arrêter sur la joue de Montalescot lorsqu'il ouvrit la bouche.

— Il ne nous a jamais quittés. Il m'a parlé et me parle encore.

Satan recula instinctivement d'un pas, taquinant le sol de sa canne à la façon un lord anglais. Manière de cacher une émotion derrière son impeccable mise. Les deux autres ne bougèrent pas, jusqu'à ce que le prophète se retourne pour planter ses émeraudes dans les yeux de Kain.

— Il dit que tu dois payer pour ce que tu as fait, fit-il en occultant le sourire satisfait du Très-Bas. Tu dois payer, mais ce n'est pas à Satan d'en juger. Une âme ne s'achète pas.

— Un pacte est un pacte, lâcha posément le démon sans que le prophète n'y prête la moindre attention.

Toujours cet invariable sourire flanqué sur les lèvres. Toujours la même hauteur. Le Diable se fichait des contradictions et des entraves. Kain, quant à lui, n'objectait rien. Finalement, l'affirmation du clone n'étaient pas une mauvaise perspective. Alternative à l'Enfer ?

— Quand à toi, Domenico, poursuivit le prophète, Il te demande de réformer l'Église pour n'en conserver que l'essence. Tu devras lever le voile sur chaque secret que tu connais car la vérité est mère de la foi. Ensuite, tu renieras l'or et le pouvoir pour te consacrer à l'Homme et à rien d'autre. Il reviendra te voir en songe. Sois au rendez-vous.

Le Pape, visage grave, buvait les paroles de Yeshua. Pas besoin de réfléchir, il acceptait chaque mot à sa racine sans imaginer une seconde le négocier. Il ferait cela car rien n'était plus clair pour lui à cet instant. Dieu lui parlait pour la première fois de sa vie. Il L'avait déjà ressenti, discerné au travers des vapeurs d'une prière, mais jamais en une telle manifestation. Le regard du prophète ne trahissait pas. Le flamboiement de la passion.

Yeshua reprit, harponnant les cataractes du Diable.

— Il me dit de ne pas avoir peur de toi, car tu es le père du mensonge. Ta vérité *est* le mensonge. Il dit que tu ne peux pas jouer avec le temps, que tout ce que tu fais n'est qu'une épreuve de force sur laquelle tu n'as aucune prise. Tout est écrit, même les tourments que tu fais subir aux hommes pour ton amusement. Il est l'Origine. Tu es sa création, je suis sa création…

— Je ne suis la création de personne ! vociféra le démon en laissant percer sa véritable voix, gonflée de mort.

Kain et Dominelli avait sursauté, guettant l'instant où le monstre qui se cachait sous cette carapace de beauté sortirait de sa tanière.

— Va te faire foutre ! hurla t-il encore à l'attention du ciel.

Le prophète poursuivait, souffle de plus en plus court, paumes tendues vers l'avant, comme l'exorciste déverse ses formules pour libérer le possédé :

— Il dit que ton pouvoir n'est qu'illusion, que les ténèbres qui t'habitent sont irréversibles et que ta place est en Enfer, et non sur Terre…

Satan sentait sa substance se liquéfier de l'intérieur. Il dévisageait le clone par en-dessous. Ce petit fils de pute avait laissé Dieu s'immiscer dans ses chairs. Il était là, il sentait sa force, omnipotence trop facile. Les dés étaient pipés. Ces putains de dés lui donnaient tort et la partie allait prendre fin. Les volutes de son souffle virèrent du cuivré au gris, puis au noir. La neige commençait à fondre autour de lui.

— Il demande si tu le sens se glisser dans les goulets de ton âme de cendre. Il arrive. Pars si tu tiens à ton royaume. Ta place est en Enfer, démon…

Désormais le prince se tordait de douleur, laissant s'échapper des râles souffreteux qui allaient crescendo sur l'échelle de l'abject. Le sol se mit à trembler, la nuit se fissura tout autour de lui. Il ne voulait pas partir. Il résista encore un peu.

Le ciel roula un coup de tonnerre dont l'onde écrasa la surface du monde.

Encore un peu.

Son corps se vaporisait. Un gaz obscur qui rongeait sa chair morte. Il ne tenait plus, il devait partir. Il reviendrait plus tard, lorsque les armées du Grand Déclin seraient prêtes pour l'assaut. Au son de la trompette du troisième ange. Puis il abdiqua. Signa sa défaite et se laissa flancher, marquant son départ d'un nuage noir qui se dissipa doucement dans l'air stagnant.

Yeshua tomba à genou sous les regards interdits de Kain et de Dominelli.

Harassé.

Le prophète était recroquevillé, bras enlacés autour du ventre pour retenir ses entrailles qu'il sentait se déverser sur le voile cristallin du plancher. Agonie de l'esprit. Le Pape posa un genou à terre et lui offrit sa main. Kain les regarda faire sans comprendre. Sans oser comprendre.

Lorsque les deux hommes furent liés, Yeshua écrasa la poigne du vieille homme dans la sienne pour le maintenir à terre et…

— Ferme les yeux.

***

Le temps reprit brutalement sa course. Les échos des détonations terminèrent leur échappée à travers les Highlands. Les balles se plantèrent dans les chairs ou traversèrent les corps.

Allenster sentit le projectile lui fendre l'abdomen de part en part. Sous ses yeux, des hommes se plièrent, des geysers de sang souillèrent la neige en une funeste toile de maître. Il pensa à Sam et à Lydia. Pourquoi les avait-il quittés ? Pour ça. Pour être là quand tout se terminerait. Quand Kain flancherait au milieu des coups de feu. Il vit le pontife et Yeshua plaqués au sol en une posture presque sculpturale. La dernière chose à laquelle il songea avant de sombrer dans le coma se résuma à cette question pratique : « Comment étaient-ils apparus là ? »

Ijaya se courba dans un râle qui se mélangea aux autres. Inconnue au bataillon des vivants, morte avant d'avoir vécu. Sa vérité serait-elle sut un jour ? Quelqu'un connaitrait-il son nom et dans combien de siècles ?

Que Dieu m'entende, pria-t-elle. Mais Dieu était parti, aussi subtilement que la vie fuyait le corps de la jeune femme.

Montalescot, comme d'autres, reçut sa petite portion de mort. En plein cœur. Lui possédait la vérité et espérait qu'elle se perde à jamais dans les couloirs du temps. Jésus Christ avait existé, il avait hurlé au monde l'urgence de croire en une force supérieure, le payant de sa vie. Alors, peu lui importait que cet homme ait tronqué le cours de l'Histoire pour y

parvenir, le message était là. Spirituel et aussi efficace que la chaleur du soleil.

Au loin, il entendit le roulement des vagues qui se fracassaient aux pieds de la falaise. Le rythme lent de l'érosion, du temps qui passe. Cette sensation l'apaisa, c'est alors que, juste avant de prendre la route pour le néant, une image éclaboussa son esprit de lumière. Le visage de Nelma auréolé d'une lueur crépusculaire.

Aveuglant de beauté.

Papa arrive, bébé. Papa arrive…

***

Lorsque le silence retomba, Edgar Kain ferma les yeux. La balle avait atteint sa gorge et son sang s'épandait comme une reine lasse sur la toison blanche de la plaine.

L'Enfer ne vint pas à lui. Il sentit une chaleur l'envahir, se répandre dans la substance de son âme. Ensuite, il vit une lueur, un éclat immaculé qui enflait en fondant sur lui. Il était bien. Dieu l'avait dit : « On n'achète pas une âme. » Un couloir de ténèbres s'ouvrit dans le ciel. Tout autour, les morts se détachaient de leur enveloppe charnelle pour rejoindre l'immensité. Chacun se regardait, ébahit. Mais à l'instant où le couloir appela l'ectoplasme de l'antiquaire, une petite voix résonna tout près de lui.

— On n'achète pas une âme, Eddy, mais on peut sauver un mourant. Pas vrai ? Ça te dit de remettre le couvert ? Je suis sûr que Jésus nous cache quelque chose…

Un rire éclata, plus près encore.

Un rire infernal.

OceanofPDF.com

BRÈCHE
IV

OceanofPDF.com

Toi, dans l’ombre de l’ombre, embrassant mes chevilles
Sacrifiant mes pêchés, les reléguant aux cryptes
Tu épandras ma cause de l’autel au mythe
Si je tombe tu tombes, l’empire vacille

OceanofPDF.com

L’Origine

La température de l’égout avoisine les 35°. Quelque part, au loin, le clapotis d’un écoulement vaseux résonne à travers les goulets obscurs. Des relents de merde voguent au gré des courants d’air, nourrissant la poisse qui colle à la peau dès lors que l’on descend dans cet enfer. Malgré l’insalubrité, le groupe a fait de cet endroit son quartier général. Seule parcelle de non-droit encore disponible. La puanteur a l’avantage de repousser la milice armée de l’empire. Yeshua a compris cela, comme les autres groupuscules qu’il croise en silence au hasard d’une conduite.

Les treize fidèles sont installés en rond sur une plateforme de béton, à fleur du courant qui charrie sa crasse en direction de l’océan Atlantique. À peine assez de place pour tout le monde, mais les prédications du Fils valent bien le confinement et les nausées. Le halo rougeâtre de la flammèche à ions posée au centre du cercle irradie les murs et les visages d’une lueur narcotique, empesant davantage l’ambiance. Le prêcheur, lui, se tient droit sur ses genoux, une manière de dominer son auditoire malgré la hauteur du plafond. Il se tait quelques secondes pour laisser infuser ses paroles dans l’esprit de chacun, puis reprend sur un ton différent, qui signifie « ce que je dis est irrévocable » :

— Nous partons demain à l’aube.

Une jeune femme au visage doux fronce les sourcils, à mi-chemin entre surprise et colère.

— Demain ?

Les douze autres se regardent, gênés de découvrir que le secret de ce voyage est resté hermétique jusqu’à la compagne de Yeshua. Le Fils conserve le silence.

— Tu avais promis de nous tenir au courant ! remarque une autre femme plus jeune encore.

— Ijaya, répond le prêcheur, je ne pouvais pas me permettre d’en dire plus avant ce soir. Seuls Jude, Ivan et Nara sont au courant, j’avais besoin d’eux pour préparer notre départ.

La première femme ne relève pas et traverse le cercle à quatre pattes, en direction du retour. Excédée.

— Je n’aurai jamais autant besoin d’eux que j’ai besoin de toi, Magda, lui lance le Fils. J’ai fait cela pour vous protéger, tous.

Elle s’arrête sans se retourner, lui offrant une ultime chance de la convaincre de rester malgré l’affront qu’il vient de lui porter.

— Yeshua dit vrai, intervint un gaillard aux cheveux bouclés et à l’air affable. Tu sais le risque que l’on prend en utilisant la Porte 24. Si cela s’apprend, nous sommes morts. Alors, oui, nous avons gardé secret le jour du départ. Pour autant cela ne t’acquitte pas de l’engagement que tu as pris vis-à-vis du groupe.

Le prêcheur lance à l’homme un regard qui appelle au calme. Jude se lisse la barbe et acquiesce en silence sous les regards approbateurs des autres membres.

Magda jette un œil vers le centre du cercle.

— Ton Dieu en vaut-il la peine ? Toutes les autres religions ont été avortées. Créer un nouveau prophète sera-t-il suffisant, Yeshua ? Regarde autour de toi. Sommes-nous les seuls à venir écouter des prédications dans ces égouts, comme des rats ? Combien comptes-tu de courants spirituels autorisés par l'empereur ? Tu veux que je te dise ? Il n'y en a aucun !

— Mon Dieu est aussi le tien, Magda, rétorque Yeshua sans lui laisser le temps de poursuivre sa fuite. Il me guide depuis le début parce qu'Il sait combien l'Homme a besoin d'un souffle neuf. Je n'invente pas un prophète, je propose une nouvelle vision du monde. Regarde-moi et dis-moi, si je ne fais rien aujourd'hui qui le fera à ma place ? Dans combien de temps Dieu frappera-t-Il à nouveau à notre porte pour nous montrer le chemin ? La technologie est partout ; dans le ciel, dans la terre, dans les océans et jusque sous la peau des hommes. La nature étouffe sous le béton, elle tombe dans l'oubli. Reste la mémoire numérique que l'empire veut bien jeter en pâture au peuple pour apaiser sa colère. Le culte de la technologie, Magda. C'est cela notre avenir, celui de nos enfants.

« Nous sommes asservis par la machine, nous nous plions, nous nous modélisons à la guise d'une conscience artificielle. Les musulmans vivent reclus dans les sous-sols de l'Orient, les rares tribus bouddhistes encore en vie agonisent dans les cimes de l'Himalaya et une poignée de juifs se bat en vain contre le pouvoir. Sans compter tous les autres. Combien meurent chaque jour ? Combien ? Je dois essayer, tu comprends. Nous devons agir maintenant. Demain il sera trop tard. »

« Tu as le droit de douter, mais tu as le devoir de te poser les bonnes questions. Ne te demandes pas si mon dieu en vaut la peine, demande-toi si ta douleur, elle, la vaut. »

Les fidèles, une fois de plus, échangent des regards compris, puis se tournent vers Magda qui fait mine de les ignorer. Elle a tendance à prendre

de la hauteur dès que son égo se sent menacé. Une seconde de réflexion, puis elle sonde les émeraudes de son fiancé. Yeshua s'agrippe à ce regard. À cet instant ils sont seuls, les autres se confondent avec les ténèbres.

— Et si notre destin nous conduit à changer le cours des choses ? demande-t-elle calmement. Si le plan fonctionne ?

Cette question est récurrente. C'est ainsi qu'elle juge la stabilité du maître vis-à-vis de son combat et de ses fidèles. Derrière eux, la vase coule toujours vers les eaux noires de l'Atlantique. Inexorable et crasseuse destinée.

— Si cela devait fonctionner, répond le jeune prêcheur en découpant chaque syllabe, j'espère que le jour où ils découvriront les ficelles de notre scénario, les hommes croiront suffisamment en moi pour me pardonner d'avoir modifié le sort. Je leur fais confiance et pour les aider je leur laisse de quoi comprendre…

— S'ils ne comprennent pas ? le coupe Magda. S'ils t'en veulent au point de te renier, alors tout cela n'aura servi à rien. L'Empire profitera de cette faille pour naître une nouvelle fois, c'est un cycle sans fin.

— En plus du manuscrit, dans lequel je leur explique notre œuvre et ses raisons, je leur transmets une sphère de Nœva.

Des chuchotements parcourent le cercle de fidèles. Jude les ramène au calme d'un simple geste, mais la plus jeune des deux femmes l'ignore et s'emporte aussitôt :

— Tu es fou ! Tu ignores tout de ce que ton plan va engendrer ! Tu es bien placé pour savoir que la moindre interaction avec le passé peut faire basculer une civilisation toute entière. Qui sait ce que ton clone trouvera le jour où il naîtra. As-tu réfléchi à cela ?

— Merci, Ijaya. J'apprécie que ma sœur s'inquiète pour moi, mais si Dieu est avec moi aujourd'hui, Il le sera le jour où je renaîtrai.

Le prêcheur esquisse un large sourire à l’instant même où les premiers cris éclatent dans le dédale de béton. Tous se figent, sondant les échos pour évaluer la distance qui les sépare des hurlements. Plusieurs hommes supplient qu’on les laisse en vie, aussitôt une rasade de balles les fait taire. D’autre cris retentissent, glaçants.

La milice de l’Empire s’est finalement décidée à descendre dans le réseau d’assainissement de la Cité, avec la ferme intention de le purifier de sa vermine spirituelle. Le groupe de Yeshua, depuis longtemps préparé à ce genre d’événements, trouve immédiatement le chemin du retour. Tous se faufilent en silence vers le goulot le plus proche, laissant la flammèche dispenser sa ration d’ions sur la plateforme humide. Lorsque la milice la trouve, le groupe est déjà loin. Enfin, avant de se disperser dans la nuit éternelle du dehors, sous le ciel opaque, le Fils leur fait une dernière recommandation :

— On ne change rien : demain, 6 heures, Porte 24. Un sac par personne. Dites adieu à vos proches et profitez de cette nuit. Dieu vous aime…

6h04 - La dernière minute de l’Empire

La sirène hurle. Les lumières oscillent entre clarté aveuglante et noir complet. Le bâtiment qui renferme l’une des dernières portes temporelles encore actives est en alerte. Ivan et Nara ont ouvert le chemin aux autres grâce à leurs accès respectifs. L’un est employé à garder l’entrée du site, l’autre entretient la porte pour le compte des généraux.

Depuis deux siècles, le voyage dans le temps n’est plus réservé qu’à l’élite des armées et à l’Empereur lui-même. L’usage abusif des machines par le peuple avait conduit à une restriction totale, scellant ainsi la moindre possibilité de rectifier l’Histoire. À l’époque, les portes civiles avaient été

détruites pour souligner la décision. La fameuse Nuit du Bastion Noir, durant laquelle seuls les time travelers de l'administration avaient été épargnés.

La salle de la Porte 24 est immense, semblable aux entrepôts qui jalonnent les docks des ports marchands. Seul au fond du rectangle de taule, le gigantesque cercle en aluminium de la machine renvoie le peu de lumière qu'offre la pénombre. Le grand Nara les y attend, cœur battant.

Le groupe traverse la salle au pas de course, chacun transporte un simple sac de toile à l'épaule. Un exode éternel. Tous appréhendent ce moment depuis des mois. Depuis que Yeshua leur a parlé de son intention. Au départ, les treize membres avaient tenté de le ramener à la raison, le risque était trop important. Franchir le barrage de sécurité du site équivalait à se suicider. Si la milice leur mettait la main dessus avant qu'ils n'aient pu passer de *l'autre coté,* c'était la peine capitale assurée… Mais le Fils avait tenu bon. Il leur avait parlé des nuits durant des promesses que Dieu lui avait faites. Du nouvel avenir des hommes et de la place spéciale que chacun trouverait à la droite du Seigneur, si tout se déroulait comme prévu.

Comme prévu.

C'est à cela que pense Yeshua lorsque le halo bleuté de la porte se pigmente sur les ténèbres du hangar. Le groupe se tient à une dizaine de mètres devant le cercle, jetant machinalement des coups d'œil terrorisés vers le sas d'accès à la salle. Les soldats vont surgir d'une seconde à l'autre, arme au poing, dans leur cuirasse organique greffée à même la chair. Noirs comme la nuit qui ronge l'espoir des hommes au dehors.

Le tourbillon de lumière bleue accélère ses révolutions au centre de l'armature métallique, créant un courant d'aspiration de plus en plus profond vers le néant. Le groupe sent l'effet de succion balayer ses têtes brunes et dorées. Un vent d'antimatière qui coure vers le premier âge. Cette

époque que Yeshua a déterminée avec tant de précaution. Le *juste milieu* où l'homme devrait être établi et suffisamment développé pour alimenter une croyance, mais où la technologie ne devrait être qu'embryonnaire.

Loin, très loin dans le passé.

Le halo passe du bleu au vert, signe que la porte est prête à recevoir les voyageurs. Le prêcheur dépêche ses fidèles, les encourageant, regard transcendé de joie et d'excitation. La dernière minute de l'empire vient de commencer.

Un à un, ils se jettent dans le cercle.

Poussières opalines.

Yeshua reste une seconde face au tourbillon, il a du mal à garder l'équilibre tant la force centrifuge remue l'atmosphère. Derrière lui, les portes du sas s'ouvrent. Des sommations retentissent, elles aussi avalées par la brèche temporelle.

Le prophète ne se retourne pas. Son visage est auréolé d'une lumière divine. Il va faire renaître les hommes. Il monte les quatre marches qui mènent au tourbillon. Des détonations résonnent depuis le bout du hangar.

Le Fils est déjà loin, glissant dans la trachée du temps.

***

Dans un coin d'ombre, à proximité de la machine, un homme en costume sombre tire une longue bouffée sur une cigarette noire. Le tabac récolté dans les champs de Pandémonium est sans égal. Parfum chargé en fer, léger retour aux arômes de sulfure et d'oliban, volutes rouges. Il a lui-même établi le dosage de la substance qui sert à arroser les plants. Trois quarts de sang d'incubes pour un quart d'eau puisé dans le Styx.

Tranquillement, il contemple la scène. Les bras armés de l'empire viennent de se ficher face au cercle d'aluminium. L'un d'entre eux, probablement de chef de l'escouade, peste contre le prêcheur qui vient de franchir l'ultime limite. Il enrage, hurle et vide finalement son chargeur dans le vortex qui se rétracte doucement.

Brusquement rasséréné, il se retourne et réarme son fusil d'assaut sur une simple commande vocale.

Bref coup d'œil sur ses gars qui attendent le prochain ordre avec une discipline mécanique.

Il coupe la communication avec le central qui l'incendie déjà par oreillettes interposées puis, sans laisser paraître le moindre signe avant-coureur, balaye froidement son unité d'une rasade assassine. La troupe fond sur le béton comme une poignée de pantins désossés. Sur le même élan, il retourne l'arme contre lui s'envoie une giclée de poudre sous le menton. Il vient de commettre l'erreur de sa vie en laissant un groupe d'opposants utiliser la Porte 24. Il connait la sentence, mieux vaut couper court.

Satan tire une nouvelle bouffée sur sa tige, puis se fend d'un large sourire. Son visage s'embrase au milieu des cascades noires de ses cheveux.
— Dieu est amour, mes agneaux. Dieu est amour…

OceanofPDF.com

Epilogue

Demville, Dimanche 3 juin 2074

Il faisait bon, un soleil rouge terminait sa course sur les toits du quartier. La lune s’appropriait le monde. Environ 18h30.

Un mélange de fumets commençait à se diluer dans l’air, tandis que des gosses jouaient encore dans l’allée de verdure qui traversait les blocs de maisons. Une mère appela l’un d’eux pour qu’il rentre. La tête blonde bougonna.

Pas l’ombre d’un tourment.

Une voiture grise se gara devant le 13 de la rue Doha Baxton. Le conducteur coupa le moteur et attendit quelques secondes, le temps de jeter un coup d’œil alentour. Le groupe de mômes passa devant le véhicule. Des éclats de rires, un ballon qui frappe le sol, puis de nouveau le silence. Le gars les laissa filer et sortit, casquette vissée sur la tête, capuche de sweat-shirt relevée. Son cœur battait à tout rompre. Il cherchait ses mots depuis plusieurs jours mais, rien à faire, il n’en trouvait pas d’assez convaincant.

Seule solution pour lui : être clair, aller droit au but. D'un pas rapide il emprunta le chemin de granit qui menait à la porte d'entrée du 13 et frappa trois coups.

Silence.

De l'autre côté, en fond, un dialogue de dessin-animé.

La poignée de la porte bougea. Elle bougea encore, comme s'il s'agissait pour la personne qui l'actionnait d'un geste complexe. Le ventail s'ouvrit enfin sur le visage d'une fillette belle comme le jour, perdue au milieu d'une jungle de boucles brunes. Une seconde, puis ses grands yeux bleus s'arrondirent. Elle recula de trois pas avant d'appeler :

— Papa !

Le gars souriait, il y mettait tout son cœur, mais son accoutrement inquiétait la petite. Elle le connaissait, pourtant. Elle le connaissait tellement bien.

La voix d'un homme retentit depuis l'intérieur :

— Nelma, je t'ai déjà dit de ne pas ouvrir la porte. Si ça frappe tu m'appelles…

Vincent Montalescot apparut dans l'angle de l'entrée, un torchon à carreaux sur l'épaule. Il s'arrêta net.

La gamine fit demi-tour et courut retrouver les hologrammes colorés de Disney Channel. Le biographe sonda l'intérieur de la capuche, décrypta les traits du visiteur en une fraction de seconde puis :

— Mark ? Qu'est-ce que tu fous là ? Je te croyais en Italie…

Allenster passa le seuil et referma rapidement derrière lui, avant de baisser sa capuche et d'ôter sa casquette. Il se frictionna le crâne et admit, l'air embarrassé :

— En fait, je dois sûrement m'y trouver. J'veux dire, en Italie...

Montalescot plissa les yeux, circonspect.

— Une bière ?

L’autre accepta d’un hochement de tête, puis ils se dirigèrent vers la cuisine. Vincent sortit deux bouteilles du réfrigérateur, les décapsula et en posa une sur le bar. Il but une lampée avant de retourner à ses fourneaux. Omelette jambon-champignons. En fait, il avait toujours été le même. Que ce fut avant ou après le drame de sa vie, le détachement faisait partie de lui.

Mark s’envoya une rasade et tenta une nouvelle fois d’attirer l’attention de son acolyte. Le rire de Nelma résonna en fond. Un rire plein de vie.

— Je suis *vraiment* en Italie, et il faut que je te parle.

— Euh… non, là t’es à Demville, mon pote.

Putain de pauvre mec borné !

Comment lui dire ? Comment tout déballer ? Devait-il vraiment le faire ? Oui, il n’avait pas le choix. L’Histoire ne devait pas se répéter. Surtout pas. C’était pour cela qu’il était revenu, pour cela qu’il s’était servi d’une capsule en douce, juste après s’être remis de cette foutue balle dans l’abdomen. Il inspira, s’envoya une deuxième gorgée de mousse et se lança :

— Tous les ans tu envoies Nelma en France passer deux semaines chez ton père, je me trompe ?

Il sentit monter la pression d’un cran. Un vrai cran. Son jumeau répondit par un regard compris.

— L’année prochaine son avion va s’écraser. Et, s’il te plait, arrête de m’appeler « mon pote ». Je suis ton frère et on descend de Jésus Christ…

Il y avait été un peu fort, mais l’effet sembla prendre. Montalescot suspendit son geste au dessus de la poêle à frire. Il se retourna. Doucement.

— Répète ?

— Il faut que je te parle.

FIN

OceanofPDF.com

Note de l’auteur et remerciements

Plus de trois ans se sont écoulés depuis le début de cette aventure. Quarante-deux mois, pour être précis, et presque autant de phases traversées. Le Corpus Propheta est mon premier roman et je le considère comme la plus grosse gifle de ma vie. De celles qui vous réveillent en vous laissant un goût de sang dans la bouche. Une sensation que je ne peux exprimer sans évoquer le vide profond qui m’habite à l’heure où j’écris ces mots. Un vide que je dois combler coûte que coûte par une nouvelle entreprise. J’ai besoin de m’y remettre. Maintenant, tout de suite, car l’équipée sauvage que vous tenez entre vos mains n’est pas une fin, c’est un monumental shoot d’adrénaline qui m’aura marqué au fer rouge. Une expérience interdite.

Évidemment, le Corpus ne serait rien sans les personnes qui m’ont accompagné durant ce périple. Je pense d’abord à ma femme, qui a toujours su m’encourager et me redonner la confiance dont j’avais besoin. Sa lecture fut des plus précieuses. Merci également à Séverine pour ses conseils et son œil de lectrice aguerri. À mon père pour son enthousiasme des premières heures, à Vincent et Kenny McCarthy pour leur amitié sans faille et les semi-remorques de conneries qu’ils déposent chaque jour sur le trottoir de mon existence. Ils font souvent contrepoids avec l’obscurité des instants d’écriture. Merci aussi à Cécile et Jo’ pour leur bienveillance et leur affection. À Julien, photographe hors pair, pour la réalisation de la couverture. Les morts des Catacombes peuvent le remercier d’ainsi magnifier leur éternité. À tous ceux qui m’ont encouragé et entouré durant cette aventure, ils sont mon équilibre. Sans le savoir, ils nourrissent le fleuve dans lequel je puise ma substance.

Un merci un peu particulier, enfin, qui se perdra probablement dans le vent. Mais peu importe. Il s'adresse à un certain Jérôme qui, loin de s'en douter, m'a énormément inspiré le personnage de Vincent. Même gueule d'ange cabossé, même refus catégorique d'intégrer les lignes du front. Montalescot t'en sera éternellement reconnaissant.

Pour terminer, je voudrais apporter une précision concernant ma vision du temps, telle que je l'aborde dans ce roman. Conduire un tel ouvrage sans la moindre approche mathématique est un exercice risqué, auquel je me suis prêté en ayant conscience des interrogations qu'il pourrait susciter. Le temps n'est rien de plus qu'une équation sans limite, et c'est pour cette raison précise que j'ai décidé de l'aborder d'une manière aussi clair que possible. Sans calcul, sans théorie, laissant libre cours à l'essence même du voyage temporelle. Alors, si mon approche vous laisse songeur, sachez que mon but n'est pas ici de vous éclairer, mais bien de vous faire réfléchir sur les possibilités que nous offre la matière du Monde…

OceanofPDF.com